This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III B. 2883

E1

OEUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

De l'amour . . . . . page 7.
De la musique . . . . . 194.
De la musique, traduction de M. Burette . . . . 149.
De la face qui apparoist dedans le rond de la lune . . . . . 228.
Pourquoy la prophetisse Pythie ne rend plus ses oracles en vers . . . . . 313.
Des fleuves et montagnes et des choses rares qui sont en iceux . . . . . 367.
Observations . . . . . 413.

OEUVRES

MÊLÉES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

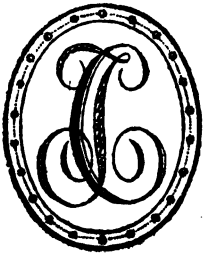
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.

AN XI. (1803.)

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°. 1588.

AVERTISSEMENT.

Ce cinquième et dernier volume des *OEuvres mêlées de Plutarque*, complette la collection des OEuvres philosophiques de cet auteur. On verra dans l'Avertissement qui précède le Dialogue sur la Musique, traduit par M. Burette, les motifs qui m'ont déterminé à augmenter ce volume de cette traduction étrangère. Je n'ai pas cru, malgré cela, devoir priver le Public de la traduction d'Amyot. Cette édition est consacrée à sa gloire: on doit par conséquent conserver précieusement tout ce qui nous vient d'une main aussi habile, à nous faire aimer les leçons du philosophe le plus estimable de l'antiquité. D'ailleurs, ce sera encore une nouvelle occasion d'apprécier le style de ce célèbre traducteur; style, je le répète, qu'on ne peut trop se rendre familier, si on veut avoir l'aisance et l'agrément dans l'expression, réunis à cette heureuse abondance qui flatte autant le lecteur que la disette et la sécheresse l'appauvrissent et le rebutent. Les notes et les observations qui tiennent à ce Dialogue, font la matière

d'un fort volume *in-quarto*, que M. Burette n'avoit fait tirer qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, uniquement pour ses amis : il laissoit au public à consulter cinq à six volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où est consigné tout son travail sur la musique des anciens. J'ai cru obliger ce même Public en lui procurant le fruit de ces savantes recherches. Comme ce travail a exigé un peu trop d'étendue, j'ai été forcé d'élaguer presque toutes les notes, que je me proposois de faire paroître sur le Traité, *de la Face qui apparoit en la Lune* : il doit être mis au nombre des plus savans Traités de Plutarque.

SOMMAIRE

DE L'ENTRETIEN SUR L'AMOUR.

Sujet de cet entretien, et circonstances qui y ont donné lieu. VIII. *Amours du jeune Bacchon pour la veuve Ismenodora.* IX. *Sentimens opposés sur le goût de ce jeune homme.* X. *Caractère d'un de ceux qui le désapprouvent.* XI. *Motifs de sa désapprobation puisés dans son goût pour les hommes.* XII. *Solon cité en faveur de ce goût.* XIII. *Turpitude de ce goût.* XIV. *Solon expliqué.* XV. *L'amour contre nature est une suite du libertinage.* XVI. *Il couvre de honte ceux qui s'y adonnent.* XVII. *Il inspire du mépris pour les femmes.* XVIII. *Il donne une fausse idée du mariage.* XIX. *Les avantages d'une femme sur son époux, quant à la naissance et à la fortune, peuvent nuire à leur bonheur.* XX. *Loi d'Hésiode sur l'âge propre au mariage, contraire aux vues d'Ismenodora sur Bacchon.* XXI. *Le desir de se marier, manifesté par une femme, est un motif de la rejetter.* XXII. *Les avantages de la fortune et de la naissance dans une femme sont plus propres*

à concourir qu'à nuire au bonheur du mari. XXIII. *Maux provenans de l'élévation des femmes de basse condition.* XXIV. *Raison qu'en donne Plutarque.* XXV. *Conduite des maris envers leurs femmes, quand elles ont plus de fortune et de naissance qu'eux.* XXVI. *Il est avantageux qu'une femme d'un âge mûr soit donnée en mariage à un très-jeune homme.* XXVII. *Ismenodora fait enlever Bacchon.* XXVIII. *Réflexions sur ce rapt.* XXIX. *Question sur l'objet de l'amour, et sur les motifs qui en ont fait un dieu.* XXX. *Suites du rapt de Bacchon.* XXXI. *L'ancienne tradition et le témoignage des poëtes ne permettent pas qu'on refuse la divinité à l'amour.* XXXII. *Les propos indécens et injurieux des impies ne sont pas un motif de refuser la divinité aux dieux.* XXXIII. *Les dieux président aux passions et les gouvernent.* XXXIV. *L'amour préside à l'union nuptiale.* XXXV. *A la naissance de l'homme.* XXXVI. *L'amour conduit à l'amitié.* XXXVII. *Un dieu préside à l'amitié sous tous les points de vue qu'on la considere; il faut convenir, à plus forte raison, qu'il y en a un qui préside à l'amour.* XXXVIII. *De l'en-*

thousiasme et de ses différens degrés. XXXIX. *Rien n'égale l'enthousiasme de l'amour, d'où on conclud qu'un dieu le gouverne.* XL. *Sa puissance égale celle des autres dieux.* XLI. *Il dispose à son gré de la volonté de l'homme: fait de Galba à ce sujet.* XLII. *Autre fait analogue au même sujet.* XLIII. *L'amour résiste à la volonté et à la puissance des rois et des princes.* XLIV. *Il remplit de force dans les combats.* XLV. *Exemples notables.* XLVII. *Amours d'Hercule.* XLVIII. *Pouvoir du dieu Amour sur les femmes et sur Pluton même.* XLIX. *Sur le caractère et sur les mœurs qu'il perfectionne.* L. *Sa divinité se manifeste dans le mépris qu'il inspire pour tout ce qui n'est pas l'objet aimé.* LI. *Dans la manière dont il s'empare de toutes les puissances de l'ame.* LII. *Tous les suffrages sont unanimes en faveur de la divinité de ce dieu.* LIII. *Doctrine des Egyptiens et de Platon sur l'amour.* LIV. *Comparaison de l'amour et du soleil.* LV. *L'amour honnête élève à la contemplation des choses célestes.* LVI. *Est le seul principe des unions constantes et heureuses.* LVII. *Génération de l'amour expliquée.* LVIII. *Le*

véritable amour ne peut se fixer ici-bas. LIX. *Le dieu Amour est jaloux des prières et du culte des mortels.* LX. *Objet de l'amour corrompu.* LXI. *Il n'y a de véritable amour que dans le mariage.* LXII. *Exemple mémorable de fidélité conjugale.* LXIII. *Horreur qu'inspire l'amour contre nature.* LXIV. *Cette horreur mise en opposition avec les jouissances du mariage.* LXV. *Les abus qui s'y commettent n'égalent pas ceux du vice contraire.* LXVI. *Les femmes sont susceptibles d'aimer et d'être aimées.* LXVII. *Conseils à une femme pour s'attacher son époux.* LXVIII. *Avantage de l'union conjugale.* LXIX. *L'inconstance et l'infidélité sont le partage des unions contre nature.* LXX. *Autre exemple de fidélité conjugale.* LXXI. *Conclusion de cet entretien.*

OEUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE.

DE L'AMOUR [1].

FLAVIANUS. Fut-ce en la ville de Helicone [2], ô Autobulus, que furent tenus les propos et discours de l'amour, que tu nous as promis de nous reciter presentement, soit que tu les ayes mis par escript ou bien que tu les ayes imprimez en ta memoire, pour en avoir souvent enquis et interrogé ton pere?

II. AUTOBULUS. Ce fut en Helicone voirement,

[1] Autobulus fils de Plutarque recite à ses compagnons les contes qu'il avoit autrefois ouy faire à son pere touchant l'amour. *Amyot.*

[2] Grec: sur l'Helicon.

la ville des Muses [1], lors que les Thespiens y solemnisoient la feste de l'Amour : car on y celebre des jeux de prix de cinq ans en cinq ans, en l'honneur de l'Amour, aussi bien comme en l'honneur des Muses, avec grande pompe et grande magnificence.

III. Flavianus. Sçais tu doncques dequoy nous te voulons prier tous ceulx qui sommes icy venus pour t'ouir ?

IV. Autor. Non, mais je le sçauray quand vous me l'aurez dit.

V. Flavia. C'est que tu ostes de ton recit pour ceste heure, tous ces preambules de descriptions que font ordinairement noz versificateurs, quand ils nous peignent de belles prairies, de beaux ombrages, des tapisseries de lierre, et des ruisseaux de fontaines, qui vont voltigeant alentour, et autres tels lieux communs, ausquels ils s'amusent, cuidant contrefaire la description de la riviere d'Ilissus, le bel ombrage de l'osier [2] franc, et l'herbe drue et menue au dessoubs, la terre allant un peu en montant tout doulcement, qui sont au commancement du Phædrus de Platon, avec plus de peine et de diligence que de grace ny de beauté [3].

[1] Grec : auprès des muses. Amyot, dit Méziriac, transforme la montagne d'Helicon en une ville.

[2] Grec : ἄγνον, l'agnus castus. Voyez Pline XXIV, 38, Hist. Natur.

[3] Amyot eût traduit plus clairement en rendant de cette manière le sens du texte : S'efforçant de contrefaire avec plus d'élé-

VI. Autor. Ceste narration n'a point besoing de telles prefaces, bel amy Flavianus : car l'occasion de laquelle procederent les propos, ne demande qu'audience et lieu commode pour raconter le faict, par ce qu'au demourant, de tout ce qui est requis à une plaisante comædie, il n'y defaut rien qui soit, seulement prions la mere des Muses, *Memoire*, qu'elle nous soit propice, et nous aide à pouvoir conserver, retenir, et bien reciter tout le discours du conte.

VII. Mon pere doncques, long temps avant que je fusse né, ayant nouvellement espousé ma mere, estoit allé en Helicone, expressement pour sacrifier à l'Amour, à cause de quelque different qu'il avoit eu alencontre des parents d'elle, et l'y avoit menée quant et luy, pour ce que c'estoit elle principalement qui faisoit la priere et le sacrifice. Si l'accompagnerent de nostre ville quelques uns de ses plus familiers amis, et en la ville de Thespies il trouva Daphneus, le fils d'Archidamus, lequel estoit amoureux de Lysandra fille de Simon, et y avoit plus de credit que nul autre de ceulx qui la demandoient en mariage, et Soclarus fils d'Aristion venu de Tithore, aussi y estoit Protogenes de Tharse, et Zeuxippus Lacedæmonien, tous deux ses hostes, et disoit mon pere, que les plus notables hommes de la Bœoce y estoient aussi.

VIII. Si furent deux ou trois jours par la ville, s'entretenans les uns les autres tout doulcement

gance que d'exactitude, la description d'Ilissus par Platon, et celle de l'agnus castus et des autres herbes et fleurs qui s'élèvent peu-

de propos de lettres, et se trouvans ensemble, tantost aux parcs des exercices où la jeunesse s'esbat, et tantost aux theatres, mais depuis pour eviter le fascheux combat des musiciens et joueurs de cithre, où tout se menoit par brigues et faveurs, ils se deslogerent de là, la plupart d'eulx, ne plus ne moins que du païs d'ennemy, et s'en allerent loger en Helicone, chez les Muses, là où le lendemain matin arriverent vers eulx Anthemion et Pisias hommes notables, tous deux affectionnez à Bacchon, surnommé *le beau fils*, et ayants je ne sçay quoy de jalousie l'un contre l'autre, pour l'affection qu'ils luy portoient, d'autant qu'il y avoit en la ville de Thespies une dame nommée *Ismenodora*, de maison noble et riche, et au demourant sage et honeste en tout le reste de sa vie: car elle s'estoit longuement contenue en viduité, sans aucun blasme ne reproche, combien qu'elle fust jeune, et de visage assez belle, mais en traittant le mariage de luy qui estoit fils d'une sienne familiere amie et voisine, avec une fille qui estoit sa parente, et se trouvant à deviser souvent avec luy, elle s'affectionna envers luy, en disant et oyant dire beaucoup de bien de luy, et voyant le grand nombre de gens de bien et d'honneur qui l'aimoient, petit à petit elle mesme en devint aussi amoureuse, avec intention toutefois de ne commettre rien indigne d'elle, ains de l'espouser legitimement, et de vivre publicquement avec luy. Si sembla de prime face la chose estrange, et la mere du jeune fils d'un costé redoutoit la grandeur

de la maison d'elle, la noblesse et magnificence de sa race, et de l'autre costé les compagnons du jeune fils qui alloient à la chasse quant et luy, estants de son aage, luy imprimoient des peurs en l'entendement, luy donnans à entendre qu'elle seroit bien sa mere, qu'elle n'estoit pas d'aage pour luy, et s'en mocquoient de luy, tellement qu'ils empeschoient plus le mariage que ceulx qui à bon esciant faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour le rompre, par ce qu'il avoit honte estant encore fort jeune, et la barbe luy commençant seulement à poindre un petit, d'espouser une veufve.

IX. Toutefois à la fin, sans plus s'arrester au dire des autres, il s'en remeit à Anthemion et à Pisias, pour luy en dire et conseiller ce qui luy seroit plus expedient de faire. Anthemion estoit son cousin, beaucoup plus aagé, et Pisias le plus austere de tous ceulx qui luy faisoient l'amour, au moyen dequoy il resistoit plus asprement à ce mariage, et s'en attachoit à bon esciant à Anthemion, de ce qu'il abandonnoit ainsi ce jeune garçon à Ismenodora. Anthemion au contraire disoit que Pisias ne faisoit pas bien, ains quoy qu'il fust homme de bien au demourant, qu'en cela toutefois il imitoit les mauvais amoureux, de vouloir ainsi priver son amy d'un si beau mariage, et d'une si grande maison, où il y avoit autant de biens, à fin qu'il eust le plaisir de le veoir plus longuement despouiller à nud au parc des exercices, frais et entier, sans avoir encore touché à femme.

X. Mais à fin que par disputer ainsi l'un contre l'autre, ils n'entrassent peu à peu en cholere, ils eslurent pour arbitres et juges de leur different, mon pere, et tous ceulx qui estoient avec luy, et les vindrent trouver là où ils estoient, assistez, l'un de Daphneus, et l'autre de Protogenes, comme si c'eust esté chose expressement apostée, d'autant que Protogenes mesdisoit à bouche ouverte de la dame Ismenodora : parquoy Daphneus se print à dire, ô Hercules, quelle chose ne pourroit advenir en ce monde, s'il est ainsi que Protogenes soit icy venu pour faire la guerre à l'amour, attendu que toute sa vie, tout son jeu et tout son affaire a esté de l'amour et pour l'amour, qui luy a fait oublier l'estude des lettres, voire et son propre païs mesme? Lequel n'est pas distant de cinq journées seulement, comme estoit jadis celuy de Laius : car l'amour de celuy là estoit pesant, et n'alloit que par terre, mais le tien estendant ses legeres æles est volé d'outre mer, depuis la Cilicie jusques à Athenes, pour y veoir les belles personnes, et converser avec elles : car à la verité la premiere cause du voyage de Protogenes hors de son païs, au commancement avoit esté celle là. Dequoy s'estant la compagnie prise à rire : Comment, dit adonc Protogenes, te semble il que je fasse la guerre à l'amour, et non pas pour l'amour contre l'intemperance et la violence, qui soubs honnestes et venerables paroles veulent couvrir à force de très-villaines actions, et très-laides passions?

XI. Quoy, dit adonc Daphneus : appelles tu

très-villaines actions le mariage, et la conjonction legitime de l'homme avec la femme, qui est la plus digne et la plus saincte liaison qui puisse estre? Cela, dit Protogenes, comme estant necessaire à la generation, à bon droit est loué et recommandé par les legislateurs, qui en disent bien devant le commun populaire : mais quant au vray amour, les femmes n'y ont aucune part ne portion : ny je n'estime pas que vous autres qui estes affectionnez aux femmes ou aux filles, les aimiez non plus que la mousche n'aime pas le laict, ny l'abeille la gauffre à miel, comme les vivandiers et cuisiniers qui tiennent en mue et engraissent en lieu obscur les veaux, les oiseaux, et autres animaux, ne les aiment pas pourtant. Mais tout ainsi comme la nature conduit l'appetit de l'homme au pain et à la viande modereement, et autant qu'il en a de besoing, et le trop et l'excès qui fait de l'appetit naturel une passion vicieuse, s'appelle *gourmandise* ou *friandise* : aussi procede bien de la nature le desir qu'ont l'homme et la femme de la volupté l'un de l'autre : mais ceste impetuosité qui y poulse l'homme avec force et vehemence, telle qu'il est malaisé de la retenir, ce n'est pas dignement ny pertinemment parler, que de l'appeller *amour*, d'autant que l'amour s'attachant à une jeune ame bien née, se doit terminer par amitié en vertu, là où de ces affections et convoitises de femmes, si elles succedent heureusement, il en advient à la fin que lon a quelque fruition et jouissance d'une jeunesse et d'un beau corps : comme respondit

anciennement Aristippus fort à propos à quelqu'un, qui pour le degouster de la courtisanne Laïs, luy disoit qu'elle ne l'aimoit point : « [1] Aussi « ne fais je pas de moy, respondit-il, le bon vin, « ne le bon poisson, mais si en use-je de l'un et de « l'autre avec plaisir ». Car le but et la fin où tend concupiscence, c'est la volupté et jouissance d'icelle, mais l'amour depuis qu'il perd l'attente et l'esperance d'amitié, ne veult plus demourer et caresser pour sa beauté ce qui le fasche, quelque fleur d'aage qu'il y ait, s'il ne luy rend et rapporte le fruict qu'il demande, qui est un naturel disposé à l'amitié et à la vertu. C'est pourquoy vous oyez un certain mary tragique en une tragœdie, parlant ainsi à sa femme :

Tu me veux mal, et je porte à mon aise
Facilement ta volonté mauvaise,
Tirant profit de ta haine et mespris.

Car plus amoureux que celuy là n'est point celuy qui non pour profit pecuniaire, mais pour volupté corporelle supporte et endure une femme mauvaise et perverse où il n'y a rien d'amiable, comme Philippides le poëte comique, se mocquant de l'orateur Stratocles, luy reproche en ces vers :

Elle se tourne arriere tellement
Que tu ne peux luy baiser seulement,
Que le dessus à peine de la teste.

Mais s'il est force d'appeller ceste passion là amour,

[1] Lisez : « je ne crois pas non plus que le vin ni le poisson « m'aiment, j'en use cependant avec plaisir ». G.

pour le moins sera-ce un amour effeminé et bastard, qui ne comparoistra qu'au cabinet des femmes, ne plus ne moins qu'au parc de Cynosarges à Athenes, où il n'y a que les enfans bastards qui s'exercent : ou plustost, ainsi comme lon dit, qu'il n'y a qu'un seul genre d'aigle royal qui soit naïf de montagne, celuy qu'Homere appelle *l'aigle noir* et *le chasseur*: les autres sont bastards, qui ne prennent que des poissons, ou des oiseaux lasches, pesans, et paresseux, et qui bien souvent pour disette qu'ils endurent, jettent un cri lamentable de famine. Aussi l'amour naïf et legitime est celui que lon porte aux jeunes enfans, lequel n'estincelle point d'ardeur de concuspiscence, comme fait celuy des filles, ce dit Anacreon, ny n'est point parfumé ny fardé, ains tousjours simple et naïf, sans affetterie ny mignardise quelconque, parmy les escholes des philosophes, ou ès parcs, là où s'exerce et addresse la jeunesse, et là ne fait que chasser aux jeunes gens, les encourageant, et excitant vivement à la vertu ceulx qui sont dignes que lon en prenne soing et sollicitude: là où ce mignard icy, casanier, lasche et failly de cœur, qui ne bouge jamais du giron, ou des courtines des femmes, qui ne demande que toutes choses molles et delicates, enervé de voluptez effeminées, où il n'y a point d'amitié reciproque, ny de ravissement d'esprit, il le fault chasser au loing, comme Solon le chassa de sa republique, quand il defendit aux esclaves d'aimer les enfans, et de s'huiler à nud, pour les exercices de la personne, là où il ne leur

defendit pas d'habiter avec les femmes, parce que l'amitié est chose belle, honneste et gentille, et la volupté chose basse, sale et vile. Pourtant n'est il pas raisonnable ne bien seant qu'un esclave fasse l'amour aux enfans, d'autant que ce n'est point un amour charnel qui porte dommage, comme fait celuy des femmes.

XII. Protogenes vouloit encores continuer son propos, mais Daphneus l'interrompant, tu as (dit-il) allegué Solon fort à propos, et le nous fault prendre pour juge du vray amour, là où il dit,

Tu aimeras les enfans jusqu'à ce
Que le poil fol leur cottonne la face,
Leur doulce aleine et cuisses cherissant.

Et si tu veulx encore y peux tu adjouter AEschylus davantage, là où il dit,

O homme ingrat, des cuisses respecté
Tu n'as les droicts et saincte sainteté,
Tant de baisers mettant en oubliance.

XIII. Voila de beaux juges de l'amour? Aussi les autres se mocquent bien d'eulx, en ce qu'ils veulent que les amoureux regardent aux cuisses et aux reins, ne plus ne moins que font les sacrificateurs et devins: mais je tire de là un grand argument pour la cause des femmes: car si la cohabitation avec les masles, qui est contre la nature, ne tollit point la bien-veuillance de l'amour, ny ne luy prejudicie point, il est bien plus vray-semblable,

blable, que celle des femmes qui suit la nature s'en aille par grace, finissant en amitié : car à fin que tu le sçaches, Protogenes, les anciens appelloient *grace* la soumission que fait la femelle au masle. C'est pourquoy Pindare dit, que Vulcain estoit né de Juno sans grace, et Sapho parlant d'une jeune fillette, qui n'estoit pas encore en aage de se marier, dit ainsi,

Tu me sembles fillette
Bien petite et jeunette,
Sans grace entierement.

Et y a quelqu'un qui demande à Hercules,

Luy as tu fait la grace maugré elle,
Ou si tu as eu de gré la pucelle?

Mais la soubmission du masle au masle, si elle est violente, se nomme *force* et *rapt* : et si elle est volontaire par une lascheté efféminée se laissant saillir, ainsi que dit Platon, comme une beste brute, elle est du tout infame, detestable, sans grace ny amour quelconque.

XIV. Parquoy j'estime quand à moy, que Solon ait escript ces vers là, estant encore jeune, et plein de beaucoup de semence, ainsi que dit Platon : mais au contraire il escrivit ceulx-cy estant desjà sur son aage,

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le breuvage me duit,
Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui vivre en plaisir l'homme font :

après qu'il eut retiré sa vie comme d'une tourmente et tempeste de l'amour des masles, en une tranquilité calme du loyal mariage, de l'estude des lettres et de la philosophie.

XV. Or si nous voulons de près considerer la verité, Protogenes, la passion de l'amour, soit des masles, soit des femelles, est toute mesme et une, mais si par opiniastreté tu la veulx diviser, tu trouveras que cest amour des masles ne se porte pas ny ne se contient pas modestement envers l'autre, ains qu'estant le dernier venu, quasi hors d'aage: par maniere de dire, au cours de la vie humaine, bastard, et conceu à la desrobée, il en veult dechasser à tort le naturel legitime, et celuy qui est le plus ancien: car ce n'est que d'hier ou de devant hier, ainsi que lon dit communement, mon bel amy, depuis que les jeunes garçons ont commencé en la Grece à se despouiller et devestir nuds pour les exercices de la personne, qu'il s'est glissé ès parcs et lieux où la jeunesse s'adresse à la luicte et s'y estant tout bellement coulé, logé et installé, et depuis peu à peu y ayant fait des æles, il est à la fin devenu si insolent, que lon ne le peult plus tenir, ains oultrage et injurie l'amour nuptial et legitime, qui aide la nature humaine à s'acquerir immortalité en la rallumant incontinent par generation, à mesure qu'elle vient à s'estaindre par mort.

XVI. Et puis cestuy-cy nie qu'il tende à volupté, parce qu'il a honte de le confesser, et craint de l'advouer: aussi fault il bien qu'il cherche quelque

belle apparence pour toucher et manier les beaux jeunes enfans. La couleur doncques et la couverture qu'il prend, est l'amitié et la vertu. Il se saulpoudre de poulsiere pour luicter, il se baigne en eau froide, il fronce ses sourcils, et dit qu'il philosophe, et qu'il est chaste et continent : mais c'est au dehors pour la crainte des loix, et quand ce vient la nuict que chascun est retiré,

Doulx est le fruit quand point n'y a de garde
Qui le cueillir secrettement engarde.

Et si, comme dit Protogenes, cest amour des masles ne tend point à copulation charnelle, comment doncq est il amour, si Venus n'y est point? Attendu que c'est celle des dieux et deesses, à laquelle seule servir et faire la court il est destiné et devoué, n'ayant d'honneur ny de puissance et d'authorité, qu'autant comme elle luy en depart. Si tu me dis qu'il y a bien quelque amour sans Venus, ne plus ne moins qu'il y a de l'yvresse sans le vin, quand on boit d'un breuvage fait de figues, ou d'orge. Je te respons, que c'est une boisson flatteuse, dont on se fasche et se lasse bien tost : aussi est vostre amour chose imparfaicte, et qui ne porte aucun fruict.

XVII. Ce pendant que Daphneus parloit ainsi, il estoit bien evident que Pisias s'en sentoit fort picqué, et en estoit bien courroucé alencontre de luy. Parquoy sitost qu'il eut fait un peu de pose, ô Hercules (se print il à dire) quelle insolence quelle impudence et temerité de gens qui confessent estre

comme les chiens liez et attachez par leurs natures aux femelles, de vouloir ainsi dechasser et bannir le dieu Amour des parcs publiques, et des proumenoirs et allées descouvertes, d'une conversation pure et nette, au soleil, à l'ouvert devant tout le monde, pour le renger et reduire enfermé aux petites farfouettes à fouiller les racines, et aux hachettes pour les hacher, et aux drogues à faire les fards, les charmes et sorcelleries des femmes impudiques? Car quant aux honnestes et pudiques, je dis, qu'il ne leur est convenable d'aimer ny d'estre aimées.

XVIII. En cest endroit mon pere dit, que luy mesme s'attacha à Protogenes, en luy disant ces vers du poëte,

Ce propos là fera les armes prendre
Aux Argiens.

Car certainement Pisias par son insolence nous fait renger du costé de Daphneus, et prendre sa cause en main, attendu qu'il sort ainsi excessivement hors des bornes de toute raison, en voulant introduire ès nopces et mariages une societé sans amour, privée de toute amitié divinement inspirée et gouvernée, là où nous voyons qu'on a bien à faire à la maintenir avec tous les jougs, toutes les brides et les mords de crainte et de honte, si le gré et l'affection cordiale n'y est. Et Pisias, Je ne me soucie (dit il) pas gueres de cela, mais il m'est advis que je voy advenir à Daphneus ce qui advient au cuivre, lequel ne se fond pas tant par la force

du feu, comme par d'autre cuivre fondu qui le fait fondre quant et luy, si on le verse dessus. Aussi la beauté de Lysandra ne le fond et ne le travaille pas tant, comme fait ce qu'il s'est approché long temps, et attaché à quelqu'un qui estoit tout enflammé et tout plein de feu, dont il s'est ainsi remply luy mesme, et est tout evident, que si bien tost il ne s'en retire devers nous, il se fondra entierement. Mais je voy que je fais ce que plus doit desirer Anthemion, c'est que j'offense et les juges et moy mesme, et pourtant je me tais. Tu me fais grand plaisir, respondit Anthemion, car il falloit dès le commancement, que tu disses quelque chose sur le subject dont il est question.

XIX. Je dy doncques, respondit Pisias (mais c'est après avoir premierement protesté tout hault et clair, que quant à moy je n'empesche point que les femmes n'aient chascune leur amy) que ce jeune homme Bacchon se doit garder de la richesse et opulence de Ismenodora, autrement qu'en se mettant dedans la magnificence et grandeur d'une telle maison, il trouvera qu'à faulte d'y prendre garde il aura fait perdre l'estain dedans le cuivre, par ce que ce seroit beaucoup fait à luy estant si jeune qu'il est, quand bien il auroit espouzé une femme de simple et moyen estat, s'il pouvoit en telle meslange retenir le dessus, comme le vin où lon met de l'eau: et nous voyons que ceste cy s'attend resolument de luy commander et d'estre la maistresse, autrement elle n'eust pas refusé tant de marits nobles, puissants et riches, pour venir de.

mander à espouser un jeune garçon sortant de page, par maniere de dire, et qui auroit encore besoing d'estre soubs un pedagogue. Voylà pourquoy les marits qui sont sages rejettent d'eulx mesmes, ou retrenchent et rongnent les æles à leurs femmes, c'est à sçavoir leurs biens et leurs richesses qui les rendent superbes et fieres, et leur apportent des vaines gloires legeres et sottes, avec lesquelles s'eslevans bien souvent, elles prennent leur vol et s'en vont à l'essor: ou bien si elles demeurent fermes à la maison, il vaudroit mieulx au mary estre attaché à des ceps avec des chaines d'or, comme lon enchaine les prisonniers en AEthiopie, que non pas avec les biens et richesses d'une femme.

XX. Mais tu n'allegues pas encore, ce dit Protogenes, qu'en ce faisant nous renversons sans propos, et avec mocquerie la sentence d'Hesiode qui nous conseille ainsi,

> Quand tu seras en l'aage de trente ans;
> Ny beaucoup plus ny beaucoup moins montant,
> C'est la saison vraye du mariage:
> La femme est preste à marier en l'aage
> De quatorze ans, et à quinze il luy fault
> Donner mary [1].

Et nous au contraire attacherons un jeune garçon, non encore meur ny prest à marier, à une femme qui d'autant d'années presque qu'il en a est plus vieille que luy, ne plus ne moins que lon attache

[1] Oper. et Di. v. 694.

les fruicts des palmiers et figuiers masles aux femelles pour les faire meurir?

XXI. Voire mais, on me dira, elle est amoureuse de luy, et meurt d'envie de l'espouser. Je m'esbahy donc qui empesche qu'elle ne va en masque jouër à sa porte, donner des aubades la nuict, chanter des plainctes amoureuses à son huys, couronner ses images de festons et de chappeaux de fleurs, combattre alencontre de ses corrivaux qui luy font l'amour, car toutes ces choses là sont actes d'amoureux. Qu'elle tienne doncques les sourcils bas, qu'elle ne face plus la brave, et qu'elle prenne le geste et la contenance qui est propre à telle passion: mais si elle a honte de ce faire, et si elle est sage et honneste, qu'elle demeure honnestement en sa maison, attendant que lon l'aille requerir et demander en mariage. Car femme qui confesse ouvertement qu'elle est amoureuse, tant s'en fault que l'homme la doive rechercher ne prendre, qu'il la doit fuir et haïr, puis qu'elle commance son mariage par une si honteuse incontinence.

XXII. Protogenes ayant icy fait un peu de pause, Vois tu Anthemion, [1] dit Daphneus, comment ils nous remettent encore en la premiere dispute, et nous contraignent à parler de rechef de l'amour nuptial, nous qui ne nions pas d'en estre des suppots, et ne fuyons pas d'y entrer en la dance. Ouy certes, respondit Anthemion, et te prie que tu prennes à defendre un peu plus au

[1] Lisez: dit mon pere, &c.

long l'amour, et à secourir aussi la richesse, de laquelle il semble que Pisias, plus que d'autre chose, nous fasse peur. Et quelle chose, dit adoncq mon pere, ne tournera lon en crime à une femme, si nous voulons rejetter Ismenodora, pource qu'elle nous aime, et pource qu'elle a beaucoup de bien? Voire mais elle est brave et sumptueuse. Qu'en peut il chaloir, si elle est belle et jeune? Elle est de grande et noble maison. Quel mal y a il, quand elle a bon nom et bonne reputation? Il n'est pas necessaire, que les femmes, pour estre honnestes et sages, soient austeres ou mal propres, ny fascheuses, et aient mauvaises testes: et toutefois il y en a qui les appellent des *furies*, et disent qu'elles veulent mal à leurs marits, quand elles sont modestes, honnestes et sages.

XXIII. Pour ces folles opinions là, voudra il donc mieulx espouser une Abrotonon de Thrace, que lon aura achetée en plein marché, ou une Bacchis Milesienne que lon aura fiancée, en achetant des cuyrs conroyez: et toutefois encore sçavons nous qu'il y a eu assez d'hommes qui se sont fort honteusement asservis à telles femmes, car des menestrieres de Samos et des baladines, comme une Aristonica et une Oenanthe avec son tabourin, et une Agatoclia, ont foullé aux pieds, par maniere de dire, les couronnes et diademes des roys: et Semiramis du païs de Syrie estoit serve et concubine d'un esclave du grand roy Ninus, lequel roy depuis qu'il l'eut une fois halenée, en fut si fort espris, et elle le maistrisa et mesprisa tant

qu'elle oza bien luy requerir qu'il la laissast seoir tout un jour dedans son throsne avec le diademe royal autour de la teste, donner audience et despescher affaires comme luy. Ce que Ninus luy ayant ottroyé, et commandé que chascun luy rendist obeissance, comme à luy mesme, et feist tout ce qu'elle ordonneroit, elle usa modestement de ses premieres ordonnances envers les gardes du corps, et quand elle veit qu'ils ne luy contredisoient en rien, elle leur commanda de le prendre au corps, et puis de le lier, et finablement de le tuer. Ce qui ayant esté entierement executé, elle regna, et commanda en grande magnificence à toute l'Asie par un bien long temps. Et Bellistiche, au nom de Jupiter, n'estoit elle pas une femmelette barbare achetée entre les autres au marché? De laquelle neantmoins ceulx d'Alexandrie ont aujourd'huy des temples et des autels, que le roy Ptolomeus qui en estoit amoureux feit intituler de *Venus Bellistiche*. Et Phryné qui est au temple de Cupido, et icy, et en la ville de Delphes, dont la statue toute dorée est entre celle des roys et des roynes, par quel douaire est-ce, qu'elle maistrisa tant ceulx qui furent amoureux d'elle? mais comme ceulx là par leur bestise et lascheté, sans y prendre garde, se sont trouvez proye et pillage de telles femmes: aussi au contraire s'en treuve il d'autres de petite et basse condition, qui s'estant mariez avec femmes nobles et riches, ne se sont point perdus, ny n'ont rien ravallé de la grandeur et generosité de leur cœur; ains ont vescu tousjours

mandé, ne qui demeure entierement libre, quel inconvenient y a il qu'une femme plus prudente, gouverne la vie d'un sien jeune mary? Luy estant utile, pource qu'elle est plus sage, et le gouvernant plus doulcement, pource qu'elle l'aime: mais, après tout, encore fault il que nous autres qui sommes Bœotiens portions honneur à Hercules, et que nous ne nous offensions point du mariage inegal d'aage, attendu que nous sçavons que luy maria sa femme Megare, qui avoit trente trois ans, à Jolaus qui n'en avoit que seize.

XXVII. Ainsi comme ils tenoient ces propos, à ce que mon pere disoit, il arriva un des amis de Pisias, venant de la ville tout battant à cheval, qui racontoit une chose merveilleusement hardie, parce que Ismenodora se persuadant, comme il est vray-semblable, que Bacchon n'avoit pas trop à contrecœur ce mariage, mais qu'il portoit respect et reverence à ceulx qui l'en divertissoient, se resolut de ne quitter point sa poursuite pour cela. Si envoya querir de ses amis ceulx qu'elle sçavoit estre les plus gaillards et amoureux comme elle, et des femmes celles qui luy estoient les plus amies et plus fidelles: et les ayant tous et toutes assemblez en son logis, elle espia l'heure que Bacchon avoit accoustumé de passer par devant sa porte, allant honnestement au parc des exercices. Quand doncques il en approcha tout huylé qu'il estoit avec deux ou trois hommes, elle luy alla au devant jusques à sa porte, et luy toucha le manteau seulement: et lors les amis d'elle tous ensemble enle-

vans le beau fils de belle façon, avec son manteau et sa cazacque double, l'emporterent au dedans, et fermerent incontinent la porte sur eulx. Si tost qu'il fut leans les femmes le despouillant de son manteau le revestirent d'une belle robbe nuptiale de nouveau marié, et les serviteurs courants çà et là par toute la maison, couronnerent de festons et de rameaux de lierre et d'olive les huis et portes non seulement d'Ismenodora, mais aussi de Bacchon, et par mesme moyen une menestriere alla jouer des flustes parmy la rue. Quand à ceulx de la ville de Thespies, et aux estrangers qui estoient en icelle, les uns en rioient, les autres s'en courrouçoient, et irritoient les maistres et gouverneurs qui presidoient aux exercices de la jeunesse, lesquels ont grande autorité sur les jeunes hommes, et ont soigneusement l'œil à regarder de près et considerer tout ce qu'ils font. Si ne fut plus question de vacquer aux exercices, ains laissant tous les parcs, et les theatres, s'en vindrent devant le logis d'Ismenodora, où ils eurent de grands propos et de grandes disputes entre eulx.

XXVIII. Après donc que cest amy de Pisias fut arrivé courant à toute bride, comme s'il eust apporté quelques grandes nouvelles de guerre, et qu'il eut seulement dit estant tout hors d'haleine, Ismenodora a ravy Bacchon: mon pere disoit que Zeuxippus s'en meit à rire, et prononcea ces vers du poëte Euripide, dont il estoit grand amateur,

Planté de biens, femme te fait chercher
En tes desirs le plaisir de la chair.

Mais Pisias se levant en cholere se prit à crier, ô Dieux, où se terminera à la fin ceste licence qui ruine nostre ville, veu que nous voyons desjà l'audace si effrenée, qu'elle supplante toutes loix? Mais que dis-je, toute loix? C'est une mocquerie. Il n'est pas question de transgresser les loix civiles seulement: car on viole la nature mesme par l'insolence et la temerité des femmes. Quelle chose fut oncques faitte telle en l'isle de Lemnos[1]? Allons, allons nous en, et quittons desormais le parc des exercices, le palais de la justice, et le senat mesme aux femmes, si la ville est si lasche et si enervée que de souffrir une telle insolence. Pisias doncques se partit ainsi de la compagnie, et Protogenes le suyvit, se courrouceant en partie autant comme luy, et en partie aussi l'adoucissant et le remettant un peu. Et lors Anthemion, A dire la verité, c'est, dit il, une hardie entreprise, et qui sent la hardiesse des femmes de Lemnos. Nous sçavions bien qu'elle en estoit fort amoureuse. Et Soclarus, en se souberiant: Comment, penses tu que ce soit un rapt, ny une prise à force, non pas une habilité et subtile ruse du jeune homme, pour avoir dequoy se couvrir et excuser, de ce que fuyant les embrassements de ses amoureux, il s'est jetté entre les bras d'une belle, jeune et riche dame? Ne dittes point cela, et n'ayez point ceste opinion de Bacchon, dit alors Anthemion: car s'il n'estoit bien simple de nature, et bien grossier de juge-

[1] Les femmes de Lemnos tuèrent jadis tous leurs hommes. *Amyot.*

ment, il ne me l'eust jamais celé, veu qu'il me dit tous ses autres secrets, et qu'il sçait bien qu'en ce forfaict je favorisois fort affectueusement à ce que pretendoit Ismenodora. Mais il est bien malaisé de combattre contre l'amour, et non pas contre l'ire, comme disoit Heraclitus: car quoy que ce soit qu'il desire, il l'ose bien acheter au peril de sa vie, de ses biens, et de sa reputation. Qu'il soit vray, est il rien de plus sage ny plus honneste qu'Ismenodora, en toute nostre ville? Quand a lon jamais ouy qu'il soit sorty en public une mauvaise parole, ny une seule suspicion d'aucun faict deshonneste de ceste maison là? Il fault certainement dire, qu'elle a esté surprise de quelque inspiration divine plus forte que la raison humaine. Dequoy Pomptidius se prenant à rire: Vrayment, dit il, comme il y a une maladie du corps qui s'appelle *sacrée*, aussi ne se faut il pas esbahir, si aucuns appellent la plus grande et la plus furieuse passion qui soit en l'ame, sacrée et divine.

XXIX. Mais il me semble que vous estes en mesme erreur que je vois une fois deux voisins en AEgypte, qui disputoient et debattoient l'un contre l'autre sur ce, que s'estant presenté devant eulx au milieu du chemin une couleuvre se trainant par la terre, tous deux estoient bien d'accord que c'estoit un heureux presage et bon augure, mais chascun tenoit que c'estoit pour luy: aussi je voyois tantost que les uns de vous tiroient l'amour ès salles des hommes, et les autres ès cabinets des femmes, comme un singulier et divin bien, et ne m'en es-

bahissois pas, veu que ceste passion a obtenu si grande force, et tant d'honneur entre les hommes, que ceulx qui luy devoient rongner les æles, et le chasser arriere d'eulx de tous costez, ce sont ceulx qui le magnifient plus, et en idolatrent. Or m'en suis-je teu sur l'heure de la dispute, pource que je voyois que c'estoit un debat de chose privée plus tost que publique : mais maintenant que je suis delivré de Pisias qui s'en est allé, je saurois et entendrois volontiers de vous, à quoy visoient et tendoient ceulx qui meirent en avant les premiers, que l'amour estoit un dieu.

XXX. Pemptidius ayant achevé sa proposition, ainsi comme mon pere commençoit à luy respondre, il survint encore un autre messager, que Ismenodora envoyoit de la ville pour amener Anthemion, par ce que le trouble de la sedition croissoit en la ville, d'autant que les deux maistres des exercices publicques estoient en different l'un contre l'autre, disant l'un qu'il falloit redemander Bacchon, et l'autre estant d'advis qu'ils ne s'en devoient point mesler plus avant. Si se leva incontinent Anthemion, et s'en alla en diligence.

XXXI. Et lors mon pere appellant Pemptidius, et adressant sa parole à luy : Tu me semble, dit-il, Pemptidius, toucher une grande et hardie question, ou pour mieulx dire, remuer un poinct, auquel on ne deust aucunement toucher, c'est l'opinion et creance que nous avons des dieux, en nous demandant la preuve et la raison de chascun d'iceulx. Car l'ancienne foy et creance, que nous en

avons

avons de noz ancestres en ce païs, nous doit suffire, ne s'en pouvant dire ne imaginer de plus suffisante ne plus evidente preuve,

Dont sens humain par subtile finesse,
N'inventa oncq la profonde sagesse.

Ains estant ceste tradition, le fondement et la base commune de toute religion, si la fermeté et la creance d'icelle reçeuë de main en main vient à estre esbranlée et remuée en un seul poinct, elle devient suspecte et doubteuse en tous les autres. Tu peux bien avoir ouy dire comment Euripides fut sifflé et rabroué pour le commencement de sa tragœdie Menalippe [1] qu'il avoit ainsi commancée,

O Jupiter, car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.

Il se fioit fort de ceste tragœdie là, comme estant magnificquement et exquisement bien escritte, mais pour le tumulte et murmure qu'en fit le peuple, il changea le premier vers ainsi comme il se lit maintenant,

O Jupiter, combien en verité
Ce nom convient à ta divinité!

Et quelle difference y a il de revoquer par paroles en doubte, et rendre incertaine l'opinion de Jupiter ou de Mercure, ou celle de l'Amour? Car il ne commance pas de ceste heure à demander des

[1] Lisez: Melanippe, d'après Stobée et Athénée qui parlent de cette tragédie.

TAYLOR INST. OXFORD

autels et des sacrifices, ny n'est point un dieu estranger, venu de quelque barbare superstition, comme un je ne sçay quel Atys et Adonis, qui se soit glissé clandestinement en l'adoration des hommes, par le moyen de quelques hermaphrodites, ou de quelques femmes, et ayant usurpé secrettement à la desrobée des honneurs qui ne luy appartiennent pas, de sorte qu'il puisse estre accusé de bastardise, et d'avoir esté à faulx tiltre mis au catalogue des dieux. Car quand tu entendras, mon bel amy, dire à Empedocles,

Avec l'esprit regarde la longueur
Et la largeur pour considerer mieulx,
Et ne te laisse esblouir à tes yeux:

il te fault penser que cela soit dit de l'Amour, d'autant que ce n'est point un dieu qui soit visible, ains se comprent par opinion et creance, entre les plus anciens dieux: de chascun desquels si tu veux avoir la demonstration et la preuve, mettant les mains sur chasque temple, et y appliquant la touche de sophistique argumentateur sur chasque autel, tu ne laisseras rien à regratter ny à calomnier. Car, pour n'aller pas loing,

Ne vois tu pas combien la deité
De Venus est de grande dignité?
Celle qui a d'Amour esté la mere,
Qui nous le donne, et de qui la premiere
Conception de tous hommes depend.

Car Empedocles l'appelle *fertile*, et Sophocles *fe-*

conde, tous deux fort à propos et fort pertinemment, et toutefois ce grand et admirable chef d'œuvre principal de Venus et accessoire de l'Amour, qui est la generation, si l'Amour y est present il est agreable et plaisant, mais au contraire s'il n'y assiste, il demeure sans zele d'affection, sans estre honoré, ny prisé, ny aimé: par ce que la conjonction de l'homme avec la femme sans amour, ne plus ne moins qu'une faim et une soif, qui a pour son but l'intention de se saouler seulement, ne se termine en rien de beau ny de bon: mais la deesse Venus: par le moyen de l'Amour, engendre une amitié et meslange de deux en un. C'est pourquoy Parmenides afferme que l'amour est le plus ancien chef d'œuvre de Venus, escrivant ainsi en sa creation du monde:

Premierement l'Amour elle feit naistre
Devant que nul autre Dieu fust en estre.

Mais Hesiode plus naturellement, à mon advis, fait que l'amour est le plus ancien de tous, à fin que tout le demourant prenne naissance par luy. Si doncques nous deboutons l'Amour des honneurs que lon a accoustumé de luy faire, ceulx de Venus ne demoureront pas non plus, et ne sauroit on dire avec verité que lon injurie l'Amour, que lon n'injurie quant et quant Venus. Car de dessus les mesmes eschaffaux nous entendons proferer ces injures,

Communément l'Amour s'engendre en ceulx
Qui comme luy sont mols et paresseux.

Et d'autre costé Venus ne s'appelle pas seulement *Cypris*, ains porte encore plusieurs autres noms,

C'est un enfer, c'est une violence
Qui point ne cesse, ains tousjours recommance :
C'est une rage enragée et fureur.

XXXII. Comme aussi n'y a il presque pas un des autres dieux qui evite la langue injurieuse de l'ignorant. Considere un petit le dieu Mars, qui comme en une revolution judiciaire et table Chaldaïque [1], tient la place diametralement opposite à celle de l'Amour, combien il a d'honneurs que les hommes luy ont decernez, et combien à l'opposite on luy dit d'injures,

Mars est aveugle et privé de lumiere,
Dames, et est sa façon coustumiere,
Dessus dessoubs tout mettre en un monceau,
Comme un sanglier fouille avec le muzeau.

Homere l'appelle *meurtrier*, *homicide* et *variable*, saultant de l'un à l'autre. Chrysippus mesme donnant l'etymologie de son nom, le calomnie et accuse, disant que ἄρης est derivé de ἀναιρεῖν qui signifie perdre et destruire, donnant occasion à ceulx qui tiennent que la force belliqueuse et courageuse qui est en nous s'appelle *Mars*, comme les autres aussi au cas pareil, diront que la concupiscence en nous s'appellera *Venus*, et la parole *Mercure*, les arts et les sciences les *Muses*, et la prudence *Minerve*.

[1] Voyez les Observations. c.

XXXIII. Vois tu en quelle fondriere et quel precipice d'impieté nous nous allons precipiter, si nous distribuons ainsi les dieux, selon les passions pnissances et facultez qui sont en nous? Je le voy bien, respondit Pemptidius, mais comme ce seroit irreverемment et impiensement fait, de faire des passions dieux, aussi seroit ce de croire que les dieux soient des passions. Comment, dit mon pere, que penses tu doncq, que Mars soit un dieu, ou une passion nostre? Pemptidius respondit, qu'il estimoit que c'est un dieu, lequel ordonne, gouverne et modere nostre cholere et nostre courage.

XXXIV. Comment Pemptidius, s'escria mon pere alors, doncq la partie militaire et guerriere qui est en nous, aura une deité pour la regir, et celle qui est amiable, sociable et pacifique, sera sans aucune divinité? Et y aura un dieu belliqueux et guerrier, qui aura la superintendence et presidence des hommes, tuans et tuez, des armes, des traicts, des assaults de villes, et des pillages, et il n'y aura dieu quelconque qui soit tesmoing, guide ne conducteur de l'affection nuptiale, qui se termine en union et concorde? Il y aura quelque dieu sauvage qui aidera aux veneurs à courir et crier après les chevreux, les cerfs et les lievres: et ceulx qui attrappent les loups et les ours avec des fosses et des pieges, feront prieres à Aristeus, pour ce que ce fut le premier qui inventa la maniere de les prendre aux pieges et avec des lacs courans: Hercules mesme prenant son arc pour tirer à un oi-

seau, invoque un autre dieu, comme dit AEschylus,

Phœbus chasseur luy dirige sa flesche :

Et de celuy qui estudie à la plus belle chasse du monde pour prendre une amitié, il n'y aura ny dieu ny ange, qui dirige, qui adresse, ne qui favorise son intention ?

XXXV. Quant à moy je n'estime pas, amy Daphneus, que l'homme soit plante ou arbre, moins à estimer que le chesne, ou l'olivier, ou la vigne, laquelle Homere pour la louër surnomme *domestique* et *privée*, veu qu'en sa saison il monstre un instinct à germer et produire une grande grâce et beaulté, tant de l'ame que du corps. Et qui est celuy, ce dit Daphneus, qui a jamais parlé au contraire ? Qui ? respondit mon pere : Ce sont tous ceulx qui estiment que le soing de labourer, de semer et de planter appartienne aux dieux, [1] pour ce *qu'il y a des nymphes Dryades, qui ont la durée de leur vie egale à celle de l'arbre*, [2] et disent que *Bacchus est celuy qui fait croistre les arbres, et la saincte beaulté des fruits*, ainsi que parle Pindare, et que la nourriture et croissance des jeunes enfans et garçons qui se forment et se dressent en leur fleur et beaulté, n'appartienne et ne convienne à pas un des dieux ny demy-dieux, et qu'il n'y ait aucune divinité qui ait le soing de faire que l'homme naissant croisse droit en vertu, et

[1] Lisez : « il ne faut pas croire en effet qu'il y ait des Nymphes, etc. » c.

[2] Lisez ; « et que Bacchus soit », c.

que ce qu'il a de vigueur genereuse ne tombe, et ne soit point abattu ne rompu, à faulte de directeur qui en prenne sollicitude, ou par la malice de ceulx qui hantent autour de luy : ce seroit une grande ingratitude et impertinence de dire cela, en ostant à dieu sa bonté et benignité, qui se respand et distribue par tout, et ne default nulle part, non pas ès actions mesmes, dont la fin est bien souvent plus necessaire que belle à veoir : comme est nostre naissance, laquelle n'estant ny belle ny honneste à la veuë, à cause du sang et des douleurs de l'enfantement, a neantmoins une divinité qui luy preside, laquelle se nomme *Ilithia* et *Lochia*, autrement il valloit mieulx ne naistre point du tout, que de naistre mauvais, à faulte de bon guide et de bon gardien. Mais la divinité n'abandonne point l'homme, ny estant malade, ny venant à mourir, ains y a tousjours quelque dieu qui exerce son office et sa puissance en cela, de transporter les ames de ce monde en l'autre, et de mettre en repos, conduire et accompagner ceulx qui sont arrivez à la fin de leurs jours, ainsi que declare cestuy-cy,

La nuict ne m'a point enfanté pour estre
De bien sonner de la lyre le maistre,
Ny les secrets incogneus deviner,
Ou pour des corps mal sains mediciner,
Mais pour des morts les esperits conduire.

XXXVI. Et toutefois il y a en ces administrations là plusieurs choses fascheuses et hydeuses,

là où au contraire on ne sçauroit dire entremise plus saincte, ne vacation ny sollicitude plus convenable à un dieu, que d'avoir l'œil à ordonner et regir les desirs et prochas des jeunes amoureux qui sont en fleur et en vigueur d'aage et de beaulté : car il n'y a rien ny de laid, ny de contraint et forcé, mais tout gré et grace par amiable composition qui rend l'amour agreable, et adresse la peine et le travail à la vertu et amitié, laquelle sans dieu ne peult attaindre à la fin qui luy est propre et convenable, et n'a autre dieu pour guide, maistre ne conducteur, que l'amour qui est le compagnon des Muses, des Graces et de Venus, ainsi que tesmoigne Melanippides en ces vers,

Cupido venant à semer
Un gracieux desir d'aimer,
Au cœur de l'homme sage, assemble
L'honneur et le plaisir ensemble.

XXXVII. Ou bien s'il n'est ainsi, [1] qu'en pensons nous de Zeuxippus? J'en pense certes cela mesme plustost qu'autrement, par ce que le contraire me semble tout evidemment faulx, joinct que l'amitié, selon que les anciens l'ont divisée, se depart en quatre diverses especes. La premiere est la naturelle, la seconde celle de la parenté, la tierce celle de la compagnie ou societé, et la quatrieme celle de l'amour, chacune desquelles a un

[1] Lisez : « qu'en pensons-nous, Zeuxippus ? Je pense, dit celui-« ci, que cela doit être ainsi ; le contraire, en effet, est absurde. « Ajoutez ; dit mon père, que l'amitié, etc. » C.

dieu qui luy preside et qui le gouverne, comme nous surnommon sun Jupiter [1], φίλιος, ξένιος, ὁμόγνιος, et πατρῶος comme qui diroit, protecteur des amis, des hostes, des parents, et de ceulx d'un mesme païs : et l'amitié de l'amour seule, comme impieuse et interdicte demourera elle sans dominateur ne gouverneur, attendu mesmement qu'elle a plus affaire de cure, de solicitude, et de gouvernement que nul des autres? Il est certain qu'elle en a voiremeut, ce dit Zeuxippus, et non point d'estrangers, mais de propres.

XXXVIII. Qui plus est, dit mon pere, la doctrine de Platon, mesme en passant, se pourroit alleguer à ce propos là, qu'il y a une espece de fureur qui vient du corps à l'ame, procedant de quelque mauvaise temperature d'humeur maligne, ou de la meslange de quelqne mauvais vent et esprit pernicieux, mais ceste fureur là est fascheuse et maladie dangereuse. Il y en a une autre espece qui ne s'engendre pas sans quelque divinité, ny ne se concrée pas en l'ame ou dedans nous, ains est une inspiration estrangere, qui vient de dehors, un devoyement de la raison, du sens et de l'entendement naturel, prenant son origine et le principe de son mouvement de quelque puissance divine, laquelle passion en general s'appelle *enthousiasme*, comme qui diroit inspiration divine : car ainsi comme ἐμπνοῦν, se nomme *repletion d'esprit*, et ἔμφρον, qui est à dire prudence et repletion

[1] Lisez : Chascune desquelles a un dieu qui lui préside et qui la gouverne, sous les noms de φίλιος, etc.

de sens : aussi telle agitation de l'ame se nomme ἐνθουσιασμὸς, qui n'est autre chose qu'une repletion de quelque puissance divine. De cet enthousiasme il y a une partie divinatrice qui predit les choses futures, et celle là s'inspire par Apollo. Il y en a une autre Bacchanale, qui s'inspire par Bacchus, comme Sophocles dit en quelque passage,

Dansez avec les Corybantes.

Car quant aux fureurs de Cybele mere des dieux, et aux Panicques, elles tiennent des Bacchanales. La troisieme espece est celle qui procede des Muses, laquelle saisissant une ame delicate, non pollue ne contaminée de vices, excite en elle l'inspiration poëtique et musicale. Et quant à la Martiale et guerriere, il est tout notoire qu'elle est inspirée par le dieu Mars, et que c'est une sorte de fureur où il n'y a nulle grace ny douceur de musique, fascheuse, empeschant d'engendrer et nourrir enfans, et faisant prendre les armes à tout un peuple.

XXXIX. Il ne reste plus d'alienation d'entendement et de fourvoyement d'esprit en l'homme qu'une seule sorte, qui n'est ny obscure à cognoistre, ny gueres quoye ne paisible, touchant laquelle Daphneus, je veux un petit demander à ce Pemptidius,

Qui est le Dieu qui secouë et conduict
Le javelot portant de si beau fruict?

J'entends le ravissement d'amour, tant envers

les beaux et bons enfans, comme envers les sages et honnestes femmes, veu que c'est le plus chaud et le plus vehement transport d'entendement qui soit entre nous. Ne vois tu pas que le guerrier mesme venant à en estre surpris pose soudain les armes, se devest de toute belliqueuse fureur?

Lors ses vallets grande joye en sentans
Luy vont du dos le corcelet ostans.

Et luy mesme n'ayant plus volonté de combattre, demeure assis à regarder faire les autres. Et quant aux mouvements et aux saults Corybantiques, et courses Bacchanales, on les appaise et fait on cesser en changeant seulement à la mesure, le pied trochée en spondée, et au chant le Phrygien en Dorien: et semblablement la presbtresse Pythie sortant de la machine à trois pieds, sur laquelle elle reçoit l'esprit qui l'incite à fureur, demeure quoye, en paix et en tranquilité, mais depuis que la fureur de l'amour a une fois attainct l'homme au vif à bon escient, il n'y a plus musique, ny charme ny changement de lieu, ny chant lenitif qui la peust arrester, par ce que les amoureux aiment presents et regrettent absents: de jour ils prochassent, de nuict ils veillent sobres, et à jeun ils reclament et invoquent leurs amours, et après boire ils les chantent: et ne sont pas les inventions poëtiques, comme quelques uns des anciens ont dit, par leur vive expression songes des vaillants, mais plustost des aimants, qui parlent et devisent à leurs amours absents, comme s'ils estoient pre-

sents, les caressent et se complaignent à eulx, encore qu'ils ne les voyent pas, pour ce qu'il semble que la veuë paigne en l'entendement les autres apprehensions et imaginations avec couleurs liquides, lesquelles s'effacent incontinent, et s'ecoulent hors de l'ame, mais les imaginations des amoureux estants imprimées et paintes à huille avec bruslure de feu, laissent en leur memoire des images vives engravées, lesquelles se meuvent, vivent, parlent, et y demeurent à tousjours, suivant ce que le Romain Caton disoit, que l'ame de l'aimant vivoit et habitoit en celle de celuy qu'il aimoit, d'autant qu'il s'imprime le visage, les meurs, le naturel, la vie, et les actions de ce qu'il aime, par lesquelles estant conduit il abbrege en peu d'heure beaucoup de chemin, et treuve une voye courte et droitte, comme parlent les poëtes comicques, pour parvenir à la vertu: car il passe de l'amour en l'amitié, estant porté et guidé par la faveur du dieu d'amours sur l'instinct de son affection, ne plus ne moins que dessus une vague. Je dy doncques en somme, que le ravissement et enthousiasme des aimants n'est point sans divinité, et qu'il n'y a autre dieu qui le guide et gouverne, que celuy duquel nous solennisons aujourd'huy la feste, et auquel nous sacrifions.

XL. Toutefois pour ce que nous mesurons la grandeur d'un dieu à la puissance et à l'utilité, et que suivant ceste taxe là nous estimons et nommons entre les biens humains *la royauté* et *la vertu* les plus divins, il nous fault premierement considerer

si l'Amour cede à aucun des dieux en puissance, combien que, comme dit Sophocles:

Venus à vaincre a de pouvoir beaucoup.

Aussi est bien grande la puissance de Mars, et voyons que de tous les autres dieux la force et puissance est divisée egalement en deux parts, dont l'une consiste à nous approcher et faire aimer ce qui est beau et bon, et l'autre à nous faire haïr ce qui est laid et mauvais, qui sont les premieres impressions, qui dès le commancement s'engravent en noz ames, ainsi comme Platon en quelque lieu parle des idées. Or considerons doncques tout premierement, que quant à l'acte de Venus nous le pouvons achetter avec une drachme, c'est à dire avec une bien petite piece d'argent, et n'y a homme qui pour jouir de telle volupté endurast aucun travail, ny s'exposast à aucun danger s'il n'estoit amoureux. Et à fin que nous n'alleguions icy une Phryné et une Laïs, nous trouverons quelquefois sur le soir Gnathænion sans lanterne, attendant de la lumiere, ou appellant quelqu'un, nous passerons outre sans nous y arrester : peu de temps après il surviendra un vent d'affection et d'amour vehement, qui fera que nous estimerons autant que les thresors et la seigneurie de Tantalus, comme lon dit, ce dont nous ne faisions n'agueres aucun compte, tant le plaisir et la grace de Venus est foible, et saoule promptement l'homme, si l'amour n'y inspire sa vertu.

XLI. Ce que vous verrez encore plus evidem-

ment par cest autre argument icy, c'est qu'il y a plusieurs hommes qui communicquent à d'autres leurs voluptez, jusques à leur produire et prostituer non seulement leurs amies et concubines, mais aussi leurs propres femmes espousées, comme lon recite d'un certain Galba Romain, lequel donnoit à soupper à Mecænas, et voyant qu'il commançoit à escrimer des yeux et de petits regards amoureux avec sa femme, il laissa tout doulcement aller sa teste sur le coussin, comme faisant semblant de dormir, ce pendant il y eut quelqu'un des vallets qui s'approcha de la table tout bellement, et essaya de desrober du vin, ce que voyant Galba, « Mal-« heureux, dit-il, ne vois tu pas que je ne dors « que pour Mecænas »? Et quant à celuy là à l'adventure n'est il pas de merveille, pour ce que ce n'estoit qu'un plaisant et bouffon.

XLII. Mais en la ville d'Argos il y avoit deux des principaux citoyens concurrents et contraires l'un à l'autre au gouvernement des affaires, l'un nommé *Nicostratus*, et l'autre *Phaulius*. Passant doncques un jour le roy Philippus par là, l'opinion commune estoit que Phaulius ne fauldroit pas de se prochasser et effectuer quelque domination tyrannique et principaulté en la ville, par le moyen de sa femme qui estoit belle et jeune, si une fois elle couchoit avec le roy. Dequoy se doubtant bien Nicostratus s'en alla pourmener expressement devant la porte de son logis : et Phaulius feit chausser des bottines à sa femme, luy donna un manteau à la Macedoniene, luy meit un chappeau sur la teste,

et la conduisit luy mesme en cest habit jusques au logis du roy, comme si c'eust esté un page.

XLIII. Or veu que par le passé et encore de present il y a eu si grand nombre d'amoureux, avez vous jamais leu ne veu, qu'aucun ait esté courtier de ses propres amours, voire quand c'eust esté pour gaigner la majesté souveraine, et les honneurs divins de Jupiter ? Je croy, quant à moy, que non: car comment seroit il possible, veu qu'il n'y a personne qui contredie, ne qui s'oppose aux actions des princes et tyrans, et au contraire il y en a plusieurs qui sont leurs concurrents en amours, et qui leur font teste à aimer de belles jeunes personnes: comme lon lit, qu'Aristogiton Athenien, Antileon Metapontin, et Menalippus Agrigentin, ne s'attacherent point aux tyrans tant qu'ils les veirent gaster et ruiner le public et faire tous les excès et cruaultez du monde, mais si tost qu'ils commancerent à solliciter et tascher de corrompre leurs amours, alors ils oublierent toutes choses, et hazarderent leur vie à tout peril. Aussi dit on qu'Alexandre escrivit à Theodorus, frere de Protheas, « Envoye moy la jeune fille musicienne que tu as, « pour six mille escus [1] que je t'envoye, si ce n'est « que tu en sois amoureux ». Un autre de ses mignons Antipatrides estant venu en masque jouer en son logis, avec une jeune garse qui jouoit de la fluste. Alexandre la trouva gentille, et y prit plaisir. Si luy demanda, « N'est tu point amou« reux de ceste jeune garse »? Et comme l'autre

[1] Grec: dix talens.

luy eust respondu, que si estoit bien fort : « Que « maudit sois tu doncq, dit-il, malheureux « que tu es ». Et s'en absteint, sans la vouloir toucher.

XLIV. D'AUTRE costé voyez vous en faicts d'armes, combien l'amour y a de pouvoir, n'estant ny lasche ny paresseux, comme dit Euripides, fuyant les armes, habitant ès delicates jouës des jeunes damoiselles [1] : car l'homme remply d'amour n'a que faire de l'assistance de Mars, pour combattre les ennemis, ains ayant son dieu quant et soy qui luy assiste, il est prest de passer à travers le feu, à travers la mer, et les tempestes de l'air, pour son

[1] Ces dernières expressions sont tirées de Sophocle; Antigon. v. 794. Voici la scène entière où elles se trouvent : je la donne d'après la nouvelle traduction imprimée dans la belle édition du Théâtre des Grecs, Paris, Cussac, 1786, Tome IV, page 263, Antigone, acte III, scen. 3. LE CHŒUR. « Amour, ô amour, « par-tout tu fais sentir ton empire ! tu donnes de la grace aux « atours d'une jeune femme, tu animes ses tendres attraits « (*grec : tu reposes sur ses tendres joues*) : tu regnes sur les « mers : tu regnes sous le chaume : mortels ou immortels, tout « subit ton joug et partage tes fureurs.

« Tu précipites les justes dans le crime : et c'est toi qui « viens d'exciter un affreux démêlé entre le père et le fils. Et « même le sévère magistrat, qui fait tout plier sous ses loix, ne « résiste pas au charme séducteur de deux yeux brillans du plus « beau feu dans un jour d'hymenée. C'est ainsi que Vénus, avec « sa seule beauté, se joue de ce qui paroîtroit le plus fait pour « lui résister. Hélas ! dans ce moment même, où il seroit le « moins permis de donner des larmes à Antigone, sa beauté nous « en arrache, le regret de la voir réduite à n'avoir qu'un tom- « beau pour couche nuptiale ».

amy,

amy, quoy que ce soit qu'il commande. De tous les enfans, tant fils que filles, de Niobé, qui en la tragædie de Sophocles sont tuez et tirez à coups de flesches, il n'y en a pas un qui appelle à son secours en mourant, autre defenseur ne protecteur que son amoureux,

O Jupiter envoye à mon secours,
Celuy qui est mes loyalles amours.

XLV. Vous savez (je croy) tous, comment et pourquoy mourut en combattant Cleomachus le Thessalien. Non pas moy, dit Pemptidius, mais je le sçaurois volontiers. Aussi est-ce chose bien digne de sçavoir, dit mon pere. Il estoit venu au secours des Chalcidiens, estant la guerre Thessalique en sa plus grande force contre les Eretriens. Or estoyent les Chalcidiens assez forts de gens de pied, mais de cheval, non, et leur estoit bien malaisé de rompre la chevallerie des ennemis. Si prierent Cleomachus leur allié et confederé, homme vaillant et magnanime, de commancer la charge, et de donner le premier dedans les gens de cheval des ennemis. Et luy demanda à son amy qui là estoit, s'il verroit le combat. Le jeune adolescent respondit que ouy, et l'embrassa fort affectueusement, en luy mettant son armet en la teste. Dequoy Cleomachus ayant le cœur eslevé, assembla autour de luy une trouppe des meilleurs et plus hardis hommes d'armes Thessaliens, et donna vaillamment dedans les ennemis, de maniere qu'il les esbranla dès la premiere charge, et finablement

les rompit tout à faict : ce que voyans les gens de pied, prindrent aussi la fuitte : et ainsi les Chalcidiens gaignerent la battaille entiere : mais il advint que Cleomachus y fut tué, et monstrent encore aujourd'huy les Chalcidiens sa sepulture sur la place, où il y a une haulte colonne dessus : et là où les Chalcidiens reputoient au paravant chose vituperable et infame que d'aimer les jeunes enfans, depuis ils en aimerent la façon, et l'honorerent plus que nuls autres des Grecs. Toutefois Aristote escrit, que Cleomachus mourut bien ayant gaigné la battaille contre les Eretriens, mais que celuy qui fut baisé par son amy estoit de la ville de Chalcide en Thrace, ayant esté envoyé au secours de ceulx de Chalcide en Eubœe, d'où vient que jusques aujourd'huy lon y chante une telle chanson,

Enfans extraits de noble race,
Douez de belle et bonne grace,
N'enviez de vostre beauté
La familiere privauté
Aux hommes vaillans à la guerre,
Pour ce qu'on fait en ceste terre
De vaillance profession,
Et d'amoureuse affection.

L'aimant se nommoit *Anthon*, et l'aimé *Philistus*, ainsi que le poëte Dionysius l'escrit en son livre, Des causes.

XLVI. Et en nostre ville de Thebes (dit il) Pemptidius, Ardelas ne donna il pas au jeune homme qu'il avoit aimé, un harnois complet de

toutes pieces, le jour qu'il fut enroollé entre les gens de guerre? Et Pammenes homme bien experimenté en l'amour, ne changea il pas l'ordonnance en battaille de noz gens de pied? Reprenant Homere, comme n'ayant rien entendu en l'amour, de ce qu'il rengeoit et ordonnoit les Acheïens par nations et lignées, et ne mettoit pas l'aimant auprès de l'aimé, par ce que cela eust esté proprement ce que dit Homere,

Un escu l'autre en ordre soustenoit;
Et un armet à l'autre se tenoit.

Ce qui est la seule ordonnance d'armée invincible en battaille : parce que les hommes quelquefois abandonnent bien au peril ceulx de leurs lignées, leurs parents et alliez, voire leurs propres peres et leurs enfans, mais il n'y eut jamais ennemy qui evadast ne qui passast à travers un aimant et un aimé, attendu que bien souvent, sans qu'il en soit besoing, ils leur monstrent leur hardiesse asseurée, et qu'ils ne craignent point leur peau: comme feit Theron le Thessalien, lequel mettant sa main gauche dessus une muraille, et desguainant son espée avec la droitte, s'en couppa le poulce devant son amy, provocquant son corrival à en faire autant, s'il avoit le cœur bon. Un autre estant par cas de fortune tombé sur le visage en combattant, comme l'ennemy haulsoit l'espée pour luy donner le coup mortel, le pria d'attendre qu'il se fust retourné, de peur que son amy ne le veist blessé par derriere. Aussi voyons nous, que non seule-

ment les peuples et nations qui ont esté plus adonnées à l'amour, ont aussi esté les plus belliqueuses, comme les Bœotiens, les Lacedæmoniens, et les Candiots: mais aussi les anciens princes et capitaines, comme Meleager, Achilles, Aristomenes, Cimon, et Epaminondas, lequel avoit deux jeunes hommes qu'il aimoit, Asopicus et Zephiodorus, qui mourut quant et luy à Mantinée, et est enterré, tout au près de luy. Et Euchnamus Amphissien, qui le premier osa faire teste à Molus, le plus terrible et le plus redouté qui fust entre tous les ennemis, et l'ayant tué en fut honoré par les Phociens d'honneurs heroïques.

XLVII. Quant à Hercules il seroit malaisé de nombrer ses amours, tant il y en a : mais entre les autres on revere et honore jusques au jourd'huy Iolaüs, d'autant qu'on estime qu'il ait esté aymé de luy, et va lon prendre le serment et l'asseurance d'amour que lon se jure reciproquement l'un à l'autre dessus sa sepulture, et dit on qu'Apollon estant expert en la medecine sauva Alcestis d'une maladie desesperée, en faveur d'Admetus, qui estoit amoureux de sa femme [1] : car les poëtes faignent

[1] Amyot fait ici une faute très-bien corrigée par Méziriac : le premier ne croyoit pas qu'Hercule eut quelque connoissance de la médecine : c'est sans doute pour cela qu'il substitue ici le nom d'Apollon à celui d'Hercule. Lisez donc avec Méziriac : On dit encore qu'Hercule estant expert en la medecine, sauva Alcestis d'une maladie désesperée, en faveur d'Admetus qu'il aymoit passionnement, comme Admetus aymoit sa femme Alcestis avec passion. Car les poëtes feignent aussi qu'Apollon aymant, etc.

qu'Apollon aimant Admetus, le servit, comme son vallet, un an tout entier, et nous est venu Alcestis bien à propos en la memoire, par ce que les femmes n'ont pas ordinairement rien de commun avec Mars, mais toutefois le ravissement d'amour les poulse jusques à oser faire choses qui sont contre leur naturel, et de volontairement mourir.

XLVIII. Et si les fables des poëtes ont quelque puissance de faire foy, cela est prouvé par ce que lon lit d'Alcestis, de Protesilaüs, et de Eurydicé femme d'Orpheus, que Pluton n'obeit à autre dieu, et ne fait ce qui luy est commandé par autre que par Amour, combien qu'envers tous les autres, ainsi que dit Sophocles,

> De grace il n'use et de doulce equité,
> Ains de justice en toute austerité:

encore toutefois porte il quelque respect aux amoureux, et envers ceulx là seuls se monstre gracieux, et non pas rigoureux et inflexible. Parquoy je dis, mon amy, que c'est bien bonne chose que d'estre receu en la religion et confrairie des mysteres d'Eleusine, mais je voy que les supposts et devots de l'amour sont encore en meilleure condition en l'autre monde envers Pluton: non que je croye du tout aux fables des poëtes, mais aussi ne les decroy-je pas du tout: car ils disent bien, et par ne sçay quelle divine rencontre ils touchent au poinct de ce qui est et de la verité, disans qu'il n'y a que les aimants qui retournent des enfers en ceste lumiere: mais comment, et par quel moyen, ils n'en sçavent

rien, comme s'estants esgarez, et en ayants failly le droit chemin, que Platon le premier des hommes, par le moyen de la philosophie a retrouvé et recogneu. Il y a bien parmy les fables des AEgyptiens quelques umbres obscures de la verité espandues par cy par là, mais elles ont besoing d'un bien experimenté et habile veneur, qui de peu de trace sache bien cognoistre et juger beaucoup.

XLIX. Après doncques avoir discouru de la force et puissance de l'amour qui est si grande, je viens maintenant à examiner et considerer sa largesse et liberalité envers les hommes, non pas s'il fait beaucoup de bien à ceulx qui sont aimez, par ce qu'ils sont notoires à tout le monde, mais s'il porte encore plus de profit et de plus grand à ceulx mesmes qui aiment. Car Euripides, quoy qu'il soit au demourant grand partial de l'Amour, si est-ce qu'il loue et admire ce qui est le moindre en luy, quand il dit,

Amour enseigne à l'homme la musique,
Quoy qu'il n'en eust devant nulle prattique.

Car on peult dire qu'il le rend habile homme, encore qu'il fust lourdaut au paravant : qu'il le fait hardy et vaillant, encore qu'il fust au paravant lasche et couard, comme ceulx qui bruslent et mettent au feu le bois, le rendent ferme et dur, au lieu qu'il estoit mol au paravant. Aussi tout amoureux devient large, liberal et magnifique au lieu qu'il estoit ciche, taquin et tenant : car l'avarice et la chicheté se fondent et amollissent par

l'amour, ne plus ne moins que le fer par le feu, de maniere qu'ils prennent plus de plaisir de donner à leurs amours, que non pas de prendre et de recevoir des autres: car vous sçavez bien comme Anytus le fils d'Anthemion estant amoureux d'Alcibiades, ainsi comme il traittoit quelques siens hostes en un festin magnifique, Alcibiades y vint en masque folastrer, et prenant la moitié de la vaisselle d'argent, s'en alla à tout: ce que les conviez trouverent fort mauvais, et dirent qu'il s'estoit en cela montré trop insolent et trop oultrageux envers luy. Mais bien courtois et gracieux, leur respondit Anytus: car il pouvoit prendre le tout s'il eust voulu, et il m'en a laissé la moitié. Zeuxippus adonc tout resjouy, ô Hercules, peu s'en fault, dit-il, que tu ne m'ayes osté toute l'inimitié hereditaire que j'avois alencontre d'Anytus, à cause de Socrates et de la philosophie, puis qu'il estoit ainsi courtois et gentil en amour. Ainsi soit, ce dit mon pere: mais au reste poursuivons nostre propos. L'amour rend les personnes qui autrement estoient melancholiques, severes et chagrines, plus gentilles, plus doulces et gracieuses, à ceulx qui les frequentent.

La maison est à voir plus honorable,
Où il y a feu luysant perdurable,

Aussi est l'homme plus joyeux et plus gay, quand il est eschauffé de la chaleur d'amour: mais le vulgaire des hommes juge perversement en cela, car s'ils voyent de la lueur celeste sur une maison la

nuict, ils estiment que ce soit chose divine, et s'en esbahissent : au contraire voyants une ame petite, basse et vile, qui se remplit incontinent de courage, de franchise, de desir d'honneur, de grace, de liberalité, ils ne sont point semonds de dire ce que dit Telemachus en Homere,

Certes un Dieu habite là dedans [1].

L. Mais, par toutes les graces, ce dit Daphneus, n'est ce pas un effect de cause divine, que celuy qui est espris d'amour mesprise presque toutes autres choses, je ne dis pas seulement ses familiers, ses amis et domestiques, mais aussi les loix, les magistrats, les princes et les roys : il ne craint, n'estime ni n'admire rien, ains est si hardy qu'il se presenteroit devant la fouldre mesme penetrante guerriere : et toutefois si tost qu'il voit ses amours,

Il se tappit de peur, comme le coq
Qui baisse l'æle, et va fuyant le chocq.

Son audace luy tombe, la gayeté de son ame paravant eslevée se ravalle.

LI. Et ne sera point impertinent de faire entre les Muses mention de *Sappho*. Les Romains escrivent que le fils de Vulcain, Cacus, jettoit feu et flamme par la bouche : mais de Sappho les paroles, à la verité, sont meslées de feu, et par ces vers elle monstre au dehors la chaleur enflammée de son cœur,

[1] Odyss. XVI, 183.

Allegeant la douleur cuysante
De son amour, par la plaisante
Voix des Muses,

ainsi que dit Philoxenus. Mais si d'adventure, Daphneus, l'amour de Lysandra ne t'a fait oublier les jeux, ausquels tu soulois jadis passer le temps, je te prie remets nous en memoire les vers de *la belle Sappho*, esquels elle dit, que quand son amie se presentoit devant elle, elle perdoit la voix et la parole: son corps fondoit en sueur froide: elle devenoit pasle, et un eblouissement et evanouissement la surprenoit.

LA CHANSON DE SAPHO.

Egal aux dieux, à mon advis;
Est celuy qui peult vis à vis
Ouir tes gracieux devis;
Et ce doux rire,

Qui le cœur hors du sein me tire,
Qui tout l'entendement me vire
Dessus dessoubs, tant il l'admire.
Quand je te voy,

Soudainement je m'apperçoy,
Que toute voix default en moy,
Que ma langue n'a plus en soy
Rien de langag.

Une rougeur de feu volage
Me court soubs le cuir au visage,
Mes yeux n'ont plus de voir l'usage.
Je sens tinter

Mes aureilles sans escoutter,
Froide sueur me degoutter
Par tous les membres et suinter,
D'humeur glacée.

Puis d'un tremblement conquassée
Je demeure pasle effacée,
Plus que l'herbe jaulne passée.
Finablement

Je me treuve en ce troublement
A demy morte, ensemblement,
Ayant perdu tout mouvement,
Pouls et haleine [1].

Après que Daphneus les eut recitez, N'est-ce donc pas, adjousta mon pere, je vous prie au nom de Jupiter, un saisissement et ravissement divin tout manifeste que cela? N'est-ce pas là une celeste emotion de l'ame? Quelle passion si grande saisit jamais la prophetisse Pythie pour estre montée sur la machine à trois pieds? Qui est celuy de ceulx que lon estime espris de fureur divine, que la fluste, le tabourin, ou autre dependance des cerimonies de la mere des dieux Cybele, transporte si fort de son

[1] Ces vers de Sappho ne sont pas dans le texte.

sens? Plusieurs regardent un mesme corps et une mesme beauté, et n'y en a qu'un qui demeure pris: pour quelle cause? Certes nous ne sçavons, ny n'entendons pas ce que veult dire Menander en ces vers,

Amour qui est maladie de l'ame,
Fatalement les amoureux enflamme:
Mais non tous ceulx qui en sont offensez,
Egalement s'en ressentent blessez.

Et de cela le dieu Amour est en la cause, qui touche l'un, et laisse l'autre.

LII. Mais ce qui devoit avoir esté dit tout au commancement, puis qu'il me vient encore en la bouche, comme dit AEschylus, je ne le passeray point soubs silence, pource qu'il est de bien grande importance. Car de toutes choses qui nous entrent en l'entendement, non par le ministere des cinq sens de nature, les unes dès le commancement ont eu foy et authorité par les fables, les autres par les loix, et les autres par le discours de raison. Or de la creance et opinion des dieux, les premiers maistres et enseigneurs nous ont esté les poëtes, les legislateurs et les philosophes, estants tous bien d'accord en cela de supposer, comme chose certaine, qu'il y a des dieux, mais au demourant estants entre eulx en grand discord, touchant le nombre, l'ordre, le rang, l'essence et puissance d'iceulx. Car ceulx des philosophes ne sont point subjects à devenir malades ny à vieillir, ny ne sçavent que c'est de sentir labeurs et travaux,

Seurs de ne passer point le port
D'Acheron bruyant à la mort ;

De maniere qu'ils ne reçoivent point les herides des poëtes, ny *les lites*, c'est à dire, les dissensions et reconciliations, ny *Dimus* ny *Phobus*, qui sont la peur et la frayeur, car ils ne veulent point advouër qu'ils soient dieux ny enfans de Mars, et combattent mesmes de plusieurs alencontre des legislateurs, comme Xenophanes qui disoit aux AEgyptiens, touchant Osiris, « Si c'est un dieu, ne le lamentez « point : si c'est un homme, ne l'adorez point ». Au contraire aussi les poëtes et les legislateurs ne daignent pas seulement escouter et ouir certains philosophes qui font des dieux de quelques idées des nombres, des unitez, et des vents, et ne les peuvent pas entendre. Bref, il y a touchant cela une grande inegalité et difference entre leurs opinions. Mais tout ainsi comme anciennement il y avoit trois ligues et factions à Athenes, toutes adversaires et ennemies les unes des autres, et nonobstant quand ils furent tous ensemble, ils esleurent d'un commun consentement, et donnerent tous leurs voix à Solon, l'eslisans pacificateur, gouverneur et legislateur, d'autant que sans dispute ils luy deferoient tous la principaulté et premier degré de vertu et d'honneur : aussi les trois ligues des opinions des dieux, donnans leurs voix les uns d'un costé, les autres de l'autre, et ne recevans pas facilement celles des autres, toutes ensemble s'accordent en un ; et unanimement admettent et re-

çoivent Amour en la liste des dieux, les plus excellents poëtes, les meilleurs legislateurs, et les plus excellents philosophes [1], le loüant haultement par leurs escrits : Et comme Alceüs dit, que tous les Mytileneiens d'un accord et consentement esleurent Pittacus pour leur prince : aussi Hesiode, Platon et Solon amenent et conduisent Amour de la ville d'Helicon [2] en l'academie pour nostre roy, nostre prince et gouverneur couronné de chappeaux de fleurs, honoré et accompagné de plusieurs couples d'amitié et de societé, non jà telle que la descrit Euripides, quand il dit,

Estants liez de fers sans fer forgez,

les attachant d'une pesante, certes, et froide chaine, qui est, le besoing et la necessité, mais d'une autre liaison qui avec des æles les ravit et emporte aux plus belles et plus divines choses qui soient au monde, desquelles d'autres ont mieulx et plus amplement traicté.

LIII. Mon pere ayant ainsi parlé, Soclarus se prit à dire, Vois-tu comment estant retombé derechef pour la seconde fois en une mesme matiere, je ne sçay comment tu te destournes à force, pour n'entrer point en ce sacré propos, fuyant injustement, s'il fault dire ainsi ce qui m'en semble, de payer la debte que tu nous as promise ? Car nagueres ayant peu en passant, et comme envis, fait men-

[1] Lisez : « le louant hautement, comme Alcæus dit que firent « les Mityleniens lorsqu'ils choisirent Pittacus pour tyran ». É.

[2] Du Mont Helicon.

tion des AEgyptiens et de Platon, tu as passé oultre, et maintenant encore en fait tu tout autant. Or quant à ce que Platon en a divinement escrit, ou plus tost les Muses d'icy par luy, je sçay bien que quand nous t'en prierions, tu ne le nous dirois pas : mais pource que tu nous as touché en passant, que la fable des AEgyptiens s'accorde assez à ce que les Platonicques escrivent touchant l'amour, il ne seroit pas raisonnable que tu refusasses à nous descouvrir et declarer comment, et nous nous contenterons quand nous en entendrons un peu de beaucoup. Les autres de la compagnie l'en prierent aussi. Parquoy mon pere recommença à dire, que les AEgyptiens, conformement aux Grecs, recognoissent deux Amours, l'un vulgaire, et l'autre celeste, mais ils en croyent encore un troisieme qui est le Soleil, et ont Venus en grande reverence.

LIV. Quant à nous, nous voyons bien qu'il y a beaucoup de similitude entre l'Amour et le Soleil : car ny l'un ny l'autre n'est feu materiel, comme quelques uns pensent, mais la chaleur de l'un et de l'autre est doulce et generative. Car celle qui procede du Soleil, donne au corps nourriture, lumiere, et delivrance de l'hyver, et celle qui procede de l'Amour fait les mesmes effects aux ames : et comme le Soleil entre deux nuées ou à travers un brouillas est plus ardent, aussi est l'Amour après un courroux et une jalousie, quand on a fait appointement avec ses amours, plus doulx et plus vehement. Davantage tout ainsi comme il y en a

qui estiment que le Soleil tous les seoirs s'esteigne, et tous les matins se rallume, autant en cuyderent ils de l'Amour, comme estant mortel et perissable, non pas constant en un estre: et puis la disposition du corps qui n'est bien exercitée à supporter froid et chaud, et ne peult endurer le Soleil, aussi ne fait le naturel de l'ame, qui n'est bien apprise et bien endoctrinée, supporter l'amour sans peine et fascherie: ains et l'un et l'autre s'en altere, et en sort de son ordinaire, s'en trouvant egalement indisposé, et s'en prenant à la force et puissance du dieu, et non à sa propre imbecillité et impuissance: excepté qu'il y a difference en ce, que le Soleil montre sur terre à ceulx qui ont des yeulx, autant les laides que les belles choses, et l'Amour n'est la lumiere que des belles seulement, ne faisant regarder les amants qu'à celles là seulles, et se tourner devers elles, et au contraire ne tenir compte de toutes les autres. Au demourant ceulx qui appellent la terre *Venus*, n'en content aucune similitude, mais si bien ceulx qui appellent la lune *Venus*, d'autant qu'elle est divine et celeste, et la religion où est la meslange du mortel avec l'immortel imbecille de soy mesme, obscure et ombrageuse, quand le Soleil ne luy luit pas, ne plus ne moins que Venus, quand Amour ne luy assiste pas. Et pourtant est il plus croyable que la lune ressemble à Venus, et le soleil à l'Amour plus que à nul autre dieu, mais non pas pourtant que ce soyent de tout les mesmes, par ce que le corps n'est pas mesme chose que l'ame, ains autre, comme aussi le soleil est sensible

et visible, et l'amour spirituel et intelligible : et si cela ne sembloit un peu trop dur, on pourroit dire, que le soleil fait tout au contraire de l'amour, par ce qu'il divertit l'entendement de la speculation des choses intelligibles à la contemplation des sensibles, en l'abusant et decevant par le plaisir et la splendeur de la veuë, et luy persuadant de demander et de chercher en luy ou par le moyen de luy, toutes autres choses, et mesmement la verité, et rien ailleurs, estants ravis de son amour, pource que nous le voyons

Tel et si beau reluire sur la terre,

comme dit Euripides, à faulte de sçavoir et avoir experience de l'autre vie, ou pour mieulx dire, à cause de l'oubliance des choses que l'amour nous reduit en memoire. Car tout ainsi comme, quand nous nous esveillons en une grande et claire lumiere s'esvanouissent soudainement toutes les visions et apparitions nocturnes, que nostre ame avoit euës en dormant : aussi semble il que le soleil esblouisse, charme et enchante d'aise et d'estonnement, la memoire et l'entendement de ceulx qui naissent et qui viennent en ceste vie, oublians ce qu'ils ont sçeu en l'autre.

LV. Combien que veritablement là soit la vraye et reale subsistance des choses, et icy l'apparence ou le songe, et par maniere de dire, en dormant nostre ame embrasse et admire ce qui est le plus beau et le plus admirable de tout le monde :

Mais

Mais alentour sont les songes frivoles,
Illusion decevantes et folles.

Se persuadant que tout ce qu'il y a de beau, de grand et de digne, soit par deçà: si ce n'est qu'elle rencontre de bonne adventure un divin, chaste et honneste amour pour son medecin, son guide et son sauveur, lequel passant de l'autre monde par les biens corporels, la guide et conduit à la verité et au champ d'icelle, là où est logée la parfaitte, pure et naïfve beaulté, sans aucune meslange de faulseté, desirant s'entr'ambrasser et deviser ensemble, comme de bons amis qui de long temps ne se sont entre-veus, luy assistant tousjours amour, ne plus ne moins qu'un secretain qui mene par la main les profès d'une religion, et leur monstre toutes les sainctes et secrettes cerimonies l'une après l'autre: puis quand ils sont de derechef renvoyez par deçà, l'ame par elle mesme ne s'en peult pas approcher, ains par l'organe du corps, tout ainsi que les jeunes enfans ne peuvent pas d'eulx mesmes comprendre les choses intelligibles, au moyen dequoy les geometres leurs baillent en main des formes palpables et visibles de la substance incorporelle et impassible, c'est à sçavoir des representations de sphæres, de cubes ou corps quarrez, ou de dodecaëdres, c'est à dire de corps à douze faces egalles. Aussi l'amour celeste nous presente et monstre des miroirs beaux pour contempler les choses belles, mais mortels pour y admirer les divines, et sensibles pour y imaginer

les spirituelles et intelligibles : ce sont les beaux traicts de visage, belle couleur, et figures plaisantes des jeunes personnes en fleur d'aage, et nous resveille tout doulcement nostre memoire, qui peu à peu s'enflamme par cela ; d'où vient que quelques uns par la sottise de leurs amis et parents, taschants à estaindre ceste affection et passion par force et sans raison, ne font rien qui vaille pour eulx, ains se remplissent eulx mesmes de trouble et de fumée, ou se laissants aller la teste devant en des voluptez villaines et deshonnestes, se fondent et desseichent.

LVI. Mais ceulx qui avec un sage discours de raison accompagné de vergongne honneste, ont osté à l'amour l'ardeur bruslante de son feu, et en ont laissé en l'ame la lueur et splendeur avec la chaleur, laquelle n'excite point un coulement ny un glissement de semence, comme dit Epicurus, estants les atomes serrez et estraincts, à cause de leur politesse et chatouillement, mais bien esmeut elle une dilatation et ouverture merveilleuse, fertile et generative, ne plus ne moins qu'il se fait en un arbre qui jette feuilles, fleurs et fruicts, à cause qu'il prent nourriture, en ouvrant les pores et pertuis de facilité d'obeir et de se laisser persuader, en recevant amiablement lès doulces remonstrances: il ne passe gueres de temps que ceulx là, dis-je, ne penetrent plus avant que le corps de ceulx qu'ils aiment, et qu'ils n'entrent au dedans de l'ame, et ne touchent aux mœurs, en rappellant leurs yeux du regard du corps, et qu'ils ne s'entrevoyent interieure-

ment, et conversent ensemble par communication de bons propos, le plus souvent, pourveu qu'ils ayent quelque marque et image de la vraye beaulté empraincte dedans leur entendement : sinon, ils les quittent là, et se tournent à en aimer d'autres, ne plus ne moins que les abeilles qui laissent plusieurs verdures et plusieurs fleurs, pource qu'elles n'y treuvent point de miel : mais là où ils rencontrent quelque trace, quelque influence ou semblance de la divine beaulté qui leur rit, et qui les caresse, alors estants ravis d'aise et d'admiration, et l'attirans à eulx, ils s'en delectent, et se resjouissent de cela qui veritablement est aimable, desirable et cherissable à tous.

LVII. Or est il vray que les poëtes escrivent la plus part de ce qu'ils disent de ce dieu d'amour, en jouant, et le chantent en follastrant, et y a peu de choses qu'ils dient à certes ny à bon escient, quand ils veulent toucher la verité ou par jugement et discours de raison, ou par inspiration divine, comme est entre autres choses ce qu'ils disent de sa generation,

La gente Iris, de fin or chevelée,
S'estant avec le Zephyre meslée
A engendré le plus ruzé des dieux.

Si ce n'est que vous adjoustez foy aux grammairiens, lesquels tienent que ceste fable a esté inventée pour exprimer la varieté et diversité des couleurs qui apparoissent en l'arc celeste. Et pourquoy doncq, dit Daphneus? Je le vous diray, ce dit mon pere. Nous sommes contraincts par mani-

feste evidence de croire que l'accident de l'arc en ciel n'est autre chose qu'une reflexion du ray de nostre veuë qui donne dedans une nuée humide, egale et moyennement espesse, où elle rencontre et touche au soleil, en voyant par reflexion sa clarté et lueur, elle imprime en nostre entendement ceste opinion, que telle apparition soit emprainte dedans la nuée. Telle est l'ingenieuse habilité et subtile invention de l'amour, qui ès ames gentilles et bien nées fait une reflexion de memoire des beaultez qui apparoissent, et sont ainsi nommées icy au regard de celle divine, veritablement aimable, heureuse et admirable beaulté, mais la plus part des hommes vulgaires, poursuivants et maniants une image d'icelle qui apparoit ès belles et jeunes personnes, ne plus ne moins que dans des miroirs, n'en peuvent tirer fruict aucun plus asseuré ne certain, que un peu de volupté meslée de douleur, ce qui n'est autre chose qu'un esblouissement et erreur du vulgaire, qui en des nuées et des umbres cherchent poursuit en vain le contentement de son desir, ne plus ne moins que les enfans qui taschent à prendre à belles mains l'arc en ciel, attirez et trompez par l'espece qui apparoit à leurs yeux.

LVIII. Mais l'amoureux honneste, pudicque et chaste, fait bien autrement, car il esleve son desir de là vers la divine, spirituelle et intellectuelle beaulté, et rencontrant la beaulté d'un corps visible, s'en sert comme d'un instrument de sa memoire, l'aime et le caresse, et en conversant et han-

tant avec luy, d'aise et de joye enflamme encore sa pensée davantage. Tels amoureux estants par deçà avec les corps, ne s'y arrestent pas à les desirer ny admirer, ny quand ils sont par delà après leur mort ne retournent pas derechef par deçà, comme fugitifs, pour s'amuser aux chambres ny aux cabinets des nouveaux mariez, qui ne sont que vaines illusions de songes apparentes à hommes et femmes trop adonnez à la volupté et à l'amour des corps, que lon appelle injustement et à faulses enseignes *amoureux*. Car celuy qui veritablement est amoureux, et ayant approché des vrayes beaultez, autant comme il est loysible à l'homme, prend des æles, devient sanctifié, et demeure par tout jamais là sus, ballant, et se promenant tousjours alentour de son dieu, jusques à ce que parvenant derechef aux vergers de la lune et de Venus, il s'y endort et repose, et recommance à reprendre une autre generation.

LIX. Mais cela est un subject plus hault et plus grand que ce que nous avons pour le present entrepris de discourir : parquoy pour retourner à nostre amour, il a cela, comme tous les autres dieux, ainsi que dit Euripides,

Il aime à estre honoré des humains,

Et au contraire il luy desplaist d'en estre mesprisé, car il se monstre doulx et bening envers ceulx qui le reçoivent dextrement, et rude et aspre envers ceulx qui se monstrent rebelles à luy. Car ny Jupiter Hospital ne chastie et venge si promptement

les torts faicts aux hostes et aux suppliants, ny le Genital les maledictions des peres et meres offensez, comme l'Amour exaulce tost les prieres des amants qui ingrattement sont traittez de leurs amours, en punissant les superbes et mal gracieux. Car que pensez vous que ce soit de Euxynthetus et de Leucomantide que lon appelle encore au jourd'huy en Cypre, *La regardante par la fenestre*. Et à l'adventure n'avez vous point ouy conter la vengeance de Gorgo en Candie, qui fut punie tout ainsi, comme La regardante, excepté que celle là fut convertie en une roche ainsi qu'elle vouloit regarder par la fenestre le corps de son amy que lon portoit en terre. Et de ceste Gorgo fut jadis amoureux un jeune homme appellé *Asander*, honneste et de bonne lignée, et qui ayant autrefois esté riche estoit devenu pauvre et petit en biens, mais pour cela n'avoit il point perdu le cœur, ny ne s'estimoit point indigne de fortune quelque grande qu'elle fust. Car il poursuivoit en mariage ceste Gorgo qui estoit sa parente, combien qu'elle fust pour ses biens et ses richesses fort poursuivie et pourchassée par plusieurs autres, et quoy qu'il eust beaucoup de gens de bien et d'honneur pour corrivaux et competiteurs, toutefois il avoit gaigné tous les tuteurs, curateurs et proches parents d'icelle [1].

LX. D'AVANTAGE les causes de l'amour que lon dit, ne sont point propres ny peculieres à l'un ny

[1] En cest endroit y a une grande breche en l'original grec. *Amyot.*

à l'autre sexe, ains sont communes à tous deux. Car les images qui penetrent au dedans des amoureux, selon les Epicuriens, et discourent par tout, esmeuvent et chatouillent toute la masse du corps glissante et coulante en semence par certaines dispositions des atomes : il ne se peult dire que cela soit possible, procedant des masles, et impossible procedant des femelles, ny aussi ces belles et sainctes rememorations que nous referons à la divine, vraye et parfaitte beaulté, selon les Platoniques, moyennant lesquelles l'ame se forme des æles, qui empesche que telles recordations ne procedent des jeunes enfans, aussi bien comme des jeunes filles ou femmes. Quand on voit un bon naturel, chaste et honneste conjoinct avec une fleur de grace et de beaulté, et quand le beau soulier, comme disoit Ariston, monstre la bonne façon du pied, c'est à dire, quand soubs beaux visages et en corps pudicques et nets, ceulx qui sont exercitez à cognoistre et juger telles choses, apperçoivent des traces cleres et evidentes d'une ame droicte, sincere et non point affaittée : il n'y auroit point de propos de dire que le voluptueux interrogué,

L'affection tienne à aimer est-elle
Encline au masle ou plus à la femelle?

et ayant respondu,

Où beauté est, ambidextre je suis;

eust fait une response pertinente, selon sa concupiscence charnelle, et que l'honneste et genereux

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.

ne dirigeast ses affections à la beaulté et gentillesse de la nature, ains à la difference du sexe. Le bon escuyer qui aime les chevaux, n'aimera pas moins la bonté et vistesse du cheval Podargus, que celle d'AEtha la jument d'Agamemnon : Et le veneur ne prend pas plaisir seulement à avoir des chiens, ains nourrit aussi des lisses de Candie et de Laconie. Celuy doncques qui aime la beaulté et la doulceur, ne sera-il pas egal à l'un et à l'autre sexe, ains pensera qu'il y ait difference, comme entre les habillements, entre aimer les hommes et les femmes ? Et toutefois on dit, que beaulté est en la fleur de vertu. Or de dire que le sexe feminin ne florit point, et ne donne aucune apparence de nature disposée à produire rien de bon, il n'y auroit point de propos: car AEchylus dit bien,

La jeune femme à qui l'œil estincelle
Me fait juger qu'elle n'est pas pucelle.

Et comment, y aura il doncques des marques et signes apparents sur les visages des femmes, qui tesmoigneront une nature fiere, lascive et corrompue, et au contraire n'y aura sur leur face nulle lumiere d'honnesteté et de pudicité ? Ou bien y en aura il qui apparoistront en plusieurs, mais elles ne provoqueront ny n'exciteront personne à aimer? Ny l'un ny l'autre n'est ny vray ny vraysemblable, ains y est tout commun, autant en l'un comme en l'autre sexe, ainsi que nous avons demonstré[1].

LXI. O Daphneus combattons alencontre de ces

[1] Icy y a une autre grande defectuosité en l'original, *Amyot*.

propos là que Zeuxippus vient de discourir, supposant que ce soit une mesme chose que l'amour, et la concuspiscence qui est desordonnée, et tire l'ame en toute dissolution : non que je pense qu'il le croye, mais pour ce qu'il l'a souvent ainsi ouy dire à des hommes hargneux, et qui n'ont rien de commun avec l'amour, dont les uns tiennent soubs leur main de pauvres femmelettes qu'ils ont attirées avec des douaires, et les jettent avec leur argent en des mesnageries, et en des comptes mechaniques et sordides, querellants tous les jours alencontre d'elles : les autres ayants plus de desir d'avoir des enfans que des femmes espousées, ne plus ne moins que les cygales jettent leur semence sur l'esquile ou l'oignon marin, ou autres semblables herbes : aussi eulx engendrans à la haste en des corps les premiers trouvez, après en avoir cueilly le fruict qu'ils demandent, au reste ils ne font plus compte de mariage ny de leurs femmes, ou bien s'ils demeurent avec elles, ils ne s'en soucient point, ny ne font plus compte de les aimer, ny d'estre aimez d'elles, et toutefois *Stergin* et *Stergestæ*, qui signifient cherement aimer, semblent estre derivez de *Stegin*, qui signifie contenir, ny ayant difference que d'une lettre : ce qui monstre que c'est une mutuelle benevolence, procedant de la longueur du temps et de la cohabitation. Mais celuy auquel amour s'attache, et qui en est inspiré, premierement, comme s'il estoit de la republique de Platon, il n'aura point de mien et de tien ; car tous biens ne sont pas com-

muns entre tous amis, ains entre ceulx qui estants separez de corps conjoignent leurs ames par force, et les fondent ensemble, ne voulans ny ne croyans pas que s'en soient deux, mais une seule. Et puis quant à la pudicité et loyauté de l'un avec l'autre, dont le mariage a principalement besoing, celle qui vient du dehors, et des loix, tenant plus du forcé que du volontaire, et procedant de honte et de crainte,

Ouvrage estant de plusieurs mords de bride,
De maint timon ensemble qui la guide,

a tousjours affaire de songneuse et estroitte garde entre ceulx qui sont mariez, là où en amour il y a tant de continence, d'honnesteté et de loyaulté, qu'encore que quelquefois il touche une ame impudique et lascive, il la divertit de toutes autres amours, et luy retrenchant toute audace effrontée, luy rabaissant toute arrogance, et ostant toute dissolution, luy apporte au lieu une honneste honte, un silence, un geste posé, et une contenance rassise, et la rend desormais obeissante à un seul amant : comme vous avez certainement bien ouy parler de ceste tant renommée courtisanne Laïs, qui estoit appetée et recherchée de tant de gens, et sçavez bien comme elle enflammoit de son amour toute la Grece, ou pour mieulx dire, comme les deux mers Ionicques et AEgée combattoient à qui l'auroit : incontinent qu'elle fut attainte de l'amour de Hippolochus Thessalien, elle quitta et

abandonna le mont d'Acrocorinthe, baigné de belle fontaine fraische, [1] et s'enfuyant secrettement au desceu de tous ses autres amoureux, s'en alla honnestement au grand camp d'Alexandre, là où les autres femmes par envie et jalousie l'ayants menée dedans un temple de Venus la lapiderent et assommerent à coups de pierre, d'où vient qu'encore jusques au jourd'huy lon appelle ce temple là, le temple de *Venus homicide*. Nous cognoissons des esclaves et servantes qui fuyent la cohabitation de leurs maistres propres, et des hommes privez qui mesprisent la compagnie des roynes et des princesses, quand ils ont les ames esprises d'autre amour qui les dominent : car tout ainsi qu'à Rome, quand le dictateur estoit esleu, soudain tous ceulx qui avoient d'autres offices et magistrats estoient deposez. Aussi tous ceulx de qui amour est devenu le maistre, soudain sont francs, quittes et delivrés de tous autres seigneurs, et demeurent au reste en toute liberté. Et une honneste dame liée d'amour conjugal avec son espoux legitime, souffriroit plus tost d'estre ambrassée de quelques ours ou quelques dragons, que d'estre touchée ou de coucher avec un autre homme que son mary.

LXII. Et bien qu'il y en ait un nombre très grand d'exemples, mesmement chez vous qui estes du païs et des suppots familiers de l'Amour, si ne seroit il point raisonnable de passer celuy de Camma, du païs de Galatie. C'estoit une fort belle

[1] Lisez : « et fuyant secrettement cette armée nombreuse d'a-« mants, elle le suivit modestement dans son pays, là où, etc. » c.

jeune dame mariée avec un seigneur du païs, nommé *Sinnatus*, de laquelle Synorix le plus puissant homme qui fust entre tous les Galates devint amoureux. Et voyant qu'il ne la pouvoit forcer ne persuader pendant que son mary vivoit, il le feit mourir. Camma pour le refuge de sa pudicité, et le reconfort de sa douleur, choisit le temple de Diane, [1] et de se rendre religieuse d'icelle selon la coustume du païs : elle se tenoit le plus du temps au temple sans vouloir ouir parler aucun de ceulx qui la poursuivoient, combien qu'il y en eust plusieurs et de grands seigneurs qui la demandoient en mariage: mais Synorix ayant pris l'audace de luy en faire parler, elle monstra de ne refuir point sa poursuitte, ny ne se plaignit point du passé, comme si pour l'amour d'elle, et pour l'ardente affection qu'il luy portoit, non pour autre meschanceté, il eust été induit à faire ce qu'il en avoit fait. Si y vint à la fin luy mesme, et luy teint propos de mariage : elle luy alla au devant, et monstrant estre d'accord luy donna la main, puis l'approcha de l'autel de Diane, là où elle feit offraude à la deesse, en respendant un peu d'un bruvage de vin et de miel empoisonné qu'elle avoit mis dedans une coupe, et en ayant beu presque la moitié donna l'autre au Galathe. Puis quand elle veit qu'il l'eut toute beuë, alors jettant un souspir tranchant, elle se prit à dire, « J'ay vescu sans toy « depuis ton trespas en griefve douleur et grand « regret, mon très cher espoux, attendant tous-

[1] Lisez: « dont elle étoit prêtresse par droit de naissance », c.

« jours ceste journée, mais maintenant reçoy moy « joyeusement, puis que j'ay eu l'heur et la grace « de venger ta mort sur ce meschant icy, estant « très aise de t'avoir esté compagne en la vie, et « de luy en la mort ». Synorix doncques emporté de là, dedans une littiere, trespassa bien tost après : Et Camma l'ayant survescu un jour et une nuict, mourut aussi fort constamment et joyeusement.

LXIII. Il y a eu par le passé plusieurs tels exemples, tant en la Grece, comme entre les Barbares : qui pourroit doncques supporter ceulx qui blasment et injurient Venus, comme si assistant et estant adjoustée à l'amour, elle empeschoit l'amitié ? Là où au contraire, la cohabitation du masle avec le masle se doit nommer *intemperance desordonnée*, et fault encore crier alencontre,

C'est villanie et violent oultrage,
Non pas Venus qui guide tel ouvrage.

Voilà pourquoy ceulx qui volontairement endurent une telle villanie, sont estimez les plus lasches, et entachez du plus detestable vice du monde : lon ne se fie point en eulx, on ne leur porte ny honneur ny amitié, ains à la verité, comme dit Sophocles,

Ceulx qui de tels amis perdent, en rient :
Et qui en ont, de les perdre aux dieux prient.

Et ceulx qui n'estants pas lasches et meschants de nature ont esté en jeunesse abusez ou forcez de l'endurer, toute leur vie puis après les regardent

de mauvais œil, et ont en haine mortelle ceulx qui les y ont disposez, voire et s'en vengent bien asprement quand ils en peuvent avoir le moyen.

LXIV. Ainsi Cratevas tua Archelaüs [1], duquel en ses premiers ans il avoit abusé, et Pytholaus semblablement Alexandre le tyran de Pheres. Periander le tyran d'Ambracie demanda un jour au garçon qu'il entretenoit, s'il estoit point encore gros : dequoy le garson fut si irrité, qu'il le tua tout roide sur le champ. Là où aux femmes, et mesmement à celles que lon a espousées, ce sont les arres et gaiges d'amitié, comme obligation et societé de très saintes cerimonies, et y fait on peu de compte de la volupté, mais grand de l'honneur, de la grace, foy et loyauté mutuelle qui journellement en sourd : tellement que par là on cognoist que les Delphiens ne faillent point en ce qu'ils appellent *Venus Harma*, c'est à dire, le chariot attelé, ny Homere quand il nomme telle conjonction φιλότης, qui est à dire amitié : et juge lon aussi que Solon a esté legislateur bien entendu en ce qui concerne le mariage, ordonnant que le mary aille veoir sa femme pour le moins trois fois le mois, non pour la volupté seulement : mais ainsi comme les villes renouvellent par intervalles de temps les alliances qu'elles ont les unes avec les autres, aussi vouloit il que lon renouvellast l'alliance des nopces, en maniere de dire, par les propos que lon s'entretient en telle caresse et visitation.

LXV. Voire-mais il se commet plusieurs maus

[1] Qui avoit abusé de lui dans ses jeunes ans. c.

vaises et furieuses choses par ceulx qui sont amoureux des femmes. Et ne s'en fait il pas encore d'avantage par ceulx qui aiment des garçons? Comme celuy qui dit,

Tout aussi tost que j'eu jetté ma veuë
Sur ce tendron au visage lissé
Beau jeune fils, je suis à bas glissé,
A mon souhait qu'entre mes bras je l'eusse;
Et que mourir en l'embrassant je deusse;
Prouveu qu'après ma mort il en fust faict
Un epigramme, en memoire du faict.

Mais comme cela est une furieuse passion envers les femelles, aussi est cecy une forcenée affection envers les masles, et ny l'un ny l'autre n'est amour.

LXVI. C'est doncques chose manifestement faulse de dire, que les femmes n'ayent aucune vertu: car qu'est il besoing de parler de leur temperance, prudence, foy, loyaulté et justice, veu que la force mesme, la constance et magnanimité en plusieurs d'icelles est apparente? Or de dire que leur naturel ne soit pas mal propre aux autres vertus, mais que à l'amitié seule, comme on leur impute, il ne soit aucunement convenable, il n'y auroit point de propos: car il est tout notoire qu'elles aiment leurs enfans et leurs marits, et la charité naturelle qui est en elles, comme un champ fertile, apte à recevoir et porter amitié, n'est point destituée de grace, de persuasion et de raison; ains tout ainsi comme la poësie ayant accommodé

à la parole le chant, la mesure et la cadence, en a rendu ce qu'il y a de profitable, plus attrayant et plus esmouvant, et ce qu'il y a de dangereux, plus malaisé à s'engendrer. Aussi la nature ayant orné la femme de gracieux attraict des yeux, doulceur de parole, et beaulté de visage, luy a donné de grands moyens, si elle est impudique, de decevoir l'homme en luy donnant du plaisir, et si elle est honneste et pudique, de gaigner la bonne grace et amitié de son mary.

LXVII. Or Platon conseilloit à Xenocrates, excellent philosophe et grand personnage autrement, mais un peu trop rebours et austere de sa nature, qu'il sacrifiast aux Graces : mais aussi pourroit on admonester la dame sage et honneste qu'elle sacrifie à l'Amour, à fin que propice et favorable à son mariage, il demeure avec elle en la maison, de peur que le mary ne se laissant aller et couller ailleurs, ne soit contrainct de dire ces paroles prises des poëtes comiques,

O moy chetif, quelle dame d'honneur
Je traitte mal, et luy fait deshonneur !

Car certainement en mariage, l'aimer est encore plus grand bien que l'estre aimé, par ce qu'il engarde le mary de tomber en beaucoup de faultes, lesquelles ruinent et gastent le mariage.

LXVIII. Et quant à la passion qu'il y a, un petit poignante au commancement de l'amour conjugal, je te prie, beau sire Zeuxippus, qu'elle ne te face point de peur, non plus que si c'estoit une petite

petite esgratigneure, ou quelque mal de dents, combien qu'encore n'y auroit point de mal, quand bien ce seroit avec esgratigneure, de se coller et incorporer avec une femme honneste, ne plus ne moins que les arbres que lon ente. Et quand tout est dit, le commancement [1] de la groisse est comme une maniere d'ulcere, et ne se peult faire meslange de deux en un, qu'ils ne soient alterez et affectionez l'un envers l'autre. Les sciences mathematiques que lon monstre aux jeunes enfans, les tourmentent du commancement, aussi fait la philosophie les jeunes hommes : mais comme à ceulx là ne demeure pas tousjours perseverante la pointure de fascherie, aussi ne fait elle pas aux amants, ains semble que l'amour à son commancement face ne plus ne moins que quand deux liqueurs se meslent et incorporent ensemble, qu'il y a comme un bouillonnement, mais après quand il est rassis et bien espuré, il apporte aux amants une très ferme et asseurée disposition, laquelle est proprement la mixtion que lon appelle *universelle de tout en tout* : [2] mais celle des autres amis qui vivent ensemble, se rapporte à la mixtion qui se fait par attouchements ou entrelassemens, comme disoit Epicurus, et est subjecte à recevoir des rompures, separations et brisures, et ne peult faire une telle union comme fait l'amour conjugal, aussi ne sont les voluptez des autres amours point plus grandes, ny les utilitez plus con-

[1] De la grossesse.

[2] Lisez : « mais celle des époux qui vivent ensemble sans s'ai-« mer, se rapporte à la mixtion ». C.

tinuelles des uns envers les autres, ny la beaulté plus honorable ny plus desirable que,

Quand le mary en loyal mariage
Avec sa femme accorde en bon mesnage.

Mesmement quand le lien de la generation commune y aide : et nous monstre la nature, que les dieux mesmes ont besoing de tel amour : car ainsi disent les poëtes, que le ciel aime la terre : et les Naturels tiennent, que le soleil aime ainsi la lune, laquelle tous les moys se conjoinct avec luy, et de celle conjonction en devient enceinte. Brief n'est il pas force que la generation mere des hommes, des animaux, et de toutes les plantes, se perde et s'estaigne totalement, quand l'amour, qui est un desir divinement inspiré, abandonnera la matiere, et que la matiere aussi cessera de desirer et de rechercher ce principe et cest engrossement.

LXIX. Mais à fin que nous ne nous egarions pas, et que nous n'usions de langage superflu, tu sçais toy mesme que ceulx qui usent de ces amours là de garçons, s'en gaudissent, comme n'ayants point de fermeté ny de tenue, et comme ils s'en mocquent, disans que leur amitié se divise avec le poil comme un œuf, et que quant à eulx, qu'ils ressemblent les Scythes Nomades, qui campent tousjours où il y a primevere, et où le païs est verd et fleury, mais que si tost qu'il blanchit ils en descampent. Et le sophiste Bion disoit encore plus cruëment et plus brusquement, car il appelloit les premiers poils de barbe des beaux jeunes fils *Armo-*

diens et *Aristogitons*, par ce que les amoureux estoient delivrez de tyrannie par eulx incontinent qu'ils commançoient à poindre. Il est vray que je sçay bien que cela se diroit et objiceroit à tort aux vrais amants, et que le dire d'Euripides est plus gentil : car en ambrassant le beau Agathon qui avoit desjà de la barbe, il dit « que des beaux l'arriere « saison en estoit encore belle» : mais je dy plus, que des belles et honnestes femmes la beaulté et amitié ne s'en passe point, ny avec les rides, ny avec les cheveux blancs, ains persevere tousjours jusques au sepulchre, et jusques au monument.

LXX. Aussi pourroit on compter bien peu de couples de garçons, là où de femmes il s'en trouveroit innumerables qui ont jusques au bout gardé fidellement loyaulté et cordiale amitié à leurs marits : mais je vous en veux raconter un exemple entre autres, qui est advenu de nostre temps à Rome, sous l'empereur Vespasien [1]. Julius, celuy qui suscita la rebellion de la Gaule, avoit plusieurs consors et complices de sa conspiration, comme lon peult penser, et entre autres un Sabinus [2] jeune homme de grand cœur, et le premier de la ville de Rome

[1] L. Celonio Commodo (dit le continuateur de Tacite dans son Appendice chronologique pour l'an de Rome 831, avant J. C. 78) Decimo Novio Prisco consulibus, Vespasiani clementia, vel sua inter pericula hactenus illæsa, insolito casu est infracta. Cornelii Taciti opera, *in*-12, Tome V, page 79, et in-4°. Tome IV, page 443.

[2] Ce Sabinus est le même personnage que Julius. C'est fort mal à propos que Plutarque en fait deux personnes différentes. Voyez Tacite. (Historia, lib. IV, cap. 67).

en biens et en reputation [1], mais ayans failly à leur entreprise, et s'attendans bien qu'ils en seroient punis par justice, les uns se tuerent eulx mesmes, les autres en s'en cuidant fuir, furent surpris. Quant à Sabinus il luy estoit bien aisé de se sauver en païs estrange parmy les barbares, mais il avoit espousé une jeune dame, la meilleure et la plus honneste qui fust au monde, que lon appelloit *Emponina* [2], comme qui diroit en langage grec, *heroïque*, laquelle il ne pouvoit ny abandonner, ny mener quant et luy [3]. Parquoy ayans en quelque sienne maison aux champs des cachettes creusées bien profondement en la terre, pour y serrer et retirer des biens, lesquelles n'estoient sceuës ny cogneuës que de deux de ses affranchis seulement. Il envoya dehors tous ses serviteurs et esclaves, leur donnant à entendre qu'il avoit resolu de s'empoisonner, et retenant avec luy ces deux auxquels il se fioit, descendit en ses caveaux soubs-terrains, puis envoya l'un de ses affranchis nommé *Martialis* à sa femme, luy dire qu'il s'estoit fait mourir avec du poison, et qu'il avoit bruslé toute la maison avec son corps: car il se vouloit servir du deuil que sa femme meneroit à bon escient, pour plus certainement et plus seurement faire croire le bruit

[1] Julius Sabinus, apud Gallos opibus præcipuus, et falsâ divi Julii stirpe vanus, Cæsarem se salutari jusserat. Append. chronolog.

[2] Eponina, suivant Tacite.

[3] Sabinus, amore uxoris suæ Eponinæ, nec fugam, nec mortem tentare sustinuit. Append. chronolog.

qui courroit de sa mort, comme il advint. Car si tost qu'elle entendit ceste nouvelle, se jettant contre terre avec grands crys et lamentations, elle demeura trois jours et trois nuicts sans vouloir boire ny manger. Ce qu'entendant Sabinus, et craignant qu'elle ne se feist mourir, il commanda à Martialis de luy aller secrettement dire en l'oreille qu'il estoit vivant et caché dessoubs terre, mais qu'il la prioit de perseverer encore en son deuil, et de continuer en sorte qu'on ne peust appercevoir qu'il y eust de la fainte. Si feit la jeune dame tout ce qui est possible de faire, pour confirmer l'opinion divulguée de sa mort, mais desirant le veoir, elle s'y en alla une nuict, et revint la nuict mesme, sans que personne s'en apperceust: et continua plus de sept mois de rang à hanter ainsi aux enfers, par maniere de dire avec son mary. Durant lesquels un jour elle le deguisa d'habillemens, et luy rasant la barbe et les cheveux, et luy bandant la teste, le rendit tel qu'on ne le pouvoit cognoistre [1], puis le feit porter à Rome parmy quelques siennes hardes, là où n'ayant peu rien faire elle s'en retourna derechef aux champs et se tenoit la plus part du temps avec luy dessoubs terre [2], et puis au bout de quelques jours elle revenoit à Rome, et se faisoit veoir aux autres femmes qui luy estoient familieres.

[1] *Illum* ita componit, ut gratiæ si sit locus, non injuriæ, si metus ingruerat, pateat.

[2] Ibi (*Romæ*), ut miseris plerumque evenit, comperto læta ab amicis temere promissa, tristia imminere, in Gallias redit, et maritum suâ in specu recondit.

Mais ce qui est encore plus malaisé à croire que tout le reste, c'est qu'on ne s'apperçeut jamais qu'elle fust grosse, combien qu'elle se lavast et baignast avec les autres dames [1]: car l'oignement duquel les femmes frottent et huillent leurs cheveux pour les rendre blonds comme fin or, a je ne sçay quoy de gras qui enfle et fait lever la chair, tellement qu'il la rend plus laxe, et usant de ce medicament là à s'oindre toutes les autres parties de sa personne, elle cacha par ce moyen l'enflure de son ventre qui s'elevoit à la journée, et supporta les douleurs de son enfantement toute seule, sans aide de sage femme quelconque, estant descendue dans le caveau avec son mary, ne plus ne moins que la lionne dedans sa caverne, là où elle nourrit elle mesme de sa mamelle deux petits jumeaux dont elle accoucha, desquels l'un fut depuis tué en AEgypte, et l'autre passa il n'y a pas encore long temps chez nous en la ville de Delphes [2] ayant nom comme son pere, *Sabinus*. Ce neantmoins Vespasian à la fin la feit mourir : mais il en a aussi depuis esté puny, car toute sa posterité a esté en peu de temps entierement estainte. Il ne fut en tout le regne de cest empereur là faict acte si cruel ne si pitoyable à veoir, et n'y eust spectacle que les dieux et dæmons abominassent plus à veoir que celuy là, combien que la constance et magnanimité d'elle en son parler diminuast la compassion de ceulx qui la regar-

[1] Sævientis fati solatia fuere, mutuus amor, meliorum temporum vota, grataque vel summâ in miseriâ fœconditas.

[2] Maintenant Castri.

doient, mais ce fut ce qui plus irrita Vespasian alencontre d'elle : car quand elle veit qu'elle ne pouvoit sauver la vie à son mary, elle voulut qu'on la feit mourir quant et luy, disant qu'elle avoit vescu plus joyeusement en tenebres soubs la terre quant et luy, que Vespasian n'avoit fait en la lumiere du soleil avec tout son empire [1].

LXXI. En cest endroit, dit mon pere, se termina leur devis de l'amour, comme ils estoient près de la ville de Thespies, là où ils apperceurent de loing venir à eulx plus viste que le pas, un des amis de Pisias, nommé *Diogenes*, auquel Soclarus de tout loing cria : Et bien, ne nous annonces-tu

[1] Le continuateur de Tacite met plus de vigueur, de nerf et de coloris dans le tableau qu'il nous fait de la fin malheureuse de ces deux époux.

Viso principe, Sabinus, obmutuit, rebellionis flagitio pressus. Eponina, sexu, amore, conscientiâ animosior, rumpit silentia, preces intendit, testatur se peperisse ut plures haberet, qui efflagitarent veniam. Vespasianus, insontes liberos intuens, illacrimavit; iisque datum vivere. At Sabinus lege majestatis, ... quâ perduelles puniuntur mortis damnatus est. Tracta quoque in mariti ruinam Eponina, forte conciliorum societate et virilibus curis nocens visa. Nullâ jam spe vitæ, cassisque quos per tot annos sustinuerat laboribus, ferox fœmina preces in iras vertit, Vespasianoque insultans, profitetur vitam morte sibi libenter mutari : se feliciorem vel in obscuris terræ visceribus, quàm ipsum in principatûs splendore, vixisse.

Ce magnifique sujet, si riche en situations, et si propre à émouvoir les plus beaux sentimens, seroit bien fait pour échauffer l'imagination de nos jeunes poëtes, et pour exciter entr'eux une noble émulation, sur les pas de Sophocle, d'Euripide, de Corneille et de Racine, ces modèles uniques du goût, du beau et du vrai.

point la guerre? Diogenes luy respondit, Usez de paroles de meilleur presage, car vous estes tous conviez aux nopces : et doublez le pas, car on n'attend plus que vous pour commancer les sacrifices nuptiaux. Ces paroles resjouirent toute la compagnie, [1] et apperceut on que Zeuxippus mesme n'en estoit pas trop mal content : car il fut le premier qui approuva ce que Ismenodora avoit fait, et dit qu'il estoit content de prendre un chappeau de fleurs sur sa teste, avec une robbe blanche, et de marcher le premier à travers la place, pour aller rendre graces au dieu Amour, de ce mariage. C'est bien dit, par Jupiter, respondit mon pere, allons nous y en, à fin que nous rions, et nous mocquions de cest homme. Allons adorer et remercier le dieu, car il est tout evident qu'il a pour agreable et favorise ce faict icy.

[1] Lisez : « et Zeuxippus ayant demandé si Pisias étoit encore « en colère, au contraire, répondit Diogenes, il a cédé le pre- « mier à Isménodora, et ayant pris volontairement une couronne « de fleurs, etc. » G.

SOMMAIRE

DU DIALOGUE SUR LA MUSIQUE [1].

Avantage des lettres sur l'art de la guerre. II. *Occasion et sujet de ce dialogue.* III. *But qu'on s'y propose.* IV. *La musique a fait le sujet des recherches de plusieurs savans.* V. *Premiers inventeurs de la musique, et premiers compositeurs de poëmes.* VI. *Suite.* VII. *Suite, et genre de compositions auxquelles on adaptoit la musique.* VIII. *Différens noms des airs pour la flûte et pour la cithare.* IX. *Premiers joueurs des instrumens à cordes et à vent, et premiers poëtes, suivant Alexandre.* X. *Suite.* XI. *Caractère propre à la musique de la cithare jusqu'au temps de Phrynis.* XII. *Célébrité de la cithare en Asie, et fin de la succession des joueurs Lesbiens.* XIII. *De la flûte, en particulier des airs qui lui sont propres, et de leurs premiers inventeurs.* XIV. *Suite.* XV. *Divers établissemens de la musique en divers lieux; elle est adaptée à la danse.* XVI. *Des genres particuliers cultivés par divers compositeurs.* XVII. *Manière dont Olympe passa des genres anciens au genre enharmonique.* XVIII. *Développement de l'origine de ce nouveau genre.* XIX. *Du rhythme, et des changemens faits par divers auteurs.* XX. *Fin du discours de*

[1] Ce sommaire servira aux deux traductions françaises proposées ici aux lecteurs. Les divisions y sont les mêmes.

Lysias sur l'ancienne musique et sur ses inventeurs : éloge de Sotérique. XXI. *Eloge de Lysias: Apollon, seul inventeur de la musique.* XXII. *Preuves alléguées par Sotérique en faveur de l'invention de la musique attribuée à Apollon.* XXIII. *Préférence due à cette ancienne musique sur la moderne.* XXIV. *A quelle occasion et par qui fut inventé le mode lydien.* XXV. *Caractères, inventeurs et différences de l'harmonie mixolydienne et hypolydienne.* XXVI. *Motif de Platon pour rejetter ces différens modes, et pour n'admettre que des modes plus graves.* XXVII. *Eloge de la musique qui exclut la multiplicité de cordes et la variété dans les chants.* XXVIII. *Motifs qui ont déterminé les anciens à donner l'exclusion à la trite, dans le chant du mode spondiaque, et à l'hypate dans le mode dorien.* XXIX. *Motifs de l'exclusion que les poëtes tragiques donnoient au genre chromatique et au rhythme dans leurs compositions.* XXX. *Cette exclusion, dans les différens genres, a toujours suivi dans les diverses époques de la musique le goût des compositeurs.* XXXI. *Les anciens ont rejetté tous les fleurtis de la nouvelle musique, quoiqu'ils les connussent parfaitement.* XXXII. *Choix de Platon parmi les différens genres de musique, fondé sur la plus parfaite connoissance de cet art.* XXXIII. *Développement de la démonstration harmonique de Platon, au sujet de l'accord des quatre élémens qui composent l'ame dans son système.* XXXIV. *Suite de ce dévelop-*

pement. XXXV. *Eloge de l'harmonie par Aristote.* XXXVI. *Théorie de la proportion harmonique d'après Aristote.* XXXVII. *Application de cette théorie à la musique.* XXXVIII. *Accord des parties dissemblables de la proportion harmonique.* XXXIX. *Effet de l'harmonie sur les sensations.* XL. *Usage de la musique chez les anciens, dans l'éducation, à la guerre, et dans les jeux publics.* XLI. *Cet usage de la musique, dans les temps les plus reculés de la Grèce, étoit borné à l'éducation et au culte des dieux. Digression sur l'étymologie du mot* Théâtre, *et sur le caractère de la musique en usage du temps de Plutarque.* XLII. *Epoques et nature des divers changemens faits à l'ancienne musique.* XLIII. *Suite.* XLIV. *Décadence totale de l'ancienne musique : fragment de Phérécrate à ce sujet.* XLV. *Témoignage d'Aristophane au sujet des chansons introduites dans les danses en rond, et de la corruption de l'ancienne musique. Tous les poètes comiques sont d'accord à cet égard.* XLVI. *Influence des principes de la première éducation pour tout ce qui tient aux mœurs et aux arts.* XLVII. *C'est de la philosophie surtout qu'il faut prendre conseil, quand on veut s'appliquer à la musique.* XLVIII. *Il est malheureux d'ignorer à cette époque le genre auquel on doit se livrer.* XLIX. *Détermination précise de l'objet de la science harmonique.* L. *Du caractère des pièces musicales.* LI. *A la connoissance*

du caractère convenable à chaque pièce, il faut encore joindre un goût sûr pour bien juger de la musique. LII. *Les anciennes théories n'admettoient que le seul genre enharmonique.* LIII. *Pour juger sainement des parties de la musique, il faut absolument posséder tout le corps de cette science, et être aidé d'un sentiment délicat dirigé par la raison.* LIV. *Trois choses sur lesquelles il faut prononcer, quand on entend de la musique.* LV. *Ce qui constitue le bon et le mauvais en musique.* LVI. *Insuffisance de l'habileté en musique, pour en bien juger.* LVII. *Raisonnement de Plutarque à ce sujet.* LVIII. *En quoi consistoit le beau musical suivant les anciens, et suivant Pythagore.* LIX. *Les modernes ne goûtent pas ce qu'il y a de plus beau dans le genre enharmonique. Ridicule raisonnement qu'ils font à ce sujet.* LX. *Absurdes conséquences de ce raisonnement.* LXI. *Il combat l'évidence, et implique contradiction avec ce qu'ils font journellement.* LXII. *Utilité de la musique, par l'exemple d'Achille.* LXIII. *Cette utilité non-seulement est particulière à celui qui a reçu de bons principes de bonne heure, mais elle influe encore sur tout ce qui lui appartient, et sur sa vie privée et publique.* LXIV. *Effets merveilleux de la musique des anciens.* LXV. *Deux principaux objets que se doit proposer la musique. Fin du discours de Sotérique.* LXVI. *Conclusion de tout le discours de Sotérique.*

LXVIII. *Discours d'Onésicrate sur l'utilité de la musique dans les repas.* LXVIII. *Dernier motif d'aimer et d'estimer la musique.* LXIX. *Libations, et séparation des interlocuteurs.*

ce que les meilleurs grammairiens definissent la voix, Que c'est un air frappé, sensible et perceptible à l'ouïe, et qu'hier nous enquismes de la grammaire, et trouvasmes que c'est un art qui fait profession de figurer avec des traicts et lignes, les voix, et les mettre en depots d'escripture pour le thresor de la memoire : voyons maintenant quelle est la seconde science après celle là, à qui il convient et appartient traitter et s'embesongner de la voix.

III. Je pense quant à moy que c'est la musique. Si est chose devote, religieuse et preallable aux hommes, de louer et remercier les dieux de ce qu'ils leur ont donné à eulx seuls la voix articulée. Ce que Homere mesme a bien remarqué en ces vers,

Les fils des Grecs le courroux appaisoient
Du clair Phœbus, parce qu'ils ne faisoient
Que tous les jours ses louanges chanter,
Et de beauté supreme le vanter :
Pæan qui l'arc à faute point n'entese [1],
Son cœur oyant luy en tressailloit d'aise [2].

Or sus doncques gentils supposts de la musique rememorez à la compagnie, qui en a esté le premier inventeur, et que c'est que le temps y a depuis adjousté, qui ont esté les plus excellens maistres qui ayent exercé ceste science, et d'avantage à combien de choses et quelles est utile cest exercice.

[1] Enteser, bander un arc.
[2] Iliad. I, 472.

IV.

IV. Voila ce que propoſa noſtre maiſtre. Et Lysias prenant la parole, Tu demandes, dit-il, Onesicrates une queſtion qui a eſté propoſée par plusieurs : car la plus part des philoſophes Platoniques, et les meilleurs des Peripateticiens se sont employez à composer et escrire de l'ancienne musique, et de la corruption qui depuis y a eſté adjouſtée : mais les plus ſçavans grammairiens et musiciens ont mis ou employé beaucoup de peine à en escrire, aussi y a il beaucoup de diſſension entre eulx.

V. Heraclides, au Recueil qu'il a fait des hommes qui ont eſté excellents en la musique, eſcrit qu'Amphion a eſté le premier qui a inventé l'usage de chanter ſur la cithre, et la poëſie citharistique, estant fils d'Antiope et de Jupiter qui luy enseigna ceste façon de chanter, ce qui ſe preuve par un roolle qui eſt ſoigneuſement gardé en la ville de Sicyone, auquel sont nommées les presbtresses d'Argos, les poëtes, et les musiciens. En ce mesme aage fut aussi Linus, natif de l'isle d'Eubœe, qui composa des lamentations funebres : et Anthes natif d'Anthedone, au païs de la Bœoce, qui a fait des hymnes : et Pierius natif de la ville de Pierie, qui composa le poëme des muses : et Philammon natif de Delphes qui feit la nativité d'Apollo et de Diane [1] en chansons ; et fut celuy aussi qui inventa

[1] Grec : et de Latone. Amyot omet ce nom, soit par oubli, soit qu'il manquât dans son exemplaire. Philips le met dans sa traduction.

premierement les danses que lon danse au temple d'Apollo en Delphes.

VI. Et Thamyris natif de la Thrace eut la meilleure voix, et chanta plus melodieusement qu'homme qui fust de ce temps là, tellement qu'il provoqua les Muses, et chanta à elles, ainsi comme disent les poëtes. Lon escrit que ce fut luy qui composa la guerre des Titans alencontre des dieux. Aussi dit on, que Demodocus natif de Corcyre fut un ancien musicien, lequel feit la destruction de Troye, et les nopces de Venus et de Vulcain. Et que Phemius natif d'Ithaque feit le retour des Grecs, qui retournerent de Troye avec Agamemnon.

VII. Si dit que la diction de ces poëmes là n'estoit pas prose soluë, et sans mesure de pieds, ains qu'elle estoit comme celle de Stesichorus et des autres anciens compositeurs de chansons, qui faisoient des carmes, et puis y adjoustoient des chants : car il dit, que Terpander mesme estoit un poëte de chansons à chanter sur la cithre, qui selon chascune loy [1] adjoustoit à ses carmes et à ceulx d'Homere des chants qu'il chantoit ès jeux de pris, où les musiciens chantoient les uns contre les autres : et dit que ce fut luy qui imposa le premier les noms aux loix, (c'est à dire, aux airs et façons de chanter [2]) sur la cithre : à l'imitation

[1] νόμος. Ce mot ne signifie pas des loix ou des règles de composition musicale, suivant l'interprétation d'Amyot et du traducteur latin. Cherchez la véritable signification de ce mot dans la traduction de M. Burette.

[2] Ceci n'est point dans le grec.

duquel Terpander, Clonas fut le premier qui composa les loix des flustes, et les Prosodies [1], c'est à dire, cantiques d'entrée ès sacrifices, et fut aussi poëte qui escrivit des elegies et des vers hexametres. Et Polymnestus le Colophonien, qui fut après luy, usa semblablement de mesmes poëmes.

VIII. Or les loix des flustes dont usoient ces bonnes gens là, Onesicrates, estoient Apothetus, Elegies, Comarchios, Schænion, Cepion, Tenedius [2], et Trimeles. Mais depuis furent inventées celles que lon appelle *Polymnasties* : mais les loix du jeu de la cithre furent long-temps devant celles des flustes inventées du temps de Terpander, qui devant nomma celles de la cithre la *Bœotiene*, *Æoliene*, *Trochaique* et *Aigue*, *Cepion* et *Terpandriene*, et encore *Tetraœdiene* : aussi a encore fait ce mesme Terpander des poëmes ou preludes de la cithre en vers. Or que les loix des cithres des anciens fussent composées en vers hexametres, Ti-

[1] προσῳδία, prosodies. C'est ainsi que ce terme est écrit dans le grec, avec un oméga souscrit. Mais il faut substituer un omicron, et lire προσόδια. Les deux mots grecs προσῳδία et προσόδιον ont des significations différentes. Le premier se prend pour un chant, qui accompagne le son de quelque instrument de musique. Le second signifie un cantique, une hymne en l'honneur de quelque divinité, vers l'autel ou la statue de laquelle on s'avance en procession. *M. Burette.*

[2] Grec : τε καὶ δεῖος, et le deius, ou deien. Amyot a traduit comme s'il avoit lu πενεδεῖος : mais il n'avertit point si ce mot se trouvoit ainsi dans son exemplaire. Il faut conserver, τε καὶ δεῖος, qui se lit dans tous les imprimés et dans tous les manuscrits consultés par M. Burette.

motheus le donne à cognoistre : car meslant les premieres loix en ses carmes, il usa de la diction Dithyrambique, à fin qu'il ne semblast incontinent qu'il pechast contre l'ancienne musique. Ce Terpander a esté excellent en l'art de jouer de la cithre : car on trouve aux tables anciennes des jeux Pythiques, qu'il en a emporté quatre fois le pris tout de rang, et est fort ancien en l'ordre des temps : car Glaucus d'Italie le met plus ancien mesme que n'est Archilocus, en un traitté qu'il a fait, Des poëtes et musiciens anciens, car il dit qu'il est second après ceulx qui ont institué le jeu des flustes.

IX. Et Alexandre, en son Recueil de ceulx de la Phrygie, escrit qu'Olympius fut le premier qui apporta en la Grece le battement des chordes, et aussi les Idées Dactyles, et que Hyagnis fut le premier qui joua des flustes, et puis après son fils Marsyas, et puis Olympus, et que Terpander imita les carmes d'Homere, et les chants d'Orpheus. Mais quant à Orpheus, il semble qu'il n'imita personne, attendu que devant luy il n'y en avoit pas un, sinon les poëtes pour chanter sur les flustes, ausquels les œuvres d'Orpheus ne ressemblent aucunement.

X. Et ce Clonas poëte des loix des flustes, qui fut un peu après le temps de Terpander, fut natif de Tegée, ainsi comme disent les Arcadiens : ou bien, ainsi que disent les Bœotiens, de la ville de Thebes. Après Terpander et Clonas on met Archilocus, combien que quelques autres historiens

escrivent, que Ardalus Trœzenien ordonna la musique des flustes, et qu'il y eut aussi un Polymnestus poëte, fils de Meles Colophonien, qui avec une femme nommée *Polymneste* feit les loix des flustes [1]. Il est vray que ceulx qui ont compilé les tables font mention, que Clonas feit ces deux loix Apothetus et Schœnion, et quant à ce Polymnestus, Pindare et Alcman, poëtes de chansons, en font mention, et disent que Philammon ancien natif de Delphes, composa les loix de la cithre, qui ont esté faittes par Terpander [2].

[1] Amyot traduit cet endroit ridiculement comme l'observe M. Burette: le traducteur Anglais lit avec toutes les éditions: « There was also the poet Polymnestes, the son of Meles the Co- « lophonian, who invented the Polymnestian measures ». Il y a dans le grec ὃν Πολύμνηστόν τε καὶ Πολομνήστειον νόμους ποιῆσαι. Πολύμνηστος, dit M. Burette d'après Pollux (III, 3, Sect. 48), est un homme recherché en mariage par plusieurs femmes. Polymneste avoit sans doute composé un nome où il faisoit parler de jeunes filles éprises pour un même jeune homme; et il appelloit ce nome Πολύμνηστος. Il appelloit au contraire πολυμνήστη, le nome où il introduisoit plusieurs jeunes gens à la poursuite d'une jeune fille qu'ils recherchoient en mariage. La pudeur étoit peut-être peu ménagée dans ces nomes: et delà vient que les airs polymnestiens ont été en mauvaise odeur dans l'antiquité. Voyez les Chevaliers d'Aristophane, v. 1284.

[2] Amyot a traduit pitoyablement cet endroit. Le traducteur Anglais plus exact lit avec raison: But of several of thoses rules, said to be instituted by Terpander, They make Phylammon the ancient Delphian author. Ce qui est très-simple. C'est-à-dire, que Philammon avoit composé des nomes pour être chantés, et que Terpandre, venant après lui, et les trouvant à son gré, les mit sur la cithare, et parvint à accompagner sur son instrument les voix qui les chantoient.

XI. En somme le chant sur la cithre de Terpander continua en sa simplicité jusques à l'aage de Phrynis : car il n'estoit pas anciennement loisible de chanter ainsi sur la cithre à volonté, comme lon fait maintenant, ny de transferer les harmonies ny les rhythmes : car ils gardoient à chacune loy sa propre tension des chordes : c'est pourquoy elles estoient appellées loix, pour ce qu'il n'estoit pas loisible de transgresser en chascune de ces loix l'espece de tension des chordes qui luy estoient accoustumée : car après avoir par acquit chanté un peu des dieux, ils sortoient incontinent à la poësie d'Homere et des autres poëtes, ce que lon peult veoir clairement par les preludes de Terpander.

XII. Et fut faitte la forme de la cithre du temps de Cepion, disciple de Terpander, laquelle fut appellée *Asiade*, pour ce que les joueurs de cithre de Lesbos, qui est tout joignant l'Asie, en userent d'une telle forme, et dit on que Periclitus fut le dernier joueur de cithre, qui gaigna le prix ès jeux Carniens en Lacedæmone, estant natif de Lesbos, après la mort duquel faillit à Lesbos la continuation de la succession des joueurs de cithre. Il y en a qui s'abusans cuident que Hipponax ait esté du mesme temps que Terpander, et il semble que Periclitus mesme ait esté plus ancien, que non pas Hipponax.

XIII. Mais ayant exposé les loix du chant des flustes et des cithres ensemble, nous passerons maintenant à exposer celles qui sont propres aux

joueurs des flustes seulement : car on tient que le susdit Olympus estant joueur de flustes, venu de la Phrygie, feit la loy des flustes sur Apollo, laquelle s'appelle *Polycephalus*, et dit on que cest Olympus est un des descendans du premier Olympus, fils de Marsyas, qui feit les loix sur les dieux : car estant aimé de Marsyas, et ayant appris de luy à jouer des flustes, il apporta les loix harmoniques en la Grece, desquelles à present usent les Grecs ès festes des dieux. Les autres disent que ceste loy de Polycephalus est de Crates, qui fut disciple d'Olympus, mais Pratinas escrit que ceste loy est d'un autre Olympus plus recent, et que l'autre loy, qui s'appelle *Harmatias*, ce fut le premier Olympus disciple de Marsyas qui la feit, et quelques uns tiennent que ce Marsyas avoit nom *Masses*, les autres disent Marsyas, fils de Hyagnis, qui le premier inventa l'art de jouer de la fluste. Mais que ç'ait esté Olympus qui ait fait la loy, qui s'appelle *Harmatias*, on le peult veoir par les tables des anciens poëtes que Glaucus a compilées, et peult on aussi par là mesme apprendre, que Stesichorus natif de Himere ne se proposa à imiter ny Terpander, ny Antilochus [1], ny Thales, ains Olympus,

[1] Tous les manuscrits et toutes les éditions et versions, consultés par M. Burette, offrent ce nom ainsi écrit. Mais personne ne connoît d'Antiloque, poëte-musicien, si ce n'est celui dont parle Plutarque dans la Vie de Lysandre. Mais cet Antiloque, contemporain de Lysandre, ne convient nullement au temps dont parle ici Plutarque. Il faut donc lire Archiloque, nom très-fameux dans la poésie lyrique.

usant de la loy harmatias, et de l'espece qui est par dactyle, laquelle aucuns disent estre de la loy orthiene : les autres disent que ce ont esté les Mysiens qui ont inventé ceste loy, pour ce qu'il y a eu autrefois quelques joueurs de flustes de la Mysie.

XIV. Et y a aussi une autre ancienne loy qui s'appelle *Cradias*, que Hipponax dit, que Mimnermus jouoit : car du commancement les joueurs de flustes jouoient des elegies mises en chant, ce que nous monstrent les Tables et registres du jeu de pris des musiciens, en la feste des Panatheneiens. Aussi y a il eu un Sacadas Argien, poëte de chansons et d'elegies mises en chant, lequel est nombré entre les bons poëtes, et ès Tables est enregistré avoir gaigné le pris par trois fois aux jeux Pythiens. Pindare mesme en fait mention. Et comme ainsi soit qu'il y ait trois modes selon Polymnestus et Sacadas, à sçavoir la phrygienne, et la dorienne, et la lydienne, que Sacadas feit en chascune d'icelles un tourdion, et qu'il enseigna le Chorus à chanter le premier en mode doriene, le second en phrygiene, et le tiers en lydiene, et que ceste loy là s'appelle *trimeres*, à cause de ces trois tourdions, toutefois aux Tables et registres des anciens poëtes qui sont en Sicyone, il est noté que ce fut Clonas qui inventa ceste loy trimeres.

XV. Le premier estat doncques de la musique, qui a esté ordonné et institué en la ville de Sparte par Terpander, estoit tel. Le deuxieme fut ordonné, ainsi que lon tient communement, par

Thales Gortynien, Xenodamus Cytherien, et Xenocritus Locrien, et Polymnestus Colophonien, et Sacadas Argien, comme les principaux autheurs et conducteurs : car ce ont esté ceulx qui ont premierement institué en Lacedæmone les danses nues, qu'ils appellent *Gymnopedies*, et en Arcadie les *Demonstrations* qu'ils appellent, et en Argos les *Endymaties :* et estoient Thales, Xenodamus et Xenocritus poëtes de chants de victoires, qui s'appellent *pæans* : et Polymnestus de ceulx que lon appelle *orthiens*, et Sacadas *d'elegies*. Les autres disent que Xenodamus a esté poëte de hyporchemates : c'est à dire cantiques au son desquels on dansoit ès festes des dieux, et non pas des pæans, comme Pratinas. Et encore au jourd'huy a lon en main une chanson de cestuy Xenodamus, qui manifestement est un hyporcheme, duquel genre de poësie Pindare mesme use. Et qu'il y ait difference entre un pæan et un hyporcheme, les œuvres mesme de Pindare le monstrent, car il a escrit des uns et des autres.

XVI. Et Polymnestus a fait aussi des loix du jeu des flustes, et en celle qui se nomme *orthie*, il a usé de melodie, ainsi comme disent les harmoniques, mais nous ne le sçaurions asseurer au vray, d'autant que les anciens n'en ont rien laissé par escript. Aussi doubte lon si Thaletas le Candiot a esté poëte de pæans : car Glaucus disant qu'il a esté après Antilochus, escrit bien qu'il a imité ses chansons, mais qu'il les a estendues davantage, et qu'il entremesla le rythme maronien, et celuy de

Candie parmy sa melodie, dequoy jamais Archilochus n'avoit usé, ny Orpheus, ny Terpander : car on dit que ce Thaletas apprit à le faire du jeu d'Olympus, et qu'il fut tenu pour bon poëte. Quant à Xenocritus natif de Locres en Italie, il n'est pas resolu s'il a esté poëte de pæans, car on dit bien qu'il prenoit des subjects de faicts heroïques, de maniere qu'il y en a qui appellent ses argumens des *dithyrambes*. Glaucus dit bien, que Thaletas estoit plus ancien d'aage que Xenocritus.

XVII. Et Olympus, ainsi comme a escrit Aristoxenus, est reputé avoir esté inventeur du genre de musique enarmonique, car au paravant luy tout estoit ou diatonique, ou chromatique : et conjecture lon que l'invention en fut de telle sorte : car Olympus pratiquant le diatonique, et passant souvent son chant jusques à la note parypate diatonique, qui est, tantost de la paramese, tantost de la mese, et passant oultre la lichanos diatonique, il entendit la douceur et beauté de telle affection, et ainsi admirant la composition de telle proportion, et la trouvant bonne en celuy là, il la feit en la mode doriene : car il ne touche point à ce qui est propre au genre diatonique, ny au chromatique [1]. Tel fut le commancement de l'enarmonique.

XVIII. Car ils mettent le premier un spondée, auquel nulle des divisions ne monstre ce qui luy

[1] Amyot ne finit pas la phrase telle qu'elle se trouve dans le texte. Voyez les Observations sur le chapitre XVII.

est propre ne peculier, si ce n'estoit que eu esgard au vehement spondiasme, on ne vouloit dire et conjecturer que ce fut diatonique : aussi est il manifeste qu'il mettra faulx [1] et discord [2], qui le mettra ainsi, pour autant qu'il est d'une diese moindre que le ton posé auprès du prince discordant, pource que si quelqu'un met en la puissance d'un ton, ce qui est propre au vehement spondiasme, il adviendra qu'il mettra tout joingnant l'un l'autre, deux diatoniques [3], l'un simple, et l'autre composé : car l'enarmonique renforcé sur la mese b fa b mi, dont lon use maintenant, n'est pas de ce poëte. Cela est facile à appercevoir si lon prend garde en oyant un qui jouë des flustes à la vieille mode. Car le demy ton ès meses est incomposé. Voylà doncques le commancement des enarmoniques.

[1] Le faux (ψεῦδος) en matière d'harmonie. se dit d'un intervalle plus grand ou d'un plus petit qu'un autre de même genre, avec lequel on les compare, et qui font avec lui une dissonance.

[2] καὶ ἐκμελὲς : Amyot, comme le remarque très-bien Méziriac, a très-mal rendu ce mot par discord (en grec διάφωνον ou ἀσύμφωνον). Aristoxène (Lib. 2, page 54, édit. Meibom.) définit ainsi l'ἐκμελὲς : dans tout genre d'harmonie, lorsque d'un son quelconque le chant est conduit par les sons suivans, soit au grave, soit à l'aigu; ou le quatrième son fait la consonnance de la quarte, ou le cinquième fait la consonnance de la quinte; s'il n'arrive ni l'un ni l'autre, le son est ἐκμελὲς, hors de chant ou hors de mélodie, par rapport à tous les sons avec lesquels il s'est trouvé dissonant, suivant les nombres susdits *M. Burette.*

[3] Lisez avec Méziriac : deux ditons (δίτονα).

Mais depuis le demy ton a esté divisé ès lydiens et phrygiens, et semble que Olympus ait augmenté la musique, parce qu'il a introduit ce qui n'avoit point encore esté trouvé, et qui estoit ignoré de ceulx qui avoient esté devant luy, et qu'il a esté autheur de la grecque et belle musique.

XIX. Il fault aussi parler des rythmes, c'est à dire, nombres et mesures : car on a aussi inventé [1] certains genres et especes de rythmes. Car la premiere innovation de Terpander introduisit un beau moyen en la musique, duquel il usa luy mesme adherant à la belle forme : autant en feit Thaletas

[1] γένη γάρ τινα καὶ εἴδη ῥυθμῶν ἐπεξευρέθη, ἀλλὰ μὴν καὶ μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν. Mot à mot: car aussi on a inventé certains genres et espèces de rhythmes; mais en outre, il s'est trouvé des compositeurs de chants et de rhythmes. Ce qu'Amyot rend fort bien par cette phrase : « car on a aussi inventé certains genres et espèces de rhythmes, et y a eu divers ouvriers (compositeurs) de chant et de rhythme ». Philips est plus précis, et rend la même idée: For as there were several varieties of time and measure, so there was of those that were the first inventors of each. Cette traduction explique parfaitement l'idée de Plutarque. Il est donc inutile de changer le texte, comme le propose M. Burette. Et même ce verbe ἐπεξεύρειν, qui ne se trouve presque dans aucun lexique, est un nouvel indice que le Dialogue sur la musique est de Plutarque. Ce verbe grec paroît en effet particulier à cet auteur, et l'on voit qu'il s'en est servi dans le Traité, ΠΟΛΙΤΙΚΑ ΠΑΡΑΓΓΕΛΜΑΤΑ, (Tome IX, p. 208, lin. 5, édit. Reisk, Lipsiæ) avec la signification de *trouver en outre :* et c'est la signification que ce mot conserve au substantif quelques lignes plus bas dans ce traité-ci. Tout ce chapitre d'ailleurs est très-défectueux dans Amyot. Voyez la traduction de M. Burette.

et Sacadas. Car ceulx là sont suffisants à faire des rythmes sans sortir de la belle forme. Aussi y a il une innovation de Alcman, prise de Stesichorus, qui ne despart non plús de la belle forme. Mais Crexus, Timotheus et Philoxenus, et ceulx qui ont esté environ cest aage là, sont un peu trop importunément amateurs des nouveautez en affectant celuy que lon appelle maintenant *humain et positif thematique*. Car le peu de chordes [1], et la simplicité et gravité en toute sorte plaisoit à l'antiquité.

XX. Ayant doncques parlé de la musique, selon ma puissance, et des premiers autheurs qui l'ont inventée, je mettray icy fin à mon propos, et donneray lieu de parler à nostre amy Soterichus, homme non-seulement ayant bien estudié en la musique, et y estant bien exercité, mais aussi en toute autre science et litterature liberale : car quant à moy, je suis plus exercité à la manuelle prattique de la musique.

XXI. Lysias ayant ainsi parlé meit fin à son propos, et Soterichus après luy parla ainsi : Onesicrates, tu nous as conviez à discourir de la venerable, et aux dieux agreable, musique : quant à moy je prise grandement mon maistre Lysias, tant pour son bon entendement, que pour sa me-

[1] ὀλιγοχορδίαν, au lieu de ὀλιγοχορσίαν qui se trouve dans toutes les éditions et dans tous les manuscrits consultés par M. Burette. Amyot a très-bien traduit, conduit par sa seule sagacité, à moins qu'on ne suppose qu'il n'a eu d'autres exemplaires grecs manuscrits. Philips a suivi le torrent des éditions: For then the small chorus.

moire qu'il nous a monstrée, en nous recitant les autheurs et inventeurs de la premiere musique, et ceulx qui ont escrit d'icelle. Seulement luy veux-je rementevoir une chose, c'est qu'il a prouvé son dire par les registres et memoires de ceulx qui en ont escrit, et non autrement. Mais quant à moy je n'estime point que ç'ait esté un homme qui ait inventé tant de biens que nous apporte la musique, ains cuide que ç'ait esté le dieu qui est orné de toutes vertus, Apollo.

XXII. Car [1] ce n'a esté ny Marsias, ny Olympus, ny Hyagnis qui a trouvé l'usage de la fluste, comme quelques uns estiment, ce que lon peult cognoistre par les danses et les sacrifices que lon fait au son des aubois et des flustes à Apollo, ainsi comme Alcæus, entre autres, a laissé par escript en quelqu'un de ses hymnes, et davantage l'assiette de son image en l'isle de Delos, qui tient en sa main droicte son arc, et en sa gauche les Graces, dont chascune tient quelque instrument de musique, l'une tient la lyre, l'autre le auboys, et celle du milieu une fluste, qu'elle approche de sa bouche. Et à fin que vous ne pensiez que j'aye controuvé ce propos, Anticles et Hister le cottent ainsi en leurs commentaires, et est ceste image si fort antique, et la dedicasse d'icelle, qu'ils disent qu'elle est faite [2] du temps mesme que vivoit Hercules. Et

[1] Amyot omet ici le commencement de ce chapitre. Restituez-le d'après la traduction de M. Burette.

[2] Μερόπων φασὶν εἶναι: qu'ils disent, qu'elle est l'ouvrage des Méropes, contemporains d'Hercules. Amyot, Philips et autres

davantage quand l'enfant apporte le laurier de la vallée de Tempé en la ville de Delphes, il y a un joueur de auboys qui l'accompagne et marche après luy, et mesmes les sacrifices que lon souloit anciennement envoyer des Hyperborées jusques en l'isle de Delos estoient accompagnez de joueurs de auboys, de flustes et de cithres. Les autres disent encore plus, que luy mesme joua des auboys, ainsi comme dit un très-bon poëte de chansons Alcman. Et Corinna y adjouste davantage, que ce fut Diane qui luy monstra à en jouer, tant est chose saincte et auguste que le jeu des flustes qui est invention des dieux.

XXIII. Aussi en usoient les antiques dignement, comme de tous autres exercices, là où ceulx de maintenant rejettans et dedaignans ce qu'il y a de grandeur et de majesté en elle au lieu de celle virile, saincte, et aux dieux agreable, musique, ils en introduisent aux theatres une toute effeminée, et affectée. C'est pourquoy Platon, au troisieme livre de sa Republique, se courrouce de telle musique, et rejette l'harmonie lydiene qui est propre

ont pris ici μέροπες dans la signification que ce mot a très-fréquemment, pour *hommes*, *mortels*: c'est ainsi que, par erreur, il a été interprété dans l'hymne d'Apollon attribuée à Homère, v. 42, et dans les Isthmiques de Pindare, ode 6, v. 46. Dans ces deux endroits, comme dans celui-ci, le mot μέροψ désigne un peuple qui habitoit l'île de Cos, l'une des Sporades, voisine de la Doride: il est connu sous le nom de Μερόπις de Μέροψ, l'un de ses rois, dont la fille, nommée *Cos* ou *Coos*, donna son nom depuis à cette île. *M. Bureye.*

à lamenter, comme aussi dit on que sa premiere constitution fut lamentable.

XXIV. Car Aristoxenus en son premier livre de la musique dit, qu'Olympus sonna des auboys une lamentation funebre sur la mort de Python en mode lydiene. Il y en a d'autres qui disent que ce fut Melanippides qui l'inventa, et qui commancea le chant. Et Pindare en ses pæans dit, que la mode lydiene fut premierement enseignée aux nopces de Niobé : les autres que ce fut un Torebus qui usa le premier d'une telle harmonie, comme l'escrit Dionysius Iambus.

XXV. La mixolydiene aussi est pleine d'affections, et pour ceste cause convenable aux tragædies. Aristoxenus escrit que ça esté Sapho qui la premiere a inventé ceste mixolydiene, de laquelle depuis les joueurs de tragædies l'ont apprise et l'ont conjointe avec la doriene, par ce que l'une luy donne la magnificence et la dignité, et l'autre les affections, et la tragædie est melée de ces deux choses là, toutefois ès roolles et registres de ceulx qui ont escrit des musiciens, il est dit que Pythoclides joueur de auboys en fut le premier inventeur. Et Lysis met que Lamprocles Athenien ayant apperceu que la disposition n'est pas là où presque tous les autres la pensoient, ains est vers le hault et aigu, en feit une telle forme, comme depuis la paramese, jusques à l'hypate des hypates, la soubslydiene aussi, si elle est contraire à la mixolydiene ressemblant presque à l'ionique, fut à ce que lon dit trouvée par Damon Athenien.

XXVI.

XXVI. Mais de ces deux harmonies l'une estant lugubre et lamentable, l'autre dissoluë et enervée, Platon à bon droict les refusant, choisit la doriene, comme celle qui est mieulx seante aux vaillants et sobres hommes, non pas qu'il ignorast, comme mesme Aristoxenus le dit, en son second livre des Musiciens, qu'il y eust encore ès autres quelque chose utile à la conservation de la chose publique. Car Platon estudia fort en la musique, y ayant estê auditeur de Draco Athenien, et de Metellus Agrigentin. Mais d'autant qu'il y a plus de gravité et de dignitê en la doriene, il la prefera aux autres, toutefois il n'ignoroit pas que Pindare, Alcman, Simonides et Bacchilides avoient escrit plusieurs parthenies, et encore des prosodies, des pæans, voire des lamentations tragiques à la doriene, et mesme jusques à des chansons amatoires. Il luy suffisoit de celles qui sont à la louange de Mars, de Minerve, et des spondées, car elles sont bien propres et suffisantes, pour fortifier l'ame d'un homme. Aussi n'ignoroit il pas de la lydiene, et sçavoit fort bien de l'ioniene, que la tragædie use de celle melodie.

XXVII. Aussi faisoient tous les anciens, lesquels n'estants pas ignorants des autres melodies, se contentoient toutefois d'user seulement d'une. Car l'ignorance ou faulte d'experience n'estoit pas cause de ce qu'ils se rengeoient ainsi à l'estroit, et se contentoient de peu de chordes : et ne fault pas estimer que Terpander et Olympus par ignorance et faulte d'experience, ny tous leurs leurs sectateurs,

ayent retrenché la multiplicité de chordes ny la varieté. Ce que tesmoignent les poëmes de Terpander et d'Olympus, et de leurs semblables : car estants simples, et n'ayants que trois chordes, ils sont plus excellents que ceulx qui ont beaucoup de chordes, et qui sont diversifiez, de sorte que personne ne peult imiter la maniere d'Olympus, et demeurent derriere luy tous ceulx qui usent de plusieurs chordes, et de varieté.

XXVIII. Or que les anciens s'absteinssent de la tierce, en la sorte spondaïque, non par ignorance, ils le monstrent assez en l'usage de la pulsation. Car ils n'en eussent pas usé d'accord avec la parypate, s'ils n'en eussent bien cogneu l'usage : mais il est certain que la beauté de l'affection qui se fait en la sorte spondaïque par la troisieme, estoit cela qui amenoit leur sentiment à hausser et passer leur chant jusques à la paranete, et mesme raison y a il aussi de la nete : car ils en usoient à la pulsation : à la paranete en discord, et à la mese en accord. Mais en chant elles ne leur sembloient pas propres à la sorte spondaïque, et non seulement en ceulx là, mais aussi en la nete du tetrachorde conjoinct tous en usent ainsi : car en la pulsation ils le desaccordoient avec la paranete et la paramese, et avec la lichanos [1], mais en chant ils en avoient honte, pour l'affection naturelle qui en resultoit. Il appert aussi manifestement par les Phrygiens, que cela n'estoit point

[1] M. Burette fait ici, d'après Méziriac, une correction dans le texte, qu'il faut absolument admettre pour l'intelligence de cet endroit. Voyez sa traduction.

par ignorance à Olympus ny à ses sectateurs, car ils en usoient non seulement en la pulsation, mais aussi au chant ès sacrifices de la mere des dieux, et en quelques autres chants phrygiens. Aussi est il tout evident des hypates, que ce n'estoit point par ignorance qu'ils s'en abstenoient ès dorienes de ce tetrachorde, car incontinent aux autres tons ils en usoient. Il est certain que c'estoit sciemment, mais pour eviter l'affection, ils l'ostoient en la mode doriene, honorans la beauté d'icelle.

XXIX. Comme aussi ès poëtes tragiques : car jusques aujourd'huy la tragœdie ne se sert point encore du chromatique ny du rythme, là où la cithre, qui de beaucoup de generations est plus ancienne que la tragœdie, en use. Et est aussi manifeste que le chroma est plus vieil que n'est la cithre. Car il fault prendre ceste ancienneté là de l'usage et de la pratique des hommes, pource que selon la nature des genres des sons, l'un n'est point plus vieil ny plus ancien que l'autre. Si donc quelqu'un vouloit dire que AEschylus ou Phrynicus se soient abstenus d'user du chromatique, pource qu'ils ne le sçavoient pas, ne seroit il pas abusé grandement? Celuy là mesme pourroit dire, que Pancrates auroit aussi ignoré le genre chromatique, parce que cestuy là aussi s'en abstenoit le plus souvent : mais il en a usé par tout en quelques uns. Ce n'estoit doncques pas par ignorance, mais par jugement et conseil qu'il s'en abstenoit. Il imitoit doncques, ainsi comme il disoit, la maniere de Pindare et de Simo-

nides, et en general celle maniere que les modernes appellent *l'ancienne*.

XXX. Mesme raison y a il de Tyrtæus Mantinian, d'Andreas Corinthien, et de Thrasyllus Phliasien, et de plusieurs autres, lesquels nous sçavons s'estre abstenus par jugement du chromatique, de la mutation, de la multiplicité des chordes, et de plusieurs autres choses qui sont en usage commun, comme de rythmes, d'harmonies, de dictions, de chants et d'interpretations. Sans aller plus loing, Telephanes le Megarien estoit si fort enniemy des flustes [1], qu'il ne vouloit pas souffrir que les ouvriers les meissent seulement dessus les auboys [2], ains fut pour cela principalement qu'il s'absteint du jeu de pris Pythique. Et generallement si pour n'user point d'une chose, quelqu'un vouloit conjecturer que ce fust par ignorance, il condemneroit doncques comme ignorants, plusieurs de ceulx qui sont maintenant, comme il sera force qu'il condemne les Dorioniens, pource qu'ils mesprisent la mode antigenidiene : car ils n'en usent point, et les Antigenidiens de la dorioniene pour la mesme cause, et des joueurs de cithre de la maniere de Timotheus. Car ils se sont presque tous mis aux rappetasseries, et aux poëmes de Polyidus.

XXXI. D'autre costé si lon considere sainement et avec experience, en comparant ce qui lors estoit à ce qui est maintenant, lon trouvera que la variété

[1] Des anches.

[2] Sur les flûtes.

et diversité estoit alors mesme en usage, car les anciens ont usé de la varieté et diversité aux rythmes qui estoit fort diverse: ainsi fault-il dire, que la varieté des rythmes, et la diversité et difference aussi des pulsations estoit lors plus variable: car ceulx de maintenant aiment le sçavoir, ceulx de jadis les rythmes et la belle grace. Il est doncques manifeste que les anciens s'abstenoient de chants rompus et diminuez, non pource qu'ils ne les sçeussent pas chanter, mais pource qu'ils ne les approuvoient pas. Et ne le fault pas trouver estrange, car il y a beaucoup de façons de faire en la vie humaine que lon sçait bien, dont lon n'use pas, mais on en est estrange, pource que l'usage en est osté, à cause que lon y a monstré quelque chose qui n'estoit pas bien seante.

XXXII. Mais que ce ne soit ny par ignorance ny par faulte d'experience que Platon ait rejetté les autres genres de musique, ains seulement pource qu'ils n'estoient pas bien seants à sa maniere de chose publicque, nous monstrerons puis après qu'il estoit expert en l'harmonique: car en sa procreation de l'ame qu'il descrit, au livre de Timæus, il monstre l'estude qu'il avoit employée tant ès autres mathematiques qu'en la musique, en ces paroles: « Après cela il remplit les doubles et les triples in-« tervalles, en retrenchant une portion, et la met-« tant entre les deux, de sorte qu'en chascun inter-« valle il y avoit deux medietez ». Ce commancement là est bien d'un homme expert en l'harmonie, ainsi comme nous monstrerons cy après.

XXXIII. Il y a trois sortes de medietez primitives, desquelles toutes autres sont tirées, l'arithmetique, la geometrique et l'harmonique : l'arithmetique est celle qui surmonte et est surmontée de nombre egal, la geometrique de raison egale et semblable, l'harmonique ny de nombre ny de raison egale, mais de mesme partie de ses extremitez. Platon doncques voulant non seulement monstrer l'harmonie des quatre elemens de l'ame, et la cause pourquoy choses ainsi diverses s'accordent ensemble en chascun intervalle, il a mis deux medietez de l'ame, selon la raison musicale. Car en l'accord de diapason en musique, il y a deux intervalles entre les deux extremitez, desquelles nous monstrerons la proportion. Parce que l'accord de diapason consiste en la proportion double, et pour le veoir par exemple, la double proportion se fera ès nombres six et douze. Cest intervalle est depuis l'hypate des moyens, jusques à la nete des disjoincts, estant le six et le douze les deux extremitez, la hypate des moyens le nombre de six, et la nete des disjoincts le nombre de douze.

XXXIV. Il reste de prendre les nombres moyens entre ces deux extremes, dont les extremes soient l'un en proportion sesquitierce [1], et l'autre en proportion sesquialtere [2], qui sont les nombres de huit et de neuf. Car six est au dessoubs de huit

[1] ἐπίτριτος, est une quantité qui en contient une autre, et plus, et par dessus (ἐπὶ), le tiers (τριτὸν) de cette autre.

[2] ἡμιόλιος, est une quantité composée d'une autre, et de la moitié (ἥμι) de ce second total (ὅλον).

en proportion sesquitierce, et de neuf en proportion sesquialtere. Voilà quel est l'un des extremes, et l'autre qui est douze est au dessus de neuf en proportion sesquitierce, et au dessus de huict en proportion sesquialtere. Ces deux nombres doncques estants entre six et douze, et l'intervalle du diapason estant composé du diatessaron, de laquelle et du diapente de la quinte, il appert que la mese B fa b mi, aura le nombre de huict, et la paramese, A la mi re, le nombre de neuf. Cela fait, il y aura mesme habitude de l'hypate à la mese, que de la paramese à la nete du tetrachorde desjoinct. La mesme proportion se treuve aussi ès nombres : car la mesme raison qu'il y a de six à huict, la mesme y a il de neuf à douze : et la mesme raison qu'il y a de six à neuf, la mesme y a il de huict à douze. Or est la proportion sesquitierce de huict à six, et de douze à neuf, et sesquialtere de neuf à six, et de douze à huict. Cela est assez pour monstrer comme Platon avoit bien estudié ès mathematiques, et y estoit fort expert.

XXXV. Mais que l'harmonie soit une chose digne, grande et divine, Aristote qui estoit disciple de Platon le dit ainsi : « L'harmonie est ce-
« leste, ayant la nature divine, belle, et plus qu'hu-
« maine, et estant partie en quatre de sa nature, elle
« a deux medietez, l'une arithmetique, l'autre har-
« monique, et les parties d'icelle, les magnitudes
« et les extremitez, selon le nombre et equalité de
« mesure : car les chants sont appropriez en deux
« tetrachordes ».

XXXVI. Ce sont les paroles d'Aristote, qui dit, que le corps de l'harmonie est composé de parties dissemblables, et neantmoins accordantes les unes avec les autres, mais toutefois que les medietez d'icelle s'accordent selon la raison arithmetique, parce que la nete accordée avec l'hypate à la double, fait accord et consonance de diapason : car elle a, ainsi que nous avons dit paravant, la nete de douze unitez, et l'hypate de six, et la paramese accordant avec l'hypate en proportion sesquialtere de neuf unitez : mais de la mese nous disons qu'il y a huict unitez, et les principaux intervalles de la musique sont composez de ces deux là, à sçavoir de la quarte, qui est en proportion sesquitierce, et de la quinte, qui est en proportion sesquialtere, et le diapason, l'octave, est en proportion double, aussi se conserve la proportion sesquioctave, qui est la raison du ton. Voilà comment les parties de l'harmonie se surmontent et sont surmontées de mesmes excès, et les medietez des medietez, tant en excès de nombres que de puissance geometrique.

XXXVII. Aristote doncques declare qu'elles ont telles puissances, que la nete surmonte la mese de sa troisieme partie, et que l'hypate est surmontée aussi de la paramese semblablement, de maniere que ces excès sont du genre des choses relatives qui se referent ailleurs : car ils surmontent et sont surmontez de mesmes parties. Par mesmes raisons et proportions doncques, les deux extremes sont surmontées, et surmontent la mese et paramese : c'est à sçavoir sesquitierce et sesquialtere, et

tel est l'excès harmonique : mais l'excès de la nete, et de la mese par raison arithmetique, demonstre ses excès en egale partie, et autant la paramese de l'hypate : car la paramese surmonte la mese de proportion sesquioctave, comme de rechef la nete est en double proportion de l'hypate, et la paramese de l'hypate, en proportion sesquialtere, et la mese sesquitierce au regard de l'hypate.

XXXVIII. Voyla doncques comment est composée l'harmonie, selon Aristote mesme, et de ses parties et de ses nombres, et si est composée fort naturellement de la nature, tant finissante que infinie, et du pair et non pair, elle et ses parties toutes : car elle totale est pair, estant composée de quatre termes, et ses parties, et leurs raisons sont pairs et non pairs, et pairs non pairs : car la nete est pair de douze unitez : la paramese non pair de neuf unitez : la mese pair de huit unitez, et l'hypate pair non pair, estant de six unitez. L'harmonie doncques ainsi composée, et ses parties les unes envers les autres, tant en excès qu'en proportions, elle accorde avec soy mesme, et avec ses parties ensemble.

XXXIX. Mais, qui plus est, les sentimens mesmes estans inserez dedans nos corps par harmonie, principalement les celestes et divins, la veuë et l'ouye, qui avec dieu donnent l'intelligence et le discours de la raison aux hommes avec la voix, et la lumiere, nous monstrent l'harmonie, et les autres moindres qui les suivent, en tant qu'ils sont sentimens, sont aussi composez par harmonie, car

eulx accomplissent tous leurs effects, non sans harmonie, estants bien inferieurs et moins nobles, que ces deux premiers là, mais non pas dependans pourtant d'eulx : car ceulx là entrans dedans le corps accompagnez de je ne sçay quoy de divinité presente avec le discours de la raison, ont une forte et excellente nature.

XL. Il appert doncques manifement que les anciens Grecs faisoient fort grand compte, et non sans cause, d'estre dès la jeunesse bien instruicts en la musique, estimants qu'il falloit former et temperer les ames des jeunes gens à la vertu et honnesteté par le moyen de la musique, comme estant utile à toutes choses honnestes, et que lon doit avoir en grande recommandation, mais singulierement et principalement pour les dangers de la guerre, ausquels les uns se servoient de auboys, comme les Lacedæmoniens, ausquels se chantoit la chanson qu'ils appelloient *castoriene avec les auboys*, quand ils marchoient en ordonnance de battaille pour aller charger leurs ennemis. Les autres faisoient leurs approches, pour aller chocquer l'ennemy, au son de la lyre : comme lon treuve que les Candiots ont bien longuement usé de celle sorte de musique aux perils de la guerre : les autres, jusques à nostre temps, usent du son des trompettes : et les Argiens allans au combat de la luicte aux jeux qui s'appellent *stheniens* en leur ville usoient du son des auboys. Ces jeux, ainsi que lon dit, furent particulierement instituez en l'honneur et memoire de leur roy Danaüs, et depuis furent de

rechef consacrez à l'honneur de Jupiter surnommé *Sthenien*, toutefois jusques aujourd'huy au jeu de pris des cinq exercices, la coustume est que lon y jouë des auboys, encore que ce ne soit rien d'exquis, ny ancien que lon y jouë, ny tel qu'il avoit accoustumé d'estre au temps passé, comme le cantique qui fut jadis composé par Hierax, qui s'appelloit *Eudromé*, pour ceste sorte de combat : et bien que soit chose maigre et foible, si est-ce que lon y sonne encore des auboys.

XLI. Et ès temps plus anciens on dit, que les Grecs ne cognoissoient pas mesme la musique theatrale, pource qu'ils en appliquoient et employoient toute la science au service et à l'honneur des dieux et à l'institution des jeunes gens, avant qu'il y eust aucun theatre edifié en la Grece, ains estoit la musique seulement employée à l'honneur des dieux ès temples et service divin, et à la celebration des louanges des vaillans hommes, tellement qu'il est vraysemblable que ces paroles de *Theatre*, et de *Theorein*, qui signifie regarder l'esbattement des jeux, beaucoup devant la structure mesmes des theatres, ont esté desrivées de ce mot *Theos*, qui signifie Dieu. Tant y a que de nos temps, il y a si grand accroissement de difference et de diversité, que maintenant il ne se fait mention quelconque du genre de musique pour enseigner, ne n'y a plus personne qui s'y applique, et qui en face profession, ains tous ceulx qui s'y mettent, s'adonnent à la theatrale pour delecter.

XLII. Mais quelqu'un me pourra dire, Mon

amy, penses tu que les anciens n'y ayent rien adjousté ny rien innové? Je confesse que si, et dis bien qu'ils y ont adjousté voirement de nouvelles inventions, mais avec gravité et honnesteté: car les historiens qui ont escrit de ces choses là, ont attribué à Terpander la nete doriene, parce que les anciens au paravant n'en usoient point en chantant: aussi dit on que la mode mixolydiene a du tout esté inventée depuis, et la mode de la melodie orthiene, le cantique qui se nomme *orthien*, par le trochæe pour sonner à l'arme, et resveiller les courages [1]. Et s'il est vray ce que Pindare dit, que Terpander a esté inventeur des chants que lon chantoit ès festins appellez *Scolia*, il fault bien dire que les anciens ont inventé quelque chose: qui plus est, on tient que Archilocus adjousta les rythmes des trimetres, et la transition et mutation en autres rythmes qui ne sont pas de semblable genre, et la maniere comme il les fault coucher: davantage à luy premier s'attribuent les epodes, les tetrametres, le procritique, et le prosodiaque, et l'augmentation du premier, et par aucuns l'elegie mesme:

[1] Ce passage n'offre aucun sens raisonnable. Méziriac, dit M. Burette, s'est bien apperçu que le texte étoit corrompu en cet endroit, mais il ne tente rien pour le corriger. Philips l'a lu sans doute différemment, on a pris sur lui, comme M. Burette, de corriger le texte à sa maniere. Voici le passage entier d'après ce traducteur Anglais: Even the whole mixolidian mood is a new invention; such were also the orthian manner and the trochæan, not much differing from it, called the signal-giver, because it sounded the signal of battle. Au reste cette version autorise singuliérement la correction adoptée par M. Burette.

oultre cela la tension de l'iambe au pæan montant, et l'heroïque augmenté au prosodiaque et au cretique.

XLIII. Et puis encore que des iambes les uns se prononcent durant le battement, les autres se chantent, ont dit que ce a esté Archilochus qui a monstré tout cela, et que depuis les poëtes tragiques en ont aussi usé, et que Crexus fust le premier qui en transporta l'usage aux chansons bacchanales des dithyrambes : et dit on mesme que ce fut luy premier qui inventa le battement après le chant, parce que tous les anciens battoient les chordes quant et la voix. Aussi attribue lon à Polymnestus toute la mode que lon appelle maintenant *hypolydiene*, et que ce fut luy qui en feit la dissolution et la sortie bien plus grande. Et Olympus celuy à qui on attribue l'invention de la grecque, belle et legale musique, on dit que ce fut luy qui meit en avant le genre de l'harmonie, et des rythmes, le prosodiaque où il y a la loy de Mars, et le chorion, duquel il use fort ès sacrifices de la mere des dieux, et y en a encore qui luy attribuent le Bacchius. Or est-il certain que nul des autres cantiques ne les a [1].

[1] Cette version d'Amyot est très-bonne, et est préférable à toutes les autres modernes. Elle suppose que cet excellent interprète de Plutarque aura lu : δῆλον δ' ἑκάστην τῶν ἀρχαίων μελῶν ὅτι παυτα οὕπως ἔχει. (παυτα ἐξευρήματα, ces nouvelles inventions). Cette leçon est parfaite, et est la conclusion très-juste de la proposition de Plutarque, qui veut prouver qu'il s'est introduit quantité de nouveautés dans la musique; et une preuve

XLIV. Et Lasus Hermionien ayant amené les rythmes aux dithyrambes, et suivy la multiplicité de voix des auboys, en usant de plusieurs sons dispersez çà et là, introduisit une grande mutation en la musique, qui n'estoit pas auparavant. Semblablement Melanippides qui vint après, ne se contint pas en la façon de musique qui estoit en usage, ny Philoxenus aussi, ny Timotheus mesme : car n'ayant la lyre que sept chordes jusques à Terpander Antisseien, il la jetta en plus de sons. Et mesme la façon de sonner du auboys, de simple qu'elle estoit au paravant a esté chantée en façon bien plus diversifiée : car anciennement jusques à ce Melanippides poëte de dithyrambes, les joueurs de auboys prenoient leurs salaires des mains des poëtes, et estoient les poëtes les principaulx acteurs de la musique, et les joueurs de auboys n'estoient que leurs ministres soubs eulx, mais depuis ceste coustume là fut corrompue : à l'occasion dequoy Pherecrates poëte comique introduit la musique en habit de femme, ayant tout le corps deschiré de coups de verges, et la justice qui luy demande la cause pourquoy et comment elle a ainsi esté fouettée, et la poësie [1] luy respond ainsi,

de cette assertion, ajoute-t-il, c'est que l'on voit manifestement qu'il n'y a nuls vestiges de ces nouveautés dans les airs ou les nomes plus anciens que les auteurs de ces innovations. M Méziriac ne s'est point apperçu de cette différente leçon, indiquée par la version d'Amyot. *M. Burette.*

[1] Philips a lu comme Amyot et Xilander : l'interprète Italien Valgulio, a lu, la musique : or il faut lire avec ce dernier : καὶ τὴν

Je le diray, car à le raconter
J'auray plaisir, et toy à l'escouter.
L'un des premiers qui m'ont fait cest excès
Si pitteux, est un Melanippides,
Qui avec douze escorgées battue
M'a fait si lasche, et si molle rendue [1] :
Mais il estoit encore supportable
Au pris du mal qui maintenant m'accable,
Car un certain Cinesias d'Attique,
Maudit des dieux avecques sa prattique,
De tourdions rompus hors d'harmonie
A achevé de rudoyer ma vie.
Son dithyrambe à gauche semble droit,
Comme un bouclier, à l'un et à l'autre endroit.
Encore m'a celuy là moins traittée.
Cruellement, et non pas tant guastée
Comme Phrynis, lequel en me jettant
Son tourbillon, et me pirouettant,
Tournant, virant, trouva douze harmonies
Selon sa mode en cinq chordes [2] garnies,
Mais toutefois celuy là s'il failloit
En un costé, d'autre il le rhabilloit,

μυσικὴν λέγουσιν : parce qu'il ne s'agit pas ici de la musique en général, qui se désigne souvent par le mot ποίησιν, qui en est une partie considérable, mais il s'agit uniquement de la musique harmonique, μυσικὴν.

[1] Mèziriac corrige très-bien ces deux vers mal rendus par Amyot : voici ceux de Méziriac.

Qui m'a premier sur douze nerfs tendue.
Et m'a si lâche et si molle rendue.

[2] Corrigez et lisez : sept cordes ; ἐν ἑπτὰ, au lieu de ἐν πέντε, d'après la savante conjecture de M. Burette.

Timotheus après (ma bonne dame)
M'a dechirée à oultrance plus qu'ame,
J'entens celuy qui natif de la ville
De Milet m'a fait des maulx mill' et mille,
Et a passé à me grever tous ceulx
Qui m'ont esté jamais plus oultrageux,
En amenant sa fade fourmilliere
De ses fredons mal plaisante maniere :
Si par chemin seule il me rencontroit
De mes habits il me desaccoustroit,
En me liant avecques douze chordes.

XLV. Et Aristophanes le poëte comique fait aussi mention de Philoxenus, et dit qu'il avoit introduit les chansons aux danses rondes, et fait ainsi parler la musique,

Avec ses chants hyperboleiens,
Niglariens et hexarmoniens,
Comme il les nomme, il m'a toute remplie
De fainte voix, laschée, amollie,
Comme une rave [1].

Les autres comiques semblablement ont aussi blasonné les modernes qui ont ainsi deschiqueté en passages diminuez, et decouppé en petits morceaux la musique.

XLVI. Mais qu'elle ait pouvoir et efficace grande, soit à dresser, soit à tordre et depraver les mœurs et les institutions, Aristoxenus l'a bien monstré [2] :

[1] ῥάφανος, un chou; c'est ainsi que les Athéniens nommoient cette espèce de légume.

[2] Amyot, observe M. Burette, a fort mal rendu le sens de ce passage, sur lequel cependant il a échappé à la sévère critique de Méziriac. Voyez la traduction de M. Burette.

ca

car il dit, que de son temps Telesias Thebain avoit esté de sa jeunesse instruit et nourry en la meilleure sorte de musique, et y avoit appris des plus estimez cantiques et motets, comme entre autres de ceulx de Pindarus, de Dionysius le Thebain, et de ceulx de Lamprus, de Pratinas, et des autres poëtes lyriques, qui ont esté excellents pour bien toucher la lyre : et avoit aussi appris à fort bien jouer du auboys, et suffisamment exercité en toutes autres parties de la science. Quand il eut depuis passé la fleur de son aage, il fut tellement surpris et deceu de ceste theatrale musique ainsi diversifiée, qu'il mesprisa le beau et bon style des anciennes musiques et poësies, auquel il avoit esté nourry, pour apprendre celles de Timotheus et de Philoxenus, et encore entre les autres celles où il y avoit plus grande diversité et plus de nouveauté : et que s'estant mis à composer les chansons selon les difrents styles à la mode de Pindarus, et à celle de Philoxenus, il ne peult jamais rencontrer à la mode de Philoxenus, et que la cause en fut bonne nourriture et droicte instruction qu'il avoit eu de son enfance.

XLVII. S'il y a doncques homme qui veuille bien et avec droit jugement user de la musique, qu'il imite l'ancienne manière, mais cependant qu'il la remplisse encore des autres sciences, et qu'il apprenne la philosophie pour le conduire comme par la main : car c'est elle qui peut juger quelle sorte de carmes est convenable à la musique, et quelle luy est utile. Par ce qu'il y a trois genres

principaux, esquels universellement est divisée toute la musique, le diatonique, chromatique et l'harmonique il, fault qu'il sçache la poësie, laquelle use de ces genres là, et qu'il ait quant et quant attaint la suffisance de sçavoir exprimer et coucher par escrit ses inventions poëtiques [1].

XLVIII. Premierement doncques il fault penser que toute la science de musique est une accoustumance, sans sçavoir encore à quelle fin il fault apprendre chasque chose que lon monstre à celuy qui apprend, après cela il fault aussi penser qu'à cest apprentissage et institution là on n'adjouste pas promptement l'enumeration des modes et manieres de la musique, ains la pluspart apprennent sans discretion temerairement, ce qui semble bon, et qui plaist à celuy qui apprend, ou à celuy qui enseigne, comme les Lacedæmoniens par le passé, les Mantiniens, et les Palleniens choisissoient une des modes entre autres, ou bien peu en nombre, lesquels ils estimoient estre propres et convenables à la reformation et correction des mœurs, et n'usoient que de ceste musique là.

XLIX. Ce qui pourra clairement apparoir si lon enquiert et considere ce que chasque science prend pour son subject à traitter : car il est certain que le genre [2] harmonique est celuy qui concerne et qui donne connoissance des intervalles, des com-

[1] Amyot a sauté une phrase entière qui termine ce chapitre dans le grec. Restituez-la d'après M. Burette.

[2] C'est une faute d'Amyot, lisez avec Méziriac: la science harmonique est celle qui, etc.

posez, des sons, des tons, et des mutations de ce qu'ils appellent *hermosmenon*, c'est à dire, bienseant et convenable, et ne luy est pas possible de passer plus avant [1] : tellement qu'il ne fault pas requerir d'elle, qu'elle donne la cognoissance, et qu'elle puisse discerner, si le poëte a bien pris proprement et accomodeement pour exemple en musique, la mode hypodoriene en son entrée, ou la mixolydiene et la doriene à son yssue, ou bien la phrygiene, ou l'hypophrygiene au milieu, car cela n'appartient point à la matiere du genre [2] harmonique, et a besoing de beaucoup d'autres choses: car s'il ne cognoit bien la force de la proprieté, ny le genre chromatique, ny l'harmonique, il ne viendra jamais à avoir la puissance parfaitte de la proprieté, selon laquelle les mœurs du poëme se monstrent [3] : car cela est l'office et le chef-d'œuvre de l'ouvrier : car il est manifeste que autre est la voix du composé, et autre celle du chant qui est dressé en ce composé là, de laquelle traitter et enseigner n'appartient pas à la faculté du genre harmonique [4] autant en fault il aussi dire touchant

[1] Amyot et Xilander n'ont rien compris à ce passage. Il faut les corriger d'après M. Burette. Philips a très-bien rendu cet endroit.

[2] Amyot confond le genre harmonique avec la science harmonique, qui est la musique même : aussi Philips traduit-il par le mot, *musick*.

[3] Amyot, suivant la remarque de Méziriac, n'a point entendu ce passage : corrigez d'après M. Burette.

[4] Amyot ne saisit nullement ici le sens de son auteur : sa traduction ne s'entend pas.

le rythme : car nul rythme ne viendra avec la cognoissance et puissance de la parfaitte proprieté en soy.

L. Car ce que nous appellons *propre*, c'est tousjours eu esgard et le referant aux mœurs, dequoy nous disons que la cause est en la composition ou mixtion, ou en tous les deux ensemble, comme ce qu'Olympus a mis le genre harmonique en la mode phrygiene, meslé avec le pæon epibate : car ce commancement là a engendré ce que nous appellons *les mœurs* en la loy et cantique de Minerve : car estant la melodie et le rythme artificiellement adjoustée, et estant transmué le rythme seulement, et mis un trochée au lieu d'un pæon, de là fut composé le genre harmonique d'Olympus. Et neantmoins demourant le genre enarmonique et la mode phrygiene, et oultre cela encore tout le composé, les mœurs ont receu une grande alteration : car l'harmonie qui est en ceste loy de Minerve est bien differente en mœurs du commun usage.

LI. Si doncques à celuy qui seroit expert en la musique estoit encore joint le jugement et la faculté de juger, il est certain que celuy là seroit un parfait ouvrier et maistre passé en la musique : car celuy qui sçait la mode doriene sans sçavoir juger et discerner la proprieté, il ne sçaura ce qu'il fera, ny ne conservera pas les mœurs, attendu que lon doubte mesme des modulations dorienes, à sçavoir si elles appartienent à la matiere harmonique ou non, comme quelques uns des Doriens

le pensent. Pareille raison y a il de toute la science rythmique, car celuy qui sçait le pæon ne sçaura pas incontinent la proprieté de son usage, par ce que lon doubte mesme des façons de rythmes pæoniques, à sçavoir si la matiere rythmique en peult donner le jugement et la cognoissance : ou si, comme quelques uns disent, elle ne s'estend pas jusques à là : il fault doncques qu'il y ait pour le moins deux cognoissances en celuy qui veult faire discretion et juger entre le propre et l'estrange : premierement celle des mœurs pour lesquelles toute la composition est faitte, et puis des parties dont la composition est constituée. Cela doncques suffise, pour monstrer que ny l'harmonique, ny la rythmique, ny aucune de celles facultez de la musique ; que lon nomme *particulieres*, n'est suffisante de soy mesme seule pour juger des mœurs et des autres qualitez.

LII. Comme ainsi soit doncques que le hermosmenon, comme qui diroit le bien seant, se divise en trois genres egaux, les grandeurs des composez, les puissances des sons, et les puissances aussi des tetrachordes, les anciens n'ont traitté que d'un seul [1] : car ceulx qui ont esté devant nous, n'ont consideré et escrit ny du chrome, ny du diatone, ains seulement de l'enarmonien, et de celuy là encore en une seule grandeur de composé, qui s'ap-

[1] Cette traduction n'est pas exacte, et prouve qu'Amyot n'étoit pas très-versé dans la musique des anciens. Philips est conforme dans sa version à celle de M. Burette, qu'il faut consulter.

pelle *diapason*, l'octave : et du chrome, ils en estoient en different, et presque tous s'accordoient à dire, qu'il n'y avoit que celle harmonie seule.

LIII. Parquoy jamais n'entendra ce qui appartient à la matiere harmonique celuy qui aura penetré jusques à celle cognoissance, ains appert qu'il fault qu'il suive et les particulieres sciences, et le corps aussi total de la musique, et encore les mixtions et compositions des parties : car celuy qui n'est que harmonique et confiné en un certain genre seulement. A parler doncques en general universellement, il fault que et le sentiment exterieur, et l'entendement interieur, aillent et se rencontrent ensemble au jugement des parties de la musique, et non pas que l'un previenne et aille devant, comme font les sentiments qui sont trop vistes et precipitez, ny aussi demeure derriere, comme font les tardifs et difficiles à emouvoir : mais il advient aucunefois en quelques sentiments l'un et l'autre ensemble, qu'ils se hastent et demeurent à cause d'une naturelle inegalité qu'ils ont. Il fault doncques oster au sentiment et retrencher ce qu'il y aura de trop, à fin qu'ils marchent ensemble.

LIV. Car il est necessaire qu'il y ait tousjours trois choses, pour le moins, qui se rencontrent ensemble en l'ouye, le son, le temps, et la syllabe, ou la lettre : et adviendra que du chemin selon le son, se cognoistra le hermosmenon, le bien proportionné : du chemin selon le temps, le rythme, et du chemin selon la lettre ou la syllabe, ce qui

s'appelle *les mœurs* [1] : et quand ils marchent ensemble, il est force qu'il se face rencontre du sentiment, aussi est il manifeste que le sentiment ne pouvant separer et discerner chascune de ces trois choses, et les suivre et accompagner particulierement, il est impossible qu'il puisse cognoistre ne juger ce qu'il y a de bien ou de mal en chascune particuliarité [2].

LV. Premierement doncques il fault cognoistre de la continuation, car il est necessaire qu'il y ait en la puissance et faculté de juger une continuation, par ce que le bien et le mal ne sont pas determineement en tels sons, ou en tels temps, ou en telles lettres, mais en la suitte et continuation d'icelles, d'autant que c'est une mixtion de parties qui ne peuvent estre conjoinctes en usage [3] : et quant à la suitte, cela suffise.

LVI. Après cela il fault considerer que les hommes sçavants maistres en la musique ne sont pas encore suffisans pour en juger : car il est impossible d'estre parfaict musicien, et parfaict juge des parties qui semblent estre de la totale musique, comme de la science des instruments, et du chant, et de l'exercitation des sentiments, je dis de celle qui tend à l'intelligence de sçavoir cognoistre l'hermosmenon, le bien proportionné, et du rythme, et oultre cela de la matiere rythmique et harmonique,

[1] Le sens que présente cette traduction, n'est pas fort clair. Philips a traduit plus exactement, et M. Burette y est conforme.

[2] Ce n'est pas là le sens; voyez la version de M. Burette.

[3] Voyez l'observation sur le chapitre LV.

et de la speculation touchant le battement et la diction, et s'il y en a encore quelques autres.

LVII. Et pour quelle cause il est impossible d'estre bon juge et apte à juger d'icelles par elles mesmes : il nous fault tascher à l'entendre premierement, parce que des choses qui nous sont proposées à juger, les unes sont parfaittes, les autres imparfaittes : parfaittes comme chasque œuvre poëtique qui est ou chantée ou jouée avec les auboys, ou sonnée sur la cithre, et puis l'interpretation que lon appelle *desdits poëmes*, comme le jeu des flustes ou le chant, et autres semblables imparfaittes, celles qui tendent a celles là, et qui sont pour celles là, comme sont les parties de celle que lon appelle *interpretation*. Secondement de la poësie : car elle en est aussi, parce aussi bien pourroit on juger en oyant le joueur, si les auboys sont d'accord ou non, et si le langage en est clair, ou au contraire : et chascune d'icelles choses est partie de l'interpretation des auboys, non pas la fin, ains qui se fait pour la fin : car les mœurs de l'interpretation se jugeront de là, et des causes semblables, si elles auront esté bien accommodées, propres au poëme composé, que l'agent aura pris à traitter, exprimer et interpreter : pareille raison y a il aussi des passions qui seront signifiées dedans lesdits poëmes par la poësie.

LVIII. Les anciens doncques, comme ceulx qui principalement faisoient compte des mœurs, preferoient et estimoient davantage la façon de la musique grave, non curieuse ny affettée. Car on

dit que les Argiens mesmes ordonnerent punition certaine alencontre de ceulx qui offenseroient contre la musique, et condemnerent en une bonne amende celuy qui le premier usa [1] de sept chordes, et qui se meslá d'user de la mode mixolydiene. Mais Pythagoras, ce grand et venerable personnage reprouvoit le jugement de la musique qui se fait par le jugement de l'ouye [2] : car il disoit que la vertu d'icelle estoit une intelligence bien subtile et bien deliée, et pourtant ne la jugeoit il point par l'ouye, ains par l'harmonie proportionale, et estimoit que c'estoit assez d'arrester la cognoissance de la musique jusques au composé du diapason.

LIX. Là où les musiciens d'aujoud'huy rejettent et desestiment totalement le genre qui est le plus beau, et dont les anciens pour sa gravité, faisoient plus de compte [3], et sont si lasches et si paresseux qu'ils disent que la diese harmonique, ne donne apparence quelconque des diversitez de voix qui tombent soubs le sentiment de l'ouye, et la bannissent de tout poinct de la modulation du chant, disant que ceulx qui en ont escrit, ou qui en ont

[1] Grec: usa chez eux, de sept chordes....

[2] M. l'abbé Roussier, connu par son goût pour l'excellente musique, et par ses recherches sur celle des anciens, traite d'*ouvrier-musicien*, celui dont les ouvrages ne peuvent être jugés sûr des principes, qui n'a pour opérer que son oreille, son expérience bornée, l'instinct et des réminiscences.

[3] Il y a ici une partie de la phrase d'omise par Amyot. Restituez-la, d'après M. Burette.

autrefois usé, estoient des resveurs : et pour prouver que leur dire soit veritable, ils pensent apporter une bien forte demonstration, que la grosserie hebetée de leur sentiment, comme si tout ce qui fuit leur sentiment, et qu'ils ne sentent point, devoit incontinent estre hors de la nature et de toute subsistance, et du tout inutile. Et puis ils maintienent qu'elle ne se peult prendre en consonance de voix, comme font le ton et le demy ton, et autres semblables intervalles.

LX. Et cependant ils ne se donnent pas garde que par ignorance ils pourroient doncques aussi chasser la tierce magnitude, la quinte et la septieme, dont l'une est de trois, l'autre de cinq, l'autre de sept dieses : et generalement ils rejetteroient, et reprouveroient tous les intervalles qui sont non pairs, comme inutiles, pource que nul d'iceulx ne se peult prendre en accord ny consonance : car ce sont ceulx que la plus petite diese mesure en nombre non pair : à quoy il ensuit necessairement que nul compartiment et partition de tetrachorde n'est utile, sinon celle seule, là où lon use de tous intervalles pairs, et celle là est celle du syntone, diatone, et tonien chrome.

LXI. Ce que dire ou penser seroit à faire à gents qui contrediroient non seulement à ce qui apparoist manifestement, mais aussi qui se repugneroient à eulx mesmes : car eulx usent plus que nuls autres de telles partitions de tetrachordes, là où tous les intervalles sont ou non pairs, ou ont proportions

de non pairs : car ils feignent et amollissent tous les lichanos, et les paranetes, et laschent aussi un peu les sons et notes mesmes qui sont stables et fermes par je ne sçay quel intervalle, où il n'y a point de raison, relaschans aussi les tierces et les paranetes, estimants que cest usage de composez soit le plus louable, là où la plus part des intervalles sont sans raison ny proportion, estants relaschez non seulement les sons qui naturellement se peuvent remuer, mais aussi ceulx qui sont immobiles, comme il est tout manifeste à ceulx qui ont le sentiment assez exercité pour sentir et juger telle chose.

LXII. Or que la musique soit bien seante et convenable à un grand et vaillant homme, le gentil Homere nous l'a bien donné à cognoistre : car pour nous monstrer comment elle est utile à plusieurs choses, il fait qu'Achilles cuit et digere sa cholere contre Agamemnon par la musique, qu'il avoit apprise de son très sage gouverneur Chiron :

Ils l'ont trouvé, comme il se soulassoit
Avec sa lyre, où son temps il passoit,
Fort douce, belle et proprement ouvrée,
Manche d'argent, qu'il avoit recouvrée
Pour son butin au sac d'Eétion,
Ville par luy mise à destruction.
Il en donnoit à son cœur alaigresse,
Chantant dessus la gloire et la prouësse
Des demy-dieux, et vaillants chevaliers [1].

[1] Iliad. IX, 186. Nous n'avons pas besoin de rétrograder dans l'antiquité pour trouver le nom d'un héros non moins célèbre

Note de là, et apprens, ce dit Homere, comment il fault user de la musique : car il chantoit dessus les glorieux faicts des vaillans hommes, et les gestes des demy dieux : cela estoit convenable à Achilles, fils du très juste Peleus. Et davantage Homere enseigne aussi le temps propre et convenable, ayant trouvé une occupation et exercice bien seant à homme de guerre et d'execution, il ne participoit neantmoins alors point aux hazards et perils de la guerre, pour le courroux qu'il avoit conceu alencontre du roy Agamemnon : si pensa Homere qu'il estoit convenable que ce grand et heroïque personnage Achilles aguisast son courage par ces très belles chansons, à fin que son cœur fust tout prest pour la saillie et escarmouche qu'il devoit faire bien tost après, ce qu'il faisoit en rememorant les hauts faicts d'armes qui avoient esté faicts par le passé. Telle estoit l'anciene musique, et à telles choses utile, car nous sçavons que Hercules et Achilles, et plusieurs autres tels grands et vaillants personnages ont usé de la musique, laquelle Achilles avoit apprise du bon et sage Chiron avec la justice et la medecine.

LXIII. En somme, l'homme de bon jugement estimera, que ce n'est point la faulte des sciences, s'il y en a qui en usent mal [1]. Parquoy si quelqu'un

par sa lyre que par son épée. L'Achille de nos jours sçavoit charmer ses loisirs, se faire craindre de ses voisins, doubler sa population, et porter ses économies au quadruple de ses revenus.

[1] Amyot a omis le second membre de cette phrase, qu'il faut rétablir d'après la version de M. Burette.

dès sa jeunesse aura esté bien appris et institué en la musique, il approuvera et recevra ce qui y est de louable et honneste, blasmera et rejettera aussi ce qu'il y aura de contraire : et non seulement en la musique, mais aussi en toutes autres choses, et se retirera de toute indigne et deshonneste action, recevant de la musique le plus grand et le plus doux contentement qui sçauroit estre, et pourra estre cause d'un très-grand bien, tant à luy qu'à tout son païs, n'usant ny de faict ny de parole aucune qui ne soit bien seante et convenable, gardant par tout et en toutes choses, ce qui est bien seant à une honneste personne.

LXIV. Et que les villes et citez les mieulx policées et regies par meilleures loix, ayent tousjours eu soing de la genereuse et bonne musique, on en pourroit alleguer plusieurs tesmoignages, mesmement celuy de Terpander, qui jadis appaisa la grande sedition qui fut en Lacedæmone, et Thales le Candiot que lon dit estre par le commandement de l'oracle d'Apollo allé en Lacedæmone, là où il garentit les Lacedæmoniens, et les delivra de la pestilence qui les travailloit grandement, et ce par le moyen de la musique, ainsi que l'escrit Pratinas ; et Homere mesme dit, que les Grecs appaisoient la pestilence, qui les oppressoit, par la musique, disant ainsi,

Les fils des Grecs le courroux appaisoient
Du clair Phœbus, par ce qu'ils ne faisoient
Que tous les jours ses louanges chanter,
Et de beauté supreme le vanter,

TAYLOR INST. OXFORD

Pæan qui l'arc à faute point n'enteze
Son cœur oyant luy en tressailloit d'aise.

LXV. J'Allegue ces vers là, nostre bon maistre, pour le couronnement, et la fin de nostre discours de la musique, attendu que toy le premier nous a donné à entendre la force et puissance d'icelle par ces mesmes vers : car à la verité le premier et le plus louable effect d'icelle est la recognoissance et action de graces envers les dieux. Et le second après est une purifiée temperature, et bien composée et accordée constitution de l'ame. Ces paroles dittes, Soterichus y adjousta : « Voilà, mon bon « maistre, les discours de la musique qui se peu« vent tenir après la table [1] ».

LXVI. Si fut Soterichus prisé et estimé de ce qu'il avoit discouru : car il monstra bien et à la vehemence de sa voix et à son visage, qu'il avoit affection grande et bien estudié en la musique : et mon maistre après les autres dit, Je louë encore outre le demourant cela en vous deux, que l'un et l'autre a bien sçeu garder et tenir son reng, car Lysias nous a festoyez de ce qui est propre et convenable à un joueur de cithre, qui n'a rien plus que le jeu de la main : et Soterichus nous a enseigné ce qui concerne l'utilité qui en procede, et la speculation, l'usage, et la force et puissance, dont il nous a opulentement et plantureusement traittez.

[1] Amyot a lu ἐπικυλικείους λόγους, et cette leçon est préférable à celle des éditions.

LXVII. Et croy que tous deux m'ont, de propos deliberé, laissé la commission d'attirer la musique aux bancquets et festins, car je ne les veulx point condemner de timidité, comme s'ils avoient eu honte de ce faire. Mais s'il y a endroit de la vie des hommes où elle soit utile et plaisante, c'est principalement aux festins, comme dit le bon Homere,

> Le chanter est et danser delectable,
> Proprement deu à la fin de la table.

Si ne fault il pas penser qu'il l'ait estimé utile seulement, pour resjouir et delecter la compagnie, car il y a bien une plus haulte et plus profonde intelligence qui est cachée dessoubs ces vers là parce qu'il a amené la musique au temps propre et opportun pour faire grand profit et grand secours aux hommes, j'entends aux bancquets et assemblées des anciens, là où il estoit expedient de l'introduire pour divertir et temperer la force du vin, ainsi comme quelque part dit nostre Aristoxenus, parce que le vin fait chanceller et bransler l'ame et le corps de ceulx qui en usent immodereement, et la musique par l'ordre, l'accord et la mesure qui est en elle, les addoulcit et les ramene en une temperature toute contraire. Parquoy Homere dit, que les anciens ont usé opportunement de ce moyen là, et du secours pour les addoulcir et rasseoir.

LXVIII. Mais ce qui est le principal, mes compagnons, et qui rend la musique plus venerable, a esté par vous omis: car Pythagoras, Archytas,

Platon, et tous les autres anciens sages tiennent, que le mouvement des cieux, et la revolution des astres ne se fait point sans musique, parce qu'ils disent que Dieu a fabriqué toutes choses par accord et harmonie : mais il seroit maintenant importun de plus allonger ce propos là, et est chose très-saincte et très-musicale, que de sçavoir à toute chose donner le moyen et la mesure qu'il est requis.

LXIX. Cela dit, il commancea à entonner un hymne, et après avoir offert et respandu du vin à Saturne et à ses enfants, et à tous les dieux, mesmement aux muses, il donna congé à toute la compagnie.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

SUR LA TRADUCTION SUIVANTE.

Voici la manière dont M. Burette rend compte de son travail sur ce dialogue de Plutarque. « Il s'agit, dit ce savant Académicien, de faire connoître plus particulièrement les Musiciens Grecs allégués en fort grand nombre par Plutarque; sans oublier d'expliquer aussi plusieurs point d'antiquité, liés au principal sujet de ce dialogue; et ce doit être la matière d'autant de remarques historiques. De plus, il est essentiel de corriger ou de rétablir dans le texte de l'Auteur plusieurs passages altérés, tronqués ou totalement corrompus, et par-là très-capables d'y répandre l'obscurité; ce qui demande à être appuyé de plusieurs notes critiques. Il s'agit enfin d'éclaircir, et de faire bien entendre à un lecteur déjà suffisamment informé de la musique moderne, ce qu'elle a de commun avec l'ancienne, dont le système étoit fort différent à plusieurs égards, et dont

les termes sont aujourd'hui presqu'entièrement ignorés de la plus part de nos musiciens; ce qui ne peut s'exécuter que par des remarques dogmatiques.

J'ai tâché de remplir le premier article de ce projet par des recherches exactes et curieuses, non-seulement sur les antiquités de la musique en général, mais plus spécialement encore sur les vies et les ouvrages de plus de soixante et dix Poëtes-Musiciens, dont Plutarque fait ici mention.

A l'égard de la seconde tâche que je me suis imposée, et qui roule sur les corrections du texte de mon auteur; outre celles dont je suis redevable à mes propres conjectures, à la sagacité de Méziriac ou de quelques autres, et aux diverses leçons recueillies dans les éditions de Francfort et de Paris, et tirées des Mss. d'Alde, de Bongar, de Petau, de Turnèbe et de Vulcob; j'ai conféré moi-même ce texte sur trois Mss. grecs de la Bibliothèque du Roi, qui sont les seuls de cette bibliothèque, où se trouve ce dialogue, et dont le plus ancien en parchemin, cotté 1860,

est du XIIIe siècle; et les deux autres, en papier, cotté 2179 et 2717, sont du XVIe siècle.

Quant aux remarques dogmatiques, qui forment le IIIe article de mon plan, elles pourroient, étant réunies et rangées dans l'ordre le plus méthodique et le plus naturel, composer une théorie de l'ancienne musique ».

Telle est l'étendue du plan que s'étoit proposé M. Burette, et qu'il a exécuté à la satisfaction de tous les savans. On s'est fait un devoir d'enrichir cette édition d'un travail aussi précieux : c'est toujours M. Burette qui parle dans les notes et dans les observations, soit qu'on les présente par extrait, par analyse ou dans leur entier : on s'est permis seulement quelques changemens peu considérables, et dont on a soin de prévenir, en indiquant les motifs et les autorités, et on a élagué tout ce qui n'est point essentiel au développement de ce dialogue, afin de se circonscrire exactement dans les bornes de cette édition. La traduction d'Amyot est

défectueuse à beaucoup d'égards, et en exigeoit absolument une autre ; c'est ce qui a déterminé à joindre la traduction de M. Burette à celle du premier traducteur de Plutarque.

DIALOGUE DE PLUTARQUE SUR LA MUSIQUE.

Traduit en François, avec des Notes et des Observations, par M. BURETTE.

INTERLOCUTEURS DU DIALOGUE.

ONESICRATE, SOTÉRIQUE, LYSIAS.

LA femme de Phocion surnommé l'*homme de bien*, disoit que sa plus riche parure étoit son mari toujours général d'armée [1]. Pour moi je regarde comme l'ornement le plus précieux, non-seulement de ma personne, mais de tous ceux qui m'appartiennent, la sérieuse attention de mon précepteur

[1] Plutarque dit la même chose dans la vie de Phocion, (chapitre XXVIII, Tome VI, p. 284). Phocion en effet fut élu quarante-cinq fois capitaine général. Il commandoit encore les Athéniens à l'âge de 80 ans. Dans les deux passages l'auteur emploie à peu-près la même expression: dans la vie, il dit... στρατηγῶν Ἀθηναίων; et ici, τὰ Φωκίωνος στρατηγήματα. Ce second passage a besoin du premier pour être bien entendu. στρατηγῶν, est un commandant, un général d'armée: στρατηγήματα, la charge, les fonctions de commandant, de général; les généralats. Au reste cette ressemblance d'expression peut fournir une nouvelle preuve, que Plutarque est véritablement auteur de ce dialogue.

Onésicrate à cultiver les lettres. En effet, si d'un côté, nous savons que les exploits les plus éclatans des grands capitaines sont capables de sauver des périls les plus pressans, quelques troupes, quelque ville, quelque nation, et cela sans rendre meilleurs ces soldats, ces citoyens, ces compatriotes : nous trouvons de l'autre, que l'érudition, qui fait l'essentiel du bonheur, et qui est la source de la prudence, devient par-là d'une utilité qui ne se borne pas au bien particulier d'une famille, d'une ville ou d'un état, mais qui s'étend à tout le genre humain. Ainsi donc, plus la science, par l'avantage qu'on en recueille, l'emporte sur les talens militaires, plus elle merite qu'on ait soin d'en renouveller le souvenir.

II. Le second jour des saturnales, Onésicrate [1] donna un festin, où il invita quelques amis très-versés dans la musique. C'étoient Lysias, l'un de ceux qui recevoient pension de lui [2], et Sotérique

[1] Il est parlé, dans les Propos de table, d'un Onésicrate, médecin, (Liv. V, quest. V, Tome XVIII, p. 236). Il seroit assez vraisemblable que ce fût chez ce médecin que se donna le repas dont il s'agit ici, et où l'un des interlocuteurs est un nommé *Sotérique*, d'Alexandrie, qui paroît ici sur la scène d'autant plus à propos, que Plutarque arrivoit nouvellement de cette capitale d'Egypte.

[2] *σύνταξις*, se prend ici pour une pension, une gratification, que les Grecs d'un rang distingué faisoient à leurs clients, à leurs créatures, à ceux dont ils se déclaroient protecteurs, à ceux dont ils recevoient des services. Cela répondoit, en quelque sorte, à ce qui étoit connu chez les Romains sous le nom de *Sportula*.

d'Alexandrie. Après les cérémonies religieuses pratiquées en pareille occasion, Onésicrate s'adressant aux convives : ce n'est point au milieu d'un repas qu'on doit, leur dit-il, rechercher quelle est la cause de la voix humaine [1]. Cette question, pour être discutée, demande une sorte de loisir, où règne plus de sobriété. Mais puisque les meilleurs grammairiens définissent la voix, un air que la percussion rend sensible à l'ouïe, et qu'examinant hier en quoi consiste la grammaire, nous trouvâmes que c'est un art, qui enseigne à exprimer par des traits ou des lignes les divers sons de la voix, et qui les met en réserve pour la mémoire; voyons quelle est, après la grammaire, la seconde science à laquelle il convient le mieux de traiter de la voix.

III. J'ESTIME, pour moi, que c'est la musique. Car c'est un acte de piété, et l'un des principaux devoirs des hommes, de chanter les louanges des dieux, qui par une grace particulière, leur ont accordé à eux seuls l'usage d'une voix articulée; et c'est aussi ce qu'Homère a bien fait connoitre par ces vers, où il dit, « que les Grecs passerent la « journée à se rendre Apollon propice, en lui chan- « tant une belle hymne, où ils celébroient sa puis- « sance, et que ce dieu les écoutoit avec plaisir [2] ».

[1] Voyez les Essais de Physique de Claude Perrault, Tome II, pag. 141 et suiv. Voyez aussi les Mémoires de M. Dodart, dans les recueils de l'Académie des Sciences pour les années 1700, page 238, et 1707, pages 136 et 388.

[2] Iliad. I, 472. M. Burette ne présente ici que le sens de ces vers défigurés dans Amyot, et très-bien rendus par Philips,

Vous autres donc qui êtes initiés à la musique, rappellez à la compagnie, qui le premier a fait usage de cet art, comment il s'est accru et perfectionné avec le temps, quels ont été les plus célèbres de ceux qui en ont fait profession, enfin, quelles et combien grandes sont les utilités qu'on en tire.

IV. Ainsi parla Onésicrate; et Lysias lui répondant: Vous proposez, dit-il, une question qui a déjà fait le sujet des recherches de plusieurs savans. La plupart des platoniciens et les plus habiles péripatéticiens se sont appliqués à traiter de l'ancienne musique, et à montrer comment elle s'est corrompue. Ceux qui ont excellé dans la grammaire et dans l'harmonie [1], ont encore approfondi avec beaucoup de soin cette matière. Mais ils sont peu d'accord entr'eux dans ce qu'ils ont écrit.

auteur de la traduction anglaise de ce Traité : voici sa traduction.

With sacred hymns and songs that sweetly please,
The Grecian youth all day the gods appease:
Their lofty pæans brigth Apollo hears,
And still the charming sounds delight his ears.

[1] La grammaire a grande liaison avec la science harmonique, et ne peut s'en passer. Elle y tient infiniment par celle de ses parties qu'on nomme *prosodie*, et Plutarque a grande raison d'associer ici les grammairiens aux musiciens: sans compter que l'un et l'autre de ces arts, comme il l'a observé dans son exorde, ont la voix pour objet.

L'expression employée ici par Plutarque est toute poëtique, οἱ ἐπ' ἄκρον παιδείας ἐληλακότες, ceux des grammairiens et des musiciens qui ont poussé leur course jusqu'au sommet, jusqu'au faîte de l'érudition en l'un et l'autre genre. Plutarque possédoit parfaitement tous les poëtes grecs, et se les étoit rendus fami-

V. HÉRACLIDE [1], dans son Recueil touchant la musique, dit qu'Amphion, fils de Jupiter [2] et d'Antiope, instruit par son pere inventa le jeu de la cithare [3], et la poësie, dont le chant convient à cet instrument : ce qu'il prouve par un Registre conservé à Sicyone [4], d'après lequel il nomme les prêtresses, les poëtes et les musiciens d'Argos. Il ajoute qu'en ce même tems Linus [5], de l'île d'Eubée com-

liers par une lecture assidue. Il avoit sans doute en vue cette expression d'Empedocle, σοφίας ἐπ' ἄκροισι θαμίζειν, se promener fréquemment sur les sommets de la sagesse et de la philosophie.

[1] Héraclide de Pont. Sa démarche grave et composée a fait équivoquer sur son surnom de *Pontique*. On l'appelloit Héraclide *Pompique*. Il ne nous reste aucun des Traités de ce philosophe : il en avoit composé un très-grand nombre, dont quelques-uns sur la musique.

[2] Amphion acquit cette réputation, en fait de musique, pour avoir mis en vogue le mode lydien, et pour avoir ajouté trois nouvelles cordes aux quatre anciennes qui composoient avant lui la lyre, ou la cithare. (Pausanias, IX, 5). Tatien et Philostrate, ainsi que Plutarque, rangent Amphion parmi les écrivains plus anciens qu'Homère.

[3] τὴν κιθαρῳδίαν. Voyez sur la figure de la cithare, et sur ce qui la distingue de la lyre, la description que je donne de ces deux instrumens dans les Observations.

[4] Voyez les Observations.

[5] Ce Linus est le plus ancien des Grecs de ce nom, dont il soit parlé. Il étoit de Chalcide, ville de l'île d'Eubée. On est peu d'accord sur sa généalogie. Voyez ce qu'ont recueilli sur Linus J. N. Loensis, dans ses Epiphyllides ou Grapillures, (X, 3, au cinquième Tome du *Thesaur. critic.* de Gruter), et M. Fabricius, (dans sa Bibliothèque grecque, Tome I, page 95). Ce Linus reçut (selon Censorin. *in Frag. cap.* 12) d'Apollon son pere la lyre à trois cordes de lin. Il y substitua des cordes à

posa des chants plaintifs, qu'Anthès [1], originaire d'Anthédon en Béotie, fit des hymnes [2], et que Piérius [3], natif de Piérie, fit des poëmes sur les Muses. Il dit, outre cela, que Philammon, de Delphes [4], chanta en vers la naissance de Latone, et celle de Diane et d'Apollon, et qu'il fut le premier qui établit des chœurs de danse et de musique [5] autour du temple de Delphes.

boyau beaucoup plus harmonieuses. Le Dieu irrité lui ôta la vie. (Eustath. *in Iliad. lib.* 18, p. 1163, *Lin.* 57. *edit. Rom.*)

[1] On ne sçait, quant à ce poëte-musicien, que ce qu'en dit ici Plutarque.

[2] Ces hymnes étoient de différentes espèces, suivant la variété de leurs sujets. On en compte jusqu'à huit, qu'on peut voir chez le savant Ezéch. Spanheim, dans sa préface, et dans ses notes sur Callimaque : cette matière y est traitée à fond.

[3] Les auteurs qui ont parlé de ce poëte-musicien, le nomment tous *Piérus*, à l'exception de Plutarque. Pausanias (IX, 29), nous apprend que ce Piérus étoit Macédonien, et avoit donné son nom à une montagne de Macédoine, et qu'étant venu à Thespies, ville de Béotie, il y avoit établi le culte des neuf Muses. On dit même que ce Piérus eut neuf filles, auxquelles il imposa les noms des neuf Muses, connues aussi sous celui de *Piérides*.

[4] Philammon étoit frere jumeau d'Autolyque aïeul maternel d'Ulysse, et connu par la subtilité de ses larcins. Ils étoient fils de la nymphe Khione ou Philonide. La beauté de cette nymphe la fit aimer d'Apollon et de Mercure en un même jour : et de ces amours naquirent au bout de neuf mois les deux jumeaux que je viens de nommer. Philammon tenoit de son pere le talent de la poësie et celui de la musique. (Ovid. *Metam. lib. II, vers.* 317), faisant valoir l'un et l'autre par l'agrément de sa voix, qu'il accompagnoit des sons de sa lyre. Tatien le fait fleurir avant Homère.

[5] Voyez *Euseb. Chron. ann.* 733.

VI. Le même auteur écrit encore que Thamyris [1], Thrace de nation, eut la voix la plus sonore et la plus mélodieuse de son tems; en sorte que, selon les poëtes, il osa défier au combat les Muses mêmes, et qu'il mit en musique la guerre des Titans contre les dieux: que Démodoque, de Corcyre [2], autre musicien de l'antiquité, en fit autant de la prise de Troie, aussi bien que des nôces de Vénus et de Vulcain; et que Phémius [3], d'Ithaque, chanta le retour des Grecs qui revinrent de ce fameux siége avec Agamemnon.

VII. Héraclide observe de plus, que le style de tous ces poëmes n'étoit pas une prose dégagée de toute nuance poétique; mais qu'il étoit semblable à celui de Stésichore [4] et d'autres poëtes anciens, qui, après avoir composé des vers, y ajoutoient la musique. Il assure que Terpandre [5], compositeur

[1] Ce Thamyris étoit fils de Philammon dont on vient de parler. Ayant eu le malheur de succomber dans son combat contre les Muses, il en perdit la vue, la voix, l'esprit, et même le talent de jouer de sa lyre, qu'il jetta de désespoir dans un fleuve de la Messénie, qui delà prit le nom de *Balyre*. Ce sujet faisoit un très-beau morceau du fameux tableau de Polygnote dont Pausanias nous donne la description. X, 30, page 813, edit. Kuhn).

[2] Homère parle de ce Démodoque (Odyss. VIII, 44, 254, etc. et XIII, 28, et ailleurs). Ce poëte devint aveugle, ce qu'il eut de commun avec Homère et Thamyris, (Odys. VII, 64).

[3] Ce Phémius est fort célébré dans l'Odyssée, (I, 154. XVII, 263. XXII, 331).

[4] Voyez les Observations.

[5] Les auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur la patrie de Terpandre. Plutarque le fait Lesbien. Les sentimens ne sont

de nomes [1] ou d'airs qui se jouent sur la cithare, notoit la musique sur les vers de chacun de ces nomes, de même que sur les vers d'Homère, pour les chanter ensuite dans les jeux publics [2]; et qu'il fut le premier qui imposa des noms à ces airs de cithare : qu'à son exemple, Clonas, premier auteur des nomes, ou des airs de flûte et des cantiques adressés aux dieux sous le nom de prosodies [3], composa des poésies, les unes élégiaques, les autres

pas moins partagés sur le temps où il a vécu : l'opinion la plus généralement reçue le place avec Eusebe dans la trente-troisième olympiade. On a fort parlé de la sédition qu'il sut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare. Suivant Euclide et Strabon, il ajouta trois cordes à la lyre qui n'en avoit que quatre. Ce qui forma l'heptacorde.

[1] Voyez les Observations.

[2] Voici ce que veut dire Plutarque. Terpandre composoit d'abord des poésies lyriques d'une certaine mesure, propres à être chantées et accompagnées de la cithare. Ensuite il mettoit ces poésies en musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder au jeu de la cithare, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantés par la voix du musicien. Enfin, Terpandre notoit cette musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, et quelquefois il en faisoit autant pour les poésies d'Homère; après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics. Quant à ces jeux, voyez les Observations.

[3] Nous ne savons du poëte-musicien Clonas que ce que Plutarque nous en apprend dans ce Dialogue. (Voyez chapitre X). Il ne paroît dans la bibliothèque grecque de Fabricius, ni parmi les anciens poëtes lyriques, ni dans la table générale. Clonas, selon Plutarque, vivoit peu de tems après Terpandre. Il fut le premier, ou l'un des premiers, qui composa des airs sur la flûte.

épiques, et que Polymneste, de Colophon [1], qui vint après lui, fit usage de ces mêmes genres de poésies.

VIII. Or, mon cher Onésicrate, les airs qui se jouoient sur la flûte, au tems de ces musiciens, étoient l'apothétos, les élégiaques, le comarchios, le schœnion, le cépionien, le déien et le trimeles ou l'air à trois modes [2]. Dans la suite, on composa les airs nommés *polymnestiens*. Quant à ceux qui se jouoient sur la cithare, l'origine en est beaucoup plus ancienne, et remonte jusqu'à Terpandre. Ce fut lui qui le premier leur donna des noms; et de ce nombre furent *le béotien* et l'*éolien*, *le trochée* et l'*aigu*, *le cépionien*, *le terpandrien*, et même *le tétraœdios* ou l'*air à quatre chants* [3]. Ce même Terpandre fit aussi pour la cithare des proëmes [4] ou des hymnes en vers héroïques. Or que ces airs de cithare fussent anciennement composés selon la

[1] Il étoit fils de Mélès (et non Miles ou Miletus, suivant le Gyraldi et Vossius). Ce Mélès étoit citoyen de Colophon, ville d'Ionie. Ses airs de flûte s'appelloient de son nom, *polymnestiens* ou *polymnastiens*.

[2] Voyez les Observations.

[3] Voyez les Observations.

[4] Ce mot προοίμιον se prend en général pour un prologue, une préface, un prélude, un avant-propos. Mais ici il doit se prendre pour des hymnes. On le trouve en ce sens dans Thucydide. (*Lib. III*, *p.* 117, *edit. Steph. græc. lat.*) ἐν ἔπεσιν, en vers héroïques; c'est la signification de ce mot, d'après ce que dit Plutarque lui-même, au sujet des compositions de Timothée. Tels étoient donc les proëmes ou hymnes pour la cithare. Ceux qui étoient destinés pour la flûte s'appelloient προαύλια; et ceux qui précédoient les nomes, προοίμια.

mesure des vers hexamètres, Timothée [1] l'a montré suffisamment; puisqu'il chanta ses poësies dithyrambiques, en y mêlant d'abord de ces vieux airs, afin qu'il ne parût pas avoir tout d'un coup enfraint les loix de l'ancienne musique. On peult dire que Terpandre excella dans l'art de jouer de la cithare, puisqu'il remporta quatre fois de suite le prix aux jeux pythiques, ainsi que les Registres de ces jeux en font foi. Il doit passer aussi pour très-ancien; car Glaucus [2], d'Italie, dans son Traité des poëtes et des musiciens de l'antiquité, le place avant Archiloque [3], et assure qu'il vivoit immédiatement après ceux qui les premiers composerent pour la flûte.

IX. Alexandre [4], dans ses Mémoires sur la Phrygie, dit qu'Olympe [5], fut le premier qui ap-

[1] Naquit à Milet, ville Ionienne de Carie, l'an 182 de la chronique de Paros, qui répond à la troisième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, 446 ans avant J.C. Il perfectionna la cithare en ajoutant quatre nouvelles cordes. Ce poëte-musicien composa dans le genre lyrique, dithyrambique, dramatique et épique. On trouve une notice de ses poësies dans Suidas. Timothée mourut à l'âge de 90 ans, deux ans avant la naissance d'Alexandre. Il ne faut pas le confondre avec le Timothée, fameux joueur de flûte si chéri de ce prince, qu'il savoit animer par les sons de cet instrument jusqu'à le faire courir aux armes.

[2] Glaucus de Rhége, Rheggio maintenant, dans la grande Grèce, ou le royaume de Naples, contemporain de Démocrite le philosophe. Voyez, vie d'Antiphon, chap. X, page 9 du vingt-unième volume.

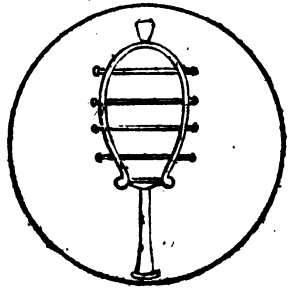
[3] Voyez les Observations.

[4] Cornelius Alexandre, Polyhistor, florissoit à Rome vers la cent soixante-treizième olympiade.

[5] Voyez les Observations.

prit aux Grecs l'art de toucher les instrumens à cordes : ce que leur communiquerent aussi les Dactyles du mont Ida [2] : qu'Hyagnis [3] fut le plus ancien joueur de flûte [4] ; que son fils Marsyas [5] lui succéda, et à celui-ci Olympe : que Terpandre dans ses vers imita Homere, et dans ses chants,

[1] Il s'agit ici des Dactyles Idéens de l'île de Crète. Quant aux instrumens de musique désignés ici par le mot κρούματα, il faut entendre par-là, tous les instrumens à percussion, le tambour, le cymbale, LE CISTRE, les sonnettes ou grelots, etc. et



même les instrumens à cordes, tels que la cithare, la lyre, etc.

[2] Il florissoit à Célènes, ville de Phrygie, dans la 1242e année de la chronique de Paros ; 1506 ans avant J. C.

[3] Quelques poëtes donnent aux flûtes le nom de *Lybiennes* ou d'*Africaines* : cela peut venir de ce que, suivant Pollux, (IV, 10, sect. 74), les Lybiens ont inventé deux sortes de flûtes : 1°. L'oblique ou courbe πλαγίαυλος. 2°. La flûte pour les chevaux (ἱππηφόρβος) faite de bois de laurier, auquel on a ôté le cœur et l'écorce, et qui rend un son très-aigu.

[4] Les poëtes en font un silène, un satyre. On sait sa dispute avec Apollon, et quelle en fut l'issue. L'ancienne musique instrumentale lui étoit redevable de plusieurs découvertes. Avant lui, la flûte et le chalumeau étoient simples. Il joignit ensemble avec

Orphée [1]. Pour ce dernier, il ne paroît avoir imité personne. Car avant lui, on ne trouve que des compositeurs d'airs pour la flûte, et c'est à quoi les ouvrages d'Orphée ne ressemblent nullement.

X. Clonas, l'un de ces compositeurs, et qui vivoit peu de temps après Terpandre, étoit de Tégée, s'il en faut croire les Arcadiens, ou de Thèbes, s'il faut s'en rapporter aux Béotiens. On tient communément qu'Archiloque vint après Terpandre et Clonas. Mais quelques auteurs écrivent qu'Ardale de Trézène [2], plus ancien que Clonas, avoit réduit en art la musique pour les flûtes; et que le poëte Polymneste de Colophon et fils de Mélès, avoit

de la cire et quelques fils, plusieurs tuyaux ou roseaux de différentes longueurs, d'où résulta le chalumeau composé: il fut aussi l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns font honneur à son pere. Ce fut encore lui qui, pour empêcher le gonflement du visage, et pour donner plus de force au joueur, imagina une espèce de ligature, *muzelière*, dit Amyot, (Propos de table, Liv. VII, quest. 8, Tome XVIII, page 358) composée de plusieurs courroyes, qui lui affermissoient les joues et les lèvres, de façon qu'elles ne laissoient, entre celles-ci qu'une petite fente pour y introduire le bec de la flûte. On appelloit ce bandage φορβειὰ ou περιστόμιον.

[1] Orphée est trop connu pour s'y arrêter un instant. On peu consulter sur les ouvrages qu'on lui attribue, le Recueil publié par H. Etienne, sous le titre de *Poesis philosophica*; et la disertation d'A. Chr. Eschenbach, intitulée, *Epigenes de poësi ac philosophiâ orphicâ*, Nuremberg, 1702, *in*-4°.

[2] Cet Ardale, de Trézène, ville du Péloponnèse, étoit fils de Vulcain. Pausanias le fait inventeur de la flûte, et parle d'une chapelle et d'un autel consacrés aux muses de Trézène par ce musicien. Delà ces muses etoient surnommées *Ardalides*, *Ardaliotides* et *Ardaliennes*.

aussi

aussi composé les nomes qui portent son nom. A l'égard de Clonas, les Registres des jeux publics le font auteur des airs nommés *apothétos* et *schœnion:* et quant à Polymneste, Pindare et Alcman [1] poëtes lyriques en ont fait mention. L'on dit aussi que l'ancien Philammon de Delphes composa quelques-uns des nomes employés depuis par Terpandre pour la cithare.

XI. En général, la musique propre à cet instrument, et qui, sous Terpandre, étoit des plus simples, garda ce même caractère de simplicité jusqu'au temps de Phrynis [2]. Car il n'étoit pas permis anciennement, comme il l'est aujourd'hui, de composer sur la cithare des airs à discrétion, ni de rien changer dans le jeu de cet instrument, soit pour l'harmonie, soit pour le rhythme ou la ca-

[1] Il est impossible de vérifier le fait dans Alcman dont nous n'avons que quelques fragments. Quant au Polymneste de Pindare (Od. IV, Pyth. v. 104). Ce n'est point le nôtre. C'étoit un des plus considerables citoyens de l'île de Théra, lequel fut pere de Battus fondateur et premier roi de Cyrène. Ainsi Plutarque s'est trompé, à moins qu'il ne cite d'après des pièces que nous n'avons plus.

[2] Il étoit de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Il fut l'éolier d'Aristoclite pour la cithare, et il fut le premier qui remporta le prix de cet instrument aux Panathénées célébrées à Athènes, la quatrième année de la quatre-vingtième olympiade. Les changemens qu'il fit le premier au jeu de la cithare, consistoient, 1°. dans l'addition de deux cordes aux sept anciennes: 2°. dans le tour de la modulation, qui, au lieu de cette simplicité noble et mâle, étoit efféminée, rompue dans ses cadences, ornée de *fleurtis*, de diminutions et d'inflexions difficiles à exécuter, appellés δυσκολόκαμπτοι, Ἰωνόκαμπτοι.

dence. En effet les musiciens avoient grand soin de conserver à chacun de ces anciens airs le ton qui lui étoit propre [1]. Delà vient qu'on appelloit ces chants *Nomes*, c'est-à-dire, loix, modèles, parce qu'ils avoient tous differens tons qui leur étoient affectés, et qu'on regardoit comme des régles invariables, dont on ne devoit point s'écarter. C'est ainsi que ces musiciens, après avoir offert aux dieux les prémices de leurs chants, comme ils le jugeoient à propos, passoient aussitôt à la poësie d'Homere et à celle des autres poëtes, comme il paroît manifestement par les poëmes de Terpandre.

XII. La cithare, au temps de Cépion [2], disciple de celui-ci, reçut une nouvelle forme; et on lui donna le nom d'*Asiade*, parce que chez les Les-

[1] Cela pouvoit rouler sur ces quatre circonstances. 1°. L'air devoit être composé sur un certain mode (le dorien, le phrygien, etc.) c'est-à-dire, sur une certaine corde de la cithare, d'où il partoit, où il revenoit souvent dans le cours de la modulation, et où il se terminoit. 2°. Cette modulation étoit renfermée dans un nombre déterminé de sons ou cordes. 3°. Chaque son s'entonnoit et chaque corde se pinçoit toujours de la même manière. 4°. Le rhythme ou la cadence demeuroit toujours uniforme; puisque la poésie qui en étoit la régle, demeuroit toujours la même, tant que le nome ou l'air subsistoit. *Brotier.* Voyez les Observations. c.

[2] On ne sait de ce poëte-musicien que ce que Plutarque nous en apprend dans ce Dialogue. On ne peut déterminer les changemens qu'il fit à la cithare qui paroît avoir été sujette à beaucoup de variations. Voyez-en un grand nombre de gravées dans l'antiquité expliquée de Montfaucon, Tome III, part. 2, p. 346. Supp. Tome III, p. 194.

biens, voisins de l'Asie, on fit grand usage de cet instrument. On assure aussi que Périclite [1], le dernier des joueurs de cithare qui remporta le prix aux jeux Carniens [2] à Lacédémone, étoit originaire de Lesbos, et qu'à sa mort finit chez les Lesbiens la succession non interrompue des joueurs de cithare. Ceux-là se trompent qui croient qu'Hippônax ait été contemporain de Terpandre. Il semble même que Périclite soit plus ancien qu'Hippônax [3].

XIII. Après avoir exposé conjointement ce qui concerne les anciens nomes de flûte et de cithare, passons maintenant à ceux qui appartiennent en particulier à la flûte. On dit qu'Olympe, dont nous avons parlé plus haut, joueur de flûte, et Phrygien d'origine, composa sur cet instrument, à l'honneur d'Apollon, l'air appellé *polycéphale* [4]. D'autres prétendent qu'Olympe, auteur de cette pièce descendoit du premier, qui fut disciple de Marsyas, et compositeur de plusieurs nomes ou cantiques pour les dieux. Car ce premier Olympe, qui étoit chéri de Marsyas, apprit de luy à jouer de la flûte, et porta aux Grecs les chants enharmoniques [5], dont ils se servent encore aujourd'hui dans les fêtes des dieux. Quelques-uns soutiennent que le nome

[1] Il n'est connu que par Plutarque.

[2] C'étoit une fête célébrée à Sparte en l'honneur d'Apollon. Elle y fut instituée dans la vingt-sixième olympiade: voyez-en l'occasion dans Pausanias, III, 12.

[3] Voyez les Observations.

[4] Voyez Pindare, dernière Pythique, v. 54.

[5] Voyez les Observations.

polycéphale est l'ouvrage de Cratès [1], disciple d'Olympe. Mais Pratinas [2] assure que cet air est d'un Olympe plus moderne; et pour le nome appellé *harmatios* ou du *char* [3], il passe pour être de l'ancien Olympe disciple de Marsyas. Quelques-uns disent que ce Marsyas s'appelloit *Massès;* d'autres qu'il se nommoit véritablement Marsyas, et qu'il étoit fils d'Hyagnis, qui le premier inventa l'art de jouer de la flûte. Or qu'Olympe soit auteur de l'air du char, on peut l'apprendre du Recueil de Glaucus touchant les anciens poëtes; et l'on y trouvera aussi que Stésichore d'Himère, en faisant usage de ce même air exécuté suivant le rhythme dactylique [4], et qui, selon quelques-uns, participe du nome orthien [5] (ou de l'air du haut-ton), ne prétendit imiter en

[1] Ce Cratès n'est connu que par le peu que nous en dit ici Plutarque.

[2] Voyez les Observations.

[3] Ce nome ou cet air de flûte étant du premier Olympe plus ancien que la guerre de Troie, il n'a pu, dans la composition de cet air, se proposer pour objet Hector attaché au char d'Achille. Hesychius dit, avec plus de raison, que cet air plein de vivacité ne s'appelle ainsi, que parce que cette même vivacité lui faisoit imiter la rapidité du mouvement des roues d'un char ou leur son aigu: et c'est dans ce dernier sens qu'Euripide emploie ce mot deux fois répété dans le 1387e vers de son Oreste, où il introduit sur la scène un eunuque Phrygien, doué par sa condition d'une voix de cette espèce, et qui chante ἁρμάτειον μέλος. M. Prevost, traduit, *des chants lugubres*, Tome V. du nouveau Théâtre des Grecs, p. 143.

[4] Voyez les Observations.

[5] Le nome orthien étoit un air de flûte dont la modulation étoit élevée, le rhythme plein de vivacité. Le mot ὀρθιος est

cela ni Orphée, ni Terpandre, ni Archiloque, ni Thalétas [1]; mais qu'il ne se proposa d'autre modèle qu'Olympe. Il y en a qui attribuent cet air aux Mysiens [2], en supposant d'anciens joueurs de flûte originaires de ce pays là.

XIV. Il est encore parlé d'un ancien nome appellé *cradias* [3], que Mimnerme [4], au rapport

encore le nom d'un pied poëtique composé de cinq temps ou de cinq syllabes brèves. C'est celui d'un rhythme musical du genre iambique ou double, composé de douze temps ou de six longues, deux pour le levé et quatre pour le frappé: rien, en apparence, ne convenoit moins que cette extrême gravité au nome orthien destiné, à la guerre, à inspirer du courage. Mais, peut-être, pour en rendre la cadence moins lente, plus vive et plus animée, changeoit-on, dans le jeu de l'instrument, la plupart des longues en brèves; ce qui ne dérangeoit en rien dans la manière de battre le rhythme ou la mesure. Peut-être pourroit-on comparer le rhythme de ce nome à la marche militaire de nos Suisses. Voyez les Observations.

[1] Ce Thalétas ou Thalès étoit de l'île de Crète. Il étoit contemporain de Lycurgue. Voy. la Vie de ce grand législateur, Tome I, page 149.

[2] Les Mysiens avoient vu naître parmi eux le premier Olympe. Xénophon, dans la retraite des dix mille, dit, que parmi ces Mysiens, il se trouvoit de bons danseurs, qui excelloient sur-tout dans les danses armées ou guerrières qu'on n'exécutoit qu'au son de la flûte.

[3] Κραδίας ou Κραδίης ne se trouve qu'ici, et dans le Lexique d'Hésychius. Ce dernier nous apprend que c'étoit un air de flûte qu'on jouoit pendant la marche des victimes expiatoires, appellée φαρμάκοι. Ce nome s'appelloit ainsi de Κράδη, figuier, branche de figuier: comme qui diroit, l'air des figuiers. Voyez sur cette marche ou procession, Meursius, dans ses Leçons attiques (IV, 22), dans sa *Græcia feriata*. (IV, p. 143.)

[4] Voyez les Observations.

d'Hippônax, jouoit sur la flûte. Car dans les premiers temps, les musiciens accompagnoient de cet instrument, des élégies mises en musique, ainsi qu'on peut le voir par le Registre des Panathénées concernant les prix de cette espèce distribués dans cette fête. Il y eut aussi un Sacadas d'Argos [1], compositeur de poësies lyriques et d'élégies chantantes, inscrit d'ailleurs sur la Liste en qualité de bon poëte, et comme ayant gagné trois fois le prix aux jeux pythiques. Pindare en fait mention. L'on dit donc que ce Sacadas composa une strophe (ou un couplet) sur chacun des trois tons ou modes usités de son temps et de celui de Polymneste, c'est-à-dire, sur le dorien, le phrygien et le lydien; qu'il apprit aux chœurs à les chanter en ce même ordre, et que cet air s'appelloit *trimelès* (à trois modes), à cause de ces trois changemens de modulation. Cependant Clonas est inscrit comme auteur de ce nome dans le Registre de Sicyone concernant les poëtes.

XV. On doit aux soins de Terpander le premier établissement de la musique à Sparte; et c'est avec justice qu'on fait honneur du second à Thalétas de Gortyne, à Xenodame [2] de Cythère, à Xenocri-

[1] Ce fut lui qui le premier composa et joua à Delphes un air de flûte, nommé *Pythique*. Selon Pausanias, ce Sacadas joua, dans la quarante-huitième olympiade, aux jeux Pythiques, de la flûte en solo. On voyoit encore dans Argos, du temps de Pausanias, le tombeau de ce musicien.

[2] Ou Xénodamas, suivant Fabricius, ou Xénodème, suivant Athénée, n'est connu que par Plutarque.

te [1] de Locres, à Polymneste de Colophon, et à Sacadas d'Argos. Ceux-ci ayant introduit des nomes ou des airs pour les gymnopédies [2] ou danses nues; on en fit autant en Arcadie pour les danses démonstratives [3]; et parmi celles d'Argos, pour les endymaties [4], ou danses vêtues. Thalêtas, Xenodame et Xénocrite composoient de ces cantiques nommés *péans* [5], destinés pour la guerre et pour la victoire : Polymneste s'appliquoit aux airs orthiens; et Sacadas travailloit dans le genre élégiaque. D'autres assurent que Xénodame étoit compositeur, non de péans, mais d'hyporchêmes [6] ou d'airs à danser, ainsi que Pratinas; et l'on produit de ce même Xénodame un cantique, lequel est manifestement un hyporchême. Pindare lui-même a cultivé cette sorte de poësie; et ses ouvrages font voir qu'il y avoit de la différence entre les péans et les hyporchêmes, car il a écrit en l'un et en l'autre genre.

XVI. Polymneste composa aussi des nomes pour la flûte, et employa dans celui que lon appelle *orthien*, la mélopée [7] ou musique vocale, comme le disent nos anciens. Mais nous ne pouvons en parler bien précisément, parce que les

[1] Ce poëte-musicien, natif de Locres en Italie, naquit aveugle, au rapport d'Héraclide de Pont.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

anciens ne nous en apprennent rien. Quant à Thalétas de Crète, l'on doute qu'il ait composé des péans. Car Glaucus, après avoir dit que Thalétas étoit postérieur à Archiloque, ajoute qu'il imita les chants de celui-ci; mais qu'il leur donna plus d'étendue, et qu'il fit entrer dans sa mélopée le rhythme maronien et le crétois [1]; rhythmes, dont ni Archiloque, ni Orphée, ni Terpandre ne s'étoient jamais servis. On tient en effet que ce fut d'après Olympe que Thalétas fit ces additions au jeu de la flûte, et que d'ailleurs il fut estimé comme un excellent poëte. A l'égard de Xénocrite, originaire de Locres en Italie, on n'est pas certain qu'il ait été compositeur de péans. Car on prétend qu'il traita d'un style empoullé des sujets héroïques; et que c'est pour cela que quelques-uns qualifient ces sujets du nom de *dithyrambes* [2]. Du reste Glaucus fait Thalétas plus ancien que Xénocrite.

XVII. Olympe, ainsi que l'écrit Aristoxene [3], est regardé par les musiciens comme l'auteur du genre enharmonique [4]. Car avant lui toutes les mu-

[1] Voyez l'Observation sur le chapitre VIII.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid.*

[4] On a expliqué dans la première observation du chap. XIII, ce qui constituoit, dans l'ancienne musique, les trois genres, le diatonique, le chromatique et l'enharmonique. Le diatonique, comme le plus naturel de tous, doit passer pour le plus ancien. Le genre chromatique, moins naturel que le diatonique, ne s'est fait connoître qu'après celui-ci. Mais l'enharmonique, le moins naturel de tous, le plus difficile à former, et le moins

siques étoient renfermées dans les deux genres diatonique et chromatique. On conjecture qu'Olympe parvint à cette découverte par quelque moyen tel que celui-ci. En parcourant de l'aigu au grave les divers sons de la flûte, selon le genre diatonique, et conduisant souvent sa modulation jusqu'à la parhypate (ou au second son), tantôt en partant de la paramèse (ou du cinquième son), tantôt en partant de la mèse (ou du quatrième son), et passant par-dessus le lichanos [1] (ou le troisième son) il sentit l'agrément de cet usage [2]; et, plein d'admiration pour le système de chant construit suivant cette analogie [3], il y donna son approbation [4], et y composa sur le ton dorien [5]: ne mêlant dans cette composition rien qui fût particulier au genre diatonique ni au chromatique, mais y mettant seulement quelque chose qui tenoit déjà de l'enharmo-

sensible à l'oreille, n'a paru que le dernier; sa découverte par Olympe doit être cependant très-ancienne, puisque ce poëte-musicien vivoit avant la guerre de Troie.

[1] Voyez les Observations.

[2] De cet usage, de passer par dessus le lichanos, en modulant.

[3] Il faut entendre par ces mots le second tétracorde monté sur le modèle du premier; ensorte que de l'union des deux, résulte l'heptacorde enharmonique, dont voici la progression: Si, si demi-dièse, ut mi: mi, mi demi-dièse, fa, la.

[4] Voyez les Observations.

[5] Des trois tons ou modes admis les premiers dans l'ancienne musique, le dorien étoit le plus bas ou le plus grave, et par conséquent le plus sérieux. Voyez la première Observation du chapitre XIII.

nique [1]. Tels furent chez lui les premiers essais de ces sortes de chants.

XVIII. En effet, ils y rangent d'abord le cantique spondée [2], auquel nulle des divisions du tétrachorde [3] ne nous fait voir quel autre genre que l'enharmonique pourroit être propre. A moins qu'ayant égard au spondiasme [4] trop fort [5], quelqu'un ne se figurât que ce nome (spondée [6]) fût dans le diatonique, ou qu'il ne le voulût mettre

[1] Voyez les Observations.

[2] Il ne s'agit ici, en nulle façon, du pied poétique appellé *spondée*, si ce n'est que dans le nome ou l'air de flûte qui portoit ce nom, le rhythme spondiaque étoit le dominant αὔλημα σπονδεῖον, air de flûte spondée; αὐλοῖ σπονδειακοί, flûtes spondées: σπονδεῖον μέλος, chant spondée. Chez Pollux, (IV, 9, sect. 84,) σπονδεῖον est une des cinq parties du nome ou de l'air de flûte, appellé *pythique*. Ces sortes de flûtes, et les airs qu'on jouoit dessus, servoient dans les sacrifices, et surtout dans les libations (en grec σπονδὰς): d'où leur venoit le surnom de *spondée*, qui étoit aussi celui d'un pied poétique et d'un rhythme dignes, par leur gravité, de la préférence en pareille occasion.

[3] Voyez les Observations.

[4] Spondiasme, en termes de musique, étoit, suivant Aristide-Quintilien, une sorte d'intervalle qui, avec deux autres nommées ἔκλυσις et ἐκβολή, (*exolutio et ejectio*) caractérisoient différentes harmonies ou différens modes. L'ἔκλυσις étoit un relâchement qui baissoit la corde ou le son de la quantité de trois dièses ou trois quarts de ton. Le spondiasme les haussoit de la même quantité, et l'ἐκβολή de cinq dièses.

[5] Voyez les Observations.

[6] *Ibid.*

au chromatique tonique [1]. Mais il est évident, que quiconque le mettra ainsi, le supposera faux et hors de mélodie : faux, parce qu'il est plus petit d'un dièse [2] que le ton voisin du principal [3] : hors de mélodie, parce qu'il arriveroit que deux ditons (ou tierces majeures) se trouveroient placés de suite, l'un incomposé, l'autre composé [4]. Car pour l'enharmonique serré ou dense, qu'on emploie aujourd'hui sur l'hypate, et sur les mèses (ou quatrièmes

[1] Des trois espèces du genre chromatique, le tonique (τονιαῖον) étoit le plus aigu. Non-seulement le spondiasme plus fort (συντονώτερος), s'y rencontroit de la mèse à la paramèse (dans l'octacorde); mais encore le spondiasme très-fort, ou pour parler plus juste, le double spondiasme ou l'intervalle de six quarts de ton, ou d'un ton et demi, savoir, du lichanos à la mèse, et de la paranète à la nète. Et delà pouvoit naître l'imagination de ceux qui avoient confondu le genre phrygien avec le chromatique tonique ou fort.

[2] Le mot *dièse* doit se prendre ici pour un demi-ton, et non pas pour un quart de ton. Il a les deux significations.

[3] Grec : ἡγεμών ; c'est ici le nom du premier ou plus grave son du tétracorde, appellé le plus ordinairement *hypate* ὑπάτη, (en sous-entendant χορδὴ). Il est nommé ici ἡγεμὼν (en sous-entendant φθόγγος, son), c'est-à-dire, le premier, le principal, le chef des sons. Ainsi *le ton voisin du principal*, signifie l'intervalle compris entre l'hypate et la parhypate. Voici donc le vrai sens de Plutarque. Celui qui supposera le nome spondée dans le diatonique, le mettra faux, parce que l'heptacorde diatonique est plus petit ou plus court d'un demi-ton, de l'hypate à la parhypate, que le système du genre phrygien qui règne dans le nome spondée, et où l'hypate est distante de la parhypate d'un ton entier. Dans le diatonique l'intonation est Si, ut; dans le phrygien, Si, ut dièse.

[4] Voyez les Observations.

sons), il ne semble pas être de l'invention de ce poëte [1]. Cela se comprendra plus facilement, si l'on entend jouer de la flûte suivant l'ancienne méthode. Car il faut, en ce cas-là, que le demi-ton des hypates et des mèses soit incomposé [2]. Voilà donc quelle a été l'origine des chants enharmoniques. Ensuite on partagea en deux le demi-ton dans le mode lydien et dans le phrygien [3]. En un mot, il paroît qu'Olympe fit des augmentations dans la musique, en y introduisant quelque chose de nouveau et d'inconnu à ceux qui l'avoient précédé, en sorte que l'on doit le regarder comme le maître de la belle musique, chez les Grecs.

XIX. Il y a aussi quelque chose à dire touchant les rhythmes. Car on en a inventé de nouveaux genres et de nouvelles espèces, qu'on a jointes aux anciennes; et comme les musiciens ont fait des découvertes dans la mélopée ou dans le tour et dans la conduite du chant, ils en ont fait aussi par rapport au rhythme [4] ou à la cadence [5]. La première

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] Voyez la première note sur le chapitre XIX de la traduction d'Amyot, p. 108.

[5] Au lieu de μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν, M. Burette propose de lire, μελοποιιῶν τε καὶ ῥυθμοποιιῶν, de nouveaux genres de mélopées et de rhythmopées. Mais il faut conserver l'ancienne leçon: voyez la note que je viens de citer.

La rhythmopée est l'art de composer des rhythmes. Cet art consistoit, 1°. dans le choix des rhythmes convenables: 2°. dans leur usage le plus régulier, par rapport au frappé et au levé; 3°. dans le juste mélange des uns avec les autres.

innovation faite dans la rhythmique, et dont on est redevable à Terpandre, y fit entrer une forme de rhythme qui a sa beauté. Après Terpandre, Polymneste innova aussi dans ce même genre en se conformant toujours à un beau modèle. Thalétas et Sacadas en userent de même. Car ils firent voir leur capacité dans la composition des rhythmes, sans s'écarter de la belle manière. On a encore une nouvelle espèce de rhythme établie par Alcman [1], et une autre due à Stésichore, lesquelles ne s'éloignent pas non plus du beau caractère. Pour Crexus [2], Timothée, Philoxène [3], et les autres poëtes leurs

[1] Ce poëte-musicien étoit de Sardes, capitale de la Lydie. Elien le met au nombre des poëtes-musiciens, qui furent appellés à Lacédémone pour les besoins de la ville. Voyez, dans le Tome XIV, page 303 de cette édition, une épigramme au sujet de ce poëte-musicien qui partageoit sa vie entre les plaisirs de la table et ceux de l'amour : quoique très-adonné aux femmes, il ne laissoit pas que d'avoir son chæëros, mal nommé *chæeron* par Bayle (article Alcman). Il fut le chef des compositeurs de poësies galantes et amoureuses. Ses poësies sont dans le dialecte dorique. Son nom meme, qui originairement étoit *Alcméon* (Ἀλκμαίων) prit la terminaison dorique, et fut changé en celui d'*Aleman*. Il mourut de la maladie pédiculaire, et eut cela de commun avec le philosophe Phérécyde.

[2] Ce poëte-musicien ne nous est connu que par le peu de mots que nous en dit Plutarque dans ce Dialogue. Au reste son nom convenoit fort à l'art qu'il professoit. κρεκειν signifie jouer de la cithare, même jouer de la flûte.

[3] Il étoit né à Cythère, suivant l'opinion la plus commune. Il naquit la deuxième année de la quatre-vingt-cinquième olympiade, 439 ans avant J. C. Il devint l'esclave du spartiate Agésyle, qui lui donna le surnom de ἁρμηξ ; après la mort duquel, Philoxène passa entre les mains de Mélanippide, dont

contemporains, ils devinrent plus hardis, et donnerent dans les nouveautés, s'attachant au rhythme connu présentement sous les noms de *philantrope* et de *thématique* [1]. Car il est arrivé, que le petit nombre des cordes, la simplicité et la gravité dans la musique, la font paroître aujourd'hui bien surannée.

XX. Après vous avoir entretenus le mieux qu'il m'a été possible, ajouta Lysias, des commencemens de cet art, de ses premiers inventeurs et de ceux qui l'ont enrichi et perfectionné de siècle en siècle, je bornerai là mon discours. Je laisse à traiter cette même matière à Sotérique notre ami, qui non-seulement a fait une étude particulière de la musique, mais qui possède, outre cela, toute l'encyclopédie. Car, pour moi, j'ai toujours cultivé

il fut le disciple. Ses grands talens, pour la poësie dithyrambique, l'introduisirent à la cour du fameux Denys de Syracuse, où il se distingua autant par sa gourmandise que par la franchise avec laquelle il s'expliquoit sur les productions poëtiques du prince. Il mourut à Syracuse à soixante ans, la première année de la centième olympiade; l'an 380 avant J. C.

[1] Le rhythme philantrope et thématique, sont supposés être un seul et même rhythme. L'article non répété dans le texte, et l'adjectif qui y est mis au singulier, autorisent cette conjecture. Ce rhythme philantrope et thématique, qui ne nous est nullement connu par l'antiquité, est conjecturé, d'après la signification des mots, signifier un rhythme humain, éloigné de cette austérité ancienne, et par-là plus conforme au goût et au génie d'un peuple voluptueux; rhythme qui, pour toutes ces raisons, étoit très-recherché dans les sociétés, et pour lequel on proposoit des prix en argent. On appelloit en grec ἀγῶνας θεματικοὺς, les jeux publics.

par préférence dans cet art, la partie qui demande l'exécution de la main.

XXI. Lysias ayant ainsi terminé ce qu'il avoit à dire, Sotérique parla de cette manière. Vous nous avez engagé, sage Onésicrate, à discourir sur un art d'autant plus respectable, qu'il semble être plus chéri des dieux. Pour moi, je fais grand cas du savoir de Lysias mon maître, et j'admire sur-tout sa mémoire dans le dénombrement qu'il vient de nous faire des inventeurs de l'ancienne musique, et des auteurs qui en ont traité. J'observerai seulement qu'il ne tire les preuves de ce qu'il établit sur ce point, que du témoignage des seuls écrivains : au lieu que selon moi, l'invention d'un art si utile ne peut être l'ouvrage d'un homme, mais qu'on doit l'attribuer à un demi-dieu tel qu'Apollon, orné de toutes les qualités les plus estimables.

XXII. C'est lui, en effet, qui a inventé, non-seulement la cithare, mais encore la flûte, dont quelques-uns mal-à-propos font honneur à l'un de ces trois musiciens, Marsyas, Olympe, Hyagnis. Une preuve de ce que j'avance, c'est que toutes les danses et tous les sacrifices qui composent le culte de cette divinité, se font au son des flûtes, comme divers auteurs le témoignent, Alcée [1], entr'autres dans quelques-unes de ses hymnes. De plus, la statue d'Apollon à Délos empoigne un arc de la main droite, et de la gauche porte les trois Grâces, chacune desquelles tient un instrument de musique, celle-ci une lyre, celle-là des flûtes, et celle du mi-

[1] Voyez les Observations.

lieu un chalumeau qu'elle embouche [1]. Et pour vous montrer que ce discours n'est point de ma façon, je vous dirai qu'Anticlès [2] et Ister [3] rapportent la même chose dans leurs livres, des apparitions d'Apollon. Cette statue passe même pour être si ancienne, qu'on prétend que ceux qui l'ont érigée, étoient des Méropes, contemporains d'Hercule. D'ailleurs, le jeune garçon qui porte à Delphes le laurier de Tempé, est accompagné d'un joueur de flûte [4]: et l'on dit que les offrandes qu'envoyoient anciennement à Délos les Hyperboréens [5], y étoient conduites au son des flûtes, des chalumeaux et de la cithare. D'autres assurent qu'Apollon

[1] Je ne connois aucun auteur qui ait parlé de cette statue d'Apollon érigée dans l'île de Délos, excepté Plutarque dans ce passage. On peut ajouter à ce témoignage de M. Burette, que la nouvelle Histoire universelle, traduite de l'anglois, n'en fait aucune mention, et qu'on n'en trouve aucune trace dans les *Monumenti inediti, de Winckelman.*

[2] Cet auteur n'est nullement connu. En conséquence on conjecture avec beaucoup de fondement qu'il s'est glissé une erreur dans le texte, et qu'il faut lire Ἀντικλείδης, Anticlide, connu entr'autres par ses Déliaques ou Histoires de l'île de Délos.

[3] Il y a eu trois historiens de ce nom. Le premier, contemporain de Ptolomée Evergète, roi d'Egypte, fut disciple de Callimaque, et fut surnommé *Callimachus*: le second étoit d'Alexandrie (Demandes Grecques, XLIII, Tome XXI) et pourroit bien ne faire qu'un avec le précédent. Le troisième étoit de Calatis, petite ville de Pont.

[4] Cette cérémonie est décrite dans Elien. (*Variar. Historiar.* III, 1).

[5] Voyez dans Hérodote (IV, sect. 33, édit. Gronovi. et dans Pausanias, (I, 31, p. 77. édit. Kuhn.) les différentes routes que prenoient ces offrandes pour parvenir à Délos.

lui-même

lui-même jouoit de la flûte; et c'est l'opinion d'Alcman, excellent poëte lyrique. Corinne [1] ajoute que ce dieu avoit appris de Minerve à jouer de cet instrument. La musique est donc vénérable en toute manière, puisque les dieux en sont les inventeurs.

XXIII. Aussi les anciens l'ont-ils pratiquée, en lui conservant sa dignité, ainsi qu'ils ont fait dans l'usage de tous les beaux arts. Mais nos modernes, rejettant ce qu'elle avoit de grave et de majestueux, au lieu d'une musique mâle, noble et divine, en produisent sur les théâtres une autre qui n'est qu'efféminée et badine [2]. De-là vient que Platon (au

[1] Elle étoit fille d'Achélodor et de Procratie de Tanagre, ville de Béotie dans le voisinage de Thèbes, ce qui l'a fait passer pour Thébaine. Elle étoit contemporaine de Pindare, avec lequel on assure qu'elle étudia la poësie sous Myrtis, femme alors très-distinguée par ce talent. On voit dans Plutarque (Tome XIX, p. 14.) la manière dont elle conseilloit à Pindare de faire usage de la fable dans ses poësies. Elle composa dans le genre épique, et dans le dialecte éolien. Il ne nous reste que quelques fragmens de cette femme, célèbre en outre par sa grande beauté. Il y a eu une autre Corinne de Thespies ou de Corinthe, et une troisième de Thèbes, plus récente, surnommée *la Mouche* (μῦια). Stace, (Sylv.) parle de l'élégance et de la délicatesse de son style.

[2] καπαγῦιαν καὶ κωτίλην. Une musique molle ou rompue (καπαγῦια) est une musique dont les sons sont partagés, parce qu'on appelle aujourd'hui *des diminutions*, qui d'une note de longue valeur en font plusieurs brèves; par des tirades, des roulades, des traits, des ornemens, etc. ce qui forme une espèce de ramage ou de gazouillement pareil à celui de l'hirondelle; (κωτίλη, babillarde).

troisième livre de sa République) donne l'exclusion à l'harmonie lydienne [1], et paroît indigné contre une telle musique, comme se chantant sur un ton trop aigu, et n'étant propre qu'aux lamentations.

XXIV. En effet, telle fut sa première institution. Car au rapport d'Aristoxène (dans son premier livre touchant la musique) ce fut sur le mode lydien que l'ancien Olympe composa l'air de flûte qui exprimoit une plainte funèbre sur la mort de Python. Quelques-uns regardent Mélanippide [2] comme l'auteur de ce mode, et Pindare écrit dans ses péans, au sujet des noces de Niobé, qu'Anthippe fut le premier qui fit entendre cette harmonie [3].

[1] L'harmonie lydienne rouloit sur le ton ou mode lydien qui étoit plus haut de deux tons que le dorien. Ainsi, si dans celui-ci la plus basse corde, appellée *proslambanomène*, répondoit au second Ré de nos clavecins, dans le lydien, elle répondoit à notre second Fa dièse en montant; dans le mixolydien, au second Sol; dans l'hypermixolydien, au second La; et dans l'hyperlydien, au second Si. Or Platon réprouve toutes ces différentes espèces. Mais ces modulations aigues ne pouvoient former tout le caractère de l'harmonie lydienne. Il y entroit nécessairement des tons plaintifs, empruntés du genre chromatique, et peut-être aussi de l'enharmonique.

[2] Il y a eu deux poëtes-musiciens de ce nom. Le premier florissoit vers la soixante-cinquième olympiade. Le second, petit-fils du premier, par une fille, vivoit soixante ans après, à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. Il seroit difficile de faire entr'eux le juste partage des ouvrages qu'on leur attribue. On accusoit l'un ou l'autre de mettre à la tête de ses dithyrambes, non des antistrophes, mais des anaboles ou longues préfaces.

[3] M. Burette a changé le texte d'après l'autorité de Pollux (IV, 10, sect. 78), qui assure qu'Anthippe avoit inventé l'har-

Quelques autres, comme Denys surnommé l'*Iambe*[1], disent que ce fut Torébe [2].

XXV. L'HARMONIE myxo lydienne [3] a aussi quelque chose de pathétique; ce qui la rend propre aux tragédies. Aristoxène estime que l'invention en est due à Sapho [4], et que c'est d'elle que l'ont apprise les poëtes tragiques, lesquels dans la suite ont joint cette harmonie à la dorienne; parce que celle-ci a de la magnificence et de la noblesse, que celle-là remue les passions, et que la tragédie est un mélange de ces passions différentes. Ceux qui ont fait l'histoire de l'harmonie écrivent que la myxoly-

monie lydienne. Du reste, nous ne savons rien d'Anthippe, sinon qu'il y a eu un poëte comique de ce nom, cité par Athénée (IX, 16).

[1] Ce poëte-grammairien vivoit dans la cent quarantième olympiade: ce qu'on sait de cet auteur se réduit à très-peu de chose. Son talent pour les vers ïambiques, et son humeur médisante lui avoient sans doute valu le surnom d'*Iambe*.

[2] Torébe ou Torrhébe, dit Etienne de Bysance, étoit fils d'Atys, et donna son nom à une ville de Lydie. Mais, suivant cet écrivain, un certain Carius, fils de Jupiter et de Torrhébie, apprit des nymphes la musique qu'il enseigna depuis aux Lydiens; les airs ou chants qu'il leur transmit, s'appellèrent *torrhébiens*. Ainsi, d'après Etienne de Bysance, voilà une cinquième opinion sur l'origine de l'harmonie lydienne.

[3] Ce mode s'appelloit aussi *hyperdorien*. Il étoit d'un demi-ton plus haut que le lydien, uniquement consacré aux lamentations et tragédies.

[4] Voyez, au sujet de Sapho, sa vie écrite par Mad. Dacier, celle par le baron de Longepierre, et sur-tout celle publiée à Hambourg par Christien Wolf, à la tête des poësies et des fragmens de cette illustre Grecque.

dienne fut inventée par Pythoclide [1], joueur de flûte. Suivant le témoignage de Lysis [2], Lamprocle Athenien [3], s'étant apperçu que cette harmonie n'avoit pas sa disjonction, où presque tous les musiciens la croyoient, mais que cette disjonction se faisoit plus haut [4]; en disposa la figure ou l'échelle de manière qu'elle s'étendoit de l'aigu au grave, comme qui diroit de la paramèse à l'hypate des hypates [5] (ou à la plus basse corde). Mais on prétend de plus que l'harmonie hypolydienne [6], contraire s'il en fut jamais à la mixolydienne, puisqu'elle ap-

[1] On ne sait de ce poëte-musicien que ce peu que nous en dit Plutarque, à moins qu'on ne veuille le confondre avec un Pythoclide dont Platon fait mention dans son premier Alcibiade, et Plutarque, dans la vie de Périclès.

[2] Il s'agit ici, selon toutes les apparences, du philosophe pythagoricien de ce nom. Il étoit de Tarente, ville de la grande Grèce. Il fut dans sa jeunesse disciple de Pythagore déjà vieux. Après s'être sauvé du logis de l'athlète Milon, où étoient assemblés environ quarante pythagoriciens, qui furent tous ou brûlés ou accablés de pierres, il se retira en Achaie, puis à Thèbes, où il devint précepteur d'Epaminondas. Il y établit une école publique, y mourut, et y fut enterré. Le pythagoricien Théanor y vint dans la suite, à dessein de faire transférer en Italie les cendres du défunt. Voyez dans le Tome XX les chapitres XII, XXII, XXIII, XXIV, XXVIII du Dialogue sur le génie de Socrate.

[3] Il étoit fils de Midon, au rapport d'un scholiaste d'Aristophane (Nub. v. 964). Athénée en parle comme d'un poëte dithyrambique.

[4] Voyez les Observations.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*

proche fort de l'ionienne, fut imaginée par l'Athénien Damon [1].

XXVI. Or, l'une de ces harmonies étant plaintive, et l'autre molle ou efféminée, c'est [2] avec raison que Platon les rejettant toutes deux, fit choix de la dorienne, comme de la plus convenable à des hommes courageux et tempérans. Non certainement, comme l'observe Aristoxène (dans son second livre sur la musique), que ce philosophe ignorât, qu'il se trouve dans ces mêmes harmonies [3] quelque chose d'utile au maintien du gouvernement [4]. Car Platon s'étoit fort appliqué à l'étude de la musique, ayant été disciple de Dracon l'Athénien, et de Métellus d'Agrigente [5]. Mais comme l'harmonie dorienne se distingue par sa gravité (ainsi que nous l'avons dit plus haut), delà vient qu'il lui donna la préférence [6]. Il n'ignoroit pas non plus

[1] Ce Damon étoit fils de Damonide, et originaire d'Oa, bourg de l'Attique, de la tribu Pandionide. Il étoit si grand musicien, que dans cet art il devint chef d'une secte, à laquelle on donna son nom. Mais rien, en ce genre, ne l'illustra plus que les suffrages de deux grands hommes, tels que Périclès et Socrate, qui se firent ses disciples. Damon étoit élève d'Agathocle, et avoit principalement cultivé cette partie de la musique, où il est question de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Voyez Plutarque (dans Périclès) sur les connoissances politiques de Damon.

[2] Voyez les Observations.

[3] La mixolydienne et l'hypolydienne ou l'ionienne.

[4] Voyez à ce sujet, l'Esprit des loix, IV, 8.

[5] Il n'est parlé, en nul autre endroit (que je sache), de ces deux musiciens qui enseignerent cet art à Platon.

[6] Plutarque s'est trompé, sans doute, et n'a lu le passage qu'im-

qu'Alcman, Pindare, Simonide [1] et Bacchylide [2] avoient composé sur le ton dorien, non-seulement plusieurs parthénies [3] (ou airs à chanter pour des filles), mais aussi des prosodies et des péans; et qu'on avoit mis quelquefois en musique sur ce même mode des plaintes tragiques et quelques chansons amoureuses. Mais il se contentoit d'admettre les cantiques spondées, et ceux qui se chantoient en l'honneur de Mars et de Minerve. Ils suffisent en effet, pour fortifier l'ame d'un homme qui fait pro-

parfaitement; puisque Platon n'y décide pas moins favorablement pour l'harmonie phrygienne, que pour la dorienne.

[1] Celui dont il est question ici, et qui est le plus ancien de tous ceux du même nom, naquit la troisième année de la cinquante-cinquième olympiade, 558 avant J.C. et mourut âgé de 90 ans. Il étoit d'Iotilis, ville de l'île de Ceos, ou Cea (maintenant Zia, dans l'Archipel). Tous les écrivains anciens ont fait l'éloge des divers talens de ce Simonide qui enrichit l'alphabet grec de quatre nouvelles lettres, et la cithare d'une huitième corde. Il étoit déjà fort vieux lorsqu'il eut Pindare pour disciple. Il ne faut pas le confondre avec un autre Simonide, fils de Léoprépès, et petit-fils par sa mere du vieux Simonide. Le second Simonide florissoit 478 ans avant J. C. Il avoit inventé la mémoire artificielle.

[2] Ce poëte étoit compatriote et neveu de Simonide. Il florissoit vers la quatre-vingt-deuxième olympiade. Il écrivit en dialecte dorique, ainsi que son oncle et Pindare, son contemporain et son rival.

[3] Les parthénies étoient des cantiques ainsi nommés, parce qu'ils étoient composés pour des chœurs ou des troupes de jeunes filles, qui les chantoient dans certaines fêtes solemnelles. Telle étoit celle des porte-lauriers (δαφνηφόρια) célébrée tous les neuf ans en Béotie, à l'honneur d'Apollon Isménien, et décrite fort exactement par Proclus dans sa Chrestomathie.

fession de la tempérance. Platon connoissoit aussi l'harmonie lydienne, de même que l'ionienne; et il savoit que l'on emploie cette mélopée dans la tragédie.

XXVII. En un mot, quoique tous les anciens fussent instruits des différentes harmonies, ils ne faisoient usage que de certaines. Car ce n'est point par ignorance, qu'ils se sont ainsi mis à l'étroit, en se réduisant à un petit nombre de cordes: et ce n'est point faute de connoissance, qu'Olympe, Terpandre et leurs disciples ont retranché la multiplicité de ces cordes et la variété dans les chants. C'est de quoi rendent témoignage les airs de ces deux musiciens et de tous ceux qui ont suivi leur méthode. Car tout simples que sont ces airs, qui ne roulent que sur trois cordes [1], ils l'emportent tellement sur ceux où elles sont variées et multipliées, que nul compositeur ne peut imiter la manière d'Olympe, et qu'ils restent tous derrière lui, malgré la diversité des cordes et des modes dont ils se servent [2].

[1] Plutarque ne parle point ici des instrumens dont jouoient ces musiciens, comme plusieurs interprètes l'ont mal entendu: il ne parle que des airs (τοιήματα) qu'ils exécutoient dessus, et qui pouvoient ne rouler effectivement que sur trois cordes (τείχορδα): je pourrois trouver dans notre musique moderne quantité d'airs composés sur un aussi petit nombre de sons, et qui ne laissent pas que d'avoir beaucoup d'agrément, et de remuer même assez vivement l'auditeur. D'ailleurs τείχορδα tient ici la place d'ὀλιγόχορδα.

[2] Ceci prouve que du temps de Plutarque, il se trouvoit encore des gens sensibles à la musique de Terpandre et d'Olympe,

XXVIII. Or une preuve évidente, que ce n'est point par ignorance que les anciens se sont abstenus de la trite en chantant le mode spondiaque [1]; c'est qu'ils ont employé ce son ou cette corde dans le jeu des instrumens. Car ils ne s'en seroient jamais servis, en la mettant en consonnance avec la parhypate, s'ils n'eussent connu l'usage qu'on en pouvoit faire [2]. Mais il est manifeste, que le caractère de beauté, qui naît du retranchement de cette trite dans le mode spondiaque, est ce qui les a déterminés, comme par sentiment, à conduire leur modulation jusqu'à la paranète, en passant par dessus

qui la jugeoient fort supérieure à la moderne avec ses fleurtis superflus, et faisoient exécuter l'ancienne par préférence. Ainsi la musique de Lulli, nos anciens vaudevilles, et notre musique d'église avec sa belle simplicité d'intonation, et ne parcourant qu'un très-petit nombre de sons, font plus d'impressions agréables sur quantité de personnes, que la musique italienne, et plusieurs de nos musiques françoises composées dans ce goût là.

[1] La trite étoit le troisième son, ou la troisième corde du double tétracorde conjoint ou disjoint, en comptant de l'aigu au grave, et répondoit dans le premier cas à notre Fa, dans le second, à notre Sol. Ainsi telle étoit la progression des sons dans le diatonique, pour les voix qui chantoient dans le mode spondiaque; Si, ut, ré, mi, sol, la, sur le double tétracorde conjoint; et Si, ut, ré, mi, fa-dièze, la, si, sur le disjoint dont il s'agit ici. Au lieu que sur les instrumens, la progression étoit, Si, ut, ré, mi, fa, sol, la, ou Si, ut, ré, mi, fa-dièze, sol, la, si.

[2] La trite, dans les genres diatoniques et chromatiques, étoit toujours en consonnance avec la parhypate, puisque ces deux sons faisoient la quarte (ut-fa) dans le double tétracorde conjoint, et la quinte (ut-sol) dans le disjoint dont il est ici question.

la trite [1]. On doit en dire autant de la nète : car ils l'ont employée dans le jeu des instrumens, tantôt en dissonance avec la paranète, tantôt en consonnance avec la mèse. Mais dans la mélodie ou le chant, ils n'ont pas jugé ce son convenable au mode spondiaque [2]: ils en ont usé de même, part rapport à la nète du tétracorde conjoint. Car en jouant des instrumens, ils la mettoient en dissonnance avec la paranète et la paramèse, et en consonnance avec la mèse et avec le lichanos [3]. Mais dans le chant, ils n'osoient s'en servir, à cause du mauvais effet qu'elle produisoit. Il paroît encore par la musique phrygienne, que cette corde n'étoit pas inconnue à Olympe ni à ses disciples. Car ils en faisoient usage, non seulement pour le jeu des instrumens, mais aussi pour le chant, dans les cantiques consacrés au culte de la mere des dieux, et dans quelques autres, usités parmi les Phrygiens. Il est visible de plus, quant aux hypates [4]; que ce

[1] On ne conçoit pas bien ce qui pouvoit faire l'agrément de cette suppression.

[2] La nète, qui, dans le double tétracorde disjoint, répond au Si d'en haut, est en dissonnance avec la paranète (ou le la) avec laquelle elle fait une seconde ; et en consonnance avec la mèse, qui répond au Mi, et qui fait avec elle une quinte (mi–si) : ensorte qu'il ne restoit pour la modulation du mode spondiaque, que ces six notes, l'hypate, la parhypate, le lichanos, la mèse, la paramèse et la paranète : c'est–à–dire, Si, ut, ré, mi, fa–dièse, la.

[3] En effet, la nète avec la mèse fait la quarte, et la quinte avec le lichanos ; et ce sont deux consonnances.

[4] Dans le système complet de l'ancienne musique composé de cinq tétracordes, le plus bas ou le plus grave s'appelloit *le te-*

n'est point par ignorance, que dans le mode dorien, ils se sont abstenus d'employer la tétracorde, qui prend sa dénomination de ces hypates; puisqu'ils s'en servoient dans tous les autres modes. Mais ils le retranchoient du dorien, pour mieux garder le caractère de celui-ci, dont ils estimoient la beauté.

XXIX. Il est arrivé quelque chose de semblable par rapport aux poëtes tragiques. Car la tragédie n'a jamais admis le genre chromatique ni le rhythme[1], et n'en use pas même aujourd'hui. Cependant la cithare, plus ancienne de plusieurs générations que la tragédie, a mis l'un et l'autre en usage dès les commencemens. Or il est clair que le genre chromatique est plus ancien que l'enharmonique. Car on doit compter cette ancienneté, du temps où les hommes se sont avisés d'imaginer et d'employer quelqu'un de ces genres; puisqu'à ne considérer

tracorde des hypates, parce qu'il étoit formé des quatre cordes les plus basses ou les plus graves de tout le système. Or, d'après Plutarque, on s'abstenoit de ce tétracorde dans le mode dorien, dont les chants par conséquent ne devoient rouler que sur les quatre tétracordes supérieurs, c'est-à-dire, sur celui des mèses (μεσων), et sur les trois cordes des nètes, savoir, celui des conjointes (συνημμένων), celui des disjointes (διεζευγμένων), et celui des exorbitantes ou des excédentes (ὑπερβολαίων).

[1] Il s'agit ici du rhythme musical. On peut s'imaginer que les chœurs de tragédies (dont il est ici question) se chantoient, comme se chantent en plain-chant plusieurs de nos musiques d'église: où l'on n'apperçoit presque nul rhythme, nulle cadence musicale. Du reste, ce qu'avance Plutarque, dans ce Dialogue, n'est point contraire à ce que dit Aristote, dans sa poëtique.

que la nature, l'un n'est pas plus ancien que l'autre. Si donc quelqu'un assuroit, que c'est faute d'avoir connu le chromatique qu'Eschyle [1] et Phrynique [2] ne l'ont point mis en œuvre, n'y auroit-il pas de l'absurdité dans une pareille proposition? En effet, on pourroit dire aussi que Pancrate [3] ignoroit ce même genre chromatique, puisqu'il s'en est abstenu dans la plupart de ses ouvrages. Mais s'en étant servi dans quelques-uns, il s'en suit que ce n'est

[1] Voyez sur Eschyle la nouvelle et magnifique édition du Théâtre des Grecs du P. Brumoy. Paris, Cussac, 1785. Tome I, p. 274 et suiv.

[2] Le Phrynique dont il s'agit en cet endroit, est le plus ancien des trois poëtes de ce nom. Il étoit d'Athènes, fils de Polyphradmon. Il fut disciple de Thespis. Suidas le fait fleurir dès la soixante-septième olympiade. C'est lui qui introduisit sur le théâtre l'usage des masques, pour transformer les acteurs en actrices; (car les femmes originairement ne montoient point sur le théâtre des Grecs). Il fit aussi usage le premier des vers iambiques tétramètres. Voyez, au sujet d'une tragédie de cet auteur, la Vie de Thémistocle, chap. IX, Tome II. Voyez, sur Phrynique, Perizonius, dans ses savantes notes sur Elien: il y confond, d'après de solides raisons, le second Phrynique, dont parle Suidas, avec le premier. Le poëte comique, du même nom, étoit aussi d'Athènes, et florissoit vers la quatre-vingt-sixième olympiade. Perizonius (*Ib.*) prétend qu'on l'a confondu mal-à-propos avec un Athénien de même nom, qui fut général d'armée.

[3] On peut compter jusqu'à trois poëtes connus sous le nom de *Pancrate*, quoiqu'on n'en trouve qu'un seul dans la Bibliotheque grecque de Fabricius. Le plus ancien de ces Pancrates est sans doute celui dont il s'agit ici, et qu'on peut regarder comme l'inventeur d'une espèce de vers trochaïque produit sous son nom par le grammairien Servius. (*Gram. vet. lat. col.* 1819. *édit. Putsch*).

nullement par ignorance, mais que c'est par choix qu'il a évité de l'employer. Il imitoit donc dans ses compositions, comme il le déclaroit lui-même, le caractère de Pindare et de Simonide, et en général ce que les modernes appellent l'*ancien caractère.*

XXX. On peut faire le même raisonnement au sujet de Tyrtée [1] le Mantinéen, d'André de Corinthe [2], de Thrasylle de Phlionte [3] et de quantité d'autres. Car nous savons que c'est de dessein prémédité qu'ils se sont tous abstenus du chromatique, des muances, de la multiplicité de cordes, ainsi que de plusieurs autres pratiques vulgairement usitées en musique, telles que certains rhythmes, certains modes, certaines paroles et certaines sortes de mélopée et d'exécution ou de tablature [4]. Par

[1] Ce poëte-musicien florissoit vers le commencement de la seconde guerre de Messène. On assure qu'il étoit boiteux, borgne et maître d'école. Horace nous parle de ce poëte-musicien qui fut aussi général d'armée, (*Ars poetic.* v. 401.) en ces termes.

Post hos, insignis Homerus,
Tirtæusque, mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

Voyez sur cet homme célèbre la savante dissertation de M. l'abbé Sévin, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, T. VIII, page 144.

[2] Celui-ci n'est connu que par cet endroit de Plutarque.

[3] Voyez sur ce poëte-musicien, dans les Mémoires de Littérature de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XIII, page 287, l'opinion de M. Burette.

[4] ἑρμηνεία. C'est une interprétation musicale, dont il n'est parlé dans aucun lexique, et dont Plutarque seul fournit l'expli-

exemple, Téléphane de Mégare [1] avoit tant d'aversion pour l'usage des anches [2], qu'il ne permit jamais aux facteurs de flûtes d'en appliquer sur ces instrumens; et ce fut la principale raison, qui l'empêcha de disputer le prix en ce genre aux jeux pythiques. En général, si, de ce qu'une chose n'a point été pratiquée, l'on vouloit en conclure, qu'elle à été ignorée; l'on pourroit, sur ce principe, taxer trop légérement d'ignorance plusieurs de nos contemporains : entr'autres les partisans de Dorion [3], par rapport au mode antigéni-

cation en plusieurs endroits de ce Dialogue. ἑρμηνεία n'est ici autre chose que la manière d'exécuter un air, une pièce de musique notée, soit en la chantant, soit en la jouant sur quelque instrument. Or, pour mettre un musicien en état d'exécuter un air quelconque, soit en le chantant, soit en le jouant sur quelque instrument, il falloit que cet air fût noté sur le papier: et cette tablature pouvoir aussi être regardée comme une sorte d'interprétation (ἑρμηνεία) nécessaire pour faire entendre, pour exécuter la pièce de musique du compositeur.

[1] Ce Téléphane étoit un célèbre joueur de flûte, contemporain de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand. Il étoit Samien, au rapport de Pausanias, qui assure que l'on voyoit le tombeau de ce fameux musicien sur le chemin qui conduit de Mégare à Corinthe: et ce n'est peut-être qu'en vertu de cette circonstance que Plutarque le fait Mégarien. Il pouvoit, comme Samien, s'être établi et être mort à Mégare, où il fut enterré, et où son tombeau fut élevé par les soins de Cléopâtre, sœur de Philippe de Macédoine.

[2] Voyez les Observations.

[3] Ce Dorion est sans doute celui dont parle Athénée (VIII, 3): car il parle de deux autres du même nom. Les talens de celui-ci pour la flûte et son goût pour la bonne chère l'avoient fort accrédité auprès de plusieurs princes Grecs, tels que Nico-

dien [1], dont ils ne se servent point, parce qu'ils le méprisent : les sectateurs d'Antigénide, par rapport au mode dorionien pour la même raison ; et les joueurs de cithare, par rapport au mode de Timothée [2]. Car ils se sont jettés presque tous dans les rapsodies [3], et dans les compositions de Polyide [4].

XXXI. D'AUTRE part, si lon examine avec exactitude la variété dans la musique, et si l'on compare l'ancien au nôtre à cet égard ; on trouvera que dès lors cette variété avoit cessé. En effet, les anciens l'ont employée dans la composition des rhythmes, laquelle en est le plus susceptible ; d'où

créon, tyran de Chypre, et Philippe de Macédoine. Athénée nous a conservé plusieurs de ses bons mots. Ce Dorion étoit donc auteur d'un certain mode dorionien.

[1] Voyez les Observations.

Ce musicien, dans ses airs dithyrambiques, faisoit 1°. un mélange de cette poësie avec celle des anciens nomes, 2°. Il avoit multiplié les cordes de la cithare jusqu'au nombre de onze ou douze : 3°. Il avoit introduit dans ses airs le genre chromatique, et le mêloit avec le diatonique.

[3] Notre musique nous offre quelque chose de pareil, dans certains centons musicaux, faits de plusieurs airs de mouvemens et de tons différens, mis bout à bout, lesquels forment une suite de chant non interrompu. Nous avons dans le même goût quelques opéra, comme celui qui a pour titre, *les Fragmens de Lulli*, et qui n'est qu'un tissu de divers morceaux de musique, tirés de ballets, pour lesquels ce fameux musicien les avoit originairement composés.

[4] Il ne s'agit point ici du Polyide médecin, mais du poëte-musicien, traité de sophiste par Aristote, et de peintre par Diodore de Sicile, deux qualités non incompatibles avec la première. Ce dernier le fait fleurir vers la quatre-vingt-quinzième olympiade. Voyez les Observations.

il paroît qu'ils faisoient cas de cette varieté rhythmique [1]: et la manière de toucher les instrumens étoit aussi dès ce temps-là très diversifiée. Car au lieu que les musiciens aujourd'huy s'appliquent particulièrement à perfectionner la théorie de leur art [2]; ils cultiverent autrefois le rhythme ou la cadence. Il est donc evident, que c'est de propos délibéré, et non par ignorance, que les anciens ont évité les chants rompus ou pleins de diminutions. Qu'y a-t-il en cela de surprenant? Pareille chose est arrivée dans plusieurs des professions utiles à la vie, où certains usages, quoique très connus, ont été retranchés, parce qu'on s'est apperçu qu'ils choc-quoient en quelque façon la décence.

XXXII. MAINTENANT, pour montrer que ce n'est ni faute de connoissance, ni faute d'expérience, que Platon a rejetté certaines musiques; mais que c'est uniquement parce qu'il les jugeoit peu convenables à l'espèce de gouvernement qu'il vouloit établir. Nous allons faire voir, que ce philosophe étoit très versé dans la science de l'harmonie. C'est donc en décrivant la création de l'ame, dans son Timée, qu'il fait paroître combien il s'étoit appliqué aux mathématiques et à la musique, lorsqu'il s'exprime

[1] Voyez les Observations.

[2] En effet, il s'est trouvé, du temps de Plutarque ou environ, plusieurs écrivains Grecs qui ont cultivé cette partie spéculative de la musique, tels que Théon de Smyrne, Ptolomée, Nicomaque le Géranésien, Aristide-Quintilien, Bacchius, Alypius, Gaudentius, etc.

en ces termes [1] : « Il (dieu) remplit ensuite les « intervalles doubles et les triples, retranchant de « là quelques parties, qu'il mit entre ces mêmes « intervalles ; ensorte qu'il se trouvoit deux milieux « dans chacun ». Car ce début marque de l'habilité en fait d'harmonie, comme nous le prouverons incontinent.

XXXIII. Il y a trois milieux primitifs, d'où se prennent tous les autres, l'arithmétique, l'harmonique et le géométrique [2]. Le premier surpasse et est surpassé d'un nombre égal ; le second, d'une raison égale ; le troisième ne surpasse et n'est surpassé ni de raison égale, ni de nombre égal. Platon voulant donc démontrer harmoniquement l'accord des quatre élémens qui composent l'ame, et la cause de cette symphonie réciproque entre des natures si dissemblables, établit, par rapport à l'ame, deux milieux en chaque intervalle, suivant la raison harmonique. Car dans la consonnance de l'octave en musique, il se trouve deux intervalles moyens, dont nous allons faire voir l'analogie. On peut en effet considérer l'octave comme étant en raison double ; et pour rendre cette raison plus sensible, on peut prendre les nombres six et douze. Or cet intervalle est compris entre l'hypate du tétracorde moyen et la nète du tétracorde disjoint. Six et douze étant donc les deux extrêmes, l'hypate du tétra-

[1] Voyez ce passage en entier dans le chapitre XII du Traité de la création de l'ame, (Tome XIX, page 308).

[2] Voyez les Observations.

corde

corde moyen aura le nombre six, et la nète du tétracorde disjoint aura le nombre douze [1].

XXXIV. Il ne reste plus qu'à prendre, entre ces nombres, ceux qui tombent entre deux, et dont les extrêmes se trouvent l'un en raison sesquitierce, l'autre en raison sesquialtère, c'est-à-dire, huit et neuf. Car six est à huit en raison sesquitierce, et à neuf en raison sesquialtère. Tel est l'un des extrêmes; et l'autre, douze, est à neuf en raison sesquitierce, et à huit en raison sesquialtère [2]. Ces deux nombres tombant donc entre six et douze, et l'intervalle de l'octave résultant de celui de la quarte et de la quinte, il est clair, que la mèse répondra au nombre huit, et la paramèse au nombre neuf [3]. Cela posé, l'hypate sera à la mèse comme la paramèse à la nète du tétracorde disjoint. Car l'hypate du tétracorde moyen est à la quarte de la mèse; et la paramèse est à la quarte de la nète du tétracorde disjoint [4]. Le même rapport se rencontre dans les

[1] Le tétracorde moyen (μέσων) suit immédiatement à l'aigu le tétracorde le plus grave, ou celui des hypates. Le tétracorde disjoint (διεζευγμένων) suit encore à l'aigu le tétracorde moyen, dont il est disjoint ou séparé de l'intervalle d'un ton. L'hypate du tétracorde moyen répond au second Mi de nos clavecins: et la nète du tétracorde disjoint répond à notre troisième Mi: ce qui forme, comme on voit, l'intervalle d'une octave. Notre second Mi prendra donc le nombre 6, et notre troisième Mi le nombre 12.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid.*

[4] C'est-à-dire, que notre second Mi est à la quarte de notre

nombres : car six est à huit, comme neuf est à douze ; et six est à neuf, comme huit est à douze. Or la raison de huit à six, de même que celle de douze à neuf, est sesquitierce, et la raison de neuf à six, comme celle de douze à huit, est sesquialtère. Ce que nous venons de dire suffira pour montrer, combien Platon s'étoit attaché à l'étude des mathématiques, et combien il s'y étoit rendu habile.

XXXV. Aristote, disciple de Platon, regarde l'harmonie comme quelque chose de noble, de grand et de divin, et voici comme il s'en explique : « L'harmonie, dit-il, est céleste ; la nature en est « divine, pleine d'une beauté qui ravit l'ame et « l'élève au dessus de sa condition. Divisible naturellement en quatre parties, elle a deux milieux, « l'un arithmétique et l'autre harmonique [1]. Ses « parties, leur grandeur et l'excès dont l'une surpasse l'autre ou en est surpassée, s'expriment « par des nombres, et ont une égalité de mesure : « car les chants roulent et sont compris dans l'étendue de deux tétracordes ». C'est ainsi que parle Aristote.

XXXVI. Il ajoute, que le corps de l'harmonie est un composé de parties dissemblables, qui s'accordent pourtant les unes avec les autres : mais que les milieux de cette harmonie s'accordent sui-

second La ; et que notre second Si est à la quarte de notre troisième Mi.

[1] Voyez les Observations.

vant la raison arithmétique [1], parce que le son le plus haut étant en raison double par rapport aux plus bas, produit la consonnance de l'octave. Car celle-ci, comme nous l'avons dit plus haut, à la nète de douze unités, l'hypate de six, et la paramèse accordée avec l'hypate en raison sesquialtère, de neuf unités. Pour la mèse, nous avons déjà dit qu'elle en a huit. Or c'est de tout cela que résultent les principaux intervalles de la musique; sçavoir la quarte, qui est en raison sesquitierce, la quinte qui est en raison sesquialtère, et l'octave qui est en raison double. La raison sesquioctave, qui est celle du ton, s'y conserve aussi [2]. Il arrive de là, que les parties différentes de l'harmonie se surpassent et sont surpassées réciproquement des mêmes quantités; qu'il en est ainsi des milieux, les uns par rapport aux autres; et le tout, conformément à l'excès qui se trouve dans les nombres, et à la proportion geométrique [3].

XXXVII. Aristote assure donc, que ces excès réciproques sont dans les proportions suivantes : que la nète surpasse la mèse d'une troisième partie, et que l'hypate est surpassée de la même quantité par la paramèse; ensorte que ces excès sont relatifs [4].

[1] Quand Aristote dit ici que les milieux de l'harmonie s'accordent suivant la raison arithmétique, cet accord tombe sur les nombres qui expriment les rapports de ces milieux comparés entr'eux et avec leurs extrêmes.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

Car les grandeurs surpassent et sont surpassées du même nombre de parties. C'est ainsi que les raisons, suivant lesquelles les extrêmes de la mèse et de la paramèse se surpassent et sont surpassés, se trouvent les mêmes, sçavoir, la raison sesquitierce et la sesquialtère. Or cet excès est harmonique. Mais les excès de la nète et de la mèse sont du nombre de ceux qui consistent dans une égale partie, suivant la proportion arithmétique. Il en est de même de la paramèse, par rapport à l'hypate. Car la paramèse surpasse la mèse en raison sesquioctave. De plus, la nète est à l'hypate en raison double; la paramèse à l'hypate, en raison sesquialtère; et la mèse à l'hypate, en raison sesquitierce [1].

XXXVIII. Telle est donc, suivant Aristote, la constitution de l'harmonie, tant en ses parties, qu'en ses quantités; et il la compose très-naturellement elle et toutes ses parties, de l'infini, du fini [2] et du pair-impair. En effet, si on la prend dans toute son étendue, elle tient du nombre pair, étant divisible en quatre parties, qui en sont les termes [3]. Si l'on envisage ses parties et proportions, on y trouve le pair, l'impair et le pair-impair. Car le pair se rencontre dans la nète, qui est de douze unités; l'impair, dans la paramèse, qui est de neuf unités; le pair, dans la mèse, qui est de huit unités; le pair-impair, dans l'hypate, qui est de six

[1] *Ibid.*

[2] Les mots ἄπειρος et περαινόν, l'infini et le fini, doivent se prendre ici dans la signification du pair et de l'impair.

[3] Plutarque veut parler des trois accords consonnans, et du ton.

unités. C'est ainsi que l'harmonie, en vertu des excès et des proportions, qui règnent entre les différentes parties dont elle est composée, se trouve d'accord avec elle-même, et avec toutes ses parties.

XXXIX. Mais, outre cela, les sensations qui se font dans nos corps, ne s'accomplissent pas sans quelque sorte d'harmonie [1], sur-tout, celles qui peuvent passer pour célestes et divines, et qui mettent les hommes en commerce avec la divinité, c'est-à-dire, la vue et l'ouïe, font appercevoir de l'harmonie, par l'entremise du son et de la lumière. Il en est de même des autres sensations, qui suivent celles-là. Elles sont toutes réglées selon les loix de l'harmonie, en qualité de sensations : car elles n'opèrent rien sans ce secours; quoiqu'elles soient plus foibles que les premières, sans en être pourtant dépendantes. Quand à celles-là, comme elles n'agissent dans l'homme qu'en conséquence du concours divin, et conformément aux règles de la proportion; elles sont de leur nature et plus vives et plus parfaites.

XL. Il est donc manifeste, par ce que nous venons de dire, que ce n'étoit pas sans fondement, que les anciens Grecs avoient soin, sur toutes

[1] Ce passage prouve qu'il ne seroit pas impossible d'établir une sorte d'analogie entre les sons et les couleurs. C'est de quoi l'on a déjà vu quelques essais très-dignes de la curiosité et de l'attention du public, dans le clavecin oculaire du P. Castel. Il faut suivre par soi-même la féconde imagination et l'esprit géomètre du savant Jésuite, dans son Optique des couleurs. Paris, Briasson, 1740.

choses, d'être instruits dans la musique. Ils croyoient en effet qu'on pouvoit par-là former le cœur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui est honnête; rien n'étant plus utile que la musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses, et principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Aussi les uns employoient-ils les flûtes en cette occasion; témoin les Lacédémoniens, chez qui l'on jouoit sur cet instrument le cantique de Castor [1], lorsqu'ils marchoient en bataille contre l'ennemi. Les autres alloient au combat au son de la lyre; et c'est ainsi, dit-on, que les Crétois en ont usé fort long-tems, dans leurs marches militaires. Plusieurs, encore aujourd'hui, se servent des trompettes en pareil cas. Les Argiens, dans les jeux qu'ils appelloient *Sthéniens* [2], mettoient la flûte en œuvre, pour animer les lutteurs. On dit que ces jeux furent d'abord institués

[1] Ce cantique ou cet hymne portoit ce nom, parce qu'on y invoquoit ce héros Lacédémonien, et qu'on y célébroit ses exploits; ou peut-être parce qu'on lui attribuoit (selon Eustathe, sur l'Iliad. XVI, 617) l'invention de cette marche militaire qui étoit une sorte de danse. Voyez Pindare, (Pythi, Od. 2, v. 125); et la vie de Lycurgue, Tome I, p. 195.

[2] On voyoit encore de son temps, dit Pausanias, (II, 33 et 34) sur le chemin qui conduit de Trézène à Hermione, une pierre, nommée originairement *l'autel de Jupiter Sthénien*, qu'on appelloit *la roche de Thésée*, depuis que ce prince, encore tout jeune, la remua, pour tirer de dessous la chaussure et l'épée, qui devoient le faire connoître à Egée son pere, et que celui-ci dans ce dessein y avoit cachées.

pour Danaüs; et qu'ils furent ensuite rétablis en l'honneur de Jupiter Sthénien. C'est une loi encore présentement de jouer de la flûte dans les combats du Pentathle.[1] A la vérité, on n'y joue rien de fort choisi, rien qui tienne de l'antiquité, ou qui ressemble à ces airs, que l'usage avoit consacrés chez nos ancêtres; tel que celui qu'avoit composé Hiérax[2] pour ces sortes de jeux, et qu'on nommoit *endromé*, (courante). Mais enfin on y joue toujours de la flûte, quelque foible et quelque peu choisie que soit aujourd'hui une telle musique.

XLI. Si l'on remonte à des tems encore plus reculés, on trouvera que les Grecs n'avoient alors aucune connoissance de la musique du théâtre, ils employoient uniquement cet art au culte des dieux et à l'éducation de la jeunesse. On ne s'étoit point encore avisé de dresser chez eux des théâtres, et toute leur musique étoit tournée du côté des sacrifices et des autres cérémonies religieuses, dans lesquelles on chantoit des cantiques à l'honneur des dieux, et les louanges des grands hommes. Il paroît même assez probable, que ce mot *Théâtre*, qui est d'un usage plus récent, et celui de *Théorein*, qui est beaucoup plus ancien, et qui veut

[1] C'étoit cinq sortes d'exercices agonistiques, auxquels certains athlètes combattoient successivement dans les jeux publics de la Grèce, pour gagner un seul prix proposé. Voyez une dissertation touchant le Pentathle, Tome III, page 318, des Mémoires de Littérature de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

[2] Il fut domestique, disciple et favori du fameux Olympe.

dire *Etre spectateur*, pourroient bien l'un et l'autre tirer leur origine du mot *Théos*, qui signifie Dieu [1]. Quant à notre tems, la musique y est si différente de ce qu'elle étoit autrefois, qu'on y a perdu la pratique, et même le souvenir de celle qui servoit à régler les mœurs, et que tous ceux qui s'appliquent à cet art, se jettent absolument dans la musique théâtrale.

XLII. Mais, dira quelqu'un, est-il vraisemblable que les anciens n'ayent rien inventé dans la musique, et n'y ayent rien ajouté de nouveau? J'avoue qu'ils y ont introduit des nouveautés; mais toujours sans blesser la gravité ni la décence. Car ceux qui ont traité de ces choses historiquement, attribuent à Terpandre l'usage de la nète dorienne [2], que les musiciens avant lui n'admettoient point dans le chant. On dit aussi que le mode myxolydien [3] a été entièrement trouvé après les autres; de même que celui de la mélodie orthienne composée selon ces deux rhythmes, l'orthien et le trochée sémantique [4]. Que si, comme l'assure Pindare, Terpandre a été l'inventeur des chants scoliens [5], Ar-

[1] Il paroît plus vraisemblable de dériver le mot *Théâtre* (Θέατρον et Θεωρεῖν) de Θεᾶν, Θεᾶσθαι, regarder, contempler, être spectateur. Les Grecs ont sans doute pris des Orientaux leur verbe Θεάω, Θέω, Θάω: en effet *thaha*, en hébreu, signifie, *regarder, admirer.*

[2] Voyez les Observations

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] Voy. sur ces airs scoliens, la dissertation de M. de la Nauze,

chiloque l'a été aussi du rhythme des trimètres, et a de plus enseigné le premier la manière de chanter en passant du rhythme dans un autre de différent genre ; la paracataloge, ou le dérangement des sons : la manière d'accommoder à tout cela le jeu des instrumens à cordes. On lui attribue encore les épodes, les tétramètres, le crétique et le prosodiaque, l'augmentation du premier, et, suivant quelques-uns, l'élégie : par-dessus tout cela, l'extension de l'ïambique jusqu'au pæon épibate, et celle de l'héroïque augmenté jusqu'au prosodiaque et au crétique.

XLIII. On prétend aussi, que l'exécution musicale des vers ïambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent, est due au même Archiloque: que les poëtes tragiques l'ont depuis mise en usage; et que Crexus l'ayant adoptée, l'introduisit dans les dithyrambes. On croit encore que celui-ci est le premier qui ait fait entendre séparément du chant le jeu des instrumens : car chez les anciens, ce jeu accompagnoit toujours la voix, son pour son. On donne à Polymneste l'invention du mode nommé présentement *hypolydien* [1] ; et l'on assure qu'il y augmenta de beaucoup le relâchement et la tension des cordes. On assure de plus que cet Olympe, que l'on regarde comme l'inventeur ou

sur les chansons de l'ancienne Grèce, dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres, T. IX, p. 330.

[1] Voyez les Observations.

le maître de cette poësie musicale appellée *nomique* chez les Grecs, a trouvé le genre enharmonique; le rhythme prosodiaque [1], suivant lequel se chante le nome ou cantique de Mars; le rhythme choréique dont on faisoit grand usage dans le culte de la mère des dieux; et selon le sentiment de quelques-uns, le rhythme bachique [2]. Il est donc manifeste, que tels sont les changemens arrivés dans l'ancienne musique, par rapport à chacun de ces airs.

XLIV. Mais Lasus [3] natif d'Hermione, ayant transporté les rhythmes dans la poësie dithyrambique, et en même-tems ayant multiplié les sons de la flûte dont il l'accompagnoit, causa par cette variété de sons trop désunis, un grand changement dans l'ancienne musique. De même le poëte-musi-

[1] Plutarque, à la fin du chapitre précédent, attribue l'invention de ce rhythme au poëte-musicien Archiloque, postérieur à Olympe, et qui peut en avoir seulement perfectionné ou renouvellé l'usage.

[2] On trouve l'explication de ces trois sortes de rhythmes dans Aristide-Quintilien. Lib. I, p. 39, edit. Meibom.

[3] Lasus ou Lassus, et non pas Tassus, comme dans Stobée, naquit à Hermione, ville du Péloponèse, au royaume d'Argos. Il florissoit dans la cinquante-huitième olympiade. Il fut grand poëte dithyrambique, s'il ne fut pas l'inventeur du dithyrambe, comme le dit Clément d'Alexandrie, (Stromat. L. I). Il introduisit des premiers cette sorte de poëme dans les jeux publics, où l'on décerna des prix pour ceux qui primeroient en ce genre. Sa confiance dans ses talens pour la poësie et la musique, lui faisoit peu craindre le plus redoutable de ses antagonistes: d'où est venu ce proverbe rappellé par Aristophane, (Σφῆκες, v. 1410.) ὀλίγον μοι μέλει.

cien Mélanippide, qui vint ensuite, ne s'en tint pas à cette musique ancienne, non plus que Philoxène et Timothée. Celui-ci ajouta de nouvelles cordes à la lyre qui n'en avoit eu que sept jusqu'à Terpandre d'Antisse. Le jeu de la flûte devint aussi beaucoup plus varié, de simple qu'il étoit auparavant. Car anciennement, et cela jusqu'à Mélanippide, poëte dithyrambique, les joueurs de flûte recevoient des poëtes mêmes leur salaire: la poësie étant alors considérée comme la principale actrice, et les joueurs de flûte ne passant que pour des ministres qui lui étoient subordonnés. Mais cet usage se pervertit dans la suite; et de-là vient, que le poëte comique Phérécrate [1] fait paroître sur la scène la Musique en habit de femme, et le corps déchiré de coups. La Justice l'interroge sur la cause de ce mauvais traitement; et la Musique lui répond en ces termes:

« Je vous l'apprendrai très-volontiers: car je n'au-
« rai pas moins de plaisir à vous le dire, que vous
« en aurez à l'entendre. Celui que je regarde com-

[1] Il étoit d'Athènes, contemporain de Platon et d'Aristophane. Il travailla dans le goût de la vieille comédie. Il parloit très-purement sa langue, ce qui lui a valu la qualification de ἀπλῶπους: il fut auteur du vers phérécratien, composé des trois derniers pieds du vers hexamètre, avec cette condition que le premier de ces trois pieds étoit toujours un spondée. Il nous reste des fragmens de presque toutes ses pièces: Hertelius (Bibliothèque des anciens comiques Grecs), et Grotius (*excerpt. e Comœd.* (les ont recueilli. Il dit d'Alcibiade, dans un de ces fragmens, que cet Athénien, qui sembloit à peine être un homme, étoit pourtant le mari de toutes les femmes.

« me la première source de tous mes maux, est Mé-
« lanippide, qui a commencé à m'énerver, et qui
« par le moyen de ses douze cordes [1], m'a rendue
« plus lâche. Cependant cet homme ne suffisoit
« point encore, pour me réduire à l'état malheu-
« reux que j'éprouve maintenant [2]. Mais Cinésias [3]
« ce maudit Athénien, m'a tellement perdue et
« défigurée, introduisant dans les strophes de ses
« dithyrambes des inflexions de voix dépourvues de
« toute harmonie, que ce qui est à gauche paroît
« être à droite, comme dans l'usage des boucliers [4].
« Vous ne l'auriez jamais dit: il m'étoit pourtant
« cruel à tel point. Mais Phrynis, par l'abus de je
« ne sais quels roulemens qui lui sont particuliers,
« me faisant fléchir et pirouetter à son gré, et vou-
« lant trouver dans le nombre de sept cordes douze
« harmonies différentes [5], m'a totalement corrom-

[1] On ne sait point au vrai à qui sont dues les augmentations faites dans le système de l'ancienne musique: les auteurs ne sont nullement d'accord entr'eux sur ce point.

[2] C'est là le sens exprimé par Philips:

His rage how'r suffis'd not yet,
To make my miseries compleat.

[3] Voyez les Observations.

[4] . . . . . That you would swear,
The right side now the left side were.

[5] En effet, en insérant chacune en son lieu, les deux cordes du genre enharmonique et les deux du chromatique, et mettant au grave de l'hypate une proslambanomène, on aura transformé l'heptacorde en un dodécacorde réduit à l'étroit et d'un genre singulier, puisqu'il se trouve renfermé dans l'octave: voici

« pue. Toutefois ce n'étoit point encore assez qu'un « tel homme, pour achever ma ruine. Car s'il lui « échappoit quelques fautes, du moins savoit-il les « réparer. Mais il falloit un Timothée, ma très- « chère, pour me mettre au tombeau, après m'a- « voir honteusement déchirée ».

La Justice. « Quel est donc ce Timothée » ?

La Musique. « C'est ce rousseau, c'est ce Milé- « sien, qui par mille outrages nouveaux, et sur- « tout par ses fredons extravagans, a surpassé tous « ceux dont je me plains. S'il lui arrivoit de me ren- « contrer en quelque lieu marchant seule, il me « relâchoit aussitôt, il me démontoit, et me par- « tageoit en douze cordes ».

XLV. Le poëte comique Aristophane fait aussi mention de Philoxène [1], et assure que ce musicien avoit fait entrer l'usage des chansons dans les danses qui se font en rond : sur quoi la Musique s'exprime ainsi : « C'est lui, qui me rendant plus lâche, plus « molle et plus flexible qu'un chou, m'a entière- « ment remplie de fredons discordans, trop aigus [2],

la progression de ces cordes: Ré, mi, mi demi-dièse, fa, fa-dièse, sol, la, la demi-dièse, si b, si, ut, ré.

[1] Le seul Philoxène qu'on trouve actuellement dans Aristophane (Nub. 686. Ran. 965. Vos. 84.) est un Athénien de ce nom décrié pour sa mollesse et pour sa lâcheté: mais ce n'est nullement le poëte Philoxène. Sans doute que la pièce dont il étoit question de ce dernier, n'est point parvenue jusqu'à nous.

[2] ὑπερβολαίων, des exorbitantes, des extravagantes. Ce mot semble indiquer l'addition du quatrième tétracorde, qui rendit complet le système de l'ancienne musique, renfermé dans l'étendue de quatre tétracordes ou de deux octaves.

« et qui n'ont rien que de profane et de licen-« cieux ». Les autres poëtes comiques ont fait voir manifestement, combien est absurde l'entreprise de ceux qui, dans la suite, en disséquant la musique, pour ainsi parler, l'ont réduite en traits et en diminutions.

XLVI. Or, que la première éducation et les premiers préceptes contribuent beaucoup à régler ou à dépraver les mœurs, et les goûts pour les arts; Aristoxène l'a montré bien clairement par l'exemple qui suit. De son tems, dit il, Télésias [1] de Thèbes, avoit dès sa jeunesse été nourri dans la bonne et saine musique; ayant appris les airs ou les cantiques des maîtres les plus célèbres, sur-tout ceux de Pindare [2], de Denys le Thébain [3], de Lamprus [4], de Pratinas et des autres lyriques, qui ont

[1] Cette histoire, et celui qui en est le héros, ne nous sont connus que par ce Dialogue.

[2] M. Burette a recueilli tout ce qu'il y a de plus intéressant sur la vie et les ouvrages de ce poëte immortel, trop connu pour que nous nous étendions ici sur son article. Voyez le Tome XV des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pages 337 et suiv. Il est à remarquer qu'il fut, comme plusieurs grands poëtes, musiciens des beaux temps de la Grèce, l'écolier d'une femme (Myrtis) que distinguoit alors son talent pour la poësie lyrique, et qu'il mit à profit les bons avis de la belle Corinne,

[3] Il fut le maître de musique d'Epaminondas. (*Cornel. Nepot. cap.* 2).

4 Corn. Nepos en fait mention (*Ib.*). Ce poëte-musicien fut le maître du poëte Sophocle, et pour la musique et pour la danse. Platon met ce Lamprus, en fait de musique, au-dessus de Konnos. Aristote (Politic. VII, 13.) parle avec avantage de ce poëte-musicien.

excellé dans la composition des chants propres à être accompagnés par les instrumens à cordes. Il avoit appris de plus à jouer parfaitement de la flûte, et avoit travaillé à s'instruire suffisamment des autres parties de l'art dont il est question. La fleur de sa jeunesse étant passée, il fut tellement séduit par la variété et les gentillesses de cette musique de théâtre, qu'il vint à mépriser les beautés de celle, dans le goût de laquelle on l'avoit élevé. Il se mit à étudier les compositions de Philoxène et de Timothée, choisissant encore parmi ces sortes de pièces, celles qui étoient le plus chargées de broderies, et qui portoient davantage le caractère de la nouveauté. Mais voulant ensuite composer lui-même, et ayant essayé de le faire dans le goût de Pindare et dans celui de Philoxène, il ne put jamais réussir dans ce dernier : et la seule cause en étoit la bonne instruction, qu'on lui avoit donnée dès sa plus tendre jeunesse.

XLVII. Quiconque voudra donc s'appliquer à la musique avec un juste discernement, qu'il se propose toujours l'ancienne manière pour modèle. Mais qu'il se remplisse en même temps des autres connoissances nécessaires, et qu'il prenne sur-tout la philosophie pour guide. Car elle seule est capable de décider quelle sorte de poësie peut convenir à la musique et lui être de quelque usage. En effet, comme il y a trois genres, suivant lesquels toute la musique se divise en général, sçavoir le diatonique, le chromatique et l'enharmonique ; celui qui s'adonne à cet art, doit non-seulement

connoître quelle espèce de poësie met en œuvre chacun de ses genres, mais encore avoir acquis la facilité d'exprimer sur le papier ses compositions.

XLVIII. Il faut donc concevoir, en premier lieu, que tout ce qui s'apprend en musique, forme dans celui qu'on instruit, une sorte de routine ou d'habitude, qui ne lui permet point encore de démêler pourquoi on lui montre telle ou telle chose. Il faut considérer, outre cela, qu'à cette premiere instruction l'on ne joint pas d'abord le dénombrement des divers modes; mais la plupart apprennent au hazard et sans distinction, ce qui leur plaît ou à leurs maîtres. Cependant ceux qui se piquent de prudence, n'approuvent nullement cette conduite; témoin les Lacédémoniens autrefois, les Mantinéens et les Pelléniens. Car ayant fait choix d'un seul mode, ou tout au plus d'un très petit nombre de ceux qu'ils jugeoient les plus propres à régler les mœurs, ils s'en tenoient à cette sorte de musique.

XLIX. Or, si l'on examine chaque science en particulier, on connoît clairement quel en est l'objet. Il est manifeste, par exemple, que la science harmonique se propose pour objet les divers genres d'harmonie, les intervalles, les systêmes, les sons, les tons ou modes, et les nuances ou changemens systématiques [1]; et qu'il ne lui est pas possible de

[1] Plutarque oublie dans ce dénombrement une septième partie de l'harmonique; et c'est la mélopée, à laquelle aboutissent, et se rapportent, pour ainsi dire, les six autres. Voyez l'Observation troisième du chapitre XVII.

porter

porter ses vues plus loin. Ensorte qu'on ne doit point en exiger, qu'elle puisse discerner si le poëte en a usé d'une manière convenable en fait de musique, lorsqu'il a pris le mode hypodorien pour le commencement, le mixolydien et le dorien pour la fin, l'hypophrygien et le phrygien pour le milieu de sa pièce. Car l'harmonique ne s'étend pas jusques là, et elle a besoin du secours de plusieurs autres connoissances. Elle ignore, en effet, ce qui constitue la force et la vertu de la convenance ou propriété; et ni le genre chromatique, ni l'enharmonique ne porterent jamais avec eulx cette force de la convenance dans toute sa perfection, et telle qu'elle puisse faire sentir le véritable caractère du chant. Mais cela dépend de l'industrie de l'ouvrier. Il est clair, de plus, que l'intonation d'un sytême est différente d'un chant composé dans ce système, et que la considération de celui-ci n'est point du ressort de l'harmonique. Il faut dire la même chose des rhythmes : car il n'y en a aucun qui porte avec soi la force de la parfaite convenance.

L. Quand nous parlons de convenance ou de propriété, c'est toujours par rapport au caractère : et nous disons que ce caractère résulte, ou de la composition, ou du mélange, ou de tous les deux. Par exemple, Olympe a composé dans le genre enharmonique sur le mode lydien, en y mêlant le pæon épibate : et c'est ce qui a produit le caractère qui se fait sentir au commencement du nome ou cantique de Minerve [1]. Car Olympe continuant

[1] Voyez les Observations.

d'y employer la mélopée et la rhythmique, avec la seule différence de changer artistement le rhythme, et de mettre un trochée à la place d'un pæon [1] ; ensorte que le genre enharmonique et le mode phrygien demeurassent invariables, aussi bien que le systême entier de l'harmonie; le caractère n'a par laissé que de recevoir un changement considérable. En effet, dans ce cantique de Minerve, ce qui s'appelle *le corps de la pièce* est fort différent du prélude [2], quant au caractère.

LI. Si donc celui qui est versé dans la musique joint à cette connoissance un gout sûr, il pourra certainement se vanter de posséder toute la finesse de son art. Car celui qui connoît le mode dorien sans être en état de discerner la convenance ou la propriété de l'usage qu'on en peut faire, travaillera sans savoir ce qu'il fait, et ne conservera pas même le caractère. Et cela est d'autant plus vrai, qu'au sujet de la mélopée dorienne, on doute si la notion en appartient à l'harmonique, comme quelques-uns le prétendent, ou si elle ne lui appartient pas [3]. On doit en dire autant de toute la

[1] Voyez les Observations.

[2] ἁρμονία et ἀνάπιρα. M. Burette donne à ces deux mots une signification peu ordinaire. Mais c'est la vraie : et les notes manuscrites de Méziriac, qu'il possédoit, étoient conformes à cette interprétation. Voici les termes de ce savant commentateur : nisi (quod rectius puto), ἀναπίρα pars fuerit τῆ τῆς Ἀθηνᾶς νόμου, et alia pars ἁρμονία.

[3] Voyez les Observations.

science rythmique. Car celui qui connoit le pæon ignorera la convenance de l'usage qu'on en peut faire, parce que toute sa science se réduit à cette espèce de rhythme; et que l'on doute même si la rhythmique embrasse la théorie des rhythmes pæoniens [1], comme l'assurent quelques-uns, ou si elle ne s'étend pas jusques-là. Il faut donc de nécessité, que celui qui veut se rendre capable de distinguer dans une pièce de musique ce qu'il y a de propre d'avec ce qu'il y a d'étranger, possède au moins ces deux connoissances, premièrement celle du caractère dans lequel la pièce a été composée; ensuite celle des diverses choses qui entrent dans cette composition. C'en est assez pour faire voir que ni l'harmonique, ni la rhythmique, ni quelqu'autre partie que ce puisse être de la musique, ne suffit point par elle-même, pour bien démêler le caractère convenable, et pour juger sainement de tout le reste.

LII. Quoique l'harmonie se divise en trois genres égaux, quant à l'étendue des systêmes et à la puissance des sons ainsi que des tétracordes [2]: les anciens n'ont cependant traité que d'un seul de ces genres. En effet, nos ancêtres n'ont porté leurs vues ni sur le chromatique, ni sur le diatonique; mais ils ont uniquement considéré l'enharmonique[3],

[1] Du temps de Plutarque apparemment, la rhythmique ne traitoit guères que des rhythmes les plus communs, les plus naturels et les moins compliqués.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid*

et cela, dans le seul système de l'octave. Car ils disputoient entr'eux sur ce qui constituoit le chromatique ; au lieu qu'ils disoient, presque tout d'une voix, qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique.

LIII. Celui-la ne possédera donc jamais parfaitement l'art harmonique, qui voudra se borner à cette seule connoissance. Il doit pénétrer non-seulement dans les autres parties de la musique, mais aussi dans le corps entier de cette science, pour examiner le mélange et la composition de ces parties. Car celui qui n'entend que l'harmonique, se trouve circonscrit dans ce seul genre de théorie. Il faut donc, à parler en général, que le sentiment et la raison concourent dans le jugement que l'on porte sur les différentes parties de la musique ; ensorte que le sentiment ne prévienne point la connoissance par des sensations trop vives, et qu'il ne vienne point aussi trop tard au secours de celle-ci par des sensations trop languissantes. Il arrive quelquefois que l'un et l'autre vice, c'est-à-dire, la lenteur et la précipitation, se rencontrent dans certaines sensations, et cela par une irregularité naturelle. Il faut donc retrancher du sentiment tout ce qui pourroit s'opposer à son parfait concours avec la raison.

LIV. Or il est nécessaire que trois choses au moins frappent en même-temps l'ouie, sçavoir, le son, le temps ou la mesure, et la syllabe ou la lettre. Il arrivera donc que le progrès ou la suite

[1] *Ibid.*

des sons fera connoître la modulation harmonieuse, que celui des temps fera sentir le rhythme, et que celui de la lettre ou des syllabes fera entendre les paroles ou le discours. Comme ces divers progrès se font conjointement, il faut de nécessité, que le sentiment les accompagne. Aussi est-il visible, que le sentiment ne pouvant appercevoir séparément chacune de ces trois choses, il ne lui est gueres possible de les suivre en particulier, et de discerner ce qu'elles ont ou n'ont pas de vicieux.

LV. PREMIEREMENT donc il faut prendre connoissance de la suite ou continuité. Car elle doit nécessairement être l'objet de la puissance ou faculté de juger. En effet, le bon et le mauvais ne consistent pas en certains sons, en certains temps, en certaines lettres ou certains mots considérés séparément, mais dans la suite ou continuité de ces trois choses; puisque ce bon et ce mauvais ne résultent que du mélange que l'on fait pour certain usage, de différentes parties regardées comme exemptes de composition [1] Voilà donc pour ce qui concerne la suite ou continuité.

LVI. IL faut observer, outre cela, que l'habileté en musique ne suffit pas pour en bien juger [2]. Car

[1] les Observations.

[2] Plutarque, au premier coup-d'œil, auroit l'air d'avancer un paradoxe. Mais le beau musical et tout autre beau, est le concours de tant de choses, qu'on peut être habile dans un art quelconque, et n'être qu'un très-mauvais juge du beau propre à cet art: car il faut, outre cela, posséder tout ce qui appartient au *modus*, au *decorum*, aux *graces* de cet art. Or, la nature, une saine philosophie, la science des mœurs et des caractères, don-,

il n'est pas possible qu'on devienne parfait musicien et excellent juge, par l'assemblage de toutes les connoissances qui semblent faire partie de la musique. De ce nombre sont la pratique des instrumens et celle du chant, l'exercice, qui donne la finesse du sentiment, je veux dire, cette expérience ou cet usage, qui conduit à l'intelligence de la belle modulation et du rhythme : par dessus tout cela, la science rhythmique et l'harmonique; la théorie, concernant le jeu des instrumens, la diction et les autres parties de la musique, s'il y en a quelques-unes de plus [1].

LVII. Or il faut tâcher de découvrir, pourquoi il n'est pas possible que le concours de toutes ces connoissances forme un bon juge. La première cause vient de ce que, parmi les diverses parties de la musique soumises au jugement, les unes doivent être envisagées comme ayant atteint le but qu'on s'y propose; les autres, comme ne faisant encore qu'y conduire. On peut mettre au nombre des premières, ce qui, dans chaque pièce ou composition, est chanté, joué sur la flûte, joué sur la cithare : ou l'exécution de chacune de ces choses, telle que le jeu de la flûte, le chant et le reste. Il faut ranger parmi les secondes, ce qui a rapport à tout ce que l'on vient de spécifier, et qui n'en est qu'une dépendance. De ce genre sont les parties de l'exécu-

nent, plutôt que les règles, ce tact particulier. Voyez sur le Beau musical, sur le *modus*, le *decorum* et les *graces*, les excellens discours du P. André, dans son Essai sur le beau.

[1] Voyez les Observations.

tion même. En effet, lorsqu'on entendra jouer de la flûte, on pourra juger si les flûtes [1], sont d'accord ou non, si l'expression en est distincte et nette, ou si elle ne l'est pas. Or chacune de ces choses fait partie de ce qui s'appelle *exécution* dans l'art de jouer de la flûte; et sans en être la fin ou le but, elle ne laisse pas d'y conduire. Car ce sera par rapport à toutes ces circonstances et à plusieurs autres semblables que l'on jugera si le caractère de l'exécution est propre à la pièce que l'auteur a entrepris de composer et de faire exécuter. Il faut à cette première cause en joindre une seconde, qui vient de la poësie, laquelle se trouve dans un cas tout pareil à celui de la musique: et l'on en doit dire autant touchant les passions, que l'art poëtique exprime dans les poëmes.

LVIII. Comme donc les anciens avoient grande attention aux caractères et aux mœurs, ils donnoient la préférence, en matière de musique, à celle qui se distinguoit par sa gravité et par sa simplicité. On dit à ce propos, que les Argiens établirent une punition contre ceux qui prévariqueroient dans la pratique de la musique, et qu'ils mirent à l'amende celui qui osa le premier employer chez eux plus de sept cordes à sa lyre, et franchir le mode mixolydien [2]. Pythagore, ce phi-

[1] ἡ τῶν αὐλῶν διάλεκτος, le langage des flûtes, ce qui n'est autre chose que le son ou le jeu des flûtes.

[2] παραμιξολυδιάζειν, franchir le mode mixolydien, jouer sur un mode d'un demi-ton plus aigu que le mixolydien. Ce sera le mode hyperionien.

losophe respectable, rejettoit le témoignage du sentiment en musique, prétendant que les principes de cette science ne donnoient de prise qu'au pur esprit. Aussi n'avoit il point recours, en cette occasion, au jugement de l'oreille; et il consultoit sur cela uniquement la proportion harmonique. Il suffioit, selon lui, que la théorie de la musique fût renfermée dans les bornes de l'octave.

LIX. Mais nos musiciens modernes ont entièrement banni le plus beau de tous ces genres, et celui qui, pour sa gravité, étoit le plus en estime et le plus cultivé chez les anciens : ensorte qu'il y a très peu de gens qui aient la plus légere perception des intervalles enharmoniques [1]. La négligence de nos modernes sur ce point va jusqu'à soutenir que le dièse enharmonique n'est absolument point du nombre des choses qui tombent sous le sens de l'ouie, et par conséquent jusqu'à l'exclure de leurs chants : ajoutant que ceux qui ont fait cas de ce genre, et qui l'ont mis en usage, donnoient dans la bagatelle. La plus forte preuve qu'ils croient apporter de la vérité d'une telle proposition, consiste dans leur propre insensibilité : comme si tout ce qui leur échappe, n'existoit point, et devenoit absolument impraticable. Ils assurent de plus, que cet intervalle ne peut entrer dans ce qu'on appelle *symphonie*

[1] Ces intervalles, si difficiles à appercevoir dans le genre enharmonique, sont celui de l'hypate à la parhypate, et celui de la parhypate au lichanos, lesquels ne sont que d'un quart de ton chacun; et ainsi dans chaque tétracorde. Mais le dernier intervalle dans ce genre, étoit d'une tierce majeure, ou de deux sons.

ou *consonnance* [1], comme y entrent le demi-ton, le ton et les autres intervalles.

LX. Mais ils ne prennent pas garde que, suivant ce principe, ils devroient aussi donner l'exclusion au troisième, au cinquième et au septième intervalle, dont l'un est de trois dièses, l'autre de cinq, et le dernier de sept [2]: et qu'en général il faudroit rejetter comme inutile tous les intervalles impairs, parce qu'on ne peut en former nulle consonnance. De ce nombre seroient tous ceux que le plus petit dièse ne peut mesurer qu'inégalement: d'où il s'ensuivroit que toute division du tétracorde seroit inutile, excepté celles-là seules qui rendent tous les intervalles pairs; et ce seroient seulement celle du diatonique et celle du chromatique tonique.

LXI. Il n'appartient d'avancer, ni même d'imaginer de telles propositions, qu'à des gens qui veulent, non seulement combattre l'évidence, mais se contredire eux-mêmes. Car il paroît qu'ils sont les premiers à faire usage de ces divisions du tétracorde, suivant lesquelles la plupart des intervalles sont ou impairs ou irrationnels [3]. En effet ils re-

[1] Voyez les Observations.

[2] L'intervalle de trois dièses enharmoniques ou quarts de ton, se trouve dans le diatonique mol, de la parhypate au lichanos: celui de cinq dièses encore enharmoniques, du lichanos à la nète du même genre; et celui de sept dièses de même espèce, dans le genre chromatique sesquialtère (ἡμιολίῳ), du lichanos à la nète.

[3] Grec: ἀνάλογα: ce mot ne signifie rien ici: il faut lire avec Méziriac, ἄλογα, irrationnels, incommensurables. Reiske a suivi cette correction.

lâchent ou amollissent toujours les lichanos et les paranètes ; sans compter qu'après avoir baissé quelques-uns des sons fixés, (et cela suivant un intervalle rationnel), ils relâchent encore les trites et les paranètes [1]. En sorte que, dans l'usage des systèmes harmoniques, ils n'estiment rien tant que ceux où la plupart des intervalles sont irrationnels ; relâchant non seulement les sons qui de leur nature sont mobiles et variables, mais encore quelques-uns de ceux qui sont fixes et immobiles : comme le sentent distinctement les musiciens qui ont l'oreille assez fine pour apperçevoir toutes ces différences.

LXII. Quant à l'utilité de la musique, Homère nous apprend combien elle est convenable à un homme de cœur. En effet, voulant montrer que la musique est utile en mille occasions, il feint qu'Achille, pour appaiser sa colère contre Agamemnon, emploie le secours de cet art que lui avoit enseigné Chiron, ce sage centaure [2]. « Ils « trouverent Achille, dit Homère, qui charmoit « sa douleur, en touchant une lyre harmonieuse, « des plus belles et des mieux travaillées, dont le « chevilier étoit d'argent, et qu'il avoit prise dans « le butin fait au saccagement de la ville d'Eétion. « Il calmoit sa colère par le son de cet instrument, « et chantoit les actions glorieuses des grands hom« mes ». Apprends par-là, dit Homère, quel usage

[1] Voyez les Observations.

[2] Je ne m'arrêterai pas sur ce personnage fameux. Il florissoit dans les temps héroïques. Il ne nous est parvenu que son nom et sa très-grande célébrité dans plusieurs arts utiles et agréables.

on doit faire de la musique. Car rien ne convenoit mieux au brave Achille, fils du très équitable Pélée, que de chanter les exploits des hommes vaillans, et les faits héroïques des demi-dieux. De plus, Homère, pour nous indiquer le temps propre à cet usage, en fait un exercice qui remplit utilement et agréablement le loisir d'un homme desoccupé. Car Achille, qui étoit né pour les armes et pour les expéditions militaires, ne pouvant, à cause de son ressentiment contre Agamemnon, partager les périls de la guerre, Homère croit ne pouvoir donner d'occupation plus décente à ce héros, que celle d'exciter son propre courage par la musique la plus noble, afin d'être prêt à se mettre en campagne à la première occasion, qui viendra s'offrir incontinent. Or, c'est ce qu'Achille exécute, en se renouvellant le souvenir des grandes actions des siècles passés. Telle étoit donc l'ancienne musique, et telle en étoit l'utilité. Car nous apprenons qu'Hercule en a fait usage, ainsi qu'Achille, et plusieurs autres, qui tous, suivant la tradition commune, ont eu pour maître le sage Chiron, également habile dans cet art, dans la jurisprudence et dans la médecine.

LXIII. En général, tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font; mais il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent. Celui donc qui, s'appliquant à l'étude de la musique, aura, dès sa tendre jeunesse, été instruit dans cet art avec tout le soin convenable, se trou-

vera dans la suite en état d'approuver et d'admettre ce qu'il y a de bon, et de condamner ce qu'il y a de mauvais, non-seulement dans la musique, mais encore en toute autre chose. Sa vie ne sera souillée d'aucune action qui soit indigne d'un homme honnête, et il recueillera de la musique ce fruit important, qu'il pourra devenir très utile à lui-même et à sa patrie, ne se permettant rien que de concerté, ni dans la conduite ni dans le discours, gardant en tout temps et en tout lieu les loix de la bienséance, de la modestie et de l'honnêteté.

LXIV. Or, que dans les villes bien policées on ait donné une attention sérieuse à la bonne et saine musique, c'est ce qu'il seroit facile de prouver par plusieurs exemples. On pourroit alléguer celui de Terpandre, qui, par ce moyen, calma autrefois une sédition chez les Lacédémoniens, et celui de Thalétas de Crète, qui, pour obéir à l'oracle de Delphes, vint à Sparte, où il délivra de la peste ces mêmes Lacédémodiens, comme l'assure Pratinas. Homère dit aussi que, par le secours de la musique, les Grecs arrêtèrent les ravages de la contagion qui désoloit leur camp [1]; sur quoi il s'explique en ces termes : « Les Grecs employoient la mélodie « pour se rendre Apollon propice, et chantoient « pendant tout le jour de beaux cantiques, pour « fléchir la colère de ce dieu qui prenoit plaisir à « les entendre ».

LXV. Je terminerai d'autant plus volontiers mon discours sur la musique par ces vers, que vous-

[1] Voyez les Observations.

même, notre cher maître, les avez d'abord mis en œuvre, pour nous faire mieux comprendre tout le pouvoir de cet art. Car véritablement sa principale et sa plus noble fonction est d'exprimer nos sentimens de reconnoissance envers les dieux. La seconde, et qui suit celle-là de fort près, consiste à purifier l'ame, en y faisant regner une sorte de consonnance et d'harmonie. Sotérique ayant ainsi parlé, voilà, mon cher Onésicrate, ajouta-t-il, ce qui se peut dire de meilleur sur la musique dans un repas.

LXVI. Le discours de Sotérique fut admiré de toute la compagnie. Car ce convive fit assez connoître, et par l'air de son visage, et par le son de sa voix, combien il aimoit la musique, et combien il y étoit versé. Alors mon maître Onésicrate prenant la parole : Parmi les autres circonstances, dit-il, je dois relever particulièrement celle-ci, que chacun de vous en parlant, a su conserver son propre caractère. En effet, Lysias nous a régalés à merveilles, en nous exposant seulement ce qui est du ressort d'un excellent joueur de cithare, dont l'adresse de la main fait le principal mérite. Sotérique, de son côté, a parfaitement defrayé la compagnie, en l'instruisant sur la théorie de la musique, sur l'usage qu'on en doit faire, sur la puissance de cet art, et sur l'utilité qu'on en peut retirer.

LXVII. Quant à moi, j'estime que c'est à dessein qu'ils ont voulu l'un et l'autre me laisser l'honneur de montrer combien il est avantageux d'intro-

duire la musique dans les festins. Car je ne veux point les accuser d'avoir omis cet usage par une espèce de timidité ou de mauvaise honte. Si la musique est donc utile en quelque occasion, c'est principalement en celle-là, comme l'a déclaré l'incomparable Homère en ces termes : « Le chant et « la danse, dit-il, font les plus agréables ornemens « d'un festin ». Et que personne ne s'imagine qu'Homère, en cet endroit, fasse consister cette utilité de la musique dans le seul plaisir. Il y a un sens plus profond qui se trouve caché dans ces vers. Il paroît donc, en effet, que ce poëte avoit recours à la musique dans les conjonctures où le secours de cet art sembloit le plus nécessaire ; je veux dire dans les festins et les aseemblées de nos ancêtres. Car on y faisoit entrer l'harmonie, comme ce qu'il y avoit de plus capable de contrebalancer et d'adoucir la trop grande force du vin, suivant ce que dit en quelque endroit notre Aristoxène. Il assure que, si l'on introduit la musique dans les repas, c'est précisément à cause que le vin étant tout propre à exciter l'agitation et le trouble dans le corps et dans l'esprit de ceux qui en prennent excessivement ; la musique peut y rétablir le calme, en ramenant l'un et l'autre à leur état naturel, par l'arrangement et la symmétrie de ses sons. C'est donc en paraille occasion que les anciens, selon le témoignage d'Homère employoient le secours de la musique.

LXVIII. Mais vous avez oublié, mes chers amis, le point capital, et qui peut inspirer le plus de vénération pour cet art. C'est que Pythagore, Ar-

chytas [1], Platon et le reste des anciens philosophes prétendent que le mouvement de l'univers et le cours des astres ne s'accomplissent point sans quelque sorte de musique. Car ils soutiennent que Dieu a créé tous les êtres suivant les règles de l'harmonie. Un discours plus étendu sur cette matière seroit à présent hors de saison. Rien n'est plus digne de la souveraine sagesse, et rien en même-tems n'est plus conforme aux loix de la musique, que de renfermer chaque chose dans ses justes bornes.

LXIX. En achevant ces mots, Onésicrate se mit à chanter l'hymne; et après avoir fait des libations à Saturne et à ses enfans, à tous les autres dieux et aux Muses, il congédia ses convives.

[1] C'est l'Archytas de Tarente, grand général, grand géomètre, grand méchanicien et grand musicien. Horace rappelle le lieu de sa sépulture, sur la côte de la Pouille, dans ces vers (*Carmin. Lib. I, Od.* 28),

Te maris et terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum
Munera, etc.

SOMMAIRE
DU TRAITÉ,
SUR LA FIGURE
QUI APPAROIST DANS LA LUNE.

Difficulté de déterminer quelle est cette figure. II. *Elle ne dépend pas de la différente organisation de la vue.* III. *Sa forme particulière.* IV. *Opinion de Clearchus sur la cause de cette figure.* V. *Réfutation de cette opinion.* VI. *Opinion des Stoïciens, réfutée.* VIII. *Methode des Académiciens dans les discussions, employée contre eux mêmes.* IX. *L'exemple de Cléanthes, au sujet de son opinion sur le mouvement de la terre, prouve qu'il y a du danger à dire son avis sur bien des choses.* X. *L'opinion des Académiciens sur la matière de la lune répugne moins que celle des Stoïciens. Maniere d'évaluer la grandeur de la lune, par l'ombre de la terre dans les éclipses.* XI. *La lune se soutient par la seule vitesse de sa révolution autour de la terre.* XII. *Cette révolution ne pourroit avoir lieu, si la lune n'étoit pas une matière terrestre et gravitante.* XIII. *La terre est le centre de gravitation de tous les corps sublunaires et de la lune elle-même.* XIV. *Difficultés contre l'existence de ce centre commun.* XV. *On veut expliquer la tendance de la lune vers la terre, indépendamment de cette hypothèse.* XVI. *Elle est contraire à la distance*

tance qui s'observe entre les différens astres. XVII. *Différentes déterminations de la distance du soleil et de la lune par rapport à la terre : et conséquence qu'on en tire contre l'hypothèse de la tendance.* XVIII. *Le monde étant infini, la terre ne peut être au milieu.* XIX. *Absurdité de supposer un milieu dans le monde.* XX. *Les mouvemens de la lune, en la supposant une matière terrestre, s'expliquent comme mille autres phénomènes semblables qui sont sous nos yeux.* XXI. *Le mélange des élémens est nécessaire pour la conservation de la disposition actuelle de l'univers.* XXII. *Ce mélange suppose une providence créatrice et conservatrice.* XXV. *Le monde comparé à un animal vivant.* XXVI. *Hypothèse sur la nature des cieux et de leurs révolutions, qui excluroit toute difficulté !* XXVII. *Accidens particuliers à la lune.* XXVIII. *La lune ne nous éclaire que par la réflection de la lumière du soleil.* XXIX. *Objection contre la proposition précédente, déduite de l'égalité, entr'eux, des angles de réflection et d'incidence.* XXX. *Difficultés contre l'égalité de ces angles.* XXXI. *La précision géométrique ne peut se trouver dans l'effet de la réflection de la lumière par la lune,* 1°. *à cause des inégalités de cette planète.* XXXII. 2°. *A cause de la réfraction.* XXXIII. *Les différentes phases de la lune prouvent qu'elle n'est pas une matière ignée.* XXXIV. *Sa solidité est prouvée par la manière dont elle réfléchit la lumière.* XXXV. *Les effets de celle-ci sont les mêmes sur la lune que sur la terre.* XXXVI. *L'identité de la substance de ces deux*

corps, prouvée en outre par la ressemblance de leurs ombres. XXXVII. *Eclipse de soleil remarquable, du temps de Plutarque.* XXXVIII. *Auteurs qui ont fait mention de quelques éclipses.* XXXIX. *Suite de la preuve de l'identité de la lune et de la terre, par les ombres.* XL. *La différence qu'on y observe, ne vient que de la différente grandeur de ces deux planètes.* XLI. *Cette derniere différence prouvée par les éclipses de lune, plus fréquentes que celles du soleil.* XLII. *Théorie des éclipses de lune, et leur différence de celles du soleil.* XLIV. *Conséquence de toute cette doctrine contre l'opinion des Stoiciens.* XLVII. *Différentes couleurs de la lune dans les différentes époques de son éclipse.* XLVIII. *Conséquences qu'on en tire en faveur de l'identité de la matière terrestre et lunaire.* XLIX. *Figure de la surface de la lune.* L. *La divinité de la lune n'est pas moins incontestable que celle de la terre.* LI. *Cause des taches de la lune.* LIII. *Digression sur la cause de la grandeur des ombres.* LIV. *Difficultés contre la solidité de la lune, déduites de la réflection de la lumière du soleil.* LV. *Réponses à ces difficultés.* LVI. *Elles ne peuvent avoir lieu si on suppose la lune terrestre.* LVII. *Raison de ce qu'on ne voit pas l'image du soleil dans la lune.* LVIII. *On se propose d'examiner s'il y a des habitans dans la lune.* LIX. *Trois mouvemens propres à la lune.* LX. *Causes qui empêchent que la lune ne soit habitée.* LXI. *L'utilité de la lune est indépendante de ses habitans.* LXII. *L'impossibilité qu'il y en ait, ne peut se déduire, ni de*

ses divers mouvemens. LXIII. *Ni de sa trop grande chaleur.* LXIV. *Ni de sa grande sécheresse. Digression sur divers sols et diverses plantes.* LXV. *Température de l'air dans la lune.* LXVI. *Nourriture et tempérament de ses habitans.* LXVII. *Episode fabuleux sur l'île d'Ogygie, sur ses habitans et sur Saturne relégué dans cette île.* LXX. *Opinion de ses habitans, au sujet de la lune.* LXXI. *Digression sur l'homme.* LXXII. *Sur l'état des ames séparées des corps.* LXXIV. *Sur la substance du soleil et de la lune.* LXXV. *Moyen de déterminer la grandeur de celle-ci. Usage de faire du bruit pendant les éclipses.* LXXVI. *Démons dans la lune.* LXXVII. *Ames particuliérement attachées à la lune.* LXXIX. *Puissances de la lune. Siége de chacune des trois Parques.* LXXX. *Conclusion de cet Episode.*

DE LA FACE QUI APPAROIST DEDANS LE ROND DE LA LUNE.

SYLLA[1] doncques dit cela. Car il convient à mon propos, lequel depend de là. Mais je demanderois volontiers premierement, quel besoing il est de faire un tel preambule pour venir à ces opinions qui sont en la main et en la bouche de tout le monde, touchant la face de la lune. Pourquoy non, dis-je, veu que la difficulté qu'il y a en ces propos icy, nous a rejettez en ceux là? Car ainsi comme ès longues maladies, après que lon est las d'esprouver tous ordinaires remedes, et accoustumées regles de vivre, et diætes, finablement on vient à des expiations et purifications, à des brevets[2] que lon attache au col, à des interpretations de songes: Aussi est il force en si obscures et si difficiles questions et speculations, quand les communes, apparentes et ordinaires raisons et opinions ne satisfont pas, essayer encore les plus extravagantes, et ne les mespriser point, ains nous enchanter, par maniere de dire, mesmes des discours des anciens, pour essayer par tous moyens de trouver la verité.

[1] Le commencement de ce Traité est perdu: le peu qui nous en reste est rempli d'observations excellentes, et le fait classer au nombre des plus savans Traités de Plutarque.

[2] περίαπτα.

II. Car tu vois, de la premiere rencontre, combien est impertinente l'opinion et le dire de ceulx qui tiennent, que la face qui apparoist en la lune est un accident de la veuë, laquelle pour son imbecillité cede à la clarté reluysante d'icelle, ce que nous appellons *esblouissement*, et ne s'apperçoivent pas que cela se devroit beaucoup plus faire au soleil dont la lueur est bien plus brillante, plus vive, et les rayons plus perceans, comme Empedocles mesme, en quelque passage, en a assez plaisamment noté la difference, quand il dit,

L'aigu soleil, et la lune pierreuse [1],

nommant ainsi la lueur amiable, doulce, et non malfaisante de la lune. Et puis ils rendent raison pourquoy ceulx qui ont la veuë foible et basse, n'apperçoivent en la lune aucune difference de visage, ains leur apparoist son cercle tout plain et tout uny, et au contraire ceulx qui ont les yeux plus aigus et plus perceans discernent mieulx les traicts du visage, et remarquent plus parfaictement l'impression d'une face, et en distinguent plus evidemment les parties. Car, à mon advis, ce devroit estre tout l'opposite, si l'imbecillité de l'œil vaincu causoit ceste apparence, que là où l'œil patient seroit plus

[1] Amyot aura lu λαΐνα, comme il se trouve dans l'édition de Reiske. Mais, remarque très-bien le traducteur Anglois, il faut lire ἰλάειρα, nom donné à la lune par Empedocle: il vient d'ἵλαρὸς, propice, doux, favorable. C'est pour cela que le traducteur Anglais a traduit ainsi ce vers:

The sharp ray'd sun, and gently shinining moon.

debile, là devroit estre l'apparence plus expresse et plus evidente.

III. Et puis l'inegalité refute entierement ceste raison: car on ne voit pas ceste face, là en une ombre comique continue et confuse, ains Agesianax le poëte la depeignant ne dit pas mal,

> De feu luysant elle est environnée
> Tout alentour, la face enluminée
> D'une pucelle apparoist au milieu,
> De qui l'œil semble estre plus verd que bleu,
> La jouë un peu de rouge colorée.

Car à la verité les choses umbrageuses et obscures, environnées de luysantes et claires, s'enfonçent dessoubs, et rehaussent reciproquement, estans par elles repoulsées, et bref sont entre-lassées les unes dedans les autres, de sorte qu'elles representent la figure d'un visage naïfvement depainte: et semble qu'il y avoit bien grande apparence en ce que disoit Clearchus alencontre de vostre Aristote. Car ce personnage là Aristote estoit bien peripateticien, ayant esté familier de l'ancien, encore qu'il ait renversé plusieurs poincts de la doctrine des Peripateticques.

IV. Et quelle estoit l'opinion de cest Aristote [1]? demanda Apolloniades [2]. Il seroit plus convenable à tout autre, dis-je, de l'ignorer, que non pas à toy qui fais ta principale profession de la geome-

[1] Grec: Clearchus. L'Anglais également, Clearchus.

[2] L'Anglois lit: Apollonides, comme on va le voir écrit au commencement du chapitre suivant.

trie. Car il dit que ce que lon appelle *visage en la lune*, sont les images et figures de la grande mer oceane, representées et apparoissantes en la lune, comme en un mirouer. Car la circonference du rond, estant rebattue de plusieurs endroicts, a accoustumé d'abuser la veuë ès choses que lon ne peult pas veoir de droict fil. Et la pleine lune est le plus beau et le plus net mirouer en polissure unie, et en lustre, qui soit au monde. Tout ainsi doncques, comme vous autres tenez que l'arc en ciel apparoist, quand la veuë est rebattue vers le soleil en une nuée qui a pris un peu de polissure humide et de consistence : aussi disoit il, que lon voyoit en la lune la grande mer oceane, non pas en la place où elle est située, mais au lieu où la reflexion en fait la veuë par attouchement de sa lueur reverberée et renvoyée, comme de rechef Agesianax a dit en un autre passage,

> En un mirouer l'image flamboyante
> De la grand' mer vis à vis ondoyante
> Elle sembloit,

V. Apollonides adonc se persuadant qu'il estoit ainsi [1], O opinion, dit-il, veritablement bien sienne, et quand tout est dit, bien estrangement et nouvellement controuvée par un homme temeraire, mais ayant bien des lettres et du sçavoir. Mais comment est-ce que Clearchus le refutoit [2]? En premier lieu, dis-je, si la grand' mer oceane est toute

[1] Grec : Apollonides charmé d'une telle idée, ô ...

[2] Grec et Anglois; mais comment est-ce qu'on le réfutoit.

d'une nature, il fault qu'elle soit toute d'un tenant, confluente d'un bout en autre, et l'apparence des noirceurs et obscuritez que lon apperçoit en la face de la lune n'est pas toute continuée, ains y a des entre-deux clairs et reluysans, qui divisent et separent ce qui est obscur et umbrageux. Parquoy chasque lieu estant distingué et ayant ses propres bornes à part, les approchemens des clairs aux obscurs prenans une semblance de hault et de bas, expriment et representent la similitude de la figure qui apparoist des yeux et des levres, tellement qu'il est force de supposer qu'il y ait donc plusieurs oceans et grandes mers distinguées par des entre-deux de terres fermes. Ce qui est evidemment tout faux [1], ou s'il n'y en a qu'une continuée, il n'est pas croyable que son image apparust ainsi distraicte et dissipée en pieces : et quant à cecy, il est plus seur, et y a moins de danger à l'interroguer, que non pas à l'affirmer, en ta presence [2], si la terre habitable estant egale de longneur et de largeur il est possible que toute la veuë repliée et renvoyée par la lune touche egalement toute la grand' mer, et tous ceulx qui naviguent, voire et qui habitent en icelle, comme font les Anglois, mesmement que vous dites que la terre n'a pas la proportion d'un poinct seulement au regard de la sphære de la lune.

[1] Le Grec et l'Anglois disent plus: ἄτοπον καὶ ψεῦδος; absurd and false. Comme on voit, les Cartes marines des anciens, étoient peu étendues.

[2] Lisez: il est plus sûr, et y a moins de danger à demander, que non pas à affirmer, en votre présence, si la ...

C'est à toy, dis-je, à regarder et considerer cela : il est vray que quand au repliement et à la reflexion de la veuë de la lune, ce n'est plus à toy ny à Hipparchus, combien que, amy Lamprias, il y ait plusieurs naturels qui ne trouvent pas bon de dire que la vue soit ainsi rebattue, et disent qu'il y a plus de verisimilitude, qu'elle ait une temperature et compaction obeissante et accordante, que non pas un battement ny une repercussion, telle comme Epicurus feignoit que les atomes avoient: et ne croy pas, à mon advis, que Clearchus nous veuille supposer que la lune soit un corps pesant ny massif, ains un astre celeste et rendant lumiere, auquel vous dites que telle refraction de la veuë appartient, tellement que toute reflexion et reverberation s'en va à vau l'eau. Mais si lon me prie de la recevoir et admettre, je demanderay, Pourquoy est-ce donc que ce visage de la mer se voit seulement au corps de la lune, et non en pas un des autres tels astres? Car la verisimilitude requerroit que la veuë souffrist egalement cela en tous, ou totalement en nul.

VI. Mais je te prie, dis-je, en jettant les yeux sur Lucius, remets moy un petit en memoire de ce qui a esté le premier dit par les nostres : mais plus tost, respondit Lucius, de peur qu'il ne semble que nous facions trop d'injure à Pharnaces, en passant ainsi oultre et par dessus l'opinion stoïque, sans luy rien opposer : dy, je te prie, quelque chose alencontre de cest homme, lequel suppose que la lune soit une mixtion de tout l'air et d'un feu mol,

et puis dit que comme en un calme, il advient quelquefois un peu d'haleine qui frize le dessus de la mer, aussi l'air se noircit, et que de là se fait une apparence de forme et de visage. Tu fais, dis-je, courtoisement, Lucius, de revestir et couvrir ainsi de paroles honestes une si absurde et si faulse opinion. Mais ainsi ne faisoit pas nostre amy, ains disoit ce qui est vray, que les stoïques meurtrissoient la lune au visage, en la remplissant de taches et de macheures noires, en l'appellant *Diane* et *Minerve*, et cependant en faisant une masse paistrie d'un air tenebreux, et d'un feu de charbons qui ne se peult ny allumer, ny rendre lumiere propre de soy mesme, un corps difficile à juger et cognoistre tousjours fumant, et qui tousjours brusle, ne plus ne moins que ces foudres que les poëtes appellent *sans clarté et enfumez :* mais que un feu rutilant de charbons, comme ceulx-cy veulent que soit celuy de la lune, ne dure point, ny ne peult pas du tout consister seulement, s'il ne rencontre quelque matiere solide et qui le puisse tenir, conserver et nourrir. Je pense que ceulx qui en se jouant ont dit que Vulcain estoit boiteux, l'ont mieulx entendu que non pas ces philosophes là, pource que le feu ne peult aller sans bois, non plus que le boiteux sans baston. Si doncques la lune est de feu, d'où est venu qu'il y a tant d'air en elle? Car ce lieu là sublime qui se meut en rond, n'est point d'air, mais de quelque plus noble substance, laquelle peut subtiliser et allumer toute autre chose. Et s'il y est engendré depuis, comment est-ce qu'il ne se perit,

change et transmue par le feu en la substance ætherée et celeste? Et comment se peult il maintenir et se conserver durant avec le feu si longuement, comme un clou fiché et attaché tousjours en un mesme lieu? Car demourant rare, diffus et espandu, comme il est de sa nature, il est convenable qu'il se resolve et qu'il se dissipe, et qu'il se resserre et espaississe: il est impossible, tant qu'il est meslé avec le feu, et n'y ayant ny eau ny terre qui sont les deux elemens seuls qui le peuvent figer et faire prendre. Et puis la celerité et impetuosité du mouvement a accoustumé d'enflammer l'air qui est dedans les pierres, et dedans le plomb mesme tout froid: à plus forte raison, s'enflammeroit il bien plus tost, estant tourné dedans le feu mesme avec une celerité et impetuosité si grande.

VII. Car mesme ils rabrouent Empedocles de ce qu'il fait la lune un air congelé, comme gresle, contenu en une sphære de feu qui contient de l'air espars çà et là, et encore qui n'a en elle ny rompures, ny concavitez, ny profondeurs, comme ceulx qui la font de terre luy en laissent, ains veulent qu'il soit superficiellement sur la voute de son dos: ce qui est contre la raison, s'il a à y demeurer, et ne peult estre si nous adjoustons foy à ce que nous en voyons ès pleines lunes. Car il ne le falloit point diviser et mettre à part, estant noir et tenebreux, ains falloit ou qu'estant caché il fust du tout obscurcy, ou qu'il fust illuminé par le soleil quant et la lune. Car icy bas celuy qui est en des creux profonds et basses fondrieres où la lumiere ne

peult penetrer, demeure umbrageux et obscur sans clarté : et celuy qui est espandu alentour de la terre, a de la clarté et couleur lumineuse. Car à cause de sa rarité il est fort aisé à transmuer en toute faculté, mais principalement de lumiere et clarté, de laquelle, s'il est tant soit peu attainct et touché, incontinent se changeant, il est aussi tost tout illuminé. Ceste mesme raison doncques semble bien aider et estayer l'opinion de ceulx qui repoulsent l'air en je ne sçay quelles profondes vallées et fondrieres de la lune, et coarguer la vostre, qui meslez et composez, je ne scay comment, sa sphære, de feu et d'air. Car il est impossible qu'il demeure umbre ny obscurité en sa superfice, quand le soleil esclaire et enlumine de sa clarté tout ce que nous pouvons discerner et tailler de la lune avec nostre veuë.

VIII. Comme je parlois encore, Pharnaces se prit à dire : Voylà de rechef l'ordinaire ruze de l'academie, venue en jeu alencontre de nous, qui est de s'amuser à tout propos à dire contre les autres, et ne donner jamais moyen de pouvoir reprendre ce qu'ils disent eulx, et rendre tousjours defendans ceulx avec qui ils parlent et disputent, non pas assaillants ny accusants : mais quant à moy, vous ne m'attirerez d'aujourd'huy à rendre raison de ce que vous reprenez aux stoïques, que premierement vous ne m'ayez vous mesmes rendu compte de ce que vous mettez le monde dessus dessoubs.

IX. Lucius adonc en se riant, Je le veulx bien, dit-il, beau sire, pouveu seulement que tu ne

nous accuses point d'impieté, comme Aristarchus estimoit que les Grecs ensemble devoient mettre en justice Cleanthes le Samien [1], et le condemner de blaspheme encontre les dieux, comme remuant le foyer du monde, d'autant que cest homme taschant à sauver les apparences, supposoit que le ciel demouroit immobile, et que c'estoit la terre qui se mouvoit par le cercle oblique du zodiaque, tournant [2] alentour de son aixieu.

X. Mais quant à nous, nous ne disons rien que nous ne prenions d'eulx: mais ceulx qui supposent que la lune soit terre, pourquoy est-ce qu'ils mettent le monde sans dessus dessoubs, plus tost que vous qui dites que la terre demeure icy suspendue en l'air, estant de beaucoup plus grande que la lune, ainsi que les mathematiciens les mesurent par les accidents des eclipses, et par les passages de la lune à travers l'umbre de la terre, colligent combien elle occupe? Car l'umbre de la terre est moindre qu'icelle, d'autant qu'elle est jettée par

[1] Fabricius suppose une erreur dans cet endroit de Plutarque, et propose de lire: ὥσπερ Ἀρίσταρχον ᾤετο δεῖν Κλεάνθης τὸν Σάμιον. Cet Aristarque, en effet, enseignoit le mouvement de la terre autour du soleil. Le traducteur Anglois a lu comme Amyot. Je remarquerai ici avec Maclaurin, que cette opinion sur les mouvemens diurnes et annuels de la terre, est très-éloignée d'être dictée par les sens, et est fort opposée aux préjugés vulgaires: et qu'on a lieu de penser que ceux qui les premiers ont fait cette découverte et autres semblables, devoient avoir fait des progrès considérables dans l'astronomie et la philosophie naturelle. Découvertes philosophiques de M. Newton, Liv. I, chap. II.

[2] Grec: tournant en outre à l'entour...

un plus grand luminaire. Et que le bout d'icelle umbre soit plus estroit et plus pointu, on dit qu'Homere mesme ne l'a pas ignoré, ains l'a exprimé quand il a appellé la nuict *Thoen*, c'est à dire aiguë, à cause de la poincte aiguë de l'umbre de la terre, et neantmoins la lune ès eclipses estant comprise dedans icelle umbre, à peine en peult elle sortir en passant trois fois autant de longueur d'espace, comme elle est grande. Considerez doncques maintenant combien de fois la terre doit faire la grandeur de la lune, s'il est ainsi qu'elle jette une umbre, de laquelle la plus estroite pointe en largeur, est autant que la lune trois fois.

XI. Mais à l'adventure, que vous craignez que la lune ne tombe, si lon advouë qu'elle soit terre. Et quant à la terre, AEschylus vous a asseurez à l'adventure, disant,

> Atlas est or assurée coulomne
> Qui sur son dos a du ciel la couronne,
> Fardeau bien malaisé à embrasser.

et au dessoubs de la lune court l'air leger, et non assez ferme pour soubstenir une solide masse, là où au dessoubs de la terre, il y a des coulomnes et pilliers de diamant qui la soustiennent, comme dit Pindare. C'est pourquoy Pharnaces est hors de crainte que la terre ne tombe: mais il a pitié de ceulx qui sont à plomb au dessoubs du cours de la lune, comme les AEthiopiens et ceulx de la Taprobane [1], de peur qu'un si pesant fardeau ne tombe

[1] Maintenant l'île de Ceylan. Voyez sur cette île fameuse Pline,

sur eulx, et toutefois il y a le mouvement de la lune qui engarde qu'elle ne tombe, et la violence de sa revolution, ne plus ne moins que les pierres et cailloux, et tout ce que lon met dedans une fonde, sont empeschez de tomber, parce que lon les tourne violemment en rond [1]. Car chasque corps se meut, selon son mouvement naturel, s'il n'y a autre cause qui l'en detourne. C'est pourquoy la lune ne se meut point selon le mouvement de sa pesanteur, estant son inclination deboutée et empeschée par la violence de la revolution circulaire.

XII. A l'adventure y auroit il plus de raison de s'esbahir qu'elle demourast totalement ferme sans se remuer, ne plus ne moins que la terre: mais maintenant la lune a une grande cause qui l'empesche de tendre icy bas. Et la terre qui n'a autre mouvement quelconque, il est vray-semblable qu'il n'y a autre chose qui la meuve, que sa pesanteur, car elle est plus pesante que la lune, non seulement pource qu'elle est plus grande, mais aussi

(*Hist. nat. VI*, 24) et les notes très-étendues du continuateur de Tacite (*in*-4° T, IV, p. 413 et suiv. *in*-12, T. II, p. 386 et suiv.) dans la nouvelle édition de cet historien.

[1] Voilà le mouvement curviligne de la lune parfaitement saisi et expliqué par Plutarque. Newton a depuis démontré que ce mouvement et celui de tout projectile à la surface de la terre, étoient des phénomènes du même genre, et pouvoient être expliqués par le même principe étendu de la terre jusqu'à la lune; et que cette planète étoit seulement un plus grand projectile qui avoit reçu son mouvement, dès l'origine du monde, du tout puissant auteur de l'univers. Voyez le développement de cette démonstra-monstration, dans Maclaurin. (*Ib.* Lib. III, chap. II).

pource qu'elle [1] est chaulde, à cause du feu qu'il y a dedans, qui la doit rendre plus legere. En somme il semble, par ce que tu dis, s'il est vray, que la lune soit feu, qu'elle ait besoing de la terre ou de quelque autre matiere, sur laquelle elle se pose et s'attache pour y maintenir et nourrir sa puissance. Car il n'est pas loisible d'imaginer comment un feu se puisse maintenir sans matiere apte à brusler.

XIII. Et vous autres dites que la terre demeure ferme sans aucun soubassement ni pied qui la sous-tienne. Ouy certainement, ce dit Pharnaces, estant en son lieu naturel, qui est celuy du milieu : car c'est celuy auquel toutes choses graves et pesantes tendent, inclinent, contrepoulsent, et aspirent naturellement de tous costez. Et la superieure region, si d'adventure il y a quelque chose terrestre et pesante qui y soit jettée contre-mont par violence, incontinent elle la repoulse à toute force ça-bas, ou pour mieulx dire, elle la laisse aller à sa propre inclination, qui est de tendre à bas, selon son naturel [2].

XIV. A quoy refuter, voulant donner temps à

[1] Lisez : pource que la lune.

[2] Les anciens avoient donc bien observé qu'un corps jetté en l'air, ne tombe pas dans la perpendiculaire vers la terre, mais qu'il descend en s'éloignant à chaque instant de la tangente à la courbe : il ne leur manquoit, comme à Newton, qu'une machine d'une force suffisante, avec laquelle ils conjecturoient qu'ils auroient pu jetter des corps qui eussent produit le même effet curviligne que la lune, s'il eût été possible de transporter la machine dans un lieu aussi élevé que cette planète.

Lucius

Lucius de se ressouvenir des raisons, appellant Theon, je luy demanday, qui est le poëte tragique qui dit,

> Les medecins destrempent la cholere
> Amere, avec une autre drogue amere.

Theon m'ayant respondu que c'estoit Sophocles, il leur fault; dis-je, conceder cela, quant à eulx, pour la necessité: mais il ne fault pas prester l'aureille aux philosophes qui veulent soustenir des opinions estranges par d'autres encore plus estranges, et qui pour oppugner des sentences extravagantes et esmerveillables, en forgent d'autres encore plus esmerveillables, comme ceulx-cy introduisent et mettent en avant le mouvement vers le milieu. En quoy, quelle sorte d'absurdité y a il qui ne s'y trouve? Ne tiennent ils pas, que la terre est ronde comme une boule, et neantmoins nous voyons qu'elle a de si grandes hauteurs, et si grandes profondeurs, et telles inegalitez? Ne tiennent ils pas, qu'il y a des Antipodes qui habitent à l'opposite l'un de l'autre, attachez de tous costez à la terre, mettant dessus ce qui est dessoubs, et dessoubs ce qui est dessus, comme si c'estoient des artisons et des chats qui s'attachassent à belles griffes? Ne veulent ils pas, que nous mesmes soyons posez sur la terre, non à plomb et à angles droicts, mais penchans à costé comme font ceulx qui sont yvres? Ne font ils pas ces comptes, que s'il y avoit des fardeaux de mille quintaux [1] qui tombassent dedans

[1] Grec: du poids de mille talents.

la profondeur de la terre, que quand ils seroient arrivez au centre du milieu, ils s'arresteroient sans que rien ne les sousteint ny leur vint au devant, et si d'adventure tombans à force ils oultre-passoient le milieu, ils s'en retourneroient et rebourseroient derechef en arriere d'eulx mesmes? Ne disoient ils pas que qui sieroit deux troncs de poultre d'un costé et d'autre de la terre, ils ne tomberoient pas tousjours contrebas, ains que tombans tous deux sur la superfice de la terre par le dehors, egalement ils contrepoulseroient pour se cacher au milieu? Ne supposent ils pas que si un torrent impetueux d'eau couloit contre bas, et qu'il rencontrast le point du milieu, lequel ils tiennent estre incorporel, il s'amasseroit tournant en rond, tout alentour, demourant suspendu d'une suspension perpetuelle et sans fin? Il n'est homme qui se peust alencontre de la verité forcer de rendre par imagination cela possible. Car cela est proprement mettre le hault en bas, et toutes choses renversées sans dessus dessoubs, parce que ce qui est jusques au milieu sera le bas, et ce qui est dessoubs le milieu au contraire sera le hault, de maniere que si quelque homme par souffrance et consentement de la terre avoit son nombril contre le milieu d'icelle, il auroit par ce moyen tout ensemble et les pieds et la teste en hault contremont, et si lon venoit à caver le lieu qui est par-delà le milieu, quand on le viendroit à deterrer et tirer dehors, le hault seroit tiré contrebas, et le bas contremont tout ensemble. Et si lon en imaginoit quelque autre place à l'opposite de

celuy là, les pieds qui seroient au contraire l'un de l'autre seroient neantmoins tous deux appellez contremont.

XV. Ayant doncques sur leurs espaules, et trainans après eulx, je ne dis pas la besasse, mais la gibeciere d'un triacleur, et bougette d'un joueur de passe-passe, pleine de tant d'absurditez, ils disent neantmoins que les autres errent, quand ils mettent la lune, qu'ils disent estre terre, en hault, et non pas là où est le milieu du monde: et toutefois si tout corps pesant incline en mesme endroit, et de toutes ses parties oppositement tend au milieu, certainement la terre ne s'approchera et ne s'appropriera pas les masses pesantes, qui sont ses parties, pource qu'elle soit le milieu de l'univers, plus tost que pource qu'elle est un tout: et l'amas des corps graves alentour d'elle, ne sera pas signe qui monstre qu'elle soit le milieu du monde, mais bien sera ce indice pour prouver et tesmoigner que ces corps là qui en avoient esté arrachez, et qui derechef y retournent, ont communication et conformité de nature avec la terre. Car ainsi comme le soleil convertit en soy les parties dont il est composé, aussi la terre reçoit la pierre, comme partie à elle appartenante, de sorte qu'avec le temps chascune de ces choses s'unit et s'incorpore avec elle. Et si d'adventure il y a quelque autre corps qui dès le commancement n'ait point esté contribué à la terre, ny distraict d'avec elle, ains ait eu à part sa consistence et sa nature propre et peculiere, comme ceulx là pourroient dire la lune, qui em-

pesche qu'il ne demeure à part separé, estrainct, composé et relié de ses propres parties ? Car ils ne demonstrent point que la terre soit le milieu de l'univers : et la congregation des corps graves qui sont icy, et assemblage avec la terre, nous monstre la maniere comment il est vraysemblable, que les parties qui sont là assemblées au corps de la lune, y demeurent.

XVI. Mais celuy qui chasse et renge les masses pesantes et terrestres en une mesme place, et les fait parties d'un mesme corps, je m'esbahis comme il ne baille la mesme force et contraincte aux substances legeres, ains laisse à part l'un de l'autre tant d'assemblements de feu, et qu'il n'amasse ensemble tous les astres, et n'estime qu'il y doive avoir un seul corps de toutes les substances flamboyantes, et qui montent contremont. Mais vous autres mathematiciens, amy Apollonides, affermez que le soleil est distant du premier mobile d'une quantité innumerable de stades, et après luy Venus et Mercure, et les autres planettes semblablement, lesquelles au dessoubs des estoiles fixes distantes les unes des autres de grands intervalles, font leurs revolutions, et ce pendant vous estimez que le monde ne baille pas aux corps pesants et terrestres une place large et grande, distante des uns aux autres. Vous voyez manifestement que ce seroit une consequence ridicule de nier, que la lune soit terre pource qu'elle n'est pas au bas du monde, et ce pendant affermer qu'elle soit astre, estant esloignée du firmament et premier mobile d'une si grande

multitude de stades, comme si elle estoit plongée en un fond. Car elle est si basse au dessoubs de toutes les autres estoiles, que lon ne le sçauroit exprimer, ains vous defaillent les nombres à vous autres mathematiciens, quand vous le voulez supputer et sommer, et semble qu'elle touche presque à la terre, faisant sa revolution toute prochaine des cymes des montagnes, ne plus ne moins que l'orniere d'un chariot, ainsi que dit Empedocles. Car bien souvent elle ne surpasse pas l'umbre de la terre qui est bien courte, par la grandeur excessive du corps du soleil illuminant, ains semble qu'elle tourne si près de la superfice, et par maniere de dire, entre les bras et au sein de la terre, qu'elle nous bousche la veuë du soleil, d'autant qu'elle ne surpasse point ce lieu umbrageux, obscur comme la nuict, et terrestre, qui est en maniere de dire, le finage de la terre. Et pourtant peult on dire hardiment, que la lune est dedans les bornes et confins de la terre, attendu mesmement qu'elle est offusquée par les haultes crouppes des montagnes d'icelle.

XVII. Mais pour laisser là les estoiles tant errantes que fixes, voyez ce que preuve et demonstre Aristarchus, en son traicté, Des grandeurs et intervalles, Que la distance du soleil est plus grande que la distance de la lune, dont elle est esloingnée de nous dix huict fois, et moindre de vingt [1]. Et

[1] C'est-à-dire, que le soleil est éloigné de la terre dix-huit fois plus que la lune, mais qu'il n'en est pas éloigné vingt fois de plus. Aristarque est loin de la vérité. Cependant on doit convenir que la méthode dont il usoit pour déterminer la distance du

celuy qui esleve la lune plus hault [1], elle est, dit-il, cinquante et six fois autant esloingnée de nous, comme il y a depuis le centre de la terre jusques à nous, laquelle distance [2] est de quarante mille stades, selon ceulx qui en font la supputation moyenne, et à ce compte là le soleil doit estre esloingné de la lune quarante millions [3] et trois cents mille stades, tant elle est distante du soleil, à cause de sa gravité, et tant elle s'approche de terre : tellement que si par les lieux il fault distinguer les

soleil, étoit très-ingénieuse. Il observoit pour cela le temps auquel le disque de la lune paroît être illuminé à moitié par le soleil : ce qui suffisoit pour démontrer que la distance du soleil est beaucoup plus grande que celle de la lune: mais ce qui ne pouvoit donner aucun résultat exact, parce qu'il n'étoit pas possible de déterminer avec la précision nécessaire le temps de cette division en deux parties égales du disque de la lune. Voyez dans Maclaurin (*Ib.* Liv. III, chap. III.) le développement de la méthode d'Aristarque.

[1] Le grec autorise le sens que présente Amyot : mais il est plus naturel de suivre l'interprétation du traducteur Latin, à laquelle est conforme celle du traducteur Anglois. L'un et l'autre traduisent : et celui qui élève la lune le moins haut. Ce sens est plus analogue à la conséquence que Plutarque veut déduire; elle enacquiert plus de force.

[2] Lisez : laquelle distance du centre de la terre à sa surface est de... Cette évaluation du rayon de la terre n'est pas fort éloignée de celle qu'on a trouvée par des observations plus récentes. Car le rayon ou demi-diamètre de la terre est actuellement évalué à 1432 $\frac{1}{2}$ lieues de 2283 toises. Or le stade des Grecs est assez communément évalué à 104 $\frac{2}{3}$ toises; ce qui multiplié par 40,000 donne un peu plus de 1800 lieues de 2283 toises chacune

[3] Grec : le soleil doit être éloigné de la lune de plus de quarante millions trois cent mille stades.

substances, la part, portion et region de la terre s'attribue à la lune, et à raison du voisinage et de la proximité, elle a droit d'estre censée et reputée entre les natures et les corps terrestres: et ne faillons point à mon advis, si ayants donné au dessus que lon appelle si basse, et si profonde hauteur, et distance si immense, nous laissons au bas aussi quelque espace à discourir, et quelque largeur, autant comme il y a depuis la terre jusques à la lune; car ny celuy qui appelle la seule superfice du ciel *le dessus*, et tout le reste *le bas*, n'est moderé ne tolerable, ny celuy qui definit *le bas* à la terre, ou plus tost au centre d'icelle seulement, n'est supportable, attendu que la grandeur et vastité du monde, donne moyen d'assigner encore à ce bas là quelque espace tel qu'il fault pour quelque mouvement, et alencontre de celuy qui vouldroit maintenir, que tout ce qui est depuis la terre fust incontinent le hault, le dessus et le sublime, il y a incontinent une autre opposition qui luy vient au devant et luy contredit: c'est qu'il fauldroit donc aussi dire, que tout ce qui seroit depuis le premier mobile et mouvement des estoiles fixes, se devroit appeller *le bas*.

XVIII. En somme, comment est-ce que la terre est assise au milieu, et au milieu dequoy est-elle? Car le tout ou l'univers est infiny, et à l'infiny qui n'a ne commancement ny fin, il n'est point convenable qu'il y ait de milieu: car le milieu est une sorte de finissement, et l'infinité est privation de toutes sortes de fins: et celuy qui afferme que la

terre n'est point au milieu du tout, ains du monde, est plaisant, s'il ne pense pas que le monde mesme soit subject à mesmes doubtes et difficultez : car l'univers ne laisse point, non pas au monde mesme, le milieu, ains est sans siege certain, sans pied ny fermeté en vuide infiny se mouvant, non à aucun lieu qui luy soit propre. Et si d'adventure il a rencontré quelque autre cause de demeure qui l'ait arresté, non selon la nature du lieu, on en pourroit autant conjecturer de la lune, que par le moyen d'une autre ame et d'une autre nature, ou pour mieulx dire, d'une autre difference, la terre demeure ferme icy bas, et la lune se meuve.

XIX. Et oultre cela, voyez qu'ils n'ignorent un grand inconvenient et erreur : car s'il est vray que tout ce qui est hors du centre de la terre, comment que ce soit, soit dessus et hault : il n'y a donc point de partie du monde qui soit le bas, ains et la terre mesme, et tout ce qui est sur elle sera hault et dessus : et brief tout corps qui sera autour et à l'environ du centre sera dessus, et n'y aura bas ny dessoubs que un seul poinct qui n'a point de corps, qui fera teste et sera opposé necessairement à tout le reste de la nature du monde, si par nature le dessus est contremont opposé au dessoubs, et le hault en bas. Et n'y a pas seulement ceste absurdité, ains les fardeaux et corps pesans perdent la cause pour laquelle ils tendent et se meuvent vers icy bas : car il n'y aura point de corps vers lequel ils se meuvent, et ce qui est sans corps, il n'est pas vray-semblable, et aussi ne le veulent-ils pas eulx-

mesmes, et qu'il ait tant de puissance que d'attirer à soy, et de retenir alentour de soy toute chose. Et toutefois si trouve lon desraisonnable, et est contraire à la nature, que tout le monde soit le dessus, et qu'il n'y ait rien qui soit le dessoubs, sinon un terme ou bout sans corps et sans espace. Mais cela que nous disons est plus raisonnable que la region du dessus, et celle du dessoubs estant divisée l'une de l'autre, ont neantmoins chascune sa largeur grande et spacieuse.

XX. Toutefois supposons, si tu veulx, que les corps terrestres ayent des mouvements contre la nature au ciel. Considerons tout doulcement à loisir, non violentement, que cela ne preuve pas que la lune ne soit pas terre, mais bien que la terre soit en lieu où par nature elle ne doit pas estre : car le feu du mont AEtna est bien soubs terre contre la nature, mais toutefois il ne laisse pas d'estre feu. Et le vent qui est contenu dedans des outres est bien leger de sa nature, et tendant contremont, mais par force il est venu où sa nature ne portoit pas qu'il fust. Et l'ame mesme, je vous en prie au nom de Jupiter, n'est elle pas contre nature detenue dedans le corps qui est pesant, elle qui est legere : froid, elle qui est de feu, comme vous mesmes dites : palpable, elle qui est invisible? Pour cela nous ne disons pas que l'ame ne soit rien dedans le corps, ny que ce ne soit une chose divine soubs une masse pesante et lourde, et qui en un moment va par tout le ciel, toute la terre, et toute la mer, et qui penetre dedans la chair, les

nerfs, et les mouëlles, et est cause d'infinies passions avec les humeurs. Et vostre Jupiter, tel comme vous le paignez et imaginez, n'est il pas quand il use de son naturel, un grand feu continuel? Mais maintenant il se soubmet, il se plie et se transforme en toute chose par diverses mutations.

XXI. Parquoy prens garde, beau sire, qu'en transferant et ramenant chasque chose à ce qui luy est naturel, tu ne nous excogites une dissolution de tout le monde, et ramenes ès choses la querelle ancienne d'Empedocles, ou pour mieulx dire, que tu ne nous remuës ces anciens Titans et Geans contre la nature, et que tu ne travailles pour receveoir encore ceste fabuleuse et espouventable erreur et confusion, où tout le pesant soit à part, tout le leger à part,

Où du soleil la belle claire face,
Point ne se voit, ny l'herbue terrace,
Et là où point ne se cognoit de mer,

comme dit Empedocles: la terre ne sent aucune chaleur, ny l'eau aucun vent, il n'y a rien en hault de pesant ny rien au bas de leger, ains sont les principes des choses solitaires, sans amour ny dilection les uns avec les autres, ne recevant aucune societé ny mixtion ensemble, ains les fuyans et les divertissans, et se mouvans à part de mouvemens particuliers, et desdaigneux, superbes, et se portans en sorte que se porte tout cela où Dieu n'est point, comme dit Platon, c'est à dire, comme se portent les corps où il n'y a ny ame ny entende-

ment, jusques à ce que par la providence divine desir revienne en nature et amitié, Venus et Amour y estants engendrez, ainsi comme Empedocles, Parmenides, et Hesiode disent, à fin que permutans leurs lieux naturels, et s'entrecommunicans leurs puissances, les unes estants estraintes à mouvement, les autres à demeure et arrest par necessité, le tout tendant à mieulx, chascune relaschant un peu de sa force, et cedant de son lieu, elles refacent un harmonie, accord et societé ensemble.

XXII. Car s'il n'y avoit aucune autre partie du monde qui fust contre sa nature, ains que chascune fust et au lieu et en la qualité où elle doit estre selon nature, sans avoir besoing d'aucun changement ny d'aucune transposition, et sans en avoir eu affaire dès le commancement, je ne sçay quel ny en quoy est l'ouvrage de la providence, ou dequoy c'est que Jupiter a esté pere, ny createur, ny ouvrier : car en un camp il ne seroit point de besoing d'homme qui entendist bien l'art de dresser et ordonner les battailles, si chasque soudard de luy mesme sçavoit et entendoit son rang, et son lieu et place, et l'occasion qu'il devroit prendre et garder, non plus que de jardiniers ny de maçons, si l'eau de soy mesme estoit pour aller à ce qui en auroit besoing, et pour arroser où il fauldroit en coulant par dessus, et si les bricques, les bois et les pierres usans de leurs naturelles inclinations et mouvements estoient pour se renger d'elles mesmes ès places et ordres qu'il appartiendroit.

XXIII. Et si cé propos là tout manifestement oste du monde la providence et l'ordonnance, et si la distinction des choses qui sont en ce monde appartient à Dieu, pourquoy se fault il esbahir que la nature ait ainsi esté disposée et ordonnée par luy, que le feu soit icy, et les astres là, et derechef icy bas la terre, et là sus la lune logée en plus seure et plus ferme prison, celle qui est selon la raison, que non pas selon le premier ordre de la nature? Car s'il falloit de necessité absoluë que toutes choses suivissent leur naturel instinct, et se meussent du mouvement auquel elles sont nées, ny le soleil ne sè mouveroit plus circulairement, ny Venus, ny autre planette quelconque, parce que les substances legeres et de la nature de feu naturellement vont à droit fil contremont. Et si d'adventure la nature mesme reçoit telle permutation et changement à raison du lieu, tellement que le feu se mouvant icy, se meuve à droitte ligne contremont, et puis quand il est arrivé au ciel, que avec la revolution du ciel il se tourne en rond, qu'y a il d'esmerveillable, si semblablement les corps graves et terrestres sortans hors de leur naturel, sont forcez et vaincus par l'air circonstant, de prendre une autre sorte de mouvement? Car il ne se pourroit dire avec raison, que le ciel eust selon nature ceste puissance là, d'oster aux substances legeres la proprieté de se mouvoir contremont, et qu'il ne peust avoir la puissance de vaincre les pesantes et qui tendent contrebas, ains aucunefois il

a usé de sa puissance, aucunefois du propre naturel des choses, pour les ordonner tousjours en mieulx.

XXIV. Mais s'il nous fault despouiller des habitudes et opinions asservies, et ausquelles nous nous sommes asservis, pour dire librement et franchement ce qui nous en semble, je pense qu'il n'y a partie quelconque separée de l'univers qui à part ait son reng, sa situation, son mouvement, que lon peust simplement dire estre son naturel. Mais quand chascune partie rend et exhibe utilement ce à quoy elle est née, à quoy elle est destinée, et pourquoy elle a esté faitte, se mouvant elle mesme, faisant ou souffrant, ou estant disposée, ainsi comme il luy est expedient et convenable, ou pour son salut, ou pour sa beaulté, ou pour sa puissance, alors il semble qu'elle a son lieu, son mouvement et sa disposition qui luy est selon nature. Qu'il soit ainsi, l'homme qui est disposé selon nature s'il a autre chose au monde qui le soit, il a au dessus les choses pesantes et terrestres, principalement alentour de la teste, et au milieu, les choses chaudes et qui tiennent du feu: et des dents les unes viennent et naissent dessus, les autres dessoubs, et toutefois ny les unes ny les autres ne sont contre nature; ny le feu qui est au hault reluisant dedans les yeux n'est selon nature, et celuy qui est au cœur et en l'estomach contre la nature, ains est en chasque lieu colloqué proprement et utilement. Et toutefois,

Conque de mer et coquilles voustées
De dos pesans, et tortuës croustées,
De tects massifs aussi durs comme pierre,
Dessus leurs corps monstrent avoir la terre.

Et toutefois ceste crouste là dure et pesante comme une pierre, estant posée dessus leurs corps ne les presse ny ne les foule point, ny au contraire la chaleur naturelle qu'ils ont, pour sa legereté ne s'envole pas contremont et se perd, mais sont meslez et composez les uns avec les autres selon la nature de chascun. Aussi est-il vraysemblable que le monde s'il est un animal, a en plusieurs endroits de son corps de la terre, et en plusieurs autres du feu et de l'eau, non jetté et chassé là par force, mais ordonné et disposé par raison: car l'œil n'a pas esté par force de sa legereté poulsé alendroit du corps où il est, ny le cœur n'a point esté deprimé par sa pesanteur en l'estomach, ains pour ce qu'il estoit meilleur et plus expedient que l'un et l'autre fust ainsi colloqué.

XXV. Aussi ne fault il pas que nous pensions que des parties du monde ny la terre soit gisante où elle est, pour y estre tumbée par sa pesanteur, ny que le soleil ait esté par sa legereté poulsé contremont, comme un outre, ou un ballon plein de vent, qui seroit au fond de l'eau, viendroit incontinent au dessus, ains comme se persuadoit Metrodorus natif de Chio, ny les autres astres non plus, comme qui les eust mis en une balance que chascune chose eust tendu pour sa legereté ou gravité aux lieux où

elles sont assises maintenant : mais la raison ayant dominé en la constitution du monde, les unes, à sçavoir les astres, comme des yeux esclairans, ont esté attachez au ciel, ne plus ne moins qu'au front du monde, pour tourner continuellement : et le soleil ayant la force et la vigueur du cœur, envoye par tout et distribue, comme du sang et des esprits sa chaleur et sa lueur : et la terre et la mer sont au monde, ne plus ne moins que le ventre et la vessie au corps d'un animal, et la lune, qui est entre le soleil et la terre, comme le foye ou quelque autre molle partie des intestins entre le cœur et le ventre, transmet icy bas la chaleur des corps superieurs, et attire alentour d'elle les vapeurs qui montent d'icy, en les subtilisant par une maniere de concoction et de purgation : et si sa qualité solide et terrestre a quelque autre proprieté, nous ne le sçavons pas, mais en tout il est toujours plus seur et meilleur de tenir ce qui est necessaire : car que pouvons nous ainsi tirer de ce qu'ils disent, vraysemblable ? Ils disent que de l'air la partie la plus subtile et plus lumineuse, à cause de sa rarité, a esté faitte ciel, et ce qui s'en est espaissy, resserré et compressé, a esté faict les astres, entre lesquels la lune estant la plus pesante fut concreée de la matiere la plus trouble et plus grosse : toutefois on peult encore bien veoir comment elle n'est point separée ny divisée de l'air, ains qu'elle se meut et fait sa revolution àtravers celuy qui est alentour d'elle, à sçavoir la region des vents, et là où se font les cometes, ainsi n'a ce pas esté par inclinations na-

turelles, selon que chasque corps estoit pesant ou leger, qu'ils ont esté situez ou colloquez, ains par autre raison qu'ils ont tous esté rengez et ordonnez.

XXVI. Ces choses dittes, comme je baillois le propos à suivre et continuer à Lucius, ne restant plus à adjouster que les demonstrations de ceste doctrine, Aristote se prenant à rire, Je suis bien tesmoing, dit-il, que tu as fait tous tes contredicts, et toute ta refutation, alencontre de ceulx qui supposent, que la lune soit demy feu, et qui disent que generalement tous corps tendent d'eulx mesmes ou contremont, ou contrebas : mais s'il y a quelqu'un qui die, que les astres de leur nature se meuvent en rond, et qu'ils soyent de substance toute differente des quatre elements, il ne vous est pas incidemment et de cas d'adventure venu en memoire d'en parler, tellement que je suis hors d'affaires. A quoy Lucius : Si vous mettiez, dit-il, les autres astres et tout le ciel universel à part en une nature pure et nette, exempte de toute mutation et alteration de passion, et que vous meissiez un cercle par lequel ils feissent leur mouvement de perpetuelle revolution, à l'adventure ne trouveriez vous pas qui maintenant vous contredist, encore qu'il y ait en cela des doubtes et dificultez infinies.

XXVII. Mais quand le propos descend jusques à toucher à la lune, elle ne peult plus retenir celle perfection d'estre exempte de toute passion et alteration, ny celle beaulté celeste, ains à fin que nous laissions les autres inegalitez et differences, la face mesme qui apparoist au corps de la lune vient necessairement

cessairement de quelque passion de sa substance, ou par la meslange d'une autre: car ce que lon mesle souffre, parce qu'il perd sa premiere sincerité, se remplissant par force de ce qui est pire. Au demourant sa lentitude et tardité de son cours, sa chaleur foible et debile,

Par qui jamais le raisin [1] ne meurit [2],

ce disoit lon, à quoy l'attribuerons nous, sinon à une imbecilité d'icelle, et à une passion, si un corps eternel et celeste peult estre subjet à passion? En somme, amy Aristote, si la lune est terre, comme terre c'est une très-belle et esmerveillable chose: mais comme un astre ou corps divin et celeste, j'ay peur qu'elle ne soit laide, difforme, et faisant deshonneur à son beau nom, si de tous les corps qui sont au ciel en si grand nombre, elle seule, selon Parmenides, a besoing de lumiere empruntée d'ailleurs, regardant tousjours et beant aux rayons du soleil.

XXVIII. Or nostre familier ayant demonstré en sa lecture ceste proposition d'Anaxagoras, que le soleil baille à la lune ce qu'elle a de clarté, en a

[1] Grec: le raisin noir.

[2] On voit dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, (1699) que Tschirnausen ne put avec ses verres brûlans rendre sensible la chaleur de la lune: et on voit, dans les Mémoires de cette même Académie, que M. de la Hire, fils, recueillit les rayons de la pleine lune avec le miroir concave de l'observatoire; il les rassembla dans un espace 306 fois plus petit que dans l'état naturel, et cependant il n'obtint aucun effet sensible, sur l'excellent thermomètre de M. Amontons.

esté bien estimé. Mais quant à moy je ne veux point dire ce que j'ay appris de vous, ou avec vous, mais l'ayant pour confessé je passeray outre. Il est doncques vraisemblable que la lune est illuminée, non comme un verre ou un chrystal, quand la clarté et les rayons du soleil passent à travers, ny derechef aussi par collustration et conjonction de lumiere et de clarté, comme des torches allumées augmentent la clarté l'une de l'autre : car autrement elle ne seroit pas moins pleine au croissant et au premier quartier, qu'en son opposition, si elle ne soustenoit et rebattoit les rayons du soleil, ains les laissoit passer à travers, à cause de sa rarité, ou si par une contemperature il reluisoit et allumoit sa clarté en elle : car on ne sçauroit pas alleguer ses biaisemens et destournemens en la conjonction, comme lon fait quand elle nous apparoist demie, ou bossue devant et derriere, ou comme en croissant, ains estant lors à plomb, comme dit Democritus, au dessoubs de celuy qui l'enlumine, elle recueille et reçoit le soleil, tellement qu'il seroit vraysemblable qu'elle mesme nous apparoistroit, et si nous montreroit à travers soy le soleil. Mais tant s'en fault qu'elle le face, qu'elle mesme ne nous apparoist pas lors et si nous cache et empesche de veoir le soleil bien souvent, comme dit Empedocles,

Du clair soleil les rayons elle empesche
Là sus, d'attaindre à bas en terre seiche,
Obscurcissant d'iceluy tout autant
Que la largeur de la lune s'estend.

comme si ceste lumiere du soleil tomboit en une nuict et en unes tenebres, non pas en un autre astre. Et quant à ce que dit Posidonius, que pour la profondeur du corps de la lune, la lumiere du soleil ne penetre pas à travers jusques à nous, cela se refute manifestement : car l'air qui est infiny, et qui a une profondeur beaucoup plus espaisse que n'est le corps de la lune, est neantmoins tout esclairé et illuminé des rayons du soleil. Il reste donc que selon l'opinion d'Empedocles, la lumiere de la lune, qui nous apparoist, vienne de la repercussion et reflexion des rayons du soleil. Voilà pourquoy elle n'arrive jusques à nous ny chaude ny claire, comme il seroit vraysemblable, si tant estoit que telle clarté procedast ou d'inflammation, ou de commixtion des deux lumieres : ains tout ainsi comme les voix reverberées rendent un écho et retentissement plus obscur et moins exprimé que n'est la parole, et les coups des flesches et traicts rejallissans de contre quelque muraille, sont plus mols : aussi le rayon venant à frapper dedans le large rond de la lune a une imbecile et debile refluxion et refusion de clarté vers nous, sa force estant dissoulte et affoiblie par la reflexion [1].

XXIX. Sylla prenant la parole : Certainement, dit-il, il y a bien du vraysemblable en tout cela, mais la plus forte objection qui soit alencontre, vous semble il qu'elle ait esté aucunement adoulcie, ou si nostre amy a passé par dessus sans s'y arrester ? Quelle est l'opposition que tu veux dire,

[1] Grec : par la réfraction.

ce dit Lucius ? Est-ce point la doute de la lune, quand elle est demie ? Ouy, respondit Sylla : car il y a quelque raison, attendu que toute reflexion se fait à angles egaux [1], quand la lune demie se trouve au milieu du ciel, que la clarté venant d'elle ne doive point donner sur la terre, mais tomber oultre et delà la terre : car le soleil estant lors sur l'horison, touche de ses rayons la lune. Parquoy il fault que la reflexion se face à l'opposite bout de l'orizon, et par ainsi elle n'envoyera pas icy la lumiere, ou il se fera une grande torse et grande difference de l'angle, ce qui est impossible.

XXX. Et je vous asseure, dit Lucius, que cela mesme ne fut pas oublié ne mis en arriere. Et jettant ses yeux sur le mathematicien Menelaüs, J'ay honte, dit-il, d'entreprendre de subvertir et destruire, en ta presence, une position de mathematique, laquelle est supposée comme une base et fondement en matiere [2] de mirouers : mais il est force, par ce que ny il n'apparoist (en ceste exemple cy [3]), que toute reflexion se face à angles pareils, ny n'est universellement vray, ains [4] est contredit et refuté ès mirouers eslevez en bosse ronde [5],

[1] C'est-à-dire, que l'angle de réflexion est toujours égal à l'angle d'incidence.

[2] Grec : en matiere de catoptrique, par rapport à l'effet des miroirs.

[3] Ces mots de la parenthèse ne sont point dans le grec.

[4] Grec : ains premièrement est contredit...

[5] Il s'agit ici des phénomènes de la catoptrique et non de ceux de la dioptrique : et même, je remarquerai, au sujet de cette partie-ci de l'optique, que les anciens y avoient fait très-peu de

quand ils font les images apparentes à un poinct de la veuë plus grandes que soy. Et est aussi refuté par les mirouers doubles, lesquels estants joincts l'un devant l'autre [1], l'angle se fait au dedans, et chacune des glaces rend double image apparente [2], les deux respondentes au costé gauche, et les deux autres obscures et peu evidentes au costé droict, tout au fond des mirouers, là où ils rendent les

progrès. Il faut donc corriger Plutarque, et lire: ἐπὶ τῶν κοιλῶν καπόπτρων, ès mirouers concaves. Le mot κυρτὸς qui est dans le texte, signifie la convexité d'un objet. Or ce n'est qu'en adoptant le changement proposé qu'il sera vrai de dire des miroirs dont veut parler Plutarque, qu'*ils font lès images apparentes à un point de veuë plus grandes que soy*. Ou si l'on veut conserver κύρτων, il faudra lire dans cette dernière phrase-ci, autrement que le porte le texte; et traduire: *ils font les images apparentes à un point de la vuë plus petites que soy*.

[1] Grec: étant joints l'un devant l'autre de manière à former entr'eux un angle par leur inclinaison...

[2] Ayez deux miroirs joints ensemble et placés dans la forme d'un livre: plus vous les rapprocherez, plus vous multiplierez les objets. C'est une expérience qu'on fait journellement d'une autre manière, quand il ne s'agit que de multiplier les objets. Par exemple, on a six ou sept représentations de suite, quand on regarde d'un seul œil et de côté, la flamme d'une chandelle dans un miroir plan: on multiplie également un objet en le plaçant entre deux glaces. En général, dans toutes ces expériences qu'on peut multiplier et varier à l'infini, on remarque que les deux premières images sont plus claires que les suivantes qui s'obscurcissent toutes dans le rapport de l'éloignement où on les voit; de manière que les dernières sont presque imperceptibles. Ce phénomène s'explique, parce que dans les glaces il faut distinguer deux surfaces qui réfléchissent la lumière avec plus ou moins d'entraves.

images apparentes plus grandes que soy mesme à un seul point de la veuë. Aussi se desment il ès mirouers qui sont concaves et creux, dont Platon rend la cause efficiente : car il dit, que le mirouer venant à se relever et rehaulser d'une part et d'autre, les veuës contre-eschangent la reflexion qui vient à tomber d'un costé en l'autre. Ainsi donc, comme des veuës, les unes recourent incontinent devers nous, les autres glissantes en la part opposite du mirouer, derechef retournent de là par devers nous, il n'est pas possible que toutes réflexions se facent à angles egaux, tellement que venans à combattre de près, ils pensent par ces oppositions oster aux fluxions de lumiere de la lune en terre l'equalité des angles, estimans estre bien plus vraysemblable en l'un qu'aux autres [1].

XXXI. Toutefois quand bien il fauldroit donner et conceder cela à la bien-aimée geometrie, premierement il est vraysemblable que cela advient ès mirouers qui sont parfaittement et exquisement polis et lissez, là où la lune a beaucoup d'inegalitez et aspretez, de maniere que les rayons sortans d'un grand corps, et venans à donner dedans des hauteurs non petites, renvoyent de l'un à l'autre, et s'entrecommuniquent leurs lueurs qui se rebattent et s'entrelassent de toutes sortes, et les contrelu-

[1] Tout ce chapitre est très-vicié dans le texte de M. Reiske. Amyot avoit probablement un manuscrit plus intact, d'après lequel il aura rempli les lacunes, ou il aura supplié d'après ses propres conjectures.

mieres se viennent à rencontrer, comme si elles venoient de plusieurs mirouers à nous [1].

XXXII. Et puis encore que nous meissions et supposissions les angles egaux en la superfice de la lune, il n'est pas inconvenient que ces rayons là venans jusques à nous par un long intervalle ne puissent avoir des flexions, fractions et glissemens, afin que la lumiere en soit composée et en esclaire mieulx. Et y en a qui preuvent par demonstration lineaire, qu'elle jette beaucoup de sa lumiere selon la ligne droitte tirée à plomb au dessoubs de la couchée, mais d'en faire la description et delineation, en lisant et discourant ainsi publiquement, mesmement où il y avoit tant d'auditeurs il n'estoit pas bien facile.

XXXIII. En somme je m'esmerveille comment ils vont ainsi remuer contre nous la lune demie, et bossuë des deux costez, et cornue : car si le soleil l'enluminoit comme une masse de matiere celeste ou de feu, il ne luy laisseroit pas la moitié de sa boule tenebreuse et sans clarté tousjours, ains que lon la voit, ainsi pour peu qu'il luy touchast en tournoyant alentour, il seroit convenable qu'elle fust remplie totalement, et du tout

[1] Et même, dans les miroirs du poli le plus fini, on observe encore ces petites inégalités qui donnent à la lumière une direction en apparence contraire à l'égalité des angles d'incidence et de réflexion. Mais comme le remarque très-bien W. Poterfield (Treatise on the eye, the manner and phœnomena of vision, Edinburgh, 1759, c'est précisément ce qui démontre l'égalité de ces angles, T. I, p. 264.

en tout renversée par la clarté, qui s'espand facilement, et va aiseement par tout : car veu que le vin touchant à l'eau en un point seulement, et une seule goutte de sang venant à tomber dedans quelque liqueur, la teint et colore toute de rouge, et dit on que l'air mesme est alteré de la lumiere, non par aucuns decoulemens, ny par aucuns rayons qui se meslent parmy, ains par mutation et conversion qui se fait par une seule pointure, comment peuvent ils penser qu'un astre venant à toucher un autre astre, et une lumiere une autre, ne se meslent pas, et ne se confondent, et ne se tournent pas entierement l'une avec l'autre, ains qu'elle enlumine seulement par dehors ce dont elle vient à toucher et attaindre la superfice? Car le cercle que fait le soleil en tournoyant devers la lune, tantôt tombant sur le departement de ce qui en est visible et non visible, tantost se levant droit à plomb, de maniere qu'il la couppe, et est aussi reciproquement couppé d'elle en deux, par divers regards et diverses habitudes du luisant au tenebreux, estant la cause des diverses formes de demie, de bossue deçà et delà, et de cornue en croissant que lon apperçoit en elle, cela plus que nulle autre chose monstre que ce n'est une meslange de deux lumieres ains un attouchement seulement, ny un assemblement de diverses lueurs, ains un esclairement alentour, que toute ceste illumination de la lune.

XXXIV. Mais pour autant que non seulement elle s'enlumine, mais aussi elle renvoye par deçà l'image de son illumination, cela nous confirme

encore davantage, en ce que nous disons touchant sa substance : car les reflexions et reverberations ne se font contre rien qui soit rare et de menues et subtiles parties, ny n'est pas facile d'imaginer seulement comment une lumiere puisse rejaillir, ny un feu d'un autre feu ou lumiere, ains fault que ce qui doit faire la reverberation et reflexion soit solide et ferme, afin qu'il se donne coup contre, et se face rejaillissement en arriere. Qu'il soit vray, l'air donne passage à travers soy au soleil, à cause qu'il ne le rebat ny ne le repoulse point : et au contraire des bois, des pierres, et des vestemens que lon met au soleil, nous voyons qu'il se fait plusieurs reflexions de lumiere, et plusieurs illuminations alentour. Ainsi voyons nous que par luy la terre est enluminée, non jusques au fond, comme l'eau, ny en tout et par tout, comme l'air, les rayons du soleil passans tout à travers, ains tout tel cercle que fait le soleil tournoyant vers la lune, et autant comme il en couppe d'elle, autant en fait il vers et alentour de la terre, et autant en illumine il, et autant en laisse il à illuminer, car ce qui est enluminé en l'une et en l'autre, est un peu plus que demie sphære.

XXXV. Permettez moy doncques que je conclue maintenant ainsi à la maniere des geometriens par proportion : S'il y a trois choses desquelles la lumiere du soleil s'approche, l'air, la lune et la terre, et nous voyons que l'une n'est point enluminée de luy comme l'air, ains comme la terre, il est doncques force que ces deux choses là aient

mesme nature, qui d'une mesme cause seuffrent mesmes effects.

XXXVI. Et pour ce que toute la compagnie se prit à louër grandement le discours de Lucius : Fort à propos, dis-je, certes, Lucius, tu as à un beau discours adjousté pour conclusion une belle proportion : car il ne te fault point frustrer de ce qui t'appartient. Et luy s'en riant, Je veux doncques encore y adjouster une seconde autre proportion, afin que nous demonstrions que la lune ressemble toute à la terre, non seulement par ce qu'elle seuffre et reçoit de mesme cause mesmes accidents, mais aussi par ce qu'elle fait de mesmes effects à l'endroit d'un mesme object.

XXXVII. Car vous me concederez bien, qu'il n'y a accident qui advienne au soleil, qui ressemble plus à son coucher que fait l'eclipse, si vous voulez vous souvenir de la conjonction qui se feit il n'y a pas longtemps, laquelle nous feit veoir incontinent après midy, en plein jour plusieurs astres en diverses parties du ciel, et rendit la temperature de la lumiere en l'air telle, comme est celle du crepuscule, avant le lever du soleil.

XXXVIII. Si non, cestuy Theon nous amenera un Mimnermus, un Cydias, un Archilochus, et oultre ceulx là encore Stesichorus et Pindare se lamentants, que aux eclipses la lumiere du monde a esté desrobée, et disans qu'au milieu du jour la nuict est venue, et que le rayon du soleil est entré en la sente des tenebres. Et après tous encore Homere, qui dit qu'au commancement de la nais-

sance des hommes, tout estoit occupé de nuict et de tenebres, et que le soleil s'estoit perdu à l'endroict de la lune [1] : et cela naturellement advient, à faire que j'use de ses propres termes,

Lors que des mois l'un va et l'autre vient.

Car le demourant de la demonstration, à mon advis, est aussi certainement et exactement concluant comme sont les demonstrations des mathematiciens.

XXXIX. Que si la nuict est l'umbre de la terre, et l'eclipse du soleil est l'umbre de la lune, quand la vue retourne en soy-mesme : car le soleil se couchant est offusqué par la terre, et defaillant en son eclipse par la lune, et l'une et l'autre est offuscation de tenebres, celle du soleil couchant par la terre, celle du soleil eclipsant par la lune, qui de son umbre empesche nostre veuë, il est facile de cela conclure le reste. Car si l'effect est mesme, mesmes sont les efficients, parce qu'il est necessaire que mesmes accidents en mesme subject advienne par mesmes causes efficientes.

XL. Et si les tenebres de l'eclipse ne sont pas si profondes, et ne saisissent pas si fort, et si entie-

[1] Homère s'explique bien différemment, et il est étonnant qu'Amyot n'y ait pas eu recours pour corriger cet endroit de ce chapitre, qui est d'ailleurs, dans son entier, très-défectueux dans le texte. Voici ce que dit Homère (Odys. XX, 351) au sujet de l'état de démence où Minerve jetta les poursuivans de Pénélope; il n'y est nullement question du commencement du monde: La tête, le visage et tout le corps de ces poursuivans, étoit environné d'épaisses ténèbres; et le soleil, loin de briller pour eux au ciel, laissoit régner la plus affreuse obscurité.

rement l'air, comme font celles de la nuict, ne nous en esmerveillons pas : car la substance du corps qui fait la nuict, et de celuy qui fait l'eclipse est bien mesme, mais la grandeur n'est pas egale. Car les AEgyptiens, ce me semble, tiennent que la lune soit en grandeur la soixante douziesme partie de la terre: et Anaxagoras dit, qu'elle est aussi grande que le Peloponese. Et Aristarchus escrit que la ligne transversale, ou le diametre de la lune a une proportion à celle de la terre, qui est plus grande [1] que de soixante à dix-neuf, et moindre [2] que de cent et huict à quarante trois, dont vient que la terre nous oste tout entierement la veuë du soleil pour sa grandeur. Car il y a un grand obstacle, et opposition qui dure autant comme fait la nuict: et la lune, encore que quelquefois elle cache tout le soleil, elle ne dure pas tant de temps, ny n'a pas telle largeur, ains apparoist tousjours alentour de sa circonference quelque lueur, qui ne permet pas que les tenebres soyent bien noires et profondes, et parfaictement obscures.

XLI. Et Aristote l'ancien rendant la raison, pourquoy lon voit plus souvent advenir les eclipses de lune, que non pas de soleil, entre autres causes, amene ceste cy, que le soleil eclipse par obstruction de la terre, qui est beaucoup plus grande et plus spacieuse, et par consequent s'oppose bien plus souvent, au moins pour quelque sienne partie. Et Posidonius definissant ainsi cest accident, Eclipse

[1] Le grec dit le contraire ; qui est moindre.

[2] Grec: et quelquefois plus grande.

de soleil est la conjonction du soleil et de la lune, de laquelle l'umbre offusque nostre veuë. Car il n'y a eclipse que pour ceulx là, desquels l'umbre de la lune occupant la veuë, les empesche de veoir le soleil. En quoy confessant que l'umbre de la lune descend à nous, je ne sçay pas qu'il se laisse à dire, parce qu'un astre n'a point d'umbre: car ce qui n'est point enluminé s'appelle *umbre*, et la lumiere ne fait point d'umbre, ains au contraire elle la chasse.

XLII. Mais quels indices et argumens, dit-il, allegua il puis après? La lune, dis-je lors, souffroit mesme eclipse. Tu me l'as, dit-il, bien remis en memoire, mais voulez vous que je me mette à poursuivre le reste du propos, comme si vous aviez desjà supposé et concedé que la lune eclipsast, estant entreprise dedans l'umbre de la terre? Ou si vous voulez que pour le subject d'une declination, je prenne à vous en faire la demonstration, en vous recitant tous les arguments les uns après les autres? Je t'en prie, respondit Theon, fais nous le discours de cela. Certainement, dit-il, j'aurois besoing de quelque persuasion, ayant seulement ouy dire que quand ces trois corps, la terre, la lune et le soleil, sont en droitte ligne, les eclipses arrivent, parce que ou la terre à la lune, ou la lune à la terre oste le soleil. Car luy seuffre eclipse et default quand la lune, et la lune quand la terre est au milieu des trois, dont l'un se fait en la conjonction, et l'autre en opposition, lorsque la lune est pleine.

XLIII. Et Lucius: Ce sont là, dit-il, les prin-

cipaux poincts, et le sommaire, de ce qui s'en dit : mais prens premierement, si tu le treuves, le premier argument qui est tiré de la forme et figure de l'umbre, qui est la figure d'une pyramide [1] renversée, attendu qu'un grand feu, ou une grande lumiere ronde, embrasse une masse ronde aussi, mais moindre, dont vient qu'ès eclipses de la lune les circonscriptions du noir et obscur d'avec le clair et luysant, ont tousjours leurs sections rondes. Car les approches d'un corps rond, quelque part qu'il aille, soit qu'il baille ou qu'il reçoive les sections, pour la similitude, tiennent tousjours de la forme ronde. Le second argument. Je pense que tu sçais bien que la premiere partie qui eclipse en la lune, c'est tousjours celle qui regarde vers le levant [2], et du soleil à l'opposite, celle qui regarde vers le couchant : et se meut l'umbre de la terre de l'orient vers l'occident, et le soleil et la lune, au contraire, de l'occident vers l'orient. L'experience des apparences nous donne cela visiblement à cognoistre, et n'est pas besoing de beaucoup de paroles pour les donner à entendre, et de ces suppositions là se confirme la cause de l'eclipse. Car d'autant que le soleil eclipse par estre attainct, et la lune pour aller au-devant de ce qui fait l'eclipse, vraysemblablement ou plus tost necessairement l'un se surprend par le derriere, et l'autre par devant, parce que de là

[1] Grec : est un cône ou un sabot (*turbo*).

[2] Ceci n'est pas exact. Voyez Pline, (*Hist. nat.* II, 12 ;) et la note du nouvel éditeur, *ib.* T. 1, p. 429, édit. *in*-12. Paris, Barbou, 1779.

commence l'obstruction, dont premierement approche ce qui se met au devant. Or est il que la lune va trouver le soleil venant de l'occident, comme estrivant de la course avec luy, et de l'umbre de la terre venant du costé d'orient, comme de celle qui a son mouvement au contraire. Le troisieme argument est celuy du temps et de la grandeur des eclipses. Car quand la lune eclipse estant bien haulte et fort esloignée de la terre, elle demeure peu de temps en default: et quand elle seuffre le mesme estant basse et prochaine de la terre, elle est fort oppressée, et fort à tard et lentement hors de l'umbre d'icelle, combien que quand elle est basse, elle ait son mouvement plus viste, et quand elle est haulte, plus tardif. Mais la cause en est en la difference de l'umbre, laquelle est plus large auprès de la base, comme sont les pyramides [1], et va tousjours en estroississant petit à petit, en poincte vers la cyme, jusques à ce qu'elle se termine en un bout pointu. Dont vient que quand elle est basse, elle se trouve ambarrassée dedans plus grands cercles, et traverse le fond de l'umbre, et ce qui en est le plus obscur et plus tenebreux. Et quand elle est en hault pour l'estroicte espace de l'umbre, estant comme un peu souillée de limon, elle en sort incontinent. Je laisse à dire les effects qui ont des causes particulieres. Car nous voyons que le feu d'un lieu tenebreux et obscur apparoist et reluit davantage, à cause de la densité de l'air tenebreux qui ne seuffre

[1] Grec: cônes. Amyot substitue à tort le mot *pyramide* à celui de *cône*.

point d'effluxions ny de diffusions de la vertu du feu, ains en contient et resserre la substance en soy : ou bien si cela est passion du sentiment, comme les choses chaudes auprès des froides sont trouvées plus chaudes, et les voluptez plus vehementes auprès des travaux, ainsi les choses claires apparoissent mieulx, quand elles sont auprès des obscures par diverses passions qui tendent plus roides l'imagination de l'entendement, combien qu'il y ait plus de vraysemblable apparence en la premiere raison. Car au soleil toute nature de feu, non seulement perd sa puissance d'esclairer, mais aussi devient plus mousse et plus debile à brusler, parce que la chaleur du soleil dissipe et espand toute sa force.

XLIV. S'il estoit doncques veritable, que la lune eust un feu mol et imbecille, comme estant un astre limoneux et trouble, ainsi comme disent les Stoïques, il seroit convenable qu'elle ne souffrist maintenant rien de ce que lon la voit souffrir, ains tout le contraire qu'elle se monstrast quand elle se cache, et qu'elle se cachast quand elle se monstre, c'est à dire, qu'elle se cachast tout le reste du temps obscurcie par l'air environnant, et qu'elle reluisist et se rendist apparente et manifeste par six mois durant, et puis au contraire qu'elle disparust par l'espace de cinq mois, entrant en l'umbre de la terre. Car de quatre cent soixante et cinq revolutions d'eclipses lunaires [1], les quatre cents et

[1] Grec : Car de 465 révolutions de pleines-lunes écliptiques, ... on voit qu'il s'agit ici de la révolution, appellée *cycle lunaire*, quatre

quatre se font de six en six mois, les autres de cinq en cinq mois. Il fauldroit doncques durant ce temps-là, que la lune apparust reluisante en l'umbre, et au contraire nous voyons qu'en l'umbre, elle eclipse et perd sa lumiere, et la recouvre derechef puis après quand elle est eschappée et sortie de l'umbre, et apparoist souvent sur le jour, de sorte que c'est plus tost toute autre chose, que non pas un corps de feu, et ressemblant un astre.

XLV. Quand Lucius eut dit cela, accoururent ensemble Pharnaces et Apollonides, comme pour combattre ce propos: et dit Pharnaces assisté d'Apollonides, C'est cela qui principalement monstre que la lune est un astre, ou du feu, parce que ès eclipses elle n'est pas du tout obscurcie et disparente, ains se monstre avec je ne sçay quelle couleur de charbon espouventable à voir, qui luy est propre: et Apollonides feit instance et opposition de ce mot *Umbre*, parce que les mathematiciens appellent tousjours ainsi le lieu qui n'est pas enluminé, mais que le ciel ne recevoit point d'umbre. A quoy je respondis, que ceste instance là estoit plus tost alleguée contre le nom opiniastrement, que contre la chose naturellement ou mathematiquement. Car le lieu qui est offusqué par opposition de la terre, si lon ne le veult pas appeller *umbre*,

qui se fait en 223 mois lunaires ou 18 ans et 10 jours, pendant lesquels la lune passe dans l'écliptique 446 fois: ainsi il y a erreur dans le texte. Or c'est d'après l'observation de tout ce qui se passoit dans une de ces périodes cycliques que les chaldéens prédisoient toutes les phases de la lune pour la période suivante.

ains lieu privé de la lumiere, comment que ce soit, il est tousjours necessaire que la lune y estant devienne obscure. Et en toute sorte, disois je, c'est une sottise de dire, que l'umbre de la terre n'arrive pas jusques-là, dont l'umbre de la lune venant à tomber sur la veuë contre terre, fait l'eclipse du soleil.

XLVI. Et pourtant je me tourne à toy, Pharnaces, car ceste couleur là charbonniere et bruslée de la lune, que tu dis luy estre propre, appartient à corps qui a espesseur et profondeur. Car il n'a point accoustumé de demourer reste, marque, ne vestige quelconque de flamme ès corps qui sont rares, ny ne se peult faire charbon, là où il n'y a point de corps solide, qui dedans soy puisse recevoir l'ardeur du feu, et la noirceur de la fumée, comme Homere mesme le monstre en quelque passage,

> La fleur du feu s'en estant envolée,
> La flamme esteincte, et du tout escoulée,
> Le brasier plat demeure [1].

Car le brasier n'est pas feu proprement, mais un corps espris et alteré de feu, s'arrestant et demourant en une masse solide, et ayant pied ferme, là où les flammes sont allumements et fluxions de pasture et matiere rare, qui pour son imbecillité ne resiste gueres, et est incontinent resolüe et consommée, tellement qu'il n'y auroit point de plus evident et plus manifeste argument, pour monstrer

[1] Iliad. IX, 212.

que la lune seroit solide et terrestre, que si sa propre couleur estoit la couleur de charbon.

XLVII. Mais elle ne l'est pas, amy Pharnaces, ains quand elle est en eclipse, elle change de plusieurs couleurs, et les distinguent les mathematiciens en ceste sorte, determinant le temps et la place. Si elle eclipse du costé de l'occident, elle apparoist fort noire jusques à trois heures et demie. Si c'est au milieu du ciel, elle jette une couleur rougeatre, et qui ressemble au feu: après les sept heures et demie, ceste rougeur s'en va et finablement, quand ce vient sur l'aube du jour, elle prent une couleur bleuë et perse. C'est pourquoy les poëtes, et mesmement Empedocles, l'appelle *Glaucopis*, comme qui diroit, Aux yeux pers. Attendu donc que nous voyons à l'œil, comme la lune change de tant de couleurs en l'umbre, ils font mal de luy attribuer seulement celle de charbon ardent, laquelle on pourroit dire luy estre moins propre que nulle autre, ains un peu de reste et semblance de lumiere qui apparoist reluysant à travers l'umbre, et que sa propre couleur soit la noire et terrestre. Et veu qu'icy bas les fleuves et les lacs qui reçoivent les rayons du soleil, en prenans, à veoir leur superfice, couleur tantost rouge, tantost violette, les lieux circonvoisins umbragez en prennent mesmes apparences de couleurs, et en sont enluminez, rejettans et renvoyants, à cause des reflexions, plusieurs rebattues splendeurs [1].

[1] Plutarque s'est approché en quelques endroits de la vérité, en

XLVIII. Quelle merveille est-ce, si comme un grand fleuve d'umbre venant à donner, ne plus ne moins qu'en une vaste mer dedans la lumiere celeste, qui n'est point une lumiere ferme ny arrestée, ains agitée et promenée d'innumerables astres, et qui prent de toutes sortes de meslange et de differentes mutations, en prenant de la lune impression tantost d'une et tantost d'autre couleur, elle la renvoye icy bas ? Car on ne sçauroit desavouer, que un astre ou un feu ne peust apparoir en une umbre ou noir, ou bleu et violet, veu que lon voit courir sur les montagnes, sur les campagnes et sur les plattes marines, plusieurs diverses sortes d'apparences de couleurs par reflexion de soleil, qui sont les teintures que la clarté meslée d'umbres et de nuages, qui sont comme les drogues des couleurs des paintres, y amene : lesquelles teintures Homere a taché à aucunement nommer et exprimer, quand il appelle quelquefois la mer *Violette*, ou *Rouge comme vin*, une autre fois, *le flot de pourpre*, et ailleurs *la mer Perse*, et *la bonace Blanche.* Quant aux diversitez des teintures et couleurs qui appa-

recherchant les causes des différentes couleurs de la lune dans les éclipses : mais si l'on veut étudier à fond ce brillant phénomène de l'optique, et tout ce qui appartient à la théorie et aux phénomènes des éclipses, il faut consulter l'ouvrage le plus complet, et le plus agréablement écrit, que nous ayons sur cette matière, intitulé, *les Eclipses*, poëme latin en six chants, dédié à Sa Majesté, par M. l'abbé Boscowich, et traduit en françois par M. l'abbé Barruel. Paris, Valade, 1779. C'est dans le sixième chant que l'on trouvera l'explication de la couleur rouge qui paroît dans la lune quand elle est éclipsée.

roissent dessus la terre, il les a, je croy, laissées, parce qu'elles sont en nombre infiny.

XLIX. Si n'est pas vraysemblable, que la lune n'ait qu'une superfice toute plaine et unie, comme la mer, ains plus tost qu'elle ressemble de sa nature principalement à la terre, de laquelle l'ancien Socrates en Platon faisoit des contes à plaisir, soit qu'il voulust, soubs paróles couvertes, donner à entendre ceste cy, ou qu'il parlast de quelque autre. Car il n'est point incroyable ny esmerveillable, si n'ayant rien de corrompu en soy, ny de limoneux et fangeux, ains jouissant d'une lumiere pure et nette du ciel, et estant pleine d'une chaleur, non de feu bruslant et furieux, ains gracieux, et ne faisant aucun mal, elle a en soy des lieux beaux et plaisans à merveilles, des montagnes resplendissantes, comme feu clair, des ceintures de couleur de pourpre, force or et argent, non point espars çà et là dedans le fond d'icelle, ains sortant à fleur de terre par les campagnes en grande abondance, ou bien semé par des collines et montagnes rases.

L. Et si la veuë de toutes ces choses là arrive jusques à nous à travers une umbre, tantost en une sorte et tantost en une autre, pour la diversité et differente mutation de l'air circonstant, pour cela la lune ne perd pas la venerable persuasion, ny la reputation de divinité, estant estimée par les hommes une terre celeste, ou plus tost un feu trouble, un mar ou une lie, comme disent les Stoïques. Car le feu mesme est honoré d'honneurs

barbaresques emprès les Assyriens et Medois, qui par crainte servent et adorent ce qui peult nuire, en le sanctifiant plus tost que ce qui est de soy sainct. Quant au nom de la terre, il est à tout Grec venerable, et est receuë par toute la Grece la coustume de l'adorer et reverer autant que nul autre des dieux : et sommes bien loing de penser que la lune, que nous tenons pour une terre celeste, soit un corps sans ame et sans esprit, exempt et privé de tout ce que lon doit offrir aux dieux. Car et par la loy nous lui payons les recompenses et actions de graces des biens que nous en recevons, et par nature nous adorons ce que nous recognoissons de plus excellente vertu, et de plus honorable puissance, et pourtant ne pensons pas pescher en supposant que la lune soit une terre.

LI. Et quant à ceste face qui nous apparoist en elle, tout ainsi comme ceste terre, sur laquelle nous sommes, a de grandes sinuositez de vallées, aussi est il probable que celle là est ouverte et fendue de grandes fondrieres et baricaves, ès quelles il y a de l'eau, ou bien de l'air obscur, au fond desquelles la clarté du soleil ne peult atteindre ne penetrer, ains y default, et en renvoye icy bas la reflexion.

LII. Adonc Apollonides prenant la parole : Hé dea, je vous prie, dit-il, par la lune mesme, vous semble il qu'il soit possible qu'il y ait là des umbres de fondrieres et baricaves, et que la veuë en vienne jusques ici à nos yeux ? Ne prenez vous pas garde à ce qui en advient ? Je vous dirai quoy, et l'escoutez, encore que vous ne l'ignoriez pas. Le travers

de la lune, selon la grandeur qui nous apparoist, quand elle est au milieu du ciel est de douze doigts et chascune des taches noires et umbrageuses est plus grande que un demy doigt, de sorte qu'elle est par consequent plus grande que la vingt et quatriesme partie de la ligne traversante, et toutefois si vous supposez que le tout et la circonference soit de trente mille stades, et la ligne traversable de dix mille, selon la presupposition, chascune de ces umbrageuses marques ne sera pas moins grande que de cinq cents stades. Considerez donc premierement, s'il est possible qu'en la lune y ait de si grandes fondrieres, et de telles inegalitez qu'elles puissent faire une telle umbre: et puis, comment est-il possible qu'estant si grandes elles ne soient point veuës de nous.

LIII. Et adonc me prenant à rire, Tu m'a fais plaisir, dis-je, Apollonides, d'avoir trouvé une telle demonstration, par laquelle tu prouveras que toy et moy serons plus grands que les geans Aloades, non pas à toute heure du jour, principalement le matin et le soir. Penses tu que lors que le soleil fait nos umbres si longues, qu'il baille ceste belle raciocination à nostre sentiment, que si ce qui est adumbré est grand, qu'il faille que ce qui adumbre soit encore bien plus excessivement grand? Je scay bien que ny l'un ny l'autre de nous n'a esté en l'isle de Lemnos, mais aussi que l'un et l'autre a bien souvent ouy dire ces vers [1],

[1] Grec: ce vers iambique:

"Αβως καλύψει πλευρὰ Λημνίας βοός, au lieu de καλύπτ

Le mont Athos couvrira le costé
Du bœuf qui est dedans Lemnos planté.

Car l'umbre de ceste montagne attaint l'image d'un bœuf de bronze, qui est en Lemnos, s'estendant une longueur par dessus la mer, non moindre que de sept cents stades [1], non que la haulteur du mont qui fait l'umbre en soit cause, mais pour ce que l'esloignement de la lumiére fait les umbres des corps beaucoup de fois plus grandes que les corps ne sont. Considere donc icy que quand la lune est au plein, et qu'elle rend la forme d'un visage plus expresse, à cause de la profondeur de l'umbre, c'est alors qu'elle est plus esloingnée du soleil: car le reculement de la lumiere est ce qui faict l'umbre grande, non pas la grandeur des inegalitez qui sont sur la superfice de la lune. Et puis tu vois que l'illumination du soleil tout alentour, ne permet pas que lon voye en plein jour les cymes des montagnes, et au contraire le bas, et ce qui en est creux ou umbragé en apparoist de tout loing.

LIV. Il n'y a doncques rien d'absurdité ny d'es-

ψι, le traducteur Anglais a lu καχύψι : mais Eustathe (*in Iliad.* ξ. 229.) offre une leçon de ce vers, préférable à celle de Plutarque. Le voici d'après ce commentateur :

Ἀθως σκιάζει νῶτα Λημνίας βοός.

Voyez Apollonius de Rhode, (ΑΡΓΟΝ. Α. v. 602).

[1] Pline (T. I, page 339, édit. *in*-12. de Barbou) estime cette distance de 87,000 pas: mais le nouvel éditeur remarque, d'après Georgerin, et d'après les cartes géographiques les plus exactes, que cette distance n'est que de 40,000 pas. *Ibid.* p. 478.

trange, si l'on ne peult pas bien exactement veoir ce qui est du tout esclairé et illuminé de la lune, et si par approchement des choses obscures et tenebreuses auprès des claires et reluysantes pour ceste diversité, la veuë en est plus exquise. Mais cela, dis-je, semble plus refuter et arguer la reflexion et reverberation, que lon dit qui se fait en la lune, parce que ceulx qui sont dedans les rayons repliez, voyent non seulement ce qui est enluminé, mais aussi ce qui enlumine. Car quand la lueur jallissant d'une eau contre quelque muraille, la veuë se fait au lieu qui est ainsi enluminé par reflexion, l'œil y voit trois choses, à sçavoir le rayon ou la lueur qui est rebattue, l'eau qui fait la reflexion, et le soleil mesme, dont la lumiere venant à donner contre la superfice de l'eau est rebattue et renvoyée. Cela estant confessé, comme ce qui apparoist manifestement, on objice à ceulx qui disent, que la terre est esclairée de la lune par reflexion de la lumiere du soleil en elle, qu'ils monstrent de nuict le soleil apparent sur la superfice de la lune, ne plus ne moins que lon le voit de jour apparoissant dedans l'eau, où il donne, quand il se fait reflexion de ses rayons. Et comme ainsi soit qu'il n'y apparoist point: ils en inferent que c'est doncques par quelque autre maniere, et non par reflexion que se fait l'illumination de la lune: et si la reflexion ne se fait point, que la lune n'est point doncques une terre.

LV. Que leur fault il doncques respondre, ce dit Apollonides? Car l'argument de ceste objec-

tion contre la reflexion est commun aussi bien alencontre de vous que de nous. Il est voirement commun, dis-je, en quelque sorte, et en quelque autre aussi, non. Mais premierement regarde la comparaison, comment ils la prennent bien au rebours, et tout à l'envers. L'eau est ici-bas sur la terre, et la lune est là-sus au ciel, de sorte que les rayons rebattus et repliez font une forme d'angle toute opposite, l'une ayant la pointe là-sus contre la superfice de la lune, l'autre çà bas. Qu'ils ne demandent doncques pas que toute face soit egalement visible, ny que de toute distance et esloignement, il se face pareille et semblable reflexion, parce qu'en ce faisant ils repugneroient à l'apparence toute notoire et manifeste.

LVI. Et ceulx qui tiennent que la lune soit un corps non lissé ny egalement plat et uny comme l'eau, ains pesant et terrestre, je ne sçay comment ils nous demandent l'apparence speculaire du soleil: Car le laict mesme ne rend point de telles images speculaires, ny ne fait point de reflexions de nostre veuë, à cause de l'inegalité et aspreté rabotteuse de ses menues parties. Comment doncques seroit-il possible que la lune renvoyast arriere de sa superfice la veuë, comme la renvoyent les mirouers qui sont plus polis, et encore ceulx-là, s'il y a quelque rature, ou quelque ordure, ou quelque ternissure en la superfice, dont la veuë repliée a accoustumé de prendre forme, on voit bien les mirouers, mais ils ne rendent point de contre-lueur. Celuy doncques qui demande que le

soleil apparoisse en la lune, ou que nostre veuë soit rebattue et repliée au soleil, qu'il demande quand et quand que l'œil soit le soleil, la veuë, la lumiere, et l'homme le ciel.

LVII. Car il est vraysemblable que la reflexion des rayons du soleil qui se fait en la lune, pour leur vehemence et grande splendeur rejallit avec coup vers nous : mais nostre veuë qui est debile et gresle, quelle merveille est ce, si elle ne donne point de coup qui face rejallir, ou si encore qu'elle rejallist, elle n'entretient pas maintenant sa continuité, ains s'esvanouit et vient à defaillir, n'ayant pas telle abondance de lumiere qu'elle ne soit disgregée et dissipée dedans les inegalitez et aspretez ? Car il n'est pas impossible que la reflexion de nostre veuë, qui se fait sur l'eau et sur les autres sortes de mirouers, estant encore nostre veuë forte et puissante et prochaine de son origine, ne puisse rejallir contre l'œil. Mais de la lune encore qu'il se puisse faire quelques glissemens, ils seront toujours foibles et obscurs, et qui defaudront en chemin, à cause de la longueur de distance : car autrement les mirouers creux et concaves rendent les rayons revenans et rebattus plus forts que les allans, de sorte que bien souvent mesmes ils s'allument et renvoyent du feu, et les bossus et courbez en forme de boule, d'autant qu'ils ne contrepoulsent pas de tous costez, les rendent foibles et obscurs. Vous voyez certes, quand deux arcs en ciel apparoissent, une nuée en comprenant une autre, que celle qui environne l'autre par le dehors, fait des couleurs obs-

cures, et non assez distinctes et exprimées, par ce que la nuée exterieure estant plus esloingnée de nostre veuë, ne fait point une roide et forte reflexion. Et quel besoing est il d'en dire davantage, veu que la lumiere mesme du soleil rebattue et renvoyée par la lune perd toute sa chaleur, et de sa clarté il n'en arrive à grand'peine jusques à nous qu'un bien peu de reste, bien petit et bien foible? Est il doncques possible que nostre veuë passant la mesme carriere, il en arrive aucune parcelle de reste de la lune au soleil? Quant à moy, je ne le pense pas: mais considerez, dis-je, vous mesmes, que si nostre veuë estoit de même affectionnée et disposée envers l'eau et envers la lune, il fauldroit que la pleine lune representast les images de la terre, des arbres, des plantes, des hommes, et des astres, comme fait l'eau, et tous les autres genres de mirouers. Et s'il ne se fait point de reflexion de nostre veuë à nous rapporter telles images, ou pour la foiblesse d'icelle nostre veuë, ou pour la rabotteuse inegalité de la superfice de la lune, ne demandons non plus qu'elle rejallisse au soleil.

EVIII. Or avons nous doncques rapporté, autant qu'il ne nous est point eschappé de la memoire, tout ce qui fut là discouru: maintenant il est heure de prier Sylla, ou plus tost d'exiger de luy, qu'il nous face sa narration, parce qu'il a esté receu à ouïr tout le rapport à telle prefixe condition. Parquoy si bon vous semble, cessans de nous promener et nous asseans sur ces sieges, donnons luy une audience reposée et rassise. Chascun le

trouva bon ainsi. Ayants doncques tous pris place à se seoir, Theon se prit à dire: Je desire certes autant que nul autre de vous, ouïr ce qui se dira: mais devant je vouldrois bien entendre quelque chose touchant ceulx que lon dit habiter dedans la lune, non s'il y en a quelques-uns qui y habitent, mais s'il est possible d'y habiter: car s'il n'est pas possible qu'on y habite, aussi est il hors de raison de dire, que la lune soit une terre, autrement elle auroit esté creée pour neant et à nulle fin, ne portant fruicts aucuns, et ne servant de siege à la naissance ou nourriture d'hommes quelconques, pour lesquelles causes, et ausquelles fins nous tenons, que ceste-cy où nous vivons, comme dit Platon, a esté faite et creée pour estre nostre nourrice et vraye gardienne, produisant et distinguant le jour d'avec la nuict.

LIX. Tu sçais que lon dit beaucoup de choses et en jeu et à bon escient, à certes et par risée, de cela: car à ceulx qui habitent au dessoubs de la lune, on dit qu'elle leur pend dessus la teste suspendue, comme si c'estoient des Tantalus: et à l'opposite ceulx qui habitent au dessus, qu'ils y sont attachez et liez, comme des Ixions, mais qu'ils sont tournez d'une si roide impetuosité, qu'ils ne peuvent tomber, combien qu'elle ne se meuve pas d'un seul et simple mouvement, ains de trois, qui est aussi la cause pour laquelle les poëtes l'appellent aucunefois *Trivia*, se mouvant et selon la longueur, et selon la largeur, et selon la profondeur du zodiaque, dont le premier mouvement s'ap-

pelle *revolution :* le second *volute*, qui signifie ligne torse en rond, sans que les deux bouts s'entrerencontrent : et le troisieme que les mathematiciens nomment, ne sçay comment, *inegalité*, combien qu'ils voyent bien qu'elle n'en a pas un autre qui soit si egal ne si certain en ses reversions, que cestuy-là.

LX. Parquoy il ne se fault pas esmerveiller si quelquefois de la roideur de ce mouvement il est tombé un lion au Peloponese, ains plus tost se fault esbahir comment nous ne voyons tous les jours dix mille cheutes d'hommes, et secousses d'animaux, tombans les pieds contre-mont de là-sus, car ce seroit mocquerie de disputer de leur demeure là, s'ils n'y peuvent ny naistre ny consister : car veu que les AEgyptiens et Troglodytes, sur la teste desquels le soleil est à plomb aux soltices un moment d'un jour seulement, et puis s'en retourne, peu s'en fault qu'ils ne soyent tous ards et bruslez, pour la siccité excessive de l'air. Comment seroit-il possible que ceulx qui habiteroient en la lune y peussent durer douze estez par chascun an, quand le soleil leur seroit à plomb sur la cyme de leur teste, lorsque la lune seroit en conjonction ? Quant aux vents, aux nuées, et aux pluyes, sans lesquels les fruicts de la terre ne sçauroient ny naistre ny se conserver, il est impossible d'en imaginer là, tant l'air y est subtil, sec et chauld, veu qu'icy bas mesmes les plus haultes montagnes ne reçoivent point d'aspres hyvers annuels, ains y estant l'air pur et net sans agitation quelconque pour sa legereté, il evite toute

ceste concretion et espaississement qui est icy, si d'adventure nous ne disions, que comme Minerve instilla à Achilles du nectar et de l'ambroisie quand il ne recevoit point de nourriture : aussi que la lune qui est et qui s'appelle *Minerve*, nourrit les hommes là, en leur produisant et envoyant tous les jours de l'ambroisie, comme l'ancien Pherecydes dit, que les dieux mesmes se nourrissent : car quant à celle racine Indienne que dit Megasthenes, que certain peuple des Indiens qui n'ont point de bouche, dont ils sont appellez *Astomes*, et ne mangent ny ne boivent point, font brusler et fumer, en vivent de l'odeur du parfum : où est-ce que lon en prendroit là, veu que la lune n'est point arrosée de pluye ?

LXI. Theon ayant dit cela : Tu as, luy dis-je, fort dextrement et gentillement par ceste risée osté tout le sourcil, le chagrin, et l'austerité de ce propos, ce qui me donne hardiesse de luy respondre, parce que si je faulx, je n'en attens pas de punition fort aspre ny fort severe : car à la verité ceulx qui descroyent et rejettent du tout cela, ne sont pas les plus contraires à ceulx qui se le persuadent, mais ceulx qui ne veulent pas doulcement considerer ce qu'il y a de vraysemblable apparence et de possible. En premier lieu doncques je dis, qu'il n'est pas necessaire, s'il n'y a point d'hommes qui habitent en la lune, qu'elle ait esté faitte en vain et pour neant, à nulle fin : car nous voyons que ceste terre cy mesme n'est pas par tout habitée, ny partout labourée, ains une petite portion d'icelle, com-

me si c'estoient quelques promontoires, et quelques demy isles sortans hors de la mer pour y faire naistre, nourrir et vivre les plantes, les arbres et les animaulx, le reste en est desert et deshabité, ou pour les grandes froidures, ou pour les excessives chaleurs, et la plus grande partie en est couverte et submergée au dessoubs de la grande mer oceane. Mais pour ce que tu aimes tousjours et estimes Aristarchus, tu n'escoutes pas Crates quand tu lis,

L'ocean dont les hommes et les dieux
Sont engendrez, de son corps spacieux
La plus grand' part du rond terrestre couvre.

Mais pourtant il s'en fault beaucoup que cela ait esté fait pour neant: car la mer jette et rend des vapeurs molles, et les plus doulx vents nous viennent au plus fort de l'esté des regions gelées et inhabitables pour le froid des neiges qui s'y fondent, et se respandent par tous noz païs, et est colloquée au milieu, comme dit Platon, certaine gardienne et maistresse ouvriere qui fait le jour et la nuict. Il n'y a doncques rien qui empesche que la lune ne soit vuide d'animaulx, et qu'elle ne baille des reflexions à la lumiere qui se respand tout alenviron d'elle, et receptacle aux rayons des astres qui confluent et se meslent ensemble dedans elle, pour cuire les evaporations eslevées de la terre, et quant et quant pour oster au soleil son ardeur trop cuisante et trop enflammée. Et en deferant beaucoup aux anciens propos que nous avons eu de main en main de noz peres, nous dirons qu'elle est censée

et

sée et reputée *Diane*, vierge et sans generation, mais au demourant salutaire, et de grand secours et profit au monde.

LXII. Car de tout ce que nous avons dit, amy Theon, il n'y a rien qui preuve ne qui monstre que l'habitation en la lune soit impossible: car son tournoyement estant fort doulx, tranquille et gracieux, il adoulcit et polit l'air prochain, et l'espand alentour en bonne disposition, de maniere qu'il n'y a point occasion de craindre, que ceulx qui ont vescu là n'en tombent ny n'en glissent, si ce n'est qu'elle mesme tombe. Et quand à la diversité et multiplicité de son mouvement, il ne procede pas d'inegalité, erreur ou incertitude aucune, ains les astrologues monstrent en cela un ordre et un cours admirable, l'enfermans dedans des cercles qui se tournent par d'autres cercles, aucuns supposans qu'elle ne bouge quant à elle, autres la faisans mouvoir tousjours egalement et uniment de mesme vistesse, car ce sont les ascensions de divers cercles, les tournoyemens et habitudes des uns envers les autres, et puis envers nous, qui font fort ordonneement les haulteurs, bassesses, et les depressions qui nous apparoissent en son mouvement, et ses disgressions en latitude, le tout conjoinct à la revolution ordinaire qu'elle fait en longitude.

LXIII. Quant à la grande chaleur et continuelle inflammation du soleil, tu cesseras de la craindre si tu opposes premierement aux douze conjonctions les douze oppositions, et puis la continuation de

mutation aux excessives extremitez, lesquelles ne durent pas long-temps, les reduisans à une propre et peculiere temperature, et leur ostant ce qu'il y a de trop en toutes les deux: car il est vray-semblable que ce qui est entre deux a une saison fort semblable à la primevere. Et puis le soleil envoye jusques à nous ses rayons par un air gros et trouble, où il imprime sa chaleur nourrie par les evaporations, là où l'air estant là subtil et transparent, respand et disgrege les rayons, n'ayants aucun entretenement ny aucun corps à quoy s'attacher.

LXIV. Quant aux arbres et aux fruicts icy, ce sont les pluyes qui les nourrissent, mais ailleurs, (comme en la haulte Bœoce [1]) alentour de Thebes chez vous, et aux environs de Syene, ce n'est pas l'eau du ciel, mais de la terre, qui les nourrit; la terre la beuvant, et estant secourue de vents rafraichissants et de rosée; elle ne cederoit pas en fertilité à la mieulx trempée et arrosée qui soit au monde, tant elle est bonne et forte. Et les mesmes especes d'arbres, en nostre païs, s'ils ont esté bien hyvernez, et qu'ils aient eu un bien aspre et long hyver, ils produisent beaucoup de bon fruict: mais en Afrique, et chez vous en AEgypte, ils craignent fort et s'offensent du froid. Et la province de Gedrosie et de Troglodytide, prochaine de la mer Oceane, estant fort sterile pour sa seicheresse, et sans aucuns arbres, neantmoins dedans la mer ad-

[1] Cette parenthèse renferme les mots ajoutés au texte par Amyot: car Plutarque ne veut point parler de Thèbes de la Béotie, mais de la ville du même nom qui étoit en Egypte.

jacente, elle nourrit des arbres de haulteur et grandeur merveilleuse, et verdoye jusques au fond, dont ils appellent les uns *oliviers*, les autres *lauriers*, les autres *cheveux d'Isis*. Et ceste plante qui s'appelle *Anacampserotes* [1], estant arrachée de terre, non seulement vit tant que lon veult, mais qui plus est elle jette verdure. Et entre les graines que lon seme, les unes, comme nommeement le *centaurium*, si on les seme en une bonne et grasse terre, que lon les trempe et arrose, ils sortent de leur naturelle qualité, et perdent toute leur vertu, parce qu'elles aiment la seicheresse, et en profitent en leur propre naturel : il y en a d'autres qui ne peuvent pas seulement supporter les rosées, comme la plus part des plantes Arabicques qui se fenent, se fletrissent et se meurent, si on les mouille. Quelle merveille donc est-ce, s'il croist en la lune des racines, des semences et des plantes, qui n'ayent point besoing de pluyes ny de froidures d'hyver, ains qui soyent propres à un air delié et sec, comme celuy de l'esté?

LXV. Et comment n'est il vraysemblable que la lune jette des vents tiedes, et que du bransle de son agitation ne sorte de doulces haleines, et des subtiles rosées et humiditez legeres qui s'espandent par tout, pour fournir aux plantes verdoyantes, attendu qu'elle est de sa temperature non ardente ny alterée de seicheresse, ains plus tost molle,

[1] Ce sont plusieurs plantes qui s'appellent autrement *semper-vives*. *Amyot*. L'anacampserote est vulgairement prise pour une fève épaisse : les botanistes appellent cette plante *l'orpin*.

moitte, et engendrant toute humidité? Car il ne vient d'elle à nous pas un effect de siccité, mais d'humidité et de mollesse feminine plusieurs, les croissances des plantes, putrefactions des chairs, les tournemens et relaschemens des vins, les attendrissemens des bois, les faciles enfantemens des femmes. Mais je crains d'irriter et provocquer Pharnaces qui ne dit mot, en alleguant, comme ils disent eulx, les flus et reflus de la grande mer oceane, les havres et destroits de mer qui s'enflent et se haulsent par la lune, augmentant les humeurs. Et pourtant je me tourneray plustost devers toy, amy Theon, car tu nous dis en interpretant ces vers du poëte Alcman,

De Jupiter et de la Lune fille,
Dame Rosée [1].

qu'en ce lieu là il appelle l'air *Jupiter*, lequel estant humecté par la lune se convertit en rosée: car elle est, mon bel amy, de nature presque toute contraire au soleil, non seulement en ce que tout ce qu'il espaissit, deseiche et endurcit, elle a accoustumé de le humecter, fondre et amollir, mais qui plus est d'humecter et refroidir sa chaleur, quand elle vient à donner sur elle, et se mesler à elle. Ceulx doncques qui estiment que la lune soit un corps de feu, et bruslant, faillent.

LXVI. Et pareillement ceulx qui veulent que les animaux y habitants aient toutes les choses necessaires à la naissance, vie, nourriture, et entre-

[1] Voyez Tome XIX, p. 227, et Tome XVIII, p. 166.

tenement qu'ont ceulx de par deçà, ne considerent pas la diversité grande et inegalité qui est en la nature, là où il se treuve des varietez et differences plus grandes entre les animaux des uns aux autres, que non pas avec les autres substances, qui ne sont pas animaux : et fauldroit dire qu'il n'y eust point d'hommes au monde sans bouche, qui se nourrissent de senteurs seulement, s'il semble que les hommes ne peussent vivre sans nourriture solide. Mais Hesiode au contraire nous donne à entendre couvertement par ces vers,

Le fol ne sçay de combien sert la mauve [1],
Ny l'aphrodile [2], et que vault la Guimauve [3].

[1] Pline (XX, 84.) fait un grand éloge de la mauve, ce qui fournit au nouvel éditeur de ce savant naturaliste, l'occasion de faire une note curieuse et intéressante (Tome IV, page 456). Les Romains, y est-il dit, cultivoient la mauve pour l'usage de leurs tables : et elle est encore à présent une nourriture recherchée par tous les habitans de l'Archipel, de l'Orient, et surtout de la Chine : ce qui doit rendre surprenant qu'on en fasse aussi peu de cas parmi nous.

[2] Lisez : asphodèle. (Pline, XXI, 68). On voit par le Journal de Trévoux, (an. 1709, p. 2206) qu'on a eu recours à cette plante pour faire du pain dans les grandes disettes. Mais, comme le remarque très-bien le nouvel éditeur de Pline, ce pain ne laisse pas que d'avoir beaucoup d'inconvéniens.

Aspicies tollentem altè fastigia lychnim,
Quemque olim Ascræus celebravit carmine vates,
Asphodelum, vescâ sese radice ferentem,
Quâ veteres usi quondam perhibentur agrestes.

Rapin. Hort. lib. I, v. 517, *ex edit. Gabriel. Brotier.* Paris, Barbou, 1780.

[3] Hesiod. Op. et Di. 40.

La puissance que nous exposoit Ammonius, et que Epimenides nous monstroit mesme par effect, enseignant que la nature soustient l'animal de bien peu d'entretenement, et prouveu qu'il y en ait aussi gros qu'une olive, qu'il n'a besoing d'autre nourriture. Or ceulx qui habitent sur la lune, si aucuns y en a, doivent estre dispos et legers, et faciles à nourrir de tout ce que lon veult, et que la lune mesme, comme le soleil aussi estant un animal de feu plusieurs fois grand comme la terre, se nourrit et entretient des humiditez qui sont dessus la terre, comme aussi font, ce disent-ils, tous les autres astres qui sont en nombre infiny, tant ils estiment que les animaux de là sus vivent legerement, et se contentent de peu de choses. Mais ny nous ne voyons cela, ny ne considerons que la region, la nature, la disposition et temperature est toute autre et accommodée à eulx. Tout ainsi comme si nous ne pouvans approcher de la mer, ny la toucher, ains en ayans seulement la veuë de tout loing, et entendans que l'eau en est amere, salée, et non beuvable, quelqu'un nous venoit dire qu'elle nourrit de grands animaux en grand nombre, et de toutes formes dedans son fond, et qu'elle est toute pleine de grandes bestes qui se servent de l'eau, ne plus ne moins que nous faisons de l'air, il nous seroit advis qu'il nous conteroit des fables, et des nouvelles estranges, controuvées et faittes à plaisir. Ainsi semble il que nous soyons affectionnez et disposez envers la lune, descroyants qu'il y ait aucuns hommes qui habitent là, et croy que

eulx s'esmerveillent encore bien plus voyants la terre qui est comme la lye, et la vase du monde leur apparoissant à travers des nuées et brouillas humides, petit lieu, bas et abject, et immobile, sans clarté ny lumiere quelconque, si cela petit peut produire, nourrir et entretenir des animaux qui aient mouvement, respiration, chaleur. Et si d'adventure ils avoient jamais ouy ces vers d'Homere,

Horrible lieu, villain et detestable
Aux dieux estants soubs la terre habitable,
Autant comme est la terre loing des cieux.

ils penseroient certainement qu'ils auroient esté escripts de ceste terre cy, et que l'enfer et le tartare auroient esté reculez icy, et que la terre egalement distante des cieux et des enfers, ce seroit la lune.

LXVII. Comme je parlois encore, Sylla me dit: Arreste toy un peu Lamprias, et prens garde que tu ne passes point la porte, comme lon dit en commun proverbe, en faisant donner la fable en terre, et que tu ne troubles et confondes tout le jeu, qui pour le present a une autre scene et une autre disposition. Je seray doncques le joueur[1], dis-je, mais devant que d'y entrer plus avant, je vous diray l'autheur, s'il n'y a rien qui l'empesche, commençant ainsi comme fait Homere,

Ogygie est une isle loing en mer,

[1] Retranchez *dis-je* qui n'est pas dans le texte.

distante de l'Angleterre en naviguant devers le couchant de cinq journées de navigation, et y en a encore trois autres distinctes egalement d'elle, et les unes des autres, en tirant devers l'occident estival, en l'une desquelles les barbares du païs feignent que Saturne est detenu prisonnier par Jupiter. Et pour garde tant de luy que des isles, et de toute la mer adjacente, qui se nomme *Saturnienne*, le geant Ogygius ou Briareus est là colloqué, et que la grande terre ferme, par laquelle la grande mer est tout alentour circulairement bordée, est distante des autres isles de moindre espace, et de celle d'Ogygie environ de cinq mille stades, à y aller en vaisseaux à rame, par ce que la mer y est platte et basse, difficile à naviguer aux grands vaisseaux ronds, à cause de la vase qu'y apporte la multitude des rivierés, qui venans de la grand' terre se degorgent dedans, et font de grands bancs qui atterrent la mer, et la rendent malaisée à naviguer, dont on a eu anciennement opinion qu'elle estoit glacée. Les costes d'icelle terre ferme au long de la mer sont habitées alentour d'une grande baye qui n'est pas moindre que celle des marets Mæotides, dont l'emboucheure est vis-à-vis à droitte ligne de celle de la mer Caspienne. Ils se nomment et s'estiment eulx habitants de terre-ferme, et nous autres insulaires, comme habitans en une terre qui tout alentour est environnée et baignée de mer. Et pensant que ceulx qui jadis y furent avec Hercules et y demourerent, se meslans parmy les peuples de Saturne, remeirent sus la nation Grec-

que, laquelle commençoit à s'y esteindre, et à estre vaincue et supplantée de la langue, des loix, et façons de faire des barbares, et feirent de rechef florir et retourner en vigueur. Et pourtant le premier honneur y est deferé à Hercules, et le second à Saturne. Or quand l'estoile de Saturne que nous appellons *Phænon*, et eulx *Nyturus*, arrive au signe de Taurus, qui se fait en l'espace de trente ans, ils sont long temps à preparer ce qui est necessaire à un solennel sacrifice, et au voyage d'une longue navigation, auquel il fault que ceulx à qui le sort touche aillent avec rames. Estans doncques embarquez et partis, ils demeurent long-temps en païs estrange, où ils ont diverses adventures, l'un d'une sorte, l'autre d'une autre, et que ceulx qui se sauvent et eschappent de la marine, abordent premierement en ces isles opposites là, qui sont habitées de peuples Grecs, là où ils voient que le soleil ne demeure pas absconsé une heure durant, l'espace de bien trente jours, que cela est leur nuict, dont les tenebres sont bien peu obscures, et comme le crepuscule du jour : qu'après avoir demeuré là quatre vingt dix jours grandement caressez et honorez, comme estant tenus pour saincts, et tels appellez, après ils sont conduits par les vents et trajettés en l'isle de Saturne, là où il n'y a point d'autres habitans qu'eulx, et ceulx qui y ont esté envoyez devant eulx : car il leur est loisible après treize ans qu'ils ont servy à Saturne, de s'en retourner en leur païs et en leurs maisons, mais que la pluspart ai-

ment mieulx demourer là doulcement que de s'en retourner, aucuns pour ce qu'ils s'y sont desjà accoustumez, les autres pour ce que sans labeur et sans affaires ils ont abondance de toutes choses, tant pour faire sacrifices, et pour l'entretenement de la despense ordinaire à ceulx qui versent continuellement à l'estude des lettres, et de la philosophie, par ce qu'ils disent que la nature de l'isle et la doulceur de l'air environnant est admirable.

LXVIII. Et qu'il y en a en quelques-uns qui en avoient voulu partir, auxquels Dieu avoit resisté et empesché leur partement, se monstrant à eulx, comme à ses familiers amis, non seulement en songes, et par signes exterieurs, mais aussi visiblement, se presentans à eulx des esprits familiers et dæmons, et devisans avec eulx: car ils disent que Saturne mesme y est, dedans une grande caverne d'un rocher reluysant, comme s'il estoit de fin or, endormy, par ce que Jupiter luy a preparé le sommeil au lieu de fers aux pieds, pour le garder de bouger: mais qu'il y a des oiseaux qui volants dessus, luy apportent de l'ambrosie, et que toute l'isle en est remplie d'une odeur et parfum admirable, qui s'espand comme une fontaine odorante hors de ceste caverne là par toute l'isle, et que ces dæmons là servent et font la cour à Saturne, ayans esté ses courtisans et familiers amis, du temps qu'il tenoit l'empire et royauté sur les hommes et sur les dieux, et qu'ayans la science de deviner les choses futures, ils en predisent beaucoup d'eulx mesmes: mais les plus grandes, et de plus grande

importance, quand ils retournent de veoir Saturne ils les revelent, par ce que tout ce que Jupiter propense, Saturne le songe, mais que son resveil est de toutes passions titaniques, et perturbations d'esprit en luy. Le sommeil ** doux et gracieux, et la divine et royale nature en iceluy toute nette, incontaminée et pure.

LXIX. La doncques ayant cest estranger esté porté, et y servant Dieu en repos et à loisir, il acquit de l'astrologie autant de suffisance comme il s'en peult acquerir, en penetrant le plus avant qu'il est possible en la geometrie, et au reste de la philosophie. Il s'adonnoit aussi aucunement à la naturelle, mais luy estant pris une envie et desir de veoir et visiter à l'œil la grande isle (car ainsi appellent ils la terre ferme là où nous sommes) après que les trente ans furent passez, et ses successeurs arrivez, ayant pris congé de tous ses parents et amis, il monta sur mer, equippé au demourant sobrement et legerement, mais portant quand et soy bonne provision d'argent en des vases d'or. Or de vous raconter particulierement tout ce qui luy advint, combien de nations il visita, combien de païs il passa, comment il estudia ès lettres sainctes, et feit profession en toutes sainctes confrairies, et toutes religions, un jour tout entier ne suffiroit pas à le vous reciter par le menu, ainsi comme il le nous racontoit s'en souvenant très bien, et jusques aux moindres particularitez.

LXX. Mais quant à ce qui appartient à la pre-

sente dispute, escoutez le: [1] car il demoura bien longuement à Carthage, y estant grandement honoré et respecté, par ce qu'il trouva certaines peaux de parchemin sacrées, qui avoient esté transportées secrettement hors de la ville au premier sac d'icelle, et avoient esté cachées bien long temps dedans la terre. Si disoit qu'il falloit, et m'admonestoit fort de le faire, entre les dieux apparents adorer et honorer sur tous la lune, comme celle qui estoit la principale guide et maistresse de nostre vie. Dequoy m'esmerveillant et le priant de me le declarer et exposer un peu plus clairement: Les Grecs, dit il, ô Sylla, disent beaucoup de choses touchant les dieux: mais non pas tout bien, comme premierement de dire qu'il y a eu une Ceres et une Proserpine, ils ont raison, mais de les mettre ensemble, et toutes deux en un mesme lieu, non: car l'une Ceres est en terre, dame et maistresse de ce qui est sur la terre, et l'autre est en la lune, et s'appelle par ceulx qui sont habitants en la lune *Coré* ou *Proserpine*: Proserpine, pour ce qu'elle porte lumiere ou clarté: et Coré, pour ce que nous appellons *Coré* la prunelle de l'œil, dedans laquelle se voit l'image de celuy qui regarde, tout ainsi comme la clarté du soleil resplendit en la lune. Et quant à ce que lon dit qu'elles vont errantes et s'entrecherchent l'une l'autre, il y a aussi de la ve-

[1] Il faut lire avec M. Wyttembach: « il demeura long-temps « à Carthage, Saturne y étant grandement honoré et respecté, « et il y trouva certaines peaux sacrées, etc. » ©

rité : car elles s'entreappetent, quand elles sont separées l'une de l'autre, et s'entre ambrassent souvent en l'umbre. Et que ceste Coré soit tantost au ciel et en la lumière, et tantost en tenebres et en la nuict, cela n'est pas faulx, mais il y a seulement erreur au nombre du temps. Car nous la voyons, non pas six mois durant, mais de six en six mois dessoubs la terre, comme dessoubs sa mere prise de l'umbre, et peu souvent se rencontre que cela advienne dedans cinq mois, par ce qu'il est impossible qu'elle abandonne Pluton estant sa femme, comme Homere mesme soubs paroles couvertes a gentilement dit,

> En la campagne Elysienne au bout
> Et à la fin de la terre.

Car là où finit l'umbre de la terre, c'est cela qu'il appelle *le bout et la fin de la terre*, là où nul meschant qui ait vescu impurement, ne sçauroit jamais parvenir. Mais les gens de bien après leur mort y estants portez, y menent une vie aisée, non pas pourtant heureuse ny divine jusques à la seconde mort.

LXXI. Mais quelle elle est, amy Sylla, ne m'en interrogue point, car moy mesme le declareray cy après. Le commun estime que l'homme soit un suppost composé, et ont raison de le croire ainsi, mais ils faillent en ce qu'ils l'estiment composé de deux parties seulement, par ce qu'ils estiment que l'entendement soit une partie de l'ame, par ce que l'entendement est meilleur que l'ame, d'autant que l'ame

vault mieux, et est plus divine que le corps, et fait ceste composition de l'ame, avec l'entendement la raison, et avec le corps la passion, dont l'une est le principe de la volupté et de la douleur, et l'autre de la vertu et du vice. Estants doncques ces trois parties conjoinctes ensemble, la terre en a baillé le corps, la lune l'ame, et le soleil l'entendement en la generation de l'homme ** et donne l'entendement la raison à l'ame, comme le soleil la lumiere à la lune.

LXXII. Et des morts dont nous mourons, l'une fait des trois deux, et l'autre de deux un, et l'une est en la region de Ceres [1] * luy sacrifier. Et aussi les Atheniens appelloient les trespassez, *les Demetriens* ou *Cerealiens* anciennement : et l'autre * mort en la lune, *region de Proserpine*, et est domesticque, de l'une Mercure le terrestre, de l'autre le celeste. L'une deslie l'ame d'avec le corps soudainement, et avec force et violence : et Proserpine doucement avec long temps, l'entendement d'avec l'ame : et c'est pour cela que lon l'appelle *Monogenes*, comme qui diroit, unique, ou unigenite. Car ce qui est de meilleur en l'homme devient seul quand il est separé par elle, et l'un et l'autre advient selon nature. Toute ame sans entendement et avec entendement sortant du corps, il est ordonné par fatale destinée, qu'elle vague certain temps, non pas egale, en la region qui est moyenne entre la

[1] Ajoutez d'après la conjecture de M. Wyttembach : « c'est « pourquoi nous appellons les initiations *teletas*, ce qui ap- « proche de *Teleutân*, *mourir* ; et aussi les Athéniens, etc. « »

terre et la lune. Car celles qui ont esté injustes et desordonnées, y payent là les peines de leurs pechez: et les bonnes et honnestes jusques à ce qu'elles ayent nettoyé, et par expiation chassé hors toutes les infections qu'elles pourroient avoir contractées de la contagion du corps, comme de l'autheur de tout mal, et ce en la plus doulce partie de l'air, que lon appelle *le verger de Pluton*, là où il fault qu'elles demeurent un certain temps prefix. Et puis, ne plus ne moins que si elles retournoient d'une peregrination vagabonde de long exil en leur païs, elles goustent de la joye, telle que la sentent ceulx qui font profession ès saintes ceremonies, meslée de trouble et d'esbahissement chascun avec sa propre esperance. Car il en poulse et chasse plusieurs, lesquelles appetent desjà la lune.

LXXIII. Quelques unes prennent plaisir à estre au bas, et regardent encore derechef comme au fond, mais celles qui sont montées amont, y sont seurement colloquées. Premierement comme victorieuses elles sont couronnées de couronnes que lon appelle la *constance des æles*, pour autant qu'en leur vie elles ont refrené la partie desraisonnable et passible de l'ame, et l'ont rendue subjecte et obeissante au frein de la raison. Secondement elles ressemblent à veoir à un rayon de soleil. Tiercement l'ame qui est là sus eslevée, y est affermie et fortifiée par l'air qui est à l'environ de la lune, et y prent force et roideur, ne plus ne moins que les ferremens de la trempe. Car ce qui est encore rare et laxe, se resserre et affermit, et devient luy-

sant et transparent, de maniere qu'il se nourrit de la moindre evaporation du monde. Et c'est cê que Heraclitus a voulu dire, quand il dit, que les ames en la region de Pluton odorent. Et là premierement elles voyent la grandeur de la lune, et sa beauté, et sa nature, qui n'est simple ny sans mixtion, ains estant comme une composition faite d'astre et de terre. Car comme la terre meslée de vent et de liqueur devient molle, et le sang meslé parmy la chair luy donne sentiment, aussi disent ils que la lune meslée avec la quinte essence celeste, jusques au fond, en devient animée, et feconde, et generative, et quant et quant egalement contre-pesée de pesanteur et de legereté. Car le monde mesme estant ainsi composé des choses qui vont naturellement contre-bas et contre-mont, est du tout exempt du mouvement local de lieu à autre, ce qu'il semble que Xenocrates mesme par une divine imagination ait entendu, en ayant pris le commancement de Platon.

LXXIV. Car c'est Platon qui le premier a affermé que chascun astre est composé de feu et de terre, par les natures moyennes données en certaine proportion, d'autant que rien ne peult venir ny cheoir au sentiment de l'homme, qui n'ait quelque proportion meslée de terre et de lumiere : et Xenocrates dit, que le soleil est composé du feu et du premier solide, et la lune du second solide, et de son propre air : et la terre de l'eau, et du feu, et du tiers solide : et que du tout ny le solide seul à

par

par soy, ny le rare n'est capable, ny susceptible d'ame.

LXXV. Voila quant à la substance de la lune : et quant à la largeur et grandeur, elle n'est pas telle, comme les geometres la disent, mais beaucoup de fois plus grande ; et mesure peu souvent l'umbre de terre de sa grandeur, non pource qu'elle soit petite ; mais pource qu'elle y adjouste un très chaud mouvement, à fin que bien tost elle passe l'endroit tenebreux, en emportant les ames des bienheureux qui se hastent et crient, par ce que tant comme elles sont dedans l'umbre, elles ne peuvent plus ouir l'harmonie des corps celestes, et quant et quant au dessoubs les ames des damnez qui sont punies, se lamentent et crient diversement à travers ceste umbre. C'est pourquoy en l'eclipse plusieurs ont accoustumé de mener du bruit, et de faire sonner et bruire des poëlles et chaudieres de cuivre alentour de ces ames. Encore les effroye ce que lon appelle *la face de la lune*, quand elles en approchent, pource qu'elle leur semble chose espouventable à veoir, ce qu'elle n'est pas. Mais ainsi comme la terre, sur laquelle nous sommes, a plusieurs grands et profonds golphes, l'un, celuy de la mer Mediterranée, qui se respand entre les deux coulonnes d'Hercules au dedans de la terre vers nous, et d'autres au dehors, comme la mer Caspienne, et celuy de la mer Rouge, aussi sont-ce des fondrieres et profondes vallées de la lune, et appelle lon le plus grand des trois, *le gouffre de Hecaté*, là où les ames souffrent et font souf-

frir les peines des maux qu'elles ont faicts ou soufferts depuis qu'elles ont été nées : les deux autres petits, les passages par où il fault que les ames passent, et appelle lon ce qui en regarde vers le soleil, *le champ Elysien*, et ce qui regarde vers la terre, *le champ de Proserpine.*

LXXVI. Si ne demourent pas tousjours les dæmons dessus icelle, ainsi descendent quelquefois icy bas pour avoir le soing et superintendence des oracles, et assistent et concelebrent les plus hautes cerimonies, ayants l'œil sur les meffaicts, et les punissants, et preservans aussi le bon tant ès perils de la guerre que de la mer. Et si en cela ils commettent eulx mesmes quelques faultes, ou par cholere, ou par envie, ou par injuste grace et faveur, ils en payent et portent la peine. Car ils sont rejetiez contre terre, et attachez à des corps humains. Mais du nombre de ces meilleurs là estoient ceulx qui servoient et accompagnoient Saturne, ainsi comme eulx mesmes disoient, et devant encore ceulx qui jadis en Candie s'appelloient *les dactyles Idées*, et en la Phrygie *les Corybantes*, et ceulx de la Bœoce en la ville de Lebadie, que lon nomme *les Trophoniades*, et infinis autres en divers lieux de la terre habitable, dont les noms, les temples, et les honneurs durent et demeurent encore jusques au jourd'huy, mais les puissances d'aucuns defaillent, estants transferez par un très heureux changement en autre lieu. Ce qui advient aux uns plus tost, aux autres plus tard, quand l'entendement vient à estre separé de l'ame, laquelle se

fait par l'amour, et le desir de jouir de l'image du soleil, en laquelle et par laquelle resplendit la beauté divine desirable et heureuse, que toute nature appete diversement et desire, l'une en une sorte, et l'autre en une autre. Car la lune mesme tourne continuellement pour le desir qu'elle a de se joindre à luy, comme la source de toute fertilité. Si demeure la nature de l'ame en la lune, retenant quelques vestiges, et quelques songes de la vie: au moyen dequoy estime que cela ait esté très bien dit,

L'ame s'en est, comme un songe, envolée.

Ce qu'elle ne fait pas incontinent qu'elle est separée d'avec le corps, ains après quand elle se treuve seule et segregée de l'entendement.

LXXVII. Et de tout ce que jamais dit Homere, il n'y a point un passage plus divin, ne plus divinement dit que celuy là, où il dit de ceulx qui sont aux enfers,

Après je vey d'Hercules la semblance;
Car au ciel est sa veritable essence,
Parmy les dieux:

par ce que chascun de nous n'est point ny le courage, ny la crainte, ny la cupidité, non plus que ny la chair, ny les humeurs, ains la partie dont nous discourons et entendons: mais l'ame estant moulée et formée de l'entendement, et moulant et formant le corps en l'ambrassant de tous costez, elle en reçoit une impression et forme, tellement qu'en-

core qu'elle soit separée et de l'entendement et du corps, neantmoins elle retient encore la figure et la semblance bien long temps, de sorte qu'à bon droit on l'en appelle *l'image*. Et de ces ames là, comme j'ai desjà dit, la lune est l'element, par ce que les ames se resolvent en icelle, ne plus ne moins que les corps des trespassez se resolvent en la terre: et celles qui ont esté vertueuses et honnestes, ayants aimé le repos de l'estude, sans s'embrouiller d'affaires, se resolvent et esvanouissent promptement, parce qu'estans laissées de l'entendement, et n'usans plus des passions corporelles, elles se resolvent et esvanouissent incontinent: mais celles des ambitieux, et de ceulx qui se sont meslez d'affaires, des amoureux, qui ont aimé les corps, et des courageux, se ramenans la memoire des choses qu'ils ont faittes en leur vivant, ne plus ne moins que des songes en dormant, se promenent vagantes çà et là, comme celle d'Endymion : pource que leur inconstance, et l'estre trop subjettes aux passions, les transporte et les retire hors de la lune à une autre generation, ne les laissant point reposer, ains les decevant et abusant.

LXXVIII. Car il n'y a plus rien de petit, ny de rassis, ny de constant et accordant, depuis qu'estant delaissées de l'entendement, elles viennent à estre saisies des passions corporelles, ains et de telles ames viennent et naissent puis après des Titiens et des Typhons tels, comme celuy qui jadis par force et violence saisit la ville de Delphes, et renversa sans dessus dessoubs le sanctuaire de

l'oracle, ames destituées de toute raison, et qui se laissent aller à la superbe violence de toutes les passions : toutefois encore, après long traict de temps, la lune reçoit ces ames là, et les raccoustre : et le soleil inspirant derechef et semant à leur faculté vitale de l'entendement, en fait de toutes nouvelles ames : et la terre, pour le tiers, leur baillant de nouveaux corps, car elle ne donne rien après la mort de ce qu'elle prent à la naissance : et le soleil ne prent rien, mais il reprent et reçoit l'entendement qu'il a donné.

LXXIX. Mais la lune donne et reçoit, conjoinct, unit et separe, selon diverses facultez et puissances, dont l'une se nomme *Ilythia*, celle qui conjoinct : et *Diane*, celle qui divise et dejoinct : et des trois deesses fatales ou parques, celle qui s'appelle *Atropos* est colloquée dedans le soleil, qui donne le principe de la naissance : et *Clotho* logée en la lune, est celle qui joint, mesle et unit. Et la derniere *Lachesis*, est en la terre, qui y met aussi la main, avec laquelle la fortune a bien grande part. Car ce qui est sans ame est imbecille de soy, et né à souffrir de toute autre chose. Mais l'entendement est souverain sur tout le reste, et n'y a rien qui le puisse faire souffrir. Et l'ame est moyenne et meslée des deux, comme la lune a esté faitte et creée de dieu une composition et mixtion des choses hautes et basses, ayant la mesme proportion envers le soleil que la terre a envers elle.

LXXX. Voyla, ce dit Sylla, ce que j'entendy

de ce mien hoste passant estranger, ce qu'il disoit avoir entendu des dæmons, qui servoient et ministroient à Saturne. Et vous, ô Lamprias, le pouvez prendre en tel part que bon vous semble.

SOMMAIRE
DU DIALOGUE
SUR LES ORACLES
DE LA PROPHETISSE PYTHIE.

Entrée de ce dialogue. VI. *Débats préliminaires sur la composition des statues que l'on voit à Delphes, et sur leur couleur.* XI. *Examen critique des vers de l'oracle.* XII. *Ils ne peuvent être attribués à Apollon, et pourquoi.* XVI. *Le dieu est auteur de la pensée, et la Pythie l'est seulement de la forme du vers.* XVII. *Proposition d'examiner ce qui fait le sujet de cet entretien.* XVIII. *Digression préliminaire sur divers prodiges.* XIX. *Sur leur cause.* XX. *Sur la divinité des oracles de la Sibylle.* XXIV. *Sur les grenouilles représentées au pied du palmier de bronze offert à Apollon.* XXVIII. *Sur le nom de la chapelle des Corinthiens.* XXIX. *Sur des honneurs rendus à des courtisannes.* XXXII. *Sur les offrandes de plusieurs villes.* XXXIII. *La question, Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers, remise sur le tapis.* XXXIV. *Les oracles n'en doivent pas moins être respectés, quoique rendus en prose.* XXXV. *Histoire de plusieurs oracles importans rendus en prose.* XXXVIII. *La forme et la manière dont sont rendus les oracles, dépendent beaucoup des dispositions de la Pythie.* XLIII. *Raison des*

oracles anciennement rendus en vers. XLIV. *Raison du changement fait dans la manière dont se rendent les oracles.* L. *Il y a de la témérité à blâmer ce changement.* LI. *Les oracles ont plus que jamais la confiance publique.* LII. *Le changement arrivé dans la manière dont ils se rendent, est un argument de plus en faveur de leur divinité.*

POURQUOY LA PROPHETISSE PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS.

BASILOCLES. Vous avez tant faict à promener par tout cest estranger, pour luy monstrer les statues et ouvrages publiques [1], Philinus qu'il est soir bien tard, et que je suis las de vous attendre.

II. PHILINUS. Aussi marchions nous tout bellement, Basilocles, en semant des propos, et les moissonnant aussi tost avec combat, pource qu'il estoient cachez en embusche, et guerriers nous germans et levans par le chemin, comme feirent anciennement les hommes semez de Cadmus [2].

III. BASIL. Envoyerons nous doncques querir quelqu'un de ceulx qui y ont assisté pour les nous raconter, ou si toy mesme, en faveur de nous, prendras la peine de ce faire?

IV. PHIL. Il fault que ce soit moy qui le face, Basilocles, car il seroit bien malaisé que tu en peusses recouvrer d'autres par la ville, d'autant que j'en ay veu la plus part qui sont derechef montez

[1] Philips est plus conforme au texte: all the consecrated rarities, tout ce qu'il y avoit de précieux dans les objets consacrés.

[2] Philips a traduit d'après un texte qui diffère beaucoup, en cet endroit, de celui qu'Amyot et les autres traducteurs modernes ont suivi. La pensée, dans l'anglois, est agréable et ingénieuse, et n'offre aucune obscurité: Therefore we walk'd slowly along, talking and discoursing, o Basilocles, sowing and reaping by the way, like Spartans in fight, such sharp and hot disputes as offer'd themselves, and blossom'd forth upon the way.

avec cest estranger au Corycium [1] et à la Lycourie.

Basil. Comment cest estranger est il si fort curieux de voir, et de si doulce et amiable compagnie ?

Phil. Mais il est encore plus studieux et desireux d'apprendre, docte et sçavant, et encore n'est-ce point ce qui est plus digne d'admirer en luy, ains est une doucoeur grande accompagnée d'une singulierement bonne grace. La vivacité aigüe de son entendement luy suggeroit matiere de contredire, et de mettre en avant des doubtes, mais c'estoit sans estre fascheux en ses propositions, ny rude en ses responses, de maniere que pour peu que lon hante et converse avec luy, on est contraict de dire,

Oncques mauvais pere ne t'engendra.

Car tu cognois bien Diogenianus l'un des plus hommes de bien qui soit au monde.

V. Basil. Je ne le cognois point, Philinus, quant à moy, [2] mais je vois beaucoup de gens qui en disent autant de ce jeune homme. Mais quel commancement et quelle occasion eurent voz propos ?

[1] Corycie, antre de la Phocide au pied du mont Parnasse : Lycorie, Lycourie ou Lycurie étoit un lieu habité et peu distant de cet antre.

[2] Lisez: « mais j'ai vu beaucoup de gens qui louoient grandement les discours et la nature de cet homme, et qui en disent autant, etc. » G.

VI, PHIL. [1] Ceulx qui estoient versez et exercitez en la lecture des histoires recitoient et lisoient de bout à autre toutes les compositions, sans se soucier de ce que nous les prions d'abreger leurs contes, et la plus part des inscriptions. Et quant à l'estranger, il prenoit assez de plaisir à voir et considerer tant de belles statues en si grand nombre, et si artificiellement elabourées : mais il admiroit la fleur de la bronze, comme ne ressemblant point à une crasse ny à une rouille, mais à une teinture d'azur reluysant et brillant, de sorte qu'il demoura comme tout estonné et ravy quand il veit les statues des capitaines de marine. Car il commençea là à faire sa visitation, comme naifvement bien representans la marine en leur couleur, et un gouffre d'eau [2]. Les anciens ouvriers, dit-il, usoient ils point de quelque mixtion, et de quelque composition expresse, pour donner ceste teinture à leurs ouvrages ? Car quant au cuyvre de Corinthe, qui est tant renommé, on tient que ce fut par un accident et cas d'adventure qu'il prit ceste belle couleur, et non par artifice, ayant le feu embrasé une maison, où il y avoit quelque peu d'or et d'argent, et grande quantité de bronze serrée, lesquels metaux estants dissoults et fondus ensemble, le nom de la masse en demoura à la bronze,

[1] Lisez : « ceux qui conduisent les étrangers, disoient hautement ce qu'ils ont coutume de dire, s'embarrassant peu de « la prière que nous leur faisions d'abréger leurs narrations, et « de laisser de côté les inscriptions », &c.

[2] Voyez les Observations, &c.

pource qu'il y en avoit plus grande quantité que des deux autres.

VII. Adonc Theon prenant la parole : Nous en avons, dit-il, entendu un autre propos qui est bien plus ruzé : c'est qu'en la ville de Corinthe un fondeur ayant trouvé une cachette où il y avoit beaucoup d'or, et craignant d'en estre descouvert, il en prenoit peu à peu, et le mesloit tout bellement parmy son cuyvre, qui en prenoit une merveilleusement belle mixtion et temperature, et en vendoit ses ouvrages bien cherement, à cause qu'on les aimoit et estimoit pour la beauté de la couleur, mais l'un et l'autre est faulx. Car c'estoit certainement une mixtion et une preparation faite par art, comme encore maintenant ils meslent de l'or avec de l'argent, et en font une certaine jaunisse pasle, qu'ils treuvent exquise, mais à moy elle me semble une couleur de malade, et une depravation sans beauté quelconque.

VIII. Quelle autre doncques, dit Diogenianus, estimes tu qu'il y ait, pour laquelle le cuyvre prenne icy ceste couleur ? Theon respond, Attendu que des premiers et plus naturels corps qui sont ou qui seront du feu, de l'air, de l'eau, et de la terre, il n'y en a pas un qui approche du cuyvre ne qui y touche, que l'air tout seul, il est bien force que ce soit l'air qui le face, et que à cause de luy il ait la difference qu'il a d'avec les autres, veu mesmement qu'ils s'entretouchent tousjours. Ou bien cela est chose toute notoire, voire devant mesme que Theognis fust né, comme dit le poëte comicque.

Mais veux tu sçavoir pour quelle proprieté, et par quelle puissance l'air colora ainsi le cuyvre en le touchant ? Diogenianus ayant respondu, que ouy : Aussi fais je bien moy, mon fils, ce dit Theon : cherchons la doncques ensemble, et devant encore, pour quelle occasion l'huyle le remplit de rouille, plus que ne fait autre humeur ne liqueur. Car il ne se peut dire que ce soit l'huyle mesme qui luy attache la rouille, attendu qu'elle est pure et nette, sans ordure quelconque quand elle en approche. Non certes, dit le jeune homme, et fault qu'il y ait quelque autre cause que l'huyle : car la rouille venant à trouver l'huyle qui est subtile, pure et transparente, elle apparoist fort clairement, là où ès autres liqueurs, elle se cache et ne se monstre point. C'est bien dit, mon fils, et veritablement. Mais si tu veux considere un peu la raison qu'Aristote en allegue, et je te la veux dire. Il dit doncques que la rouille survenant penetre insensiblement et se dispert à travers les autres liqueurs, qui sont de parties inegales et de rare substance, mais que pour la solidité serrée de l'huyle, elle la contient et demeure ensemble. Si doncques nous pouvons presupposer quelque chose de semblable, nous n'aurons pas faulte de moyen de charmer et endormir un peu ceste doubte.

IX. Comme donc nous eussions confessé qu'il disoit vray, et prié de poursuivre, il dit que l'air de la ville de Delphes estant gros, espais, fort et vehement, à cause de la reflexion et contrepoulsement des montagnes d'alenviron, et davantage

mordant et incitant, comme tesmoigne ce qu'il fait incontinent digerer la viande : penetrant doncques l'air, à cause de sa tenuité et subtilité, et couppant le cuyvre, il en fait sortir force rouille et force terrestreité, laquelle il arreste puis après et reprime, par ce que l'espesseur de l'air ne luy donne, et ne permet point d'issue : ainsi ceste rouille s'arrestant pour sa quantité jette ceste fleur de couleur, et prent lueur et splendeur en sa superfice.

X. Nous approuvasmes ceste deduction de raison : mais l'estranger dit, que l'une des suppositions seule estoit suffisante pour ceste raison : car la tenuité ou subtilité semble estre un peu contraire à l'espesseur que lon suppose de l'air. Et si n'est point necessaire de la supposer, car le cuyvre vieillissant de luy mesme exhale et met dehors ceste rouille, laquelle l'espesseur de l'air arrestant, et la figeant, rend evidente pour sa quantité. Theon adonc repliquant : Et qui empesche, dit-il, qu'une mesme chose ne puisse estre subtile et espesse tout ensemble, comme sont les tyssus de soye ou de fin lin, desquels Homere dit,

Par le dessus de son voile volant
L'huyle liquide alloit à bas coulant [1] ?

donnant à entendre par cela la subtilité deliée de la tyssure, de sorte qu'elle ne souffroit pas que l'huyle passast à travers, ains couloit et glissoit par dessus, tant elle estoit frappée et serrée, qu'elle ne

[1] Odys. VII, 107.

la transmettoit point. Et si pourroit on se servir de la subtilité de l'air, non seulement pour labourer le cuivre, et en faire sortir la rouille, mais aussi à ce qu'il rend la couleur plus plaisante et plus azurée, en meslant la lueur et splendeur parmy le bleu.

XI. Après cela s'estant fait un peu de pause, les guides historiens derechef nous allegueren les paroles d'un ancien oracle en vers qui parloit, ce me semble, de la royauté du roy AEgon d'Argos. Si dit Diogenianus que plusieurs fois luy estoit venu en l'entendement, de s'esmerveiller de la bassesse et mauvaise façon des vers des anciens oracles, combien que le dieu Appollo soit appellé *le conducteur des Muses*, comme celuy auquel n'appartient pas moins la beauté de l'elegance de la composition, que la bonté de la voix, et le plaisir du chant, et qu'il surpassoit de beaucoup et Homere et Hesiode en la science de faire de beaux et bons vers, et toutefois nous voyons plusieurs oracles pleins de fautes et d'erreurs, et quant aux mesures, et quant aux paroles.

XII. Et lors le poëte Serapion, qui venoit d'Athenes, se trouvans là: Comment, dit il, estimez vous donc, que ces vers là soient de la composition d'Apollo? Laissons de dire [1], comme vous confessez vous mesmes, qu'il s'en fault beaucoup qu'ils

[1] Laissons de dire, disons: cette ancienne locution ressemble parfaitement à la manière dont les Anglois emploient le verbe *let* devant d'autres verbes. Aussi Philips traduit, let us acknowledge.

n'approchent de la beauté et bonté de ceulx d'Homere et d'Hesiode : Nous ne nous servirons pas de ceulx là, comme pour exemple des mieulx et plus elegamment faits : mais corrigeons nostre jugement prevenu et preoccupé d'une mauvaise accoutumance [1].

[1] Reiske propose ici une correction qu'on doit bien se garder d'admettre. Il faut, je le répète, de fortes autorités pour corriger un texte. Philips ne s'est nullement écarté de celui que nous avons, et sa traduction est conforme à celle d'Amyot. Ces deux excellens interprètes comprenoient le ridicule de faire avouer à Sérapion, poëte de profession, que les vers de l'oracle étoient de la composition d'Apollon, qu'ils étoient bien faits, et qu'il ne s'agissoit que de déposer toute prévention pour en juger favorablement. Voilà cependant tout ce que Reiske fait dire à ce Sérapion. Or rien de plus contraire à la pensée de l'auteur, et au caractère du personnage mis en action dans ce Dialogue. En effet Plutarque convient en mille endroits que les vers de l'oracle étoient détestables, et explique comment on peut les attribuer à Apollon sans l'en reconnoître auteur, (chapitres XVI, XXXVIII, XLIII, XLIV). De plus, Sérapion est un poëte distingué: comment donc peut-on lui faire reconnoître, même pour passables, des vers qui n'étoient conformes à aucune des règles métriques. Reiske auroit dû réfléchir sur ce qui suit et sur ce qui précède, respecter les convenances, et ne pas se déterminer à changer le texte qui est très-clair. « Comment, « dit Sérapion, estimez-vous donc, que ces vers soient de la « composition d'Apollon? Disons plutôt, comme vous confessez « vous-même, qu'il s'en faut beaucoup qu'ils approchent de la « la beauté et bonté de ceux d'Homère et d'Hésiode: aussi ne « nous servirons-nous pas de ces vers de l'oracle, comme pour « des modèles des mieux et plus élégamment faits; cependant, « pour juger de la bonne poësie, ne nous en rapportons pas tou- « jours à notre goût gâté par l'habitude où nous sommes de ne « lire que des poësies molles et efféminées «. *Brotier.* Voyez les Observations c.

XIII. Prenant adonc la parole Boëthus le geometrien, car tu cognois le personnage qui s'est rengé à la secte d'Epicurus: As tu point, dit il, ouy faire le conte de Pauson le peintre? Non pas moy, dit Serapion. Si est il digne d'estre ouy, dit Boëthus. Il avoit marchandé de peindre un cheval se vautrant sur l'eschine, et il le peignit courant: de quoy se courrouceant le personnage qui luy avoit donné à peindre, Pauson ne s'en feit que rire, et renversa le tableau: ainsi estant le dessus dessoubs, le cheval ne sembla courir, ains se vautrer. Le mesme, dit-il, advient à certains propos quand on les renverse, et pourtant y en a il qui vous diront, que les oracles ne sont pas beaux et bons, pource qu'ils sont de dieu: mais au contraire les autres diront, qu'ils ne seront pas de dieu, par ce qu'ils seront mauvais. Car cela est douteux et incertain, mais cecy est tout evident et manifeste, que les vers des oracles ne sont pas bien elabourez: dequoy il ne fault point de meilleur juge que toy, car tu composes et escris des poëmes, qui quant à la matiere et au subject sont escrits philosophiquement et austerement, mais qui quant à la suffisance, à la grace, et à la composition, et structure de la diction, ressemblent plus tost aux vers d'Homere et d'Hesiode, que non pas aux vers des oracles.

XIV. Nous sommes malades, dit il, Boëthus, et des aureilles et des yeulx, estants accoustumez, tant nous sommes delicats et mols, d'estimer et appeller plus beau ce qui est plus doulx: et à l'ad-

venture nous plaindrons nous de la presbtresse Pythie, de ce qu'elle ne chante plus doulcement que la menestriere Glauca, et de ce qu'elle ne se parfume point d'huyles odorantes, qu'elle ne se vest point de robbes de pourpre : et quelques uns, pource qu'elle ne fait point de parfum de cynamome, ou de ladanum, ou d'encens, ains de laurier, ou de farine d'orge.

XV. Ne vois tu pas, dira quelqu'un, combien de grace ont les vers de Sappho, et comment ils delectent et destrempent de joye les cœurs des escoutans? Là où la Sybille avec sa bouche forcenée, comme dit Heraclitus, sonnant des paroles qui ne provocquent point à rire, qui ne sont point fardées, qui ne sont point parfumées, attaint de sa voix jusques à mille ans, à cause du dieu qui parle par elle. Et Pindare dit, que Cadmus ouït de dieu une musique haultaine et droitte, non douce, non molle ny delicate, non rompue de passages : car la nature qui est impassible, chaste et saincte, ne reçoit ny n'admet point la volupté, ains a esté icy bas jettée avec le chant [1]. Et la plus part d'icelle en est coulée aux aureilles des hommes. Serapion ayant dit cela, Theon se prenant à rire : Serapion, dit-il, a suivy la façon de faire de ses mœurs, s'estant offert occasion de parler de la volupté, il en a voulu jouïr en passant.

XVI. Mais pourtant Boëthus, encore que ces vers des oracles soient pires que ceulx d'Homere, nous n'estimons pas que ce soit Apollo qui les ait

[1] Grec : avec Até.

faits, ains seulement qu'il a donné le principe du mouvement selon que chascune des prophetisses est disposée à recevoir son inspiration : car s'il falloit escrire et non pas prononcer les oracles, je pense que nous ne les reprendrions et blasmerions pas, disans que ce ne seroit pas escripture d'Apollo s'ils estoient moins elegamment escripts que ne sont ordinairement les lettres des roys : car la parole, ny la voix, ny la diction, ny la mesure, ne sont pas dieu, ains sont de la femme : luy, donne seulement les imaginations, et allume en l'ame la lumiere pour esclairer l'advenir, ce qui est et s'appelle *Enthousiasme*. Mais en somme il n'y a moyen d'eschapper de voz mains entre vous autres prophetes d'Epicurus (car on voit bien manifestement que tu te laisses aller, aussi bien que les autres, en ceste secte-là) d'autant que vous reprenez et blasmez les anciennes prophetisses, de ce qu'elles faisoient de mauvais vers, et maintenant les modernes de ce qu'elles prononcent en prose, et en termes vulgaires les oracles, de peur qu'elle ne soient chapitrées de vous, si d'adventure elles en faisoient qui fussent sans teste, sans reins, et sans queuë.

XVII. Et lors Diogenianus, je prie, au nom des dieux, dit il, ne te jouë point, mais dissouls ceste question et doubte, qui est commune : car il n'y a personne qui ne demande et recherche la cause et raison, pour laquelle l'oracle a cessé d'user de vers et d'oraisons. Theon luy respondant : Mais maintenant, dit il, mon fils, nous ferions tort et

honte à nos guides historiens, ostant ce qui est leur propre office, et pourtant laisse leur faire premierement, et puis tu enquerras tout à loisir de ce que tu voudras.

XVIII. Or estions nous desjà alendroit de la statue du tyran Hieron, et l'estranger, combien qu'il sceust bien tout au reste, si estoit il si debonnaire et de bonne nature, qu'il escoutoit tout patiemment ce qu'on luy racontoit. Mais entendant qu'il y avoit eu une colonne dudit Hieron, de bronze, laquelle estoit tombée d'elle mesme, le propre jour que Hieron trespassa à Syracuse en la Sicile, il s'en esmerveilla : et sur l'heure je luy en ramenay en memoire d'autres semblables, comme est celuy de Hieron le Spartain, que devant le jour qu'il mourut en la battaille de Leuctres, les yeulx de sa statue tomberent, et les deux estoiles que Lysander avoit offertes et dediées après la battaille navale du fleuve de la Chévre, et sa statue mesme de pierre jetta soudain tant de brossaille et d'herbe en si grande quantité, que la face en fut toute couverte et offusquée. Et du temps des malheurs et calamitez que les Atheniens receurent en la Sicile, les dattes d'or du palmier tomberent, et les corbeaux vindrent marteller tout alentour à coups de bec, l'escu de l'image de Pallas: et la couronne des Gnidiens, que Philomelus, le tyran des Phociens avoit donné à la baladine *Pharsalia*, fut cause de sa mort: car estant passée de la Grece en Italie, un jour comme elle jouoit et dansoit au temple d'Apollo, en la ville de Metapont, ayant

ceste couronne sur la teste, les jeunes gens de la ville se ruans sur elle pour avoir l'or de ceste couronne, et combattans les uns contre les autres à qui l'auroit, deschirerent en pieces la baladine. Aristote souloit dire, qu'Homere estoit celuy seul qui faisoit des noms et des termes qui avoient mouvements, pour la vivacité de leur expression : mais quant à moy je dis, que les offrandes que lon a faittes, en ceste ville, de statues et autres joyaux, se meuvent aussi à predire et presignifier les choses à advenir avec la divine providence, et qu'il n'y en a pas une partie qui soit vuide de sentiment, ains que tout y est plein de divinité.

XIX. Et Boëthus : Sans point de faulte, dit il, il ne nous suffit pas d'enfermer dieu une fois le mois dedans un corps mortel, mais encore le voudrions nous mesler parmy toute pierre et toute bronze, comme si la fortune et le cas fortuit n'estoient pas assez suffisans ouvriers de tels accidents, et tels evenements. Comment, dis je, te semble il doncques que ces choses là adviennent fortuitement, et par cas d'adventure, et qu'il soit vraysemblable que voz atomes glissent, s'esbranlent, ou gauchissent, non auparavant, ny après, mais seulement au poinct justement, que chascun de ceulx qui ont fait ces offrandes, devoit avoir quelque chose de pis ou de meilleur ? Et Epicurus à ce que je voy, te sert et profite maintenant des choses qu'il a dittes ou escriptes il y a trois cents ans [1] : et dieu, s'il ne se va emprisonner dedans toutes cho-

[1] Philips dit, il y a plus de trois cens ans.

ses particulierement, et ne s'y va emmurer, à ton advis, ne pourra donner à chose qui soit, principe de mouvement, ny cause de passion, ou evenement quelconque?

XX. Voilà la response que je feis lors à Boëthus: et autant luy en respondis je touchant les vers de la Sibylle: car quand nous fusmes alendroit de la roche, qui est joignant le palais du senat, sur lequel on tient que s'asseit la premiere Sibylle, venant de la ville de Helicon, où elle avoit esté nourrie par les Muses, combien que les autres disent qu'elle arriva à Malea, estant fille de Lamia, fille de Neptune. Serapion fait mention des vers, par lesquels elle mesme se loue, disant qu'elle ne cessera jamais de predire et prophetiser l'advenir, non pas mesme après qu'elle sera morte, par ce que quant à son ame elle sera lors ce que lon appelle *la face de la lune* qui nous apparoist, et son vent et haleine se meslant avec l'air, ira çà et là, prognostiquant par voix et paroles que lon entendra en l'air, et de son corps qui sera transmué et converty en terre, il en naistra des herbes, et des plantes et boccages, que mangeront et pastureront les sacrées victimes, qui auront toutes sortes de formes, et diverses qualitez en leurs entrailles, par lesquelles les hommes prediront et precognoistront ce qui leur devra advenir.

XXI. Dequoy Boëthus se mocquoit encore plus evidemment. Et comme [1] Zous dist, que combien que ces choses ressemblassent à des fables, si est ce

[1] Il faut avec M. Wittembach lire ξένου, au lieu de Ζώου, et traduire: *et comme l'estranger dit.* c.

que plusieurs subversions, plusieurs transmigrations de villes grecques, plusieurs venues d'armées barbaresques, et destructions de royaumes et principautez, portent tesmoignage aux propheties et predictions antiques. Et ces recents et modernes accidents qui sont n'agueres en noz temps advenus à Cumes et [1] à Possol [2], n'estoient il pas promis, chantez et prophetisez par les livres Sibyllins, que le temps a depuis comme debteur acquittez et payez ? Les eruptions de feu d'une montagne, les bouillonnemens de la marine, les eruptions et jettemens de pierres ponces, et de cendre, par vents soubterrains, ruines et devastations de tant et de si grandes villes, que le lendemain ceulx qui y venoient ne recognoissoient plus où elles avoient esté situées et basties, tant le païs estoit ruiné et confus. Il est bien malaisé de croire que cela ait jamais esté sans entremise d'œuvre divine, tant s'en fault qu'on l'ait peu prevoir ny predire sans divinité.

XXII. Et Boëthus adonc, Et quel accident, dit il, sçauroit on imaginer, beau sire, que le temps ne doive à la nature, et quelle chose pourroit estre si

[1] A Dicæarchie. c.

[2] Plutarque veut parler de cette fameuse éruption du Vesuve, arrivée l'an de Rome 830, (79 ans après J. C.) funeste à plusieurs villes, et à Pline le naturaliste, génie vaste et sublime. Né pour l'immortalité, il ne devoit terminer sa carrière que par ces grandes catastrophes, qui font époque dans les fastes de la nature, dit Pline le jeune. Cet évènement nous est parfaitement retracé par le burin de M. Duflos, dans la belle gravure qui est à la tête du premier vol. de l'édition de Pline, imprimée chez Barbou.

estrange, si prodigieuse, et si inopinée, tant en la mer qu'en la terre, ou touchant les villes entieres, ou les hommes particuliers, que si quelqu'un le predit, par traict de temps, il ne luy vienne faict ? Combien que cela, à proprement parler, ne soit pas predire, ains dire simplement, ou plutost le jetter et le semer en l'air, à l'adventure, en l'infiny, des paroles qui n'ont point d'origine ny de fondement, ausquelles vagantes ainsi en l'infiny quelquefois la fortune se rencontre et s'assemble par accident. Car il y a bien difference, à mon advis, entre advenir ce qui a esté dit, et estre dit ce qui adviendra : car la parole qui dit ce qui n'est pas, ayant desjà en soy le vice et la faulte, n'attend pas justement la foy et approbation de l'accident fortuit, ny n'use pas de signe concluant pour prouver qu'il sçait de certaine science predire qu'il soit advenu après que l'infinité des accidents est capable de produire toutes choses : mais celuy qui conjecture bien, que le commun proverbe dit, estre le meilleur devin,

> Celuy duquel la conjecture en vain
> Reussit moins, est le meilleur devin,

il semble qu'il suit à la trace, et qu'il chasse par les voyes le futur : là où ces Sibylles icy et ces bacchantes [1] ont jetté et semé à vau le temps, ne plus ne moins qu'en une vaste et vague mer, sans jugement ne conjecture quelconque, à l'adventure des mots et paroles de toutes sortes d'accidents, de passions et d'evenemens, lesquelles sont tousjours

[1] Philips traduit : *Enthusiastic* Wizards.

faulses, encore qu'il en advienne quelqu'une par cas d'adventure maintenant qu'elles se disent, comme elles seront peult estre veritables quand elles seront fortuitement advenues.

XXIII. Boëthus ayant ainsi discouru, Serapion luy repliqua : Boëthus dit une juste sentence, touchant des propositions qui sont dittes ainsi indeterminéement sans certain subject. Si la victoire est predicte à un capitaine, il a vaincu : Si la destruction d'une ville, elle est perdue. Mais là où lon dit non seulement ce qui adviendra, mais aussi comment, et quand, et après quoy, et avec qui, cela n'est point une conjecture de ce qui à l'adventure sera, ains une presignification et declaration de ce qui resoluëment sera : comme, pour exemple, le clochement d'Agesilaüs,

> Garde toy bien, ô nation Spartaine,
> Bien que tu sois magnanime et haultaine,
> Que royauté boitteuse ne se germe
> En toy, qui as l'alleure droitte et ferme [1].

Et puis l'oracle qui fut donné de l'isle que produisit la mer, là où est au jourd'huy Thera [2] et Therasia [3] et de la [4] guerre d'entre Philippus et les Romains,

[1] Ajoutez : « car tu seras en proie à des maux sans nombre, « et une guerre cruelle t'agitera en tout sens ». C.

[2] Maintenant, l'île de Santorin dans l'Archipel.

[3] Maintenant, l'île d'Aspronisi.

[4] Lisez avec le nouvel éditeur de Pline (Tome I, page 444), vers le temps de la guerre... Du reste consultez sur ces deux îles les notes de cette nouvelle édition. (*Ibid.*)

Quand au combat les yssus des Troyens
Auront deffait ceulx des Phoeniciens,
Il se verra des effects incroyables,
Car de la mer les flots espouvantables
Jetteront feux et flammes à foison :
Le ciel fendra des poissons la maison.
D'estourbillons, de foudres, et tonnerres
Meslez parmy de cailloux et de pierres,
Et à l'endroit sortira de la mer,
Une nouvelle isle, que nul nommer
N'aura jamais ouy [1] : lors les debiles,
En efforceant leurs bras et mains habiles,
Vaincront celuy qui sera plus puissant.

Car que les Romains en peu de temps ayent subjugué les Carthaginois, après avoir deffait Hannibal, que les AEtoliens avec le secours des Romains ayent gaigné la battaille contre le roy de Macedoine Philippus, et que finablement il soit sorty une isle du fond de la mer, avec grande quantité de feu, et grand orage et tourmente, on ne sçauroit dire que cela soit advenu et arrivé casuellement et par cas fortuit, ains l'ordre monstre une prescience. Et d'avoir predit aux Romains cinq cens ans au paravant le temps auquel ils devoient avoir la guerre contre toutes nations ensemble, qui fut quand ils eurent la guerre contre les esclaves qui s'estoient revoltez : car en tout cela il n'y a rien de conjecture, ny d'incertaine teme-

[1] Le grec ne dit pas cela : on y lit seulement que cet événement étonnera les mortels. En effet l'île de Théra existoit en partie avant cette éruption. (*Ibid.*)

rité : et de l'aller chercher en la fortune, c'est mettre les choses en l'infiny, là où il y a plusieurs pleiges qui nous donnent asseurance du finy et determiné, et qui nous monstrent par où passe la fatale destinée : car je n'estime pas qu'il y ait personne qui puisse dire, qu'ayant esté predit avec tant de circonstances, ce soit esté par fortune. Car qui pourroit empescher que lon ne peust dire aussi qu'Epicurus ne vous auroit pas escript son livre, Des opinions et doctrines principales, ains que les lettres se seroient ainsi trouvées et rencontrées ensemble par fortune et casuellement, qui auroient ainsi composé le livre?

XXIV. En tenant ces propos nous allions tousjours en avant. Et comme en la salle des Corinthiens nous regardions le palmier de bronze, qui seul de tous les joyaux offerts y est demouré, Diogenianus s'esmerveilla d'y veoir des grenouilles et des couleuvres tournées et labourées alentour de la racine, et aussi feismes nous, par ce que le palmier n'est point un arbre palustre, ne qui aime les eaux, comme sont beaucoup d'autres plantes : ny les grenouilles n'appartiennent et ne touchent de rien aux Corinthiens, pour estre un signe et une marque de leur ville, comme les Selinuntins ont quelquefois, à ce que lon dit, offert une plante d'ache, qui s'appelle *Selinon*, faitte d'or : et les Tenediens une hache, ce qui est pris des cancres qui naissent en leur isle, auprès d'un promontoire qu'ils appellent *Asterion*, lesquels cancres seuls ont la figure d'une hache imprimée dessus leur cocque : car quant à Apollo, nous esti-

mons que les corbeaux, les cygnes, les loups, et les esparviers, et toutes autres bestes luy seroient plustost agreables que celles-là.

XXV. Serapion a donc dit, que l'ouvrier avoit voulu pour cela donner à entendre, que le soleil se nourrissoit des eaux, qu'il en naissoit [1], (et qu'il les convertissoit en viperes,) soit qu'il eust entendu d'Homere,

Le clair soleil sortit d'un beau grand lac [2],

ou qu'il eust veu, comme les AEgyptiens pour representer l'Orient, peignent un petit enfant assis dessus un alizier [3].

XXVI. Adonc me prenant à rire : A quoy faire, dis-je, nous viens tu derechef fourrer icy ta secte stoïque, et nous viens tu glisser tout doulcement par entre nos propos vos evaporations, et allumemens des astres, sans nous tirer à bas le soleil ny la lune, comme font les femmes Thessaliennes par leurs enchantemens, ains les faisant sourdre, comme de leur origine et principe de la terre et des eaux? Car Platon a bien appellé l'homme *arbre celeste*, comme estant dressé la racine contremont, qui est la teste. Mais vous cependant vous mocquez d'Empedocles, pour ce qu'il dit que le soleil par reflexion de sa lumiere celeste contre la terre resplendit de rechef contre le ciel d'une face intrepide,

[1] Cela n'est pas dans le texte.

[2] Odys. III, 1.

[3] Grec : dessus un lotus : c'est notre nénuphar. Voyez, au sujet de ce hiéroglyphe des Egyptiens, Tome XVII, page 235.

et cependant vous en faittes un animal terrestre, ou une plante palustre, en le peignant dedans les eaux et païs des grenouilles. Mais remettons cela à la tragicque et monstrueuse estrangeté d'opinions des stoïques, et cependant traittons accessoirement les accessoires ouvrages des ouvriers mechanicques : car ils sont ingenieux et gentils en beaucoup de choses, mais aussi bien souvent ne se gardent ils pas bien d'estre froidement curieux et ambitieux en leurs inventions.

XXVII. Comme donc celuy qui peignit sur la main d'Apollo un coq, voulut entendre le matin, et l'heure du lever du soleil ou l'aube du jour : aussi pourroit on dire icy que ces grenouilles sont la marque du printemps, auquel le soleil commance à dominer sur l'air, et à dissouldre l'hyver, au moins s'il fault, selon que vous mesmes dittes, entendre que le soleil et Appollo soit tout un mesme dieu, et non pas deux. Et Serapion : Comment, ne le penses tu doncques pas, et crois tu que le soleil soit autre qu'Apollo ? Ouy, dit-il, comme c'est autre chose le soleil que n'est la lune. Mais encore y a il plus, car la lune ne cache pas souvent ny à tout le monde le soleil, là où le soleil fait, que tous les hommes ensemble ignorent Apollo, divertissant la pensée par le sentiment, et la destournant de ce qui est à ce qui apparoist.

XXVIII. Après cela, Serapion demanda aux guides historiens, pour quelle cause ceste salle n'estoit intitulée, *La salle de Cypselus*, attendu qu'il l'avoit fondée et dediée, ains *La salle des Corin-*

thiens. Et comme eulx se teussent, pour ce, à mon jugement, qu'ils n'en entendoient pas la cause, me prenant à en rire : Et comment, dis-je, pouvons nous penser que ces hommes icy le puissent sçavoir ou s'en souvenir, estants tous esbahis et estonnez de vous avoir ouy deviser des impressions qui se font en l'air ? Car par cy devant nous leur entendions dire, qu'après que la tyrannie de Cypselus eut esté ruinée, les Corinthiens voulurent attribuer à eulx l'inscription de la statue d'or qui est en Pise, et ceste salle aussi du thresor, y mettant une inscription, comme du corps de toute la ville : ce que les Delphiens leur otroyerent, et concederent selon qu'il estoit juste. Mais les Eliens leur en porterent envie : parquoy ceulx de Corinthe feirent un decret publique, par lequel ils les exclurent et priverent de la feste et solennité des jeux Istmicques, dont est venu que depuis il n'y a jamais eu pas un champion du païs d'Elide qui ait combattu ès jeux Istmicques. Et le meurtre des Molionides que Hercules tua, auprès de la ville de Cleones, n'a point esté cause, comme aucuns estiment, que les Eliens en aient esté deboutez : car au contraire c'eust esté à eulx à qui il eust appartenu d'en exclurre et debouter les autres, si pour cela ils eussent eu inimitié alencontre des Corinthiens. Voilà ce que j'en dis, quant à moy.

XXIX. Et comme nous fusmes en la salle des Acanthiens, et de Brasidas, que lon appelle, l'un des guides historiens qui nous conduisoient, nous

monstra la place où souloient estre les obelisques de fer, qu'avoit dediez la courtisanne Rodopis. Dequoy Diogenianus se courrouceant, C'est aussi grande honte, dit-il, à ceste ville d'avoir donné à une putain place pour mettre la decime du salaire qu'elle avoit gaigné à la peine de son corps, comme d'avoir iniquement fait mourir AEsope, qui estoit serf quand et elle. Et Serapion, Vrayement, dit-il, tu as bon temps de te courroucer de cela : mais regarde là hault, et y voy entre les statues des capitaines et des roys, celle de Mnesarete toute d'or, laquelle Crates disoit avoir là planté pour trophée de la luxure des Grecs. Le jeune homme la regardant, Voire, mais, dit-il, c'estoit de Phryné que Crates disoit cela. Il est vray ce dit Serapion, car son propre nom estoit *Mnesarete*, mais elle fut surnommée *Phryné*, par un sobriquet, pour ce qu'elle estoit jaunastre, comme une grenouille de buisson, qui se nomme *Phryn*, ainsi que les surnoms ont suffocqué et fait eclipser beaucoup de noms : car la mere d'Alexandre, qui avoit nom *Polyxene* en son premier nom, fut depuis surnommée *Myrtale*, et puis *Olympiade* et *Stratonice* : et Eumetis Corinthiene, jusques icy plusieurs la surnomment du nom de son pere, *Cleobuline*. Et Herophile de la ville d'Erythre, qui avoit l'art de deviner, on l'appella depuis *Sibylla*. Et tu entendras dire aux grammairiens que Leda mesme auparavant s'appelloit *Mnesinoé*[1], et Orestes *Achæus*.

[1] Meziriac conjecture qu'il faut lire Nemesis : car personne ne fait mention du nom de *Mnesinoé* donné à Léda.

Mais comment penses tu, dit-il, regardant Theon, souldre et respondre à ceste accusation de Phryné ?

XXX. Et luy en se riant : En sorte, dit il, que je chargeray et accuseray toy mesme de t'amuser à reprendre ainsi les plus legeres faultes des Grecs : car ainsi comme Socrates reprenoit en Callias ce qu'il faisoit la guerre seulement aux parfums et odeurs curieuses[1], et ce pendant il enduroit de veoir des danses, des saults de soupplesse de jeunes garçons, et des baisers, et des bouffons et plaisans pour faire rire la compagnie. Aussi me semble il que tu veulx chasser et exclurre du temple une femelette qui a usé de la beauté de son corps un peu trop deshonnestement, et ce pendant tu vois le dieu Apollo environné tout alentour de primices et de decimes de meurtres, de guerres et de pillage, et tout son temple plein de despouilles et de butin pris sur les Grecs, et ne t'en courrouces point, ny n'as point de pitié des Grecs lisans sur ces belles offrandes et joyaux de très laides inscriptions, Brasidas et les Acanthiens des despouilles des Atheniens, les Atheniens des Corinthiens, les Phociens des Thessaliens, les Orneates des Sicyoniens, les Amphictyons des Phociens. Mais à l'adventure que c'estoit Praxiteles seul qui faschoit Crates, de ce qu'il avoit là posé un present qu'il faisoit à son amie. Et au contraire Crates l'en devoit louer, de ce que parmy les images d'or des

[1] Lisez, d'après le banquet de Xenophon, d'où ce passage est tiré : Socrate, chez Callias, faisoit la guerre aux parfums et odeurs curieuses, et cependant il enduroit de voir des danses...

princes

princes et des roys il y mettoit celle d'une courtisanne, reprochant et condemnant en cela la richesse, comme n'ayant rien de grand ny de venerable: car il est bien seant aux princes et aux roys de mettre au temple d'Apollo des joyaux qui soient tesmoings de la justice, de la temperance, et de la magnanimité, non pas de l'opulence bien dorée et superflue, à laquelle ont paru ceulx mesmes qui ont le plus honteusement vescu.

XXXI. Mais vous n'alleguez pas cela, dit l'un de noz guides historiens, que Cresus feit faire une statue d'or de sa boulengere, laquelle il offrit et dedia icy, non pas toutefois pour insolentement faire monstre de ses superflues richesses en ce temple, ains pour une juste et honneste occasion, qui fut telle. On dit que Alyattes pere de Cresus espousa une seconde femme de laquelle il eut et feit nourrir d'autres enfants. Ceste femme doncques dressant embusche à la vie de Cresus, donna du poison à ceste boulengere, et luy commanda qu'elle en meist dedans le pain qu'elle feroit pour Cresus. La boulengere le luy feit secrettement entendre, et donna le pain empoisonné aux enfans d'elle: au lieu desquels Cresus estant venu à succeder au royaume, voulut recognoistre le bon service que luy avoit faict ceste femme, avec le tesmoignage mesme de dieu, en quoy il feit vertueusement.

XXXII. Et pourtant, dit il, est il bien seant de louer, et honorer, et aimer les joyaux et offrandes des villes qui ont esté presentez et dediez pour

telles occasions, comme celuy des Opuntiens : car comme les tyrans des Phociens eussent rompu et fondu plusieurs joyaux sacrez, et d'iceulx fait de la monnoye, qu'ils avoient debitée et semée par les villes, les Opuntiens en recueillans le plus qu'ils peurent, en emplirent une grande cruche qu'ils envoyerent icy et en feirent offrande à Apollo. Et quant à moy je loüe grandement ceulx de Smyrne et d'Apollonie, qui envoyerent icy des gerbes d'or : et encore plus les Eretriens et les Magnesiens qui feirent à nostre dieu present des primices de leurs hommes, le recognoissans non seulement comme donateur des biens de la terre, mais aussi des enfans, et comme autheur de la generation, et amateur des hommes. Et blasme les Megariens de ce que seuls presque entre tous les Grecs, ils ont fait icy eriger une image de nostre dieu, tenant en main une lance, à cause de la battaille qu'ils gaignerent sur les Atheniens, quand après la deffaite des Medes ils vainquirent les Atheniens, et les chasserent de leur ville, laquelle ils avoient occupée et prise sur eulx. Il est vray que depuis ils luy feirent offrande d'un peigne d'or à toucher la lyre, ayants ce semble ouy dire au poëte Scytinus, disant de la lyre, laquelle le beau fils de Jupiter, Apollo, accorde, comprenant tout le commancement et la fin,

Ayant en main le peigne reluisant,
Des beaux rayons du soleil clair luisant.

XXXIII. Et comme Serapion vouluſt encore ad-

jouster quelque chose de semblable, l'estranger se prit à dire : Je prends, dit il, bien plaisir à ouïr deviser de tels propos : mais il est force que je demande la premiere promesse qui m'a esté faitte, que lon me rende la cause pour laquelle la prophetisse Pythie a cessé de rendre les oracles en carmes et en vers. Parquoy, s'il vous plaist, nous surserrons la visitation du reste des joyaux, et nous asseans icy, uons deviserons un peu de ceste matiere : car c'est un propos qui repugne merveilleusement à la foy et croyance de l'oracle, qu'il fault necessairement que ce soit l'un des dieux, ou que la prophetisse Pythie ne s'approche pas bien du lieu où est la divinité, ou que le vent qui l'inspiroit est estaint, et sa force et puissance faillie. Tournans doncques alentour du temple jusques au costé du midy, nous nous asseismes sur les entablemens d'iceluy, auprès du temple de la Terre, voyans de là l'eau de la fontaine *Castalie*, et le temple des Muses, tellement que Boëthus dit incontinent, que le lieu mesme aidoit à la doubte et demande que faisoit l'estranger : car il y avoit icy anciennement au lieu où sourd le ruisseau, un temple des Muses, tellement que lon usoit de ceste eau à faire les effusions aux sacrifices, ainsi que tesmoigne Simonides,

Là dessoubs, en un bassin beau,
Se garde la saincte et belle eau
Des Muses à la teste blonde.

Et encore de rechef le mesme Simonides, un petit plus curieusement, appellant la Muse Clio

La saincte superintendante
Des beaux bassins, où fait descente
La font Castaline, que tant
Tout le monde va souhaittant,
Qui des cavernes prophetiques
Sourd avec odeurs mirifiques.

Parquoy Eudoxus croyoit mal, qui estimoit que ce fust l'eau du Styx qu'il entendoit : mais ils colloquerent le temple des Muses, comme gardiennes et assistantes de la divination auprès du ruisseau, et aussi le temple de la Terre, à laquelle appartenoit l'oracle, où se rendoient les responses en carmes et en chant : et y en a qui disent que ce fut icy que lon ouyt le premier carme heroicque de telle substance,

Tous les oyseaux et abeilles volages,
Approchez cy vos cires et plumages [1],

lorsque, destituée de dieu, elle perdit sa dignité.

XXXIV. Cela, dit Serapion, est plus raisonnable et plus convenable aux muses, car il ne fault pas combattre alencontre des dieux, ny oster avec la divination la providence et la divinité, ains plus tost chercher solution de ce qui semble estre contraire, et ce pendant n'abandonner point la foy et croyance religieuse, qui a esté de pere en fils tousjours tenue en nostre pays. Tu dis fort bien, dis-je, Serapion. Car nous ne desesperasmes point de la philosophie, comme estant du tout perdue et estainte,

[1] Il paroît qu'il y a ici une lacune assez considérable. C.

pource que les philosophes au paravant prononçoient et publioient leurs sentences et doctrines en vers, comme faisoient Orpheus, Hesiodus, Parmenides, Xenophanes, Empedocles et Thales, et depuis ils cesserent d'user de vers, excepté toy. Car tu as derechef ramené la poësie en la philosophie, qui excite et eguillonne vifvement les jeunes gens. Ny n'a point esté l'astrologie rendue plus ignoble ne moins prisée, parce qu'Aristarchus, Timochares, et Aristyllus et Hipparchus en ont escrit en prose, combien que Eudoxus, Hesiodus et Thales en eussent paravant escrit en vers, au moins s'il est veritable que Thales ait escrit l'astrologie que lon luy attribue. Et Pindare confesse qu'il doubte de la façon de la melodie qui estoit negligée de son temps, et s'esmerveille pourquoy elle estoit mesprisée : car il n'y a rien de mauvais ny d'estrange à rechercher les causes de telles mutations : mais de vouloir oster les arts et les puissances, s'il y a d'adventure eu quelque chose remuée ou alterée en elles, il n'est pas juste ny raisonnable.

XXXV. A quoy Theon adjousta, On ne sçauroit nyer certainement qu'il n'y ait eu en cela de grandes alterations et grandes mutations : mais si est-ce que de toute ancienneté il y a eu des oracles rendus et prononcez en prose, et encore touchant affaires de bien grande consequence. Car comme Thucydides mesme l'escrit, il fut respondu aux Lacedæmoniens, qui demandoient de l'issue de la guerre qu'ils avoient alencontre des Atheniens, Qu'ils auroient victoire, et demoureroient les plus

forts, et qu'il leur seroit en aide requis ou non requis [1], et que s'ils ne rappelloient Pausanias, il recueilliroit l'argent **. Aux Atheniens qui enqueroient de l'evenement de la guerre qu'ils entreprenoient pour conquerir la Sicile, il fut respondu, Qu'ils amenassent de la ville d'Erythres la prebtresse de Minerve, et la femme s'appelloit *Hesychia*, c'est à dire, repos. Et comme Dinomenes Sicilien enquist que ce seroit de ses enfans, l'oracle luy respondit qu'ils seroient tous trois seigneurs et tyrans : et comme il replicquast, ouy bien, mais ce sera peut estre à leur malheur, sire Apollon : il respondit : et cela encore t'est donné. Aussi sçavez vous que Gelon fut hydropicque durant sa domination, Hieron travaillé de la pierre : et le troisieme, Thrasybulus, se trouvant enveloppé de guerres et seditions, en peu de temps fut chassé et deboutté de sa domination.

XXXVI. Et Procles le tyran d'Epidaure, ayant fait mourir cruellement et tyranniquement plusieurs autres, tua encore Timarchus, qui s'en estoit fuy d'Athenes devers luy, avec grosse somme de deniers, après l'avoir reçeu en asseurance, et luy avoir fait beaucoup de caresses à son arrivée, et puis en jetta le corps en la mer dedans une manne, et feit cela par l'entremise d'un Cleander d'AEgine,

[1] Lisez : « *et que s'ils ne rappelloient Plistoanax, ils laboureroient avec un soc d'argent*, c'est-à-dire, que la terre ne « leur produiroit rien ». Voy. Thucydides, L. IV, ch. 16, d'après lequel j'ai mis le nom de *Plistoanax*, au lieu de celui de *Pausanias* qui est dans celui de Plutarque ». C.

sans que les autres en sceussent rien: et depuis, ses affaires estants troublez, il envoya icy à l'oracle son frere Cleotimus, enquerir s'il s'en devoit enfuir et se retirer ailleurs. Apollon luy respondit, qu'il donnoit à Procles fuitte et retraite, là où il avoit fait mettre la manne par son hoste d'AEgine, ou là où le cerf laisse ses cornes. Le tyran doncques entendant que l'oracle luy commandoit de se jetter en la mer, ou bien de s'enterrer en terre, parce que les cerfs enfouissent et cachent leurs cornes en terre quand elles sont tombées: il attendit encore quelque peu de temps, puis à la fin voyant que ses affaires empiroient de plus en plus tous les jours, il se cuyda sauver à la fuitte: mais les amis de Timarchus l'ayant surpris et tué, en jetterent le corps dedans la mer: et qui est encore plus, les *retres*, c'est-à-dire, les responses qui furent données à Lycurgus, pour ordonner le gouvernement de la chose publicque des Lacedæmoniens, luy furent données en prose. Et Alyrius, Herodotus, Philochorus, et Ister, qui ont le plus travaillé à assembler les responses des oracles en vers, en ont aussi escript plusieurs sans vers.

XXXVII. Et Theopompus, qui autant que nul autre s'est estudié à esclarcir l'histoire de l'oracle, reprent asprement ceulx qui pensent que la prophetisse Pythie ne prophetisoit pas alors en carmes. Et puis s'efforçeant de le prouver, il n'en peult alleguer que bien peu d'exemples, comme estants tous les autres oracles dès lors couchez en prose, comme aussi maintenant encore y en a il quelques uns qui

courent en vers : par lesquelles allegations il a rendu un faict fort divulgué, qui est tel. Il y a en la province de la Phocide un temple d'Hercules surnommé *Misogyne*, comme qui diroit, ennemy des femmes : et est la loy et coustume du païs, que celuy qui en est le presbtre pour l'année qu'il l'est, ne touche nullement à femme : à l'occasion dequoy ordinairement on eslit des vieillards à ceste presbtrise là. Toutefois quelque temps au paravant un jeune homme, qui n'estoit pas meschant, mais ambitieux d'honneur, et aimant une jeune garse, prit ceste prelature : du commancement il se conteint le mieulx qu'il peut, et fuit ceste garse : toutefois un jour qu'il estoit couché, après avoir bien beu et dansé, la jeune garse l'estant venu veoir, il eut affaire à elle. Parquoy en estant troublé et espouvanté, il s'enfuit à l'oracle, et enquit Apollo sur le peché qu'il avoit commis, et eust ceste response,

Dieu permet tout ce qui est necessaire.

Mais quand quelqu'un concederoit que nulle response d'oracle se donneroit en nostre temps, sinon en vers, encore seroit il plus en doute des anciens, qui quelquefois en vers, et quelquefois en prose sans vers, rendoient les oracles.

XXXVIII. Mais ny l'un ny l'autre, mon fils, n'est ny faux ny estrange, prouveu que nous ayons les opinions droictes et pures de dieu, et que nous n'estimions point que ce fust Apollo qui anciennement composoit les vers, et qui maintenant suggere à la Pythie les oracles, comme parlant dedans

un masque : mais d'autre costé il fauldroit plus au long discourir et enquerir de cela. Mais (pour le present, à fin d'en entendre quelque chose, souvenons nous que le corps se sert de plusieurs instrumens, et l'ame du corps et des parties d'iceluy, et l'ame est l'organe et instrument de dieu. Or la perfection de l'instrument et organe est d'imiter et representer cela, qui en use entant comme il a de puissance, et exhibe l'œuvre et l'effect de la pensée mesme en soy, et le monstrer, non pas tel comme il est en l'ouvrier, pur et net, sans passion, sans erreur, et sans faulte quelconque, ains meslé. Car par soy-mesme il nous est incogneu, et nous apparoist autre et par autre, et se remplit de la nature de cest autre là. Je laisse là la cire, l'or, l'argent et le cuyvre, et toutes autres especes de matiere et de substance qui se peult mouler et imprimer, chascune desquelles reçoit une forme de semblance imprimée, mais à ceste representation, l'une y adjouste une difference, et l'autre une autre de soy-mesme, comme il est aisé à veoir pour les infinies formes diverses d'images, et d'apparences qui se voyent d'une mesme face en divers mirouers plains, creux et courbez en rond, car on en voit de toutes sortes.

XXXIX. Mais il n'y a ny mirouer qui represente mieulx la face, ny instrument qui soit de nature plus souple et plus obeissant que la lune, toutefois prenant du soleil la lueur et splendeur allumée, elle ne la renvoye pas mesme devers nous, ains meslée avec du sien, et luy change sa couleur,

en luy donnant toute autre et differente puissance: car il n'y a du tout point de chaleur, et sa lumiere est si foible qu'elle default avant que d'arriver jusques à nous. Et me semble que c'est ce qu'a voulu dire Heraclitus, quand il a dit, « comme le seigneur « auquel appartient l'oracle qui est en la ville de « Delphes, ne dit ny ne cache, mais il signifie ». Adjouste donc à cela qui est bien dit et imaginé, que le dieu qui icy est, use de la Pythie quant à la veuë, et quant à l'ouyë, tout ainsi que le soleil use de la lune, il monstre et signifie par un corps mortel, et une ame qui ne peult arrester, et ne se pouvant exhiber immobile et rassise à celuy qui l'agite, ains se troublant encore davantage par les mouvemens et passions qui sont attachés à elle mesme.

XL. Car ainsi comme les tournoyemens des corps qui s'en vont tombans en rond contrebas, ne sont pas les plus forts, ains tournans en rond par force, et tendans contrebas par nature, il se fait des deux un enveloppement de volute et revolution irreguliere. Aussi le ravissement d'esprit, qui se nomme *Enthousiasme*, est une meslange de deux mouvemens, dont l'ame est esmeuë, l'un de l'inspiration, l'autre de la nature. Car veu que les corps qui n'ont point d'ame, et qui demeurent tousjours en mesme estat, on ne les sçauroit par force mouvoir autrement que la qualité de leur nature ne porte, ny remuer une coulomne rondement, comme une boule, ny comme un corps quarré, ny manier une lyre comme une fluste, ou une trompette comme une cithre, ny autre chose quelconque,

sinon ainsi comme par art ou par nature, elle est idoine à user: comment seroit il possible de manier et traitter ce qui est animé, qui se meut soy-mesme, qui est capable de raison, de volonté et d'inclination, autrement que selon sa precedente habitude, puissance, ou nature? comme de mouvoir musicalement un qui seroit du tout ignorant et ennemy des lettres, ou doctement celuy qui n'auroit intelligence ny experience de science quelconque, il ne seroit pas au monde possible.

XLI. En quoy Homere mesme me rend tesmoignage, supposant qu'il ne se fait rien du tout, sans que dieu en soit aucunement cause, et toutefois ne faisant pas que dieu se serve et use de toutes personnes à toutes choses, ains de chasque homme, selon sa suffisance ou d'art, ou de nature. Qu'il soit vray, ne vois-tu pas, amy Diogenianus, que quand Minerve veult persuader quelque chose aux Acheiens, elle leur met en avant Ulysses: quand elle veult troubler et confondre le traitté de paix, elle cherche Pandarus: quand elle veult desconfire et mettre en route les Troyens, elle s'adresse à Diomedes: car l'un estoit robuste de corps, et vaillant de courage: l'autre estoit bon archer, mais homme sans cervelle: et l'autre eloquent, sage et prudent. Car Homere n'estoit pas du mesme advis que Pindare, au moins si c'est luy, comme lon dit, qui a fait ces vers,

Si dieu vouloit tu cinglerois en mer
Sur une claye,

ains sçavoit qu'il y a des puissances et natures destinées à autres et autres effects, dont chascune a ses mouvements differents, encore qu'il n'y ait qu'une seule cause mouvante qui les remue toutes.

XLII. Tout ainsi donc comme ce qui meut l'animal qui marche à pied, ne le peult faire voler, ny celuy qui est besgue, et a la langue grasse, ne le sçauroit faire disertement parler, ny crier fort qui a la voix foible et gresle : ce fut pourquoy on envoya Battus en Afrique, quand il fut parvenu en sa force, pour y fonder et bastir une ville, pource qu'il avoit la langue courte et grasse, et la voix petite, mais au demourant avoit une nature royale, propre à gouverner, et estoit homme de bon sens [1]. Aussi est il impossible que la Pythie sçache parler elegamment et doctement [2] : car elle sera bien née legitimement et honnestement autant que nulle autre, et aura vescu bien sagement, mais ayant esté nourrie en la maison de pauvres laboureurs, et n'apportant aucune suffisance d'art qu'elle ait apprise à l'eschole, ny d'autre experience, elle descend au

[1] Ajoutez : « de même, il est impossible de faire parler poëtiquement, celui qui n'a aucune connoissance des lettres, et qui n'a point entendu de vers. C'est ainsi que la Pythie qui sert maintenant le dieu, est bien née légitimement, etc. ». C'est la traduction du passage que Brotier rapporte dans la note suivante, et qu'il auroit dû traduire. C.

[2] Le manuscrit de la bibliothèque du Roi, n°. 1672, donne un peu plus de développement à ce premier membre de phrase : on y lit, οὕτως ἀδύνατον διαλέγεσθαι ποιητικῶς τὸν ἀγραμματὸν καὶ ἀνήκοον ἐπῶν, ὥσπερ ἡ νῦν τῷ θεῷ λαθρεύουσα γέγονε μὲν, cité d'après M. l'abbé Ricard

lieu de l'oracle. Et comme Xenophon estime qu'il faille que la fille à marier, quand elle est menée en la maison de son mary, n'ait jamais rien veu ne rien ouy : aussi la Pythie estant ignorante et inexperte de toutes choses presque, et ayant l'ame veritablement vierge, se vient conjoindre à Apollo. Mais nous voulons que dieu, pour signifier les choses futures, use de herons, de roytelets, de corbeaux, et autres tels oyseaux parlans à leur mode[1], et ne voulons pas que les devins et prophetes, s'ils sont messagers et heraults de dieu, comme ils sont, exposent leurs predictions en paroles claires et intelligibles, ains que la voix de la prophetisse Pythie soit comme celle d'un chorus de tragœdie de dessus un eschaffaut, qui ne profere point ses responses en termes simples, ronds et naïfs, sans fard quelconque, ains avec magnificence poëtique de carmes eslevez et enflez, et un deguisement de termes figurez, et encore au son des aubois et des flustes.

XLIII. Que dirons-nous donc des anciens ? Non une response seule, mais plusieurs. Premierement les anciennes Pythies aussi bien prononçoient plusieurs oracles en prose. Secondement ce temps là portoit des complexions et temperatures des corps qui avoient je ne sçay quoy d'inclination coulante à la poësie, ausquelles dispositions se joignoient in-

[1] Lisez: « nous ne demandons pas que ces oiseaux, bien « qu'ils soient les messagers et les héraults des dieux, s'expriment « clairement et en paroles intelligibles; cependant nous voulons « que la Pythie, comme si elle étoit sur la scène, ne profère « point ses réponses, etc. » c.

continent d'abondant les desirs, les affections, et dispositions des ames, de sorte qu'elles se trouvoient toutes prestes, et ne falloit plus que quelque peu de commancement venant de dehors qui esbranlast l'imagination et la conception, pour attirer à ce qui leur est propre non seulement les astrologues et les philosophes, comme dit Philinus, ains aussi quand ils se trouvoient bien trempez de vin, et bien esbranlez de quelque affection, comme de pitié qui les eust espris, ou de joye qui leur fust survenue, ils se laissoient aller et glisser en une voix approchante de chant, de maniere que les festins estoient remplis de carmes et de chansons, et les livres d'inventions et de compositions d'amour: et quand Euripides a dit,

Amour enseigne à l'homme la musique,
Quoy qu'il n'en eust devant nulle pratique.

Il entendoit, non que l'amour meist en l'homme une puissance de poësie ou de musique qui n'y fust pas au paravant, ains esveille, esmeut et eschauffe celle qui y estoit au paravant cachée et oisive. Or maintenant disons, qu'il n'y a plus pas un qui soit amoureux, ains que l'amour soit du tout estainct et pery, pource qu'il n'y a plus personne,

Qui en beaux vers et plaisans sons
Descoche de doulces chansons
Au los de sa belle maistresse,

comme dit Pindare: mais cela est faulx: car il y a tousjours des amours qui remuent les ames des hom-

mes, mais ils ne s'adressent pas à celles qui sont bien nées et disposées à la musique et à la poësie. Voylà pourquoy ils demeurent sans musique de flustes, ny de violons et de lyres, et toutefois ils ne sont pas moins babillards ne moins ardents en leurs amours, que les anciens. Et croy qu'il n'y a personne qui ne feist conscience de dire que l'academie, et toute la compagnie de Socrates et de Platon, eust esté sans amoureuse affection, attendu que lon lit encore au jourd'huy leurs devis de l'amour, et n'en ont point laissé de poëmes. Et quelle difference y a il de dire qu'il n'y auroit jamais eu de femme qui eust fait l'amour que Sappho, ne qui eust eu le don de prophetie que Sibylla et Aristonica, et celles qui ont en vers poëtiques publié leurs vaticinations et propheties? Car le vin, comme disoit Chæremon, se mesle et destrempe avec les mœurs de ceulx qui le boivent. Or le ravissement prophetique, ne plus ne moins que celuy de l'amour, use et se sert de la suffisance qu'il trouve en son subject, et esmeut un chascun de ceulx qui le reçoivent, selon ce à quoy il est né.

XLIV. Ce neantmoins encore si nous regardons à dieu et à sa providence, nous verrons que le changement s'en sera fait tousjours en mieulx: car l'usage de la parole ressemble proprement au debit et employ de la monnoye. Car la bonne et approuvée est celle qui est acconstumée et cogneuë, et qui a cours et pris l'une en un temps et l'autre en l'autre. Il a doncques esté un temps que la marque et monnoye de la parole qui avoit cours estoit les

carmes, les chants et canticques, parce que alors toute histoire, toute doctrine de philosophie, toute affection, et brief toute matiere qui avoit besoing de plus grave et ornée voix, ils la mettoient toute en vers poëtiques, et chants de musique. Car ce que peu de gens escoutent maintenant à toute peine, alors tout le monde l'oyoit, et prenoit grand plaisir à l'ouïr chanter, et laboureurs et preneurs d'oiseaux, comme dit Pindare: mais pour la grande aptitude qu'ils avoient à la poësie, la plus part, quand ils vouloient faire des remonstrances, les faisoient sur la lyre avec des chansons: s'ils vouloient arguer, enhorter, inciter, ils le faisoient avec des fables, des allegories: et davantage les hymnes à l'honneur des dieux, les prieres, les chants de victoires, ils faisoient tout en carmes et en chant: aucuns pour la gentillesse de leur entendement, autres pour accoustumance. Parquoy Apollo ne voulut pas non plus envier cest ornement et ce plaisir à la science de deviner, ny ne voulut point bannir de la machine à trois pieds, sur laquelle se rendent les oracles, la muse qui l'honoroit, ains plus tost l'y introduisit, aimant et excitant les natures poëtiques: et luy-mesme leur donnoit des imaginations et conceptions de poësie, et aidoit à poulser en avant ce qu'il y avoit de braverie et de doctrine, comme chose bien seante alors, et qui estoit grandement prisée et estimée.

XLV. Mais depuis, comme la vie des hommes avec les fortunes et les natures vint à se changer, l'usage repoulsant et chassant toute superfluité,

osta

osta les coëffes et affiquets d'or que lon souloit porter en la teste, et despouilla les robbes longues deliées, et roigna les cheveux, qui estoient par trop longs, deschaussa le brodequin, s'accoustumants les hommes avec bonne raison à faire gloire de sobrieté et d'espargne alencontre des delices, et de la superfluité, et mettre en honneur la simplicité et la modestie plus tost que la pompe et la curiosité : ainsi se muant aussi la maniere de parler, et se despouillant quant et quant, l'histoire descendit, comme de dessus un chariot, de la versification à la prose, et par ceste mesme façon d'escrire et parler sans liaison de pieds et mesures, fut separé le fabaleux d'avec le veritable : et la philosophie embrassant le style clair, familier et apte à enseigner, plus tost que celuy qui estonne le monde pour estre figuré, commençea à disputer et enquerir la verité en termes communs : et lors Apollo feit aussi cesser à la Pythie d'appeller ses citoyens *Pyricaos*, c'est à dire brusle-feus, et les Spartains *Ophioboros*, devoreurs de serpents, les hommes [1] *Oreanes*, et les fleuves [2] *Orempotes* : et ostant aux oracles les vers, les mots estranges, les circunlocutions, et l'obscurité, il les apprit à parler à ceulx qui venoient à l'oracle, comme les loix devisent aux citez, comme les roys parlent à leurs peuples et subjects, et comme les escholiers escoutent leurs maistres, accommodant sa façon de parler, en sorte qu'elle fust pleine de sens et de grace per-

[1] C'est-à-dire, *montagnards*. C.

[2] C'est-à-dire, *qui abbreuvent les montagnes*. C.

suasive. Car il fault entendre que, comme dit Sophocles,

> Dieu quelque oracle aux sages toujours donne,
> Mais peu ou mal les fols il n'araisonne.

XLVI. Et depuis la foy et croyance a tellement esté conjoincte à la clarté et dilucidité, ayant esté changée avec les autres choses, que parávant ce qui n'estoit pas ordinaire ny commun, ains estravagant et dit obscurement et couvertement, le vulgaire le tournoit en opinion de saincteté là dessoubs cachée, s'en estonnoit et le reveroit, mais depuis aimants à entendre les choses clairement et facilement, et non pas avec une enfleure ny un masque de paroles, ils commencerent à blasmer la poësie qui estoit alentour des oracles, non seulement comme contraire et repugnante à la facile intelligence de la verité, et comme meslant de l'umbre et des tenebres d'obscurité à la sentence, mais aussi en avoient desjà la prophetie mesme pour suspecte, disans que les translations, les ænigmes ou paroles couvertes, et les ambiguitez dont use la poësie, estoient des retraictes et cachettes pour se couvrir et cacher, quand il y auroit faulte à l'evenement. Et en eussiez ouy plusieurs qui contoient, qu'il y avoit des gens stylez et exercitez à composer vers qui estoient alentour de l'oracle pour recevoir et recueillir les paroles, lesquels tissoient incontinent des carmes, des vers, et des mesures sur le champ, comme des panniers à mettre les paroles respondues. Je laisse à dire combien d'occasion de

blasmer et calomnier les oracles, ont apporté ces interpreteurs de noms, ces traistres abuseurs [1], leur ayant adjousté une pompe et une enfleure de paroles, dont ils n'avoient point de besoing, ne que lon y feist aucun changement. Il est bien certain aussi, que ces charlatans, triacleurs et basteleurs, joueurs de passepasse, et toute ceste maniere de vagabonds qui vont chantant aux festes et sacrifices de Cybele et de Serapis, ont grandement descrié et vilipendé la poësie, les uns à leur seule façon d'aller ainsi errants par le monde, les autres par les sorts de quelques certaines lettres, dont ils forgent certains oracles qu'ils baillent à des valets, et des femmelettes qui se laissent abuser, principalement à cause qu'ils les voient reduits en vers, et à cause des mots poëtiques qu'ils y voient. De là est venu que la poësie s'estant ainsi laissée prophaner et publier à des trompeurs, des abuseurs

[1] C'est ainsi que Plutarque qualifie ces faiseurs de vers, qui se chargeoient de parer les oracles des ornemens de la poësie. Philips est conforme à cette traduction: « J forbear to tell how « far those interpreters of words, those treacherous deceivers « have contributed to dishonour the sacred oracles, by their in- « terlarding of bombast expressions and, etc. » Malgré ces autorités Xilander et Reiske proposent une correction ou plutôt une interprétation qui change le sens, qui rétrécit la pensée de Plutarque, et qui introduit des personnages dont on n'a jamais entendu parler. Ils lisent: je ne rapporterai pas le tort qu'ont fait aux oracles les Onomacritus, les Hérodotes, les Cinesons. Ils ont pris des noms adjectifs pour des noms propres. *Brotier.*

Voyez les Observations. c,

de gens, enchanteurs et faulx devins, est decheute de la verité, et rejettée arriere du tripied prophetique.

XLVII. Si ne m'esbahis pas s'il estoit aucunefois besoing aux anciens de double entente, de circunlocution et obscurité. Car il ne venoit point à l'oracle un homme privé et particulier demander s'il achetteroit une esclave ou non : ou un autre, s'il auroit proffit en son traficq : ains y envoyoient ou venoient de grosses et puissantes citez, des princes et des roys, qui n'entreprenoient rien de petit, ny ne se venoient point conseiller à Apollo de choses legeres, lesquels il n'estoit pas expedient pour ceulx qui avoient charge de l'oracle, de fascher ny irriter, en leur faisant ouïr beaucoup de choses contraires à leur volonté : car dieu n'obeit pas à Euripides, comme luy donnant la loy et faisant une ordonnance,

Phœbus doit seul aux hommes deviner.

Car il use de prophetes et de ministres mortels, desquels il doit avoir soing pour les conserver à ce qu'ils ne soient outragez et tuez par les meschans, en luy faisant service, ny aussi ne doit il pas tenir ainsi cachée la verité, en destournant la declaration nue d'icelle, comme une lumiere qui prend plusieurs reflexions, et se divise en plusieurs parties, il en ostoit ce qu'il y avoit de fascheux et de dur. Or ne falloit-il pas ny que les tyrans sceussent, ny que les ennemis fussent advertis de ce qui estoit proposé contre eulx. Pour ceulx-là donc-

qües il enveloppoit en ses reponses des doubtes et des ambiguitez, lesquelles aux autres cachoient l'intelligence vraye de ce qui estoit respondu. Mais ceulx qui venoient à l'oracle eulx mesmes, et qui y prenoient de bien près garde, ne failloient point à le bien entendre. Parquoy celuy est bien impertinent et de mauvais jugement qui accuse et calomnie dieu, si l'estat des affaires estant changé, il pense qu'il ne fault pas aider aux hommes à la mode accoustumée, mais par une autre maniere.

XLVIII. Davantage la poësie et versification n'apporte point à l'oraison de plus grande utilité, sinon que la sentence estant comprise et serrée en certain nombre de paroles et de syllabes mesurées, on la retient et s'en souvient on mieulx. Or falloit-il que ceulx qui estoient anciennement se souvinssent de beaucoup de choses, pour ce qu'on leur disoit beaucoup de signes et de marques de lieux et de temps, d'affaires, de sacrifices, de dieux estrangers d'outre mer, et des monuments cachez des demy-dieux malaisez à trouver, mesmement en païs loing de la Grece : car au voyage de Chio et de Candie ** [1] de Onesichus et de Phalantus, et de plusieurs autres capitaines et chefs de flottes de vaisseaux, combien falloit il observer de signes et de conjectures pour trouver le siege et le lieu de repos qui leur estoit ordonné à chascun ? A l'observation desquels ils faillirent, au moins aucuns, comme entre les autres Battus : car il dit qu'il n'a-

[1] Philips remplit ainsi cette lacune: Aussi bien que dans les autres expéditions de Onesichus, etc.

TAYLOR INST. OXFORD

voit peu gaigner le lieu auquel il avoit esté envoyé, et s'en revint de rechef à l'oracle se plaindre, et Apollo lui replicqua,

Mieulx que moy sçais que tu n'as point esté
En la Lybie, où envoyé je t'ay :
Si tu y vas, tu feras grand' sagesse.

et le renvoya derechef ainsi. Et Lysander n'ayant pas bien sceu cognoistre la motte Archelide, que lon surnommoit autrement *Alopecos*, et la riviere d'Oplites,

Et le serpent fils de la terre mere,
Le cauteleux assaillant par derriere,

il perdit la battaille, et fut tué en ces lieux-là par Inachion Aliartien, qui avoit pour sa devise à son escu un dragon peint. Et n'est jà besoing de vous en reciter plusieurs autres anciens tels qui sont malaisez à rememorer et à retenir, car je sçay que vous les sçavez bien. Mais maintenant graces à dieu, les affaires dont on vient enquerir nostre dieu, sont en repos.

XLIX. Et quant à moy je l'aime bien mieulx ainsi, et m'en contente : car il y a une grande paix et tranquillité, la guerre est cessée, et ne fault plus courir çà et là par le monde. Il n'y a plus de seditions civiles, ny plus d'usurpations de tyrannies, et d'autres anciens travaux et miseres de la Grece, lesquelles avoient besoing de diverses drogues et medecines pour y remedier. Mais là où il n'y a rien de diversité, rien de secret, rien de

dangereux, ains toutes les demandes et interrogatoires des particuliers sont de petites choses vulgaires et populaires comme sont les questions que lon propose à l'eschole, Si lon se doit marier, Si lon doit entreprendre un voyage par mer, S'il fault emprunter à usure : et les plus grandes propositions et demandes des villes sont, De la fertilité des biens de la terre : de la multiplication du bestial : de la santé des corps : vouloir embrasser cela en des vers, forger de longues circunlocutions, user de mots estranges et obscurs à des interrogatoires qui demandent une courte, simple et claire response, ce seroit à faire à un sophiste ambitieux, qui feroit gloire de bien composer des oracles. Et puis la Pythie de soy mesme est genereuse de nature, et quand elle descend là, et qu'elle est avec le dieu, elle a plus de soing de la verité que de la gloire, et ne se soucie pas qu'il y ait des hommes qui la louent et qui la blasment, et seroit meilleur que nous mesmes fussions aussi tels.

L. Mais au contraire, maintenant nous sommes comme en bransle et en crainte, que le lieu ne perde la reputation qu'il a euë par l'espace de trois mille ans, et qu'il n'y ait quelques uns qui l'abandonnent et cessent d'y venir, comme si c'estoit l'eschole d'un sophiste qui craignist de perdre son credit, et d'estre abandonné : et songeons des defenses, et feignons des causes et des raisons des choses dont nous ne sçavons rien, et qu'il ne nous appartient pas de sçavoir, pour reconforter et remettre celuy qui s'en plaint, et pour tascher de

le persuader, là où nous le deussions laisser aller : car ce sera luy mesme à qui il cuira le premier, ayant telle opinion de nostre dieu, qu'il approuve et à en estime ces anciennes sentences des sages, qui sont escriptes à l'entrée du temple, « Cognoy « toy mesme, Rien trop », principalement à cause de leur briefveté, comme contenant en peu de paroles une sentence bien serrée et pressée et par maniere de dire, bien battue à froid : et cependant il reprent et accuse les oracles modernes, pour ce qu'ils disent les choses la pluspart du temps, briefvement, simplement et de droit fil. Et ces dicts là notables des sages anciens ressemblent aux rivieres courantes par un destroit fort serré, là où l'eau presse si fort que lon ne voit point à travers, aussi ne comprend on pas le fond de leur intelligence ny leurs sens. Mais si tu consideres ce qui est en escript ou dit, par ceulx qui se sont efforcez de comprendre jusques au fond, ce que vouloit donner à entendre chascune d'icelles sentences, tu trouveras qu'à peine sçauroit on trouver des oraisons plus longues que celles-là.

LI. Or le langage de la Pythie est tel, comme les mathematiciens definissent la ligne droitte la plus courte qui puisse estre entre deux poincts : aussi ne fait il aucune courbe ny aucun cercle, ny double-entente, ny ambiguité, ains va de droit fil à la vérité : et bien qu'il soit subject à estre examiné et dangereux d'estre mescreu, toutefois jusques icy il n'a donné aucune prise ne preuve par où on l'ait peu convaincre de faulseté, et ce pendant il a rem-

ply tout ce temple de dons, de presens et offrandes non seulement des peuples Grecs, mais aussi des barbares, et de beauté et magnificence de structure et fabricque des Amphictyons: car vous y voyez beaucoup d'adjonction de bastimens qui n'y estoient pas au paravant; et plusieurs reparations et restitutions en son entier des anciens, qui estoient ou fondus, ou gastez de vieillesse. Et tout ainsi comme nous voyons qu'auprès des grands arbres bien branchus et bien verdoyans, il en germe et pullule d'autres petits: aussi voyons nous qu'auprès la ville de Delphes, l'assemblée de Pilæe florit et vient en vigueur, prenant pasture de l'abondance et affluence qui est icy, de sorte qu'elle commance à avoir apparence et forme des assemblées ès eaux sacrées, telle qu'en mille ans au dessus elle ne l'a jamais peu acquerir semblable. Aussi ont les habitants de Galaxius au païs de Bœoce, senty et apperceu l'assistance et faveur de nostre dieu, par la quantité et affluence grande de laict: car de toutes leurs brebis pissoit le laict, ne plus ne moins que l'eau vive qui sourd d'une fontaine, dont en grande haste ils emplissoient leurs tonneaux, et n'y avoit ny cruche, ny outre, ny vaisseaux dans leurs maisons, qui ne fust tout plein de laict. Et à nous autres encore nous baille il de plus evidentes et plus claires marques, et signes plus utiles de sa presence et faveur que ne sont ceulx là, ayant mis nostre pays de seicheresse, solitude deserte, et povreté où paravant il estoit, en toute abondance, frequence de peuple,

splendeur et honneur, où nous le voyons maintenant.

LII. Il est vray que certainement je m'en aime mieulx moy mesme, de ce que j'ai esté bien affectionné et utile à tenir la main à cela avec Polycrates et Petræus, et aime aussi celuy qui nous a esté l'autheur premier de ce gouvernement et police, et qui a pris le soing avec nous de icy establir et mettre sus tout cela: mais il n'eust pas esté possible qu'en si peu de temps il y eust eu une si grande et si evidente mutation, si dieu ne nous eust assisté et aidé à sanctifier et mettre en reputation son oracle. Mais tout ainsi qu'anciennement il y avoit des gens qui reprenoient l'ambiguité, obliquité et obscurité des oracles, aussi y en a il maintenant qui calomnient la trop grande simplicité de ceulx qui se rendent à present, desquels la passion est fort injuste et fort folle: c'est comme font les enfans qui sont plus aises et aiment mieulx voir l'arc en ciel, les cometes, les couronnes, ou aires qui apparoissent autour du corps du soleil ou de la lune, qu'ils ne font pas le soleil et la lune mesmes: aussi ceulx-cy demandent des ænigmes, des paroles couvertes, des figures, des translations, qui ne sont que des reflexions de la divination en l'imagination et apprehension de nostre entendement mortel. Et s'ils n'entendent la cause suffisamment à leur appetit de telle mutation, ils s'en vont condemner dieu, et non pas nous ny eulx mesmes, qui ne peuvent par le discours de la raison comprendre le conseil et l'intention de dieu.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DES FLEUVES.

Hydaspe (1. *D'où lui vient cette dénomination.* 2. *Lychnis.* 3. *Tournesol.* 4. *Punition des filles dissolues.* 5. *Moyen de faire périr les insectes.* 6. *Le mont Elephas, raison de cette dénomination*). II. *L'Ismène.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *De celui de Cytheron.* 3. *Autre origine du nom de* Cytheron *et de celui de l'*Hélicon). III. *L'Hebre.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *De celui du mont Pangæus.* 3. *Espèce d'origan, ses effets.* 4. *Origine du nom de* harpe *ou* luth *donné à une plante de l'Hebre*). IV. *Le Gange.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *Effets merveilleux d'une espèce de buglose.* 3. *Origine du nom de la montagne* Anatolé). V. *Le Phasis.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *Effets merveilleux de la verge Leucophylle.* 3. *Origine du nom du* mont Caucase. 4. *Herbe prométhéienne*). VI. *L'Arar ou Saône.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *Particularités du poisson, dit* scolopide *ou* cloupée. 3. *Origine du nom de* Lugdunum.). VII. *Le Pactole auparavant Chrysorrhoas.* (1. *Raison de ce dernier nom.* 2. *Raison du premier.* 3. *Poudre d'or.* 4. *Pierre arurophylax, ses effets merveilleux contre les larrons.* 5. *Herbe chrysopole.* 6. *Le mont Tmolus, auparavant Carmanorium, raison de ce dernier nom.* 7. *Raison du premier.* 8. *Espèce de pierre ponce*). VIII. *Le*

Lycormas, puis après, l'Evenus. (1. *Raison de cette dénomination.* 2. *Sarisse, herbe bonne contre les foiblesses de vue.* 3. *Mont Myenus, auparavant Alphion, raison du premier nom.* 4. *Leucoïum ou violette blanche*). IX. *Le Méandre, auparavant Anabainon.* (1. *Raison de ces dénominations.* 2. *Autre explication.* 3. *Effets merveilleux de la pierre dite* sophron. 4. *Mont Sipyle.* 5. *Effets merveilleux de la pierre cylindrique*). X. *Le Marsyas, auparavant fontaine de Midas.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première. Ville de Noricum.* 5. *Herbe aulus ou flûte.* 4. *Mont Bérécynthe.* 5. *Pierre machæra*). XI. *Le Strymon, auparavant Conozes et Palæstinus.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *Pierre pausilype, ses effets.* 4. *Raison de la denomination des monts Hémus et Rhodope.* 5. *Pierres philadelphes*). XII. *Le Sagaris, auparavant Xerabates.* (1. *Raison de ces dénominations.* 2. *Pierre autoglyphe.* 3. *Origine du nom du tertre dit* Ballenæum. 4. *Aster, pierre*). XIII. *Le Scamandre, auparavant Xanthus.* (1. *Raison de ce changement de nom.* 2. *Sistron, plante semblable à l'érébinthe.* 3. *Mont Idè.* 4. *Pierre dite* cryphius). XIV. *Le Tanaïs, auparavant Amazonius.* (1. *Raison de ces deux dénominations.* 2. *L'halinde, plante, ou huile de Bérosse.* 3. *Pierre à l'homme couronné.* 4. *Mont Brixaba, autrement Front de Bélier.* 5. *Phrixa, plante semblable à la rue*). XV. *Le*

Thermodon, auparavant Crystal. XVI. *Le Nil, auparavant Melas, puis AEgyptus, puis Nilus.* (1. *Raison de ces changemens de dénomination.* 2. *Pierre pour empêcher les chiens d'aboyer.* 3. *Pierres collotes.* 4. *Mont Argille; pourquoi ainsi nommé*). XVII. *L'Eurotas, auparavant Himerus.* (1. *Raison de la dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *Pierre thrasidyle.* 4. *Mont Taygete, auparavant Amycléen.* 5. *Charisium, plante*). XVIII. *L'Inachus, auparavant Carmanor et Haliacmon.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *Cyura, herbe.* 4. *Pierre semblable au beryle, ses propriétés dans les faux témoignages.* 5. *Apæsantus, Mycène, Coccygius et Athœneus. Raison de ces dénominations données à ces quatre montagnes. Effets de l'herbe, selène, de la pierre nommée* corybas, *de l'arbre palinure, et de l'herbe dite* adrastée). XIX. *L'Alphée, auparavant Nyctimus, puis Stymphele.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *Cenchritis, plante.* 4. *Mont Cronie, auparavant Crure.* 5. *Pierre dite* cylindre). XX. *L'Euphrate, auparavant Zarande, puis Mède.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *L'Astige, pierre.* 4. *L'exalta, plante.* 5. *Drimylle, montagne. Pierre semblable à une sardoyne*). XXI. *Le Caice, auparavant Adurus, puis Astrée.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *Pavot qui produit des*

pierres. 4. *L'élipharmaque, plante.* 5. *Theutras, montagne.* 6. *Antipathes, pierre*). XXII. *L'Acheloüs, auparavant Axène, puis Thestius.* (1. *Raison de cette dernière dénomination.* 2. *Raison de la première.* 3. *Zacle, montagne.* 4. *Linurgue, pierre.* 5. *Mont Calydon, auparavant Gyrus.* 6. *Myops, plante*). XXIII. *L'Araxe.* (1. *Raison de cette dénomination.* 2. *Araxa, plante.* 3. *Sicyone, pierre.* 4. *Diorphe, montagne.* 5. *Espèce de grenadiers*). XXIV. *Le Tigre, auparavant Sollax.* (1. *Raison de la première dénomination.* 2. *Myndan, pierre.* 3. *Gauranus, auparavant Mausorus, montagne.* 4. *Espèce d'orge sauvage*). XXV. *L'Inde, auparavant Mausole.* (*Raison de la première dénomination.* 2. *Pierre propre aux vierges.* 3. *Carpyce, plante.* 4. *Mont Lilæe.* 5. *Clytoris, pierre*).

TRAICTÉ

Touchant les fleuves et montagnes, et des choses rares qui se trouvent en iceulx [1].

Traduit sur l'original grec, par FED. MOREL, doyen des interprètes du roy.

I. L'HYDASPES [2].

CHRYSIPPE estant esprise de l'amour de Hydaspes son pere, par un dedain de Venus, et ne pouvant

[1] Maussac a donné en 1615 (Toulouse, Dominique Bosc) une édition de ce Traité des fleuves. Il y joint une interprétation latine et beaucoup de notes de sa façon. Cet éditeur est très-persuadé que Plutarque de Chæronée est le véritable auteur du Traité des fleuves; et il le conclud uniquement de la ressemblance parfaite qui se trouve dans le ton, le caractère, le style et la manière de l'auteur du Traité des fleuves, et de celui qui a composé les Parallèles d'histoires Grecques et Romaïnes: c'étoit la meilleure manière de démontrer que Plutarque de Chæronée n'avoit jamais mis la main à un ouvrage d'aussi mauvais goût que le Traité des fleuves; car les Parallèles sont à présent universellement reconnus pour être l'ouvrage de quelque ignorant qui n'étoit versé dans aucun genre de Littérature. (Voyez Tome XX, page 69). A spurious piece, (dit John Oswald, à la fin de sa traduction des Parallèles, which is the rather to be believ'd, fort that there is not so much as on line or thougth in it, that comes up to the spirit of that illustrious author (Plutarque de Chæronée).

[2] L'Hydaspe de l'Inde, maintenant, suivant d'Anville, la Shantrow: le traducteur Anglais lit: Hydaspe. Now the Indian Rowey, as most suppose.

refrener ses amours incestueux et contre nature, alla trouver son dit pere en pleine nuict, accompagnée de sa mere nourrice. Le roy fort desplaisant du malheur qui estoit arrivé, fit enterrer toute vive la vieille qui luy avoit dressé ces embusches : et après avoir fait pendre sa fille à un gibet, transporté d'une excessive tristesse, se precipita dans le fleuve d'Inde, lequel depuis retint le nom d'*Hydaspes*. C'est une riviere de l'Inde, qui se descharge avec violence dans la Syrtis Saronitique [1].

2. Il s'y engendre une pierre que lon appelle *lychnis* [2], comme qui diroit lampe : elle retire à la couleur d'huile, et est fort chaude et bouillante : on la trouve, la lune estant au croissant, au son des flustes : et ceux qui sont en quelque degré éminent, l'employent à leur usage.

3. On rencontre aussi là auprès de Pyles une herbe semblable à celle qu'on nomme *tournesol ;* du suc de laquelle, après l'avoir broyée et pilée, on oingt les bruslures et eschaufaisons : et ceux qui en sont frottez supportent sans aucun danger les exhalaisons, et l'excez de la plus vehemente chaleur.

4. Ceux du pays ayant surprins des filles dissolues

[1] L'Hydaspe se jette dans l'Indus, et non dans la mer : et comment l'auteur de ce Traité a-t-il pu placer l'embouchure d'un fleuve de l'Inde dans le golfe Saronique qui s'ouvre entre l'Argolide et l'Attique ? Je ne m'arrêterai pas davantage à relever les erreurs sans nombre répandues dans ce Traité.

[2] Le rubis couleur de cérise. Voyez Pline (Hist. nat. XXXVII, 29).

et

dissolues et desbauchées, après les avoir attachées à des croix avec des clous, les jettent en ceste riviere, en chantant un cantique en l'honneur de Venus en langage commun.

5. Ils enterrent aussi toute vive une vieille condamnée à la mort par chascun an auprès du tertre dict *Therogonum* : et aussitot il accourt du haut de la cime un grand nombre de serpens et reptiles qui devorent les animaux muets volants à l'entour, comme l'escrit Chryserme, Au livre octantiesme de l'histoire des Indes ; et Archelaus en faict plus expresse mention, Au troisiesme livre des rivieres.

6. Le mont dit *Elephas* est à costé de ce fleuve, et fut ainsi nommé pour une telle cause. Quand le roy de Macedoine vint aux Indes avec son armée, et que ceux du pays se fussent resolus de luy faire teste, l'élephant sur lequel estoit monté Porus le roy d'icelle contrée, estant soudainement comme piqué d'un tan, se lança pour monter au tertre du soleil, et usant de voix humaine, dit, « Sire, veu « que tu es de la race de Gegasius, n'entreprens « rien contre Alexandre, d'autant que Gegasius est « issu de Jupiter » : et ayant achevé ces mots mourut sur le champ. Le roy Porus après avoir ouy cela, emeu de peur, s'estant jetté aux genoux d'Alexandre demanda la paix ; et ayant obtenu ses prétentions changea le nom de ceste montagne, et l'appella l'*Elephant*, comme le conte Dercyllus, Au troisiesme traicté des montagnes.

II. L'ISMENUS[1].

1. Ismenus est une riviere en la Bœotie, auprés de la ville de Thebes, et s'appelloit auparavant *pied de Cadmus*, pour une telle cause. Cadmus ayant percé avec ses fleches le dragon gardien de la fontaine, [a] craignant que l'eau n'en fust infectée de poison, fit un grand tour par le pays, cherchant une fontaine; estant arrivé à la caverne Corycéenne par la prevoyance de Minerve, il enfonça son pied droict dans la fange, dont sortit un ruisseau; où le prince Cadmus ayant faict sacrifice, nomma le fleuve, *pied de Cadmus*. Or quelque temps après Ismenus fils d'Amphion, et de Niobé, transpercé des flesches d'Apollon, et tourmenté de grand douleur, se précipita dans ladite riviere, laquelle retint le nom d'*Ismenus*, comme le recite Sostratus, Au second livre des fleuves.

2. La montagne de Cythæron est voisine, laquelle se nommoit auparavant *Asterie*: d'autant que lorsque Bœotius fils de Neptune, ayant le choix d'espouser deux femmes des plus nobles, aymant mieux prendre celle qui luy apporteroit plus de commodité: comme il les attendoit toutes deux à la cime d'une coline qui ne se nomme point, tout

[1] Now, Ismeno. *Ib.*

[a] Lisez: « et voyant que l'eau étoit souillée de son sang ». Il faut lire dans le texte φόνου, comme l'ont observé plusieurs critiques c.

soudain une estoille tombée du ciel cheut sur les espaules de Eurythemiste, et elle disparut aussi tost. Alors ledit seigneur Bœotius, ayant aperceu ce que signifioit ceste vision, espousa ladite Eurythemiste : et nomma ceste montagne *Asterie* à cause de cest accident, et cheute de l'estoille. Il fut depuis nommé *Cythæron* pour une autre raison, sçavoir est que Tisiphone, l'une des furies d'enfer esprise de l'amour d'un beau garçon nommé *Cythæron*, et ne pouvant plus celer sa passion et l'ardeur de son amour, elle luy fit porter parole pour avoir sa compagnie : mais cest enfant espouvanté d'horreur de ceste furie, ne daigna pas luy donner un mot de response, dont se trouvant fraudée de son esperance elle tira un des dragons de sa chevelure, et le jetta sur ce fier garçon : et ce serpent l'ayant serré estroictement de ses liens le tua, comme il paissoit son troupeau au coupeau [1] de ce mont : mais par la providence des dieux, ce mont en retint le nom de *Cythæron* comme escrit Leon Bysantin, En son histoire Bœotique.

5. Hermesianax Cypriot recite une autre telle histoire, disant que Helicon et Cythæron estoient deux freres de diverses mœurs et complexions : d'autant que Helicon estant plus doux, bening, et courtois, sustentoit la vieillesse de ses parents avec plus grande charité : mais Cythæron estant avaricieux vouloit transferer toute la chevance et opulance du patrimoine de son costé : et premierement il assassina son pere, et ayant dressé des

[1] Sur le haut

embusches à son frere, il le precipita, et cheut quant et quant au mesme precipice : de là vint que par la providence de dieu ils furent transformez en des montagnes qui retiennent leur nom : [1] et quant à Cythæron, son impieté a occasionné la fable des furies : mais Helicon à cause de son humanité et amour envers ses parents, est devenu le domicile sacré des Muses.

III. L'HEBRUS [2].

1. L'Hebrus est une riviere en Thrace, qu'on appelloit anciennement *Rhombus* à cause des tournoyemens et tourbillons que font ses eaux. Depuis, Cassandre le roy de ceste region ayant espousé Crotonice, il engendra d'icelle un fils nommé *Hebrus*. Depuis après l'avoir répudiée, il espousa Damasippe fille d'Atraces, qui fut belle mere de son dit fils Hebrus, duquel estant enamourée, elle luy fit porter parolle pour avoir sa compagnie : mais Hebrus ayant un tel crime en horreur, pour éviter les importunités de sa marâtre, ne treuva point de meilleur expedient, que de fuir sa présence, comme celle d'une furie d'enfer, et pour ce sujet se confina dans les bois, où il s'adonnoit entierement aux exercices de la chasse : ce que voyant ceste impudique deboutée de son attente et dessein, elle accusa calumniatoirement ce

[1] Lisez d'après la conjecture de M. Wyttembach. « Cithæron, « à cause de son impiété, devint le repaire des furies «. Il lit μυχὸς au lieu de μῦθος. C.

[2] Now Marisa, dit le traducteur Anglais.

chaste jeune homme de l'avoir voulu ravir et forcer. Alors Cassander transporté de jalousie, courant dans le bois avec une impetuosité forcenée, et ayant desguainé son espée, poursuivit son fils comme s'il eust attenté à soüiller la couche de son pere. Hebrus se voyant en ce desarroy dont il ne se pouvoit depestrer, se lança dans le fleuve dit *Rhombe*, lequel changea de nom et prit celuy d'*Hebrus*, comme Timothée le recite, En l'unziesme des rivieres. Le mont Pangæus luy est tout attenant, et fust ainsi nommé pour une telle occasion.

2. Pangæus fils de Mars et de Critobule, ayant couché avec sadite fille par ignorance, esmeu de grande lascherie courut en la montagne de Carmaine, et par excessive tristesse se tua de son glaive : or par la providence de dieu il fut depuis nommé *Pangœus* [1].

3. Au reste en ce mesme fleuve il y croist une espece d'herbe semblable à l'origanum, de laquelle les Thraciens ayant cueilly la tige, la mettent dans le feu, s'estant saoulés de pain : et en humant l'exhalaison et vapeur qui en sort, et retirant souvent leur vent, deviennent assopis et surpris d'un profond sommeil.

4. Il croist aussi en ladite montagne du Pangæon une autre herbe nommée *lut* ou *viole*, pour une telle occasion. Les Bacchantes ayant deschiré en piece Orpheus, jetterent ses membres en la riviere d'Hebre : or la teste du mort, et tout le reste du

[1] Now Malaca and Castagna, dit le traducteur Anglois.

corps fut changé par les dieux en dragon : mais son lut [1] demeura en son entier par la faveur d'Apollon : et du sang qui estoit escoulé de sès playes nasquit ceste herbe nommée *lut* ou *lyre*, laquelle, lorsque lon faict sacrifice à Bacchus, rend un son et harmonie de viole ; et les habitans du lieu enveloppez de peaux de chevreux, et tenants leurs thyrse ou javeline en main, chantent un hymne, le motet duquel ou refrain de ballade estoit,

Tu seras sage, alors que ta sagesse
N'apportera ny prouffit ny liesse.

Cela est couché par escrit par Clytonymus, Au troisiesme livre de ses histoires tragiques.

IV. LE GANGES.

1. La riviere de Ganges en Indie a esté ainsi appellée pour ceste cause. Une fille nommée *Calauria* eut de son mary Indien un fils doué d'une très grande beauté, appellé *Ganges* : iceluy estant chargé de vin commist inceste avec sa mere [a] Diopithusa par ignorance : mais le jour estant venu il apprint de sa mere nourrice la verité du fait : dont estant surprins d'un extreme regret, se precipita

[1] Il faut lire avec plusieurs savans, καλλιστρίσθη. *Fut placé entre les astres.* C.

[a] Effacez le mot *Diopithusa*, qui est une faute du texte ; elle s'appelloit en effet *Calauria*, comme l'auteur vient de le dire. C.

dans le fleuve dit *Chliarus*, lequel depuis fut surnommé *Ganges*, comme ce desesperé.

2. Il croist aussi une herbe en ceste riviere semblable à la buglose, laquelle estant broyée et pilée ils en gardent le suc, et en pleine nuict ils en arrosent les cavernes des tigres : et ces bestes pour la force de ceste liqueur espanchée, ne pouvant s'avancer dehors, meurent sur le lieu, suivant le recit qu'en fait Callisthene, Au troisiesme livre de la chasse.

3. La montagne voisine se nomme *Anatolé*, comme qui diroit oriental, pour une telle occasion : le soleil ayant contemplé la nymphe ou vierge *Anaxibia* qui prenoit son esbat à se promener par la campagne, en devint amoureux, et ne pouvant refrener sa concupiscence, poursuivit ladite fille la voulant forcer. Donc estant environnée de toutes parts eut son refuge au temple de Diane dite *Orthie*, lequel estoit situé en la montagne nommée *Coryphe*, signifiant le sommet, où elle disparut. Ce dieu ayant tousjours suivy ses traces, et n'ayant pas peu rencontrer sa bien aimée, oultré d'une fascherie excessive, voulut faire paroistre son orient se levant en ceste endroit là : et delà vint que les habitants nommerent ce mont là *Anatolé*, c'est à dire orient, pour cest accident, comme Cæmaro le conte, Au dixiesme de l'histoire des Indes.

V. LE PHASIS[1].

1. Le fleuve de Phasis est en Scythie passant au travers de la principale ville: on l'appeloit premierement *Arcturus* à cause de la situation qui est en des lieux fort froids: mais il changea de nom pour telle occasion. Phasis fils du Soleil et de Ocyroé fille de l'Ocean ayant surprins sa mere sur le faict, en crime d'adultere, la tua: et depuis estant devenu insensé à cause des furies qui luy apparoissoient, il s'élança dans le fleuve Arcturus, qui depuis retint le nom de *Phasis*.

2. Ceste riviere produit une verge appellée *Leucophylle*, laquelle se trouve durant la solemnité des mysteres de Hecate ou Diane, à l'aube du jour par l'inspiration du dieu Pan, au commancement de la prime-vere: et ceux qui sont jaloux, l'ayant cueillye la jettent alentour du lict virginal, afin de conserver leur mariage en pureté et integrité. Que si quelqu'un peu religieux et mal advisé se rencontre à l'estourdie, par insolence d'yvresse, estant entré en ce lieu, il perd tout jugement et entendement, et confesse devant tous, sur le champ, ce qu'il a iniquement et meschamment ou faict ou pourpensé de faire: et ceux qui se trouvent là presens l'empoignent et le jettent, et cousent dans un sac, à l'endroit qui se nomme l'*embouchoure des impies*, qui est de forme ronde à la façon d'un puits: et le corps ainsi jetté est renvoyé et repoussé dans trente jours en la Palus Mæotide,

[1] Now Fasso and Phazzeth, suivant le traducteur Anglois.

tout remply de vers : puis les vautours qui n'avoient jamais paru, survenus à l'instant, dechirent et devorent la charongne, comme dit Ctesippus, Au second livre de l'histoire des Scythes.

3. Le mont Caucase est près de là, lequel anciennement se nommoit *le lict de la Bise*, ou *Borée* pour ceste cause. Boréas ayant ravy et enlevé par amourettes Chloris la fille d'Arcturus, il la transporta en un tertre nommé *Niphantes*, et procrea de ladite dame un fils qui fut nommé *Harpaces*, lequel succeda au royaume de Heniochus, dont la montagne print ce nom de la couche de Boreas ; mais il fut depuis surnommé *Caucasus* pour un autre accident. Saturne après la guerre des Geans evitant les menaces de Jupiter, s'enfuit au promontoire de la couche de Boreas [1], et là transformé en crocodile occist un pasteur de ceux du pays nommé *Caucasus* : et ayant pris garde à la disposition de ses intestins, predit que les ennemis n'estoient pas esloignez : or Jupiter survenu là dessus ayant lié son pere d'un cordage de laine, le precipita aux enfers : et ayant changé le nom de la montagne en l'honneur du pastre Caucasus, attacha là Promethée, et le réduisit par contrainte à estre tourmenté par un aigle ronge-boyaux, [2] d'autant qu'il avoit esté injuste en la distribution

[1] Il faut suppléer ce passage ainsi : « et là se transforma en cro-« codile. Prométhée occit un pasteur du pays nommé *Cauca-« sus*, etc. » c.

[2] Lisez : « pour le punir de ce qu'il avoit été impie à l'égard des « intestins », c.

des intestins, selon le recit qu'en faict Cleanthes, Au troisiesme livre qu'il a escrit de la Theomachie, ou guerre des dieux.

4. Il croist en ce mont une herbe nommée *promethеienne*, laquelle Medée ayant cueillie et pilée, l'employa contre les affections farouches de son pere, comme le mesme historien a escrit.

VI. L'ARAR ou SAONE.

1. La riviere d'Arar dite *Saone*, est en la Gaule Celtique ou France, et a prins ce nom en grec, d'autant qu'elle se conjoinct avec le Rhosne: car elle se coule dans le Rhosne jusques en la Savoye. Elle s'appelloit premierement *Brigule*, et depuis changea de nom par la raison qui s'ensuit. Arar pour le plaisir qu'il prenoit à la chasse, s'estoit avancé dans le bois, et ayant trouvé son frere Celtibere deschiré par les bestes, oultré d'excessive douleur, s'estant frappé mortellement, il s'élança dans le fleuve Brigule, lequel en fut surnommé *Arar*.

2. Il s'engendre en iceluy un certain poisson appellé *scolopide* par les habitans du lieu, ou *clupée* selon les Latins. Cet animal est blanc quand la lune est en croissant; et quand elle est à son decours il devient tout noir: et quand il est parvenu à une grandeur demesurée, il se deffaict luy mesme par ses propres espines et arraistes. On trouve aussi une pierre en sa teste fort semblable à un gros grain de sel, laquelle est fort souveraine contre

les fievres quartes, quand on la lie aux parties senestres du corps, la lune estant en decours et au dernier quartier : Callisthenes Sybaritin le recite ainsi, Au treziesme livre de l'histoire des Gaulois : d'où Timagenes le Syrien a pris le subject.

3. Il y a près de ce fleuve une montagne appellée *Lugdun*, et depuis fut autrement appellée pour la cause qui s'ensuit. Quand Momorus et Atepomarus furent chassez de leur royaume par Seseroneus, ayans volonté de bastir une ville en ceste colline là, selon le commandement de l'oracle, et en ayant desjà jetté les fondemens, les corbeaux y survindrent soudainement, et prenans leur vol couvrirent les arbres qui estoient alentour : or Momorus lequel estoit fort entendu en l'art de deviner par augure et le vol des oyseaux, appella la ville *Lugdun* ou *Lyon* : car ceux de ce quartier là appelloient un corbeau *lugum*, et nommoient la montagne *Dunum*[1], ou lieu eminent, selon que l'escrit Clitophon, Au treziesme livre des bastiments des villes.

VII. LE PACTOLE[2].

1. La riviere de Pactole est en Lydie auprès de la ville de Sardes, et s'appelloit premièrement *Chrésorrhoas*, Chrysus fils d'Apollon et Apathippes estant expert en l'art des fabriques et machines, et menant une vie taquine et chetive, en une nuict

[1] Whence probably our english word Down. Stivangle même auteur déjà cité.

[2] Now Sarabat. *Ib.*

fort noire et profonde, trouva moyen d'ouvrir les thresors de Crœsus, et en transportant l'or, il en fit part à ses familiers : mais estant surpris des gardes et ennemis de tous costez, il se jetta dans la riviere, qui de luy fut appellée *Chrysorrhoas*, et par après surnommée *Pactole* pour un tel accident.

2. Pactolus fils de Iolius et Leucothée, estant aux sacrées ceremonies de Venus, despucela Demodice sa sœur par ignorance : de quoy estant adverty par ses familiers, par excès de fascherie se jetta luy mesme en ce fleuve, lequel en print le surnom de *Pactole*.

3. Il se produit en iceluy de la sieure ou poulsiere d'or darique qui devale aux golfes heureux.

4. Il s'engendre là aussi une pierre nommée [1] *Arurophylax*, qui est à dire garde-terre, laquelle resemble fort à l'argent : elle se trouve difficilement, parce qu'elle est fort meslée avec ladite ratisseure d'or coulante, au reste elle est doüée d'une force que je diray. Les plus eminents et notables des Lydiens l'achettent ensemble, et la placent devant le seuil de leurs thresors, et gardent ainsi sans danger l'or qui est là entassé : car toutes et quantes fois que les larrons y doivent entrer, la pierre rend un bruit comme celuy d'une trompette, et les voleurs comme s'ils estoient pourchassez par les

[1] Lisez : Aurophylax. Garde-or, αὐρὸς signifioit sans douet anciennement *or*, et c'est delà que s'est formé le mot θησαυρὸς, lieu où l'on met l'or. Voyez Scaliger sur Festus Pompeius au mot *aurum*.

gardes et satellites se fourent en des precipices : et le lieu où ils tombent occis de mort violente, s'appelle *la prison de Pactole.*

5. Il y croist encore une sorte d'herbe portant des fleurs empourprées, qui se nomme *Chrysopole :* par la touche de laquelle les habitans des villes esprouvent l'or pur : car au mesme temps qu'ils le fondent, ils approchent ceste plante : que si l'or n'est point faulx ny meslé, les feuilles en deviennent dorées, et conservent la substance de la matiere : que si l'or est corrompu et meslangé, les feuilles rejettent l'humeur changée, ainsi comme l'escrit Chrysermus, Au troisieme livre des fleuves.

6. Le mont Tmolus [1] est proche, lequel est remply de toutes sortes de bestes, et s'appelloit premierement *Carmanorium* du nom de *Carmanorus* fils de Dionysus et Alexirhœe, lequel mourut allant à la chasse frappé d'un sanglier, et fut depuis appellé *Tmolus* pour l'accident qui suit.

7. Tmolus fils de Mars et Theogene, roy de Lydie, chassant en la montagne de Carmanorium, ayant veu la vierge Arrhipe qui accompagnoit Diane, fut touché de son amour, et en estant fort troublé et tourmenté, la poursuivit en intention d'en joüir : et comme elle se vit embarassée de toutes parts, s'en fuit au temple de Diane : mais le prince ayant mesprisé la religion superstitieuse, enleva l'honneur de ceste pucelle dans le temple mesme, et elle tombée en desespoir s'estrangla avec un licol : or la deesse estant grandement in-

[1] Now Tomaritze. *Ib.*

dignée de ce meschef et insolence du roy, envoya au devant de luy un taureau furieux, lequel le lança fort hault en l'air, et devalant sur des espieux aigus, il mourut avec grands tourments : Or Theoclymenus fils du dit Tmolus ayant ensevely son pere, imposa le nom d'iceluy à la montagne.

8. Il y croist une pierre semblable à une pierre ponce, laquelle se trouve rarement : car elle change de couleur quatre fois le jour, et n'est apperçue que des filles qui n'ont point encore l'aage de prudence et jugement : que si celles qui sont d'aage nubile, l'apperçoivent, elles sont garanties et preservées du tort et injure que quelques-uns auroient envie de leur faire, comme le rapporte Clitophon.

VIII. LE LYCORMAS [1].

1. Lycormas est une riviere d'AEtolie, et fut par après nommé *Evenus*, pour la raison que je diray. Idas fils de Aphareus ayant enlevé une dame nommée *Marpisse*, la mena à Pleurone : duquel rapt ayant esté adverti Evenus, poursuivit Idas qui avoit ravy sa fille : et comme il estoit desjà parvenu jusqu'au fleuve de Lycormas, ayant perdu toute esperance de pouvoir attraper ce ravisseur fugitif, se jetta dans ceste riviere, à qui le nom d'*Evenus* en demeura.

2. Il croist en ce fleuve une herbe nommée *sarisse* ressemblant à une lance ou picque, laquelle est fort souveraine pour guerir l'imbecilité et foiblesse de la veuë.

[1] Now Phidari. *Ib.*

3. La montagne d'auprès s'appelle *Myenus* du nom de *Myenus* fils de Telestor et Alphesibœe : car iceluy estant aymé de sa belle mere, et ne voulant pas souiller la couche de son pere, se retira au mont d'Alphion. Telestor devenu jaloux de sa femme, s'empara du desert avec ses satellites, en intention de prendre son fils Myenus : lequel prevenant les menaces de son pere, se precipita du haut du terre en bas, d'où la montagne en retint le nom par la providence des dieux.

4. Il y croist une fleur nommée *Leucoium* qui est à dire violette blanche, laquelle se flaistrit quand on a dit le nom de la maratre, comme le recite Dercyllus, Au troisieme livre des montagnes.

IX. LE MAEANDRE[1].

1. Maeandre est une riviere d'Asie qui s'appelloit premierement *Anabainon*, comme qui diroit la remontante, ou rebroussante : car ce fleuve seul entre tous les autres, a un cours tellement sinueux à commencer depuis sa source, qu'il paroit retourner à son origine mesme. Il fut enfin appellé *Mœandre* du nom de *Mœandre* fils de Cercaphus, et Anaxibie, lequel ayant guerre avec les Pessinontiens fit une priere à la mere des dieux, que s'il avoit l'avantage et obtenoit la victoire sur ses ennemis, il sacrifiroit celuy qui se presenteroit à luy le premier pour le congratuler de sa prouesse, portant son trophée quant et soy : or arriva-il que

[1] Now Madre. *Ib.*

ceux qui vindrent les premiers au devant de luy ; furent Archelaus son fils, sa sœur et sa mere : iceluy recors et memoratifs de sa promesse, voulut qu'ils fussent menés aux autels et immolés sur iceux, la necessité le requerant: encore que ces personnes-là luy fussent très-proches et de son sang: mais extremement faſché de ce qui s'estoit ainsi passé, il s'eslança luy mesme dans le fleuve d'Anabainon, lequel depuis en fut nommé *Mœandre*, comme le raconte Timolaus, Au dixieme des histoires Phrygiennes, dont Agathocles aussi le Samien faict mention, en la republique de Pessinonte.

2. Mais Demostratus d'Apamie compte autrement ceste histoire. Mæander (dit-il) esleu capitaine en chef en la guerre contre les Pessinontiens, et ayant obtenu la victoire contre toute esperance, il distribua aux soldats les dons consacrés à la mere des dieux: et par la providence de la deesse devint tout en un instant despourveu de raison et de jugement, et ainsi mist à mort sa femme et son fils: mais un peu de temps après estant revenu à son bon sens, et se repentant du meurtre qu'il avoit faict, il se jetta luy-mesme dedans le fleuve, qui en fut depuis appellé de son nom *Mœandre*.

2. Il croist en ce fleuve une pierre nommée par antiphrase, ou sens contraire, *sophron*, qui est à dire prudente et retenue, laquelle si on vient à jetter dans le sein de quelqu'un, il en devient forcené, et meurtrit quelques-uns de ses parents: mais après avoir appaisé la mere des dieux, il est delivré

délivré de sa perturbation, comme le couche par escrit Demaratus, Au troisieme livre des fleuves. Archelaus récite le mesme, Au premier livre des pierres.

4. La montagne prochaine se nomme *Sipyle* [1], du nom de *Sipylus* fils d'Agenor et Dioxippe : car cestuy ayant tué sa mere par mesgarde et ignorance, puis agité et espoinçonné par les furies, il se retira à la montagne de Ceraunium : et de douleur demesurée s'accourcit la vie par un licol, dont ceste montagne par la providence du dieu fut appellée de son nom *Sipyle*.

5. Il se trouve une pierre en icelle representant un cylindre, laquelle lorsque des enfans devotieux la treuvent, ils la mettent dans le temple de la mere des dieux, et jamais n'offensent par impieté, ains ayment cherement leurs parents: et sont affectionnez et obeissants à ceux de leur partage, comme le récite Agatharchides le Samien, Au livre quatrieme des pierres. Demaratus aussi en faict mention plus exacte, Au quatrieme livre de la Phrygie.

X. LE MARSYAS.

1. Le fleuve de Marsyas est dans la Phrygie, coulant auprès de la ville de Celene [2], et s'appelloit

[1] Now Cusinas. *Ib.*

[2] L'anglois lit ainsi : flowing, by the city Kelene. Ce même traducteur fait cette note sur cette ville : afterwards call'd Apamia, now Apamiz, poor and unhabited.

premierement *la fontaine de Midas*, pour ceste cause : Midas roy des Phrygiens estant parvenu aux lieux les plus deserts et esloingnez, et estant en peine de recouvrer de l'eau, il toucha la terre, dont il sortit un ruisseau d'or. Donc l'eau estant convertie en or, tourmenté de grand soif, ses subjects en estants aussi affligez, il invoca l'ayde de Bacchus, lequel ayant exaucé ses prieres, fit sourdre de l'eau en abondance : dont les Phrygiens en estants rassasiez et desalterez, Midas nomma le fleuve qui decoula de ceste fontaine, *la fontaine* ou *la source de Midas.*

2. Ceste riviere fut depuis autrement nommée *Marsyas* pour ceste raison. Marsyas ayant esté vaincu par Apollon et escorché, du sang qui ruisseloit de son corps nasquirent les Satyres et le fleuve appellé *Marsyas*, comme le recite Alexandre Corneille, Au troisieme des histoires de Phrygie : or Evemeridas Cnidien en escrit ainsi l'histoire : la peau de Marsyas consumée par le temps et tombée par terre fut poussée en la fontaine de Midas, et peu à peu fut transportée auprès d'un pescheur ; et suivant le commandement de l'oracle, Pisistratus Lacedæmonien bastit une ville auprès du monument du Satyre, pour cet accident et rencontre : et la nomma *Noricum*, duquel nom les Phrygiens, en leur langage commun, appellent *un outre.*

3. Il croist une herbe en ce fleuve, laquelle on nomme *aulus*, qui est à dire une fleutte, laquelle

si quelqu'un remue au vent, elle rend une doulce melodie, comme l'escrit Dercyllus, Au premier livre des mœurs Satyriques.

4. Il y a une montagne là auprès appellée *Berecynthe*, lequel nom luy est demeuré à cause de Becynthus, qui avoit esté le premier prebstre de la mere des dieux.

5. Il croist en iceluy une pierre appellée *machœra*, d'autant qu'elle ressemble fort au fer: laquelle si quelqu'un treuve pendant que les mysteres de la deesse se celebrent, il est aussi tost espris de fureur, suivant le recit qu'en fait Agatharchides, Au traicté des histoires Phrygiennes.

XI LE STRYMON [1].

1. Strymon est un fleuve de Thrace auprès de la ville d'Edonis; il s'appelloit premierement *Palœstinus* du fils de Neptune Palæstinus: car comme iceluy faisoit la guerre à ses voisins qui estoient aux bornes et lisieres, et estant tombé en foiblesse et maladie, commist son fils Haliacmon, pour estre chef de l'armée, lequel ayant livré la battaille trop temerairement, fut occis: Palæstinus oyant les nouvelles de ce triste accident, au deceu de ses satellites à cause d'un extresme regret, se jetta dans la riviere de Conozes, qui en fut nommée *Palœstinus*.

2. Mais Strymon fils de Mars et de Helice ayant entendu la mort de Rhesus, oultré de grande tris-

[1] Now Stromona, Radini, and Marmara. *Ib.*

tesse, se precipita dans le fleuve Palæstin, qui depuis en fut appellé *Strymon*.

3. Il s'engendre là une pierre nommée *pausilype*, comme qui diroit appaise-douleur : laquelle si quelqu'un estant en deuil vient à trouver, il est incontinent delivré de la calamité qu'il avoit, comme le rapporte Jason Byzantin, En ses contes tragiques.

4. Il y a deux monts bien près de là, Rhodope [1] et Hæmus [2], lesquels estants freres et s'entraymans fort, l'un d'iceulx osa appeller Juno *sa sœur*, et Rhodope nomma Jupiter *son mignon*, non sans impieté : et les dieux ne pouvants souffrir telle outrecuidance, transformerent l'un et l'autre en ces montagnes ayants mesme surnom.

5. Il y croist des pierres dictes *philadelphes*, qui est autant comme aymants leurs freres, et sont d'une couleur de corbeau, et imitent le genre humain : lesquelles si lorsqu'elles sont desjoinctes et separées l'une de l'autre, elles sont nommées [3], incontinent elles se dissolvent et se mettent à l'escart, comme l'escrit Thrasyllus Mendesien, Au troisieme livre des pierres ; et si en faict mention plus exacte, Aux histoires tragiques.

[1] Now by the Greeks, Basilissa ; by the Italians, monte Argentaro.

[2] Now by the Turks, Balkan ; by the Sclavonians, Cumoniza ; by the Italians, Catena tel mondo. *Ib.*

[3] Il faut plutôt lire suivant la conjecture de M. Wyttembach : « incontinent elles passent à travers ce qui les enferme, et « vont se réunir l'une à l'autre ». c.

XII. LE SAGARIS[1].

1. Sagaris est un fleuve de Phrygie, lequel s'appelloit premièrement *Xerabates* pour un tel evenement: parce que en temps d'esté on le voyoit souventefois reduit à sec. Il fut depuis appellé *Sagaris* pour ceste autre raison. Sagaris fils de Myndon et d'Alexirhoé, ayant vilipendé plusieurs fois les mysteres de la mere des dieux, il fit des insolences et contumelies à ses prebstres et gaulois: et la deesse portant fort à regret ceste acte impie, envoya une fureur et rage audit Sagaris: lequel estant hors de soy et insensé, se lança dans le fleuve Xerabates à qui le nom de Sagaris demeura.

2. Il naist en iceluy une pierre appellée *autoglyphe*, qui est à dire gravée naturellement, ayant l'image de la mere des dieux emprainte: et si aucun des chastrez trouve ceste pierre, ce qui se rencontre rarement, il ne s'estonne de rien de nouveau, ains porte magnanimement la veuë de ce qui se fait oultre le cours de la nature: comme le recite Aretazes, Aux histoires Phrygiennes.

3. Le tertre Ballenæum en est voisin, et ce nom signifie *royal*, ayant esté ainsi nommé de Ballenæus fils de Ganymedes et de Medesigistes: car iceluy ayant veu son pere tout languide, ordonna à ceulx du pays de celebrer une feste nommée *Ballenœum* jusques à ce jourd'huy.

4. Il s'engendre là une pierre nommée *aster*, laquelle a accoustumé de luire en une nuict profonde

[1] Now Sagari and Sangari. *Ib.*

comme un flambeau, d'autant que au pays *Balle*[a] s'interprete roy, comme le declare Hermesianax Cyprien, Au second livre des choses Phrygiennes.

XIII. LE SCAMANDRE[1].

1. Scamandre est un fleuve de la Troade, et s'appelloit premierement *Xanthus:* la cause du changement du nom est telle, Scamandre fils de Corybante et Demodice, lorsque les mysteres de la deesse Rhea se celebroient, [2] ayant esté subitement apperceu, devint insensé, et d'une boutade se jetta violemment dans le fleuve Xanthus, qui de luy en fut nommé *Scamandre.*

2. Il s'engendre aussi là mesme une herbe que lon nomme *sistron*, et est semblable à l'erebinthe, qui contient des grains et pepins qui se meuvent, d'où le nom luy a esté donné. Ceulx qui la tienent et possedent ne craignent ny imaginations, ny fantosmes, ny la presence des dieux, comme le recite Demostratus, Au second des rivieres.

3. La montagne d'Ide est tout attenant, et s'appelloit auparavant *Gargare*, où les autels de Jupiter et de la mere des dieux se rencontrent. La cause pourquoy ce mont fut depuis nommé *Ide* est telle: AEgesthius, qui tiroit son origine de Diosphore, embrasé de l'amour de la vierge Ide, jouït de ceste maistresse, et en procrea les Ideans Dactyles: or icelle estant devenue insensée dans le conclave ou sanctuaire de Rhea, AEgesthius en l'honneur de

[2] Now Scamandro. *Ib.*

[a] Lisez: les ayant subitement apperçus, c.

ladite dame imposa le nom d'*Ide* à ladite montagne.

4. Il y croist une pierre nommée *cryphius*, qui est à dire cachée, laquelle seule se voit seulement aux sacrées ceremonies des dieux, comme le raconte Heraclitus Sicyonien, au second livre des pierres.

XIV. LE TANAIS [1].

1. Tanaïs est une riviere de Scythie qui s'appelloit premierement *Amazonie*, parce que les Amazones se lavoient en icelles : le nom luy fut changé pour telle cause. Tanaïs fils de Berose et de Lysippe l'une des Amazones, estant fort sage et continent hayssoit le sexe feminin, ne portant reverance qu'à Mars seulement, et avoit en mespris et desdain le mariage : [2] mais Venus incita contre luy l'amour desordonné de sa propre mere, à laquelle il resista du commancement courageusement, mais surmonté de la necessité des espoinçonnements furieux, et neantmoins desireux de perseverer en sa pieté et chasteté, il se rua dans le fleuve Amazonien, lequel garda son nom.

2. Il s'y engendre une plante nommée *halinde*, qui a les feuilles toutes semblables à celles de choux : ceste herbe estant pilée et broyée, les habitants du lieu s'oingnent et frottent du suc d'icelle, et s'en eschauffent, et endurent constamment la rigueur du

[1] Now the river Don. *Ib.*

[2] Lisez : « mais Venus lui inspira de l'amour pour sa propre « mère ; il y résista d'abord courageusement, mais, etc. » c.

froid : on l'appelle en langage vulgaire du pays, *l'huile de la Berosse.*

3. Il s'engendre aussi au mesme fleuve une pierre semblable au crystal, et represente un homme couronné. Or quand le roy est mort ils tiennent l'assemblée des estats auprès dudit fleuve : et quiconque a trouvé ceste pierre est aussi tost etabli roy, et prend en main le sceptre du deffunt, comme l'escrit Ctesiphon, Au troisieme livre des plantes : Aristobulus en faict aussi mention, Au premier traicté des pierres.

4. La montagne d'auprès s'appelle en la langue des habitants *Brixaba* [1], qui signifie front de belier : et la cause de ceste appellation est telle. Phryxus ayant perdu sa sœur Hellé au pont Euxin, et estant en perturbation selon le sens naturel, et le droict d'humanité, il se retira en des cymes et tertres de quelque montagne, et comme quelques barbares l'eussent apperceu, et fussent là montez avec des armes. Mais le Belier à la toison d'or, qui faisoit le guet, s'estant avancé, vit un grand nombre de gens qui survenoient, et usant de voix humaine, esveilla Phryxus qui reposoit : et l'ayant reçu sur son dos, il le transporta jusques à Colchos, dont le tertre fust nommé le *front du Belier*, à cause de l'accident.

5. Il croît là aussi une herbe nommée en langage des Barbares *phryxa* qui est autant à dire comme haineur des meschants : la plante est toute sembla-

[1] Now Tanar, or Tamara, high promontory in the Taurie Chersonese, or Chrime Tartarie. *Ib.*

ble à la ruë : laquelle, si les enfans du premier lict tiennent en main, leurs marastres ne leur peuvent faire de tort : et cette plante vient principalement auprès de la caverne dicte de *Boreas* ou *Aquilon*, et lorsqu'on la recueille elle est plus froide que neige : mais quand il se prepare quelques embusches sur quelqu'un par la belle mere, elle jette des flammes : et ayant ce signal ceulx qui craignent leurs secondes femmes, ils evitent la rigueur ou la necessité des craintes apprehendées : comme l'escrit Agathon Samien, Au second livre de Scythie.

XV. THERMODON.

Thermodon est un fleuve de Scythie, lequel a esté ainsi nommé pour quelque accident : et s'appelloit premierement *Crystal*, car il se glace mesme en esté : la situation du lieu luy apportant ceste habitude, toutes fois ce nom luy fut changé pour une autre occasion [1].

XVI. NILUS.

1. Le Nil est un fleuve d'AEgypte auprès la ville d'Alexandrie qui s'appelloit premierement *Melas* du nom de Melas fils de Neptune : il fut depuis appellé *AEgyptus* : pour la raison qui s'ensuit. AEgyptus fils de Vulcain et Leucippe fut roy de ce pays d'AEgypte : or à cause de la guerre civile, le Nil ne remontant point, et les habitans oppressez de famine, l'oracle de Pythius Apollo respondit qu'il y auroit fertilité, si le roy sacrifioit aux dieux sa

[1] Il y a ici une lacune. G.

fille, pour destourner les maux : partant AEgyptus affligé de misere, presenta sa fille Aganippe aux autels : et après qu'elle fut immolée, le pere oultré d'une extreme regret se jetta dans le fleuve Melas, qui en fut appellé *AEgyptus* : et depuis fut encore nommé *Nil* pour ceste occasion. Garmathone reyne d'AEgypte, ayant perdu son fils Chrysochoa qui mourut auparavant qu'il eust attainct l'aage de puberté, le deploroit fort amerement : mais la deesse Isis s'estant apparuë à elle ; desguisant son maintien, et monstrant que sa presence luy estoit agreable, elle la receut courtoisement : dont elle voulant remunerer sa devote affection, elle exhorta Osiris à retirer le fils de ladicte dame des lieux sousterains et infernaux : et ledit Osiris s'estant conformé aux prieres de sa femme, Cerberus, que quelques uns appellent *Phoberon*, c'est à dire terrible, en aboya si hault que Nilus le mary de Garmathone en estant devenu subitement forcené et hors du sens, se precipita dans ledit fleuve appellé *AEgyptus*, lequel en prit le surnom de *Nilus*.

2. Il s'engendre en cette riviere une pierre ressemblante à une febve, laquelle aussi tost que les chiens ont apperceuë, ils n'abayent plus : icelle favorise à ceulx qui sont possedez du dæmon, car aussitost qu'elle est approchée des narines, tout à l'instant le diable se retire.

3. Il y croist aussi d'autres pierres que l'on appelle *colotes*, que les hyrondelles recueillent après le debordement du Nil, de sorte qu'ils en bastissent ce que lon appelle le *mur Chelidonien*, le-

quel soustient l'impetuosité des eaux, et empesche que le plat pays ne soit gasté du déluge, comme l'escrit Thrasyllus, Aux histoires AEgyptiennes.

4. La montagne voisine est nommée *Argille* pour telle cause. Jupiter espris de concupissence amoureuse, après avoir ravy la nymphe Arge de la ville de Candie appellée *Lyctus*, la transporta en la montagne d'AEgypte nommée *Argille*, et engendra d'icelle un fils appellé *Dionysius* : lequel estant en la fleur de son aage denomma le tertre *Argillus* en l'honneur de sa mere. Le même ayant levé une armée de Pans et Satyres rengea les Indiens soubs sa puissance, puis ayant remporté la victoire de l'Iberie, il en establit gouverneur le dieu Pan, lequel donna son nom à toute la contrée, dont elle fut appellée *Panie* : et depuis les successeurs deguisant un peu le mot, l'ont nommée *Espagne* : comme le raconte Sosthenes, Au treizieme livre des histoires Iberiques ou d'Espagne.

XVII. L'EUROTAS[1].

1. Himere fils de la nymphe Taygetes et de Lacedæmon, par la colere de Venus ayant forcé sa sœur Cleodicé en une veille de feste solemnelle, par mesgarde : le lendemain ayant esté instruict de l'accident qui estoit arrivé, tout desconforté et touché de tristesse excessive, s'eslança dans le fleuve de Marathone, qui en fut denommé *Himerus* : et par après fut aussi appellé *Eurotas* pour la cause qui suit.

[1] Now Basilipotamo. *Ib.*

2. Comme les Lacedæmoniens faisoient guerre aux Atheniens, et attendoient la pleine lune, Eurotas leur capitaine en chef, mettant soubs le pied toute superstition, mit en champ de bataille son armée preste à combattre, nonobstant que les foudres et esclairs l'en destournassent : mais après avoir perdu son armée par sa temerité, troublé d'un estrange regret, se darda dans le fleuve d'Himere, dont le fleuve en retint le nom d'*Eurotas*

3. Il s'engendre en iceluy une pierre semblable à un casque ou armet, laquelle on nomme *thrasydile*, comme qui diroit, hardy poltron : car aussi tost que la trompette a sonné elle s'approche de la rive, mais incontinent qu'on prononce ce mot, *Atheniens*, elle rejaillit et se retire au fond de la mer. Il y a assez bon nombre de ces pierres consacrées au temple de Minerve Chalcicœque, comme le recite Nicanor le Samien, Au second livre des fleuves.

4. La montagne qui n'est pas eloingnée se nomme *Taygetus*, ayant pris ceste appellation de la nymphe Taygete, laquelle Jupiter viola, et elle oultrée de fascherie d'avoir perdu son honneur, finit sa vie par un cordeau, s'estant penduë aux cimes du mont Amycléen, auquel demeura le nom *Taygetus*

5. Il croist là une plante qui se nomme *charisium* qui signifie *conciliant la grace :* c'est pourquoy les dames la pendent à leur col en la primevere : ainsi sont elles aymées de leurs maris avec plus d'affection, comme le temoigne Cleanthe, Au

premier traicté des montagnes : et Sosthenes le Cnidien fait plus ample mention de ces choses, d'où Hermogenes a pris son argument.

XVIII. INACHUS.

1. Inache est un fleuve de la region d'Argos : et s'appelloit premierement *Carmanor*, puis après *Haliacmon* pour la cause qui suit. Haliacmon d'origine Tirynthien, comme il paissoit ses troupeaux au mont Coccygion, ayant veu sans y penser Jupiter avoir la compagnie [1] de Rhea, il en devint insensé, et poussé d'une impetuosité furieuse, se rua dans le fleuve Carmanor, lequel en fut denommé *Haliacmon*.

2. Enfin il fut nommé Inache pour la raison que je diray. Inache fils de l'Ocean, sa fille Io ayant esté deshonorée par Jupiter, poursuivit ce dieu à belles injures et contumelies, le suyvant pas à pas : Jupiter portant cela trop indignement, luy envoya Tisiphone l'une des furies, de laquelle estant eguillonné, il se rua dans le fleuve Haliacmon, qui en garda le nom.

3. Il se produit en iceluy une herbe nommée *cyura* ressemblant à la ruë laquelle les femmes mettent sur leur nombril, l'ayant arrosée de vin, quand elles veulent avorter sans danger et inconvenient.

4. On y treuve aussi une pierre semblable au berylle, laquelle si ceulx qui desirent de porter faux

[1] Il faut lire τὴν Ἥρᾳ au lieu de τὴν Ῥέᾳ., comme l'ont observé différens critiques, c'est-à-dire, *de Junon*. C.

tesmoignage tiennent sur eulx, elle devient noire. Il y en a un assez bon nombre dans le temple de Junon Prosymnée [1], comme le tesmoigne Timothée, aux Histoires Argoliques : mais Agathon le Samien en faict aussi mention, Au second des fleuves. Or Agathocles le Milesien, en ses traictés des fleuves, recite que Inachus, à cause de sa finesse et tromperie, fut foudroyé par Jupiter, et reduit en une extreme aridité.

5. Les montagnes d'alentour se nomment *Apæsantus*, *Coccygius* et *Athœneus*, lesquels furent ainsi nommées pour la cause que je dirai. Quant au mont d'Apæsante il s'appelloit premierement *Selenœe* : car quand Junon voulut changer Hercules et le punir, elle print la lune pour estre coadjustrice, laquelle s'estant servie d'enchantements magiques, elle emplit son coffret d'escumes, de laquelle s'estant procreé un très-grand lion, Iris l'ayant entouré de ses liens, l'emmena en la montagne d'Opheltion, où il deschira en pieces un des pasteurs du lieu, nommé *Apœsantus*, dont par la providence des dieux ce tertre retint le nom d'Apæsantus, selon que l'escrit Demodocus, au premier de l'Heraclide. Il y croist une herbe appellée *selene* ou *lune* : et les pasteurs recueillants au commancement de l'esté l'escume coulante d'icelle, en oignent et frottent leurs pieds, et ce faict ils ne sont aucunement offensez des serpents.

6. Le mont de Mycene qui s'appelloit auparavant *Argion* d'Argus le plus clair-voyant de tous, fut

[1] So call'd from Prosymné, a city of the territory of the Argives. *Ibid.*

denommé *Mycene* pour la raison qui s'en suit. Après que Perseus eust tué Meduse, Stheno et Euryale ses sœurs le poursuyvirent comme un traistre et guetteur: et comme elles furent parvenuës à la cyme de la montagne, par desespoir de le pouvoir apprehender, transportées de passion et animosité, firent un grand mugissement: dont ceulx du pays nomment ce tertre *Mycene* pour le mugle-ment qui s'estoit entendu delà, comme Ctesias l'Ephesien l'escrit, Au premier de la Perseide: mais Chrysermus le Corinthien, Au premier des Peloponnesiaques, fait mention d'une telle histoire. Lorsque Perseus estoit eslevé en l'air, et desjà parvenu à ce tertre, le plombeau de la garde de son espée vint à tomber: or l'oracle avoit respondu à Gorgophone roy des Epidauriens estant debouté de sa principaulté, qu'il eust à faire le tour des villes Argoliques et à bastir une ville à l'endroit où il auroit trouvé le plombeau d'une espée: or comme Perseus fut parvenu au mont d'Argion, et eust trouvé une garde d'yvoire, tombée d'une espée, il y bastit une ville, laquelle il appella *Mycene*, à cause de la cheute du plombeau, que les Grecs appellent *Mycete*. Il s'engendre là une pierre nommée *corybas* de la couleur d'un corbeau, laquelle si quelqu'un trouve et tient sur son corps, il ne craindra nullement les visions monstrueuses.

7. Pour la montagne d'Apæsante, elle fut ainsi appellée du nom du fils d'Acrisius: d'autant que lorsqu'il chassoit en cest endroit là, ayant foulé aux pieds un serpent venimeux, il tomba tout roide

mort: et le roy après avoir ensepvely son fils, nomma ceste colline là *Apœsante* qui se nommoit auparavant *Selinuntium*.

8. Au reste la montagne Coccygie fut ainsi nommée pour ceste cause. Jupiter enamouré de sa sœur Junon, ayant fait condescendre sa bien aymée à sa persuasion, engendra d'elle un fils masle [1], delà vint que le mont Dyceum fut depuis cest accident appellé *Coccygie*, ainsi que le cõnte Agathonyme, en sa Perside. Il croist en ceste montagne un arbre nommé *palinure*, sous lequel si quelque beste brute s'assiet, ou se couche, il est detenu comme s'il estoit pris à la glus, excepté le coucou [2]: car il espargne cest oyseau, comme le recite Ctesiphon, Au premier livre des arbres.

9. En outre le mont Athenæe a pris son nom de Minerve, que les Grecs nomment *Athene*. Car après la ruine de Troye, Diomede estant de retour en Argos, il monta au coupeau de Ceraunium, et ayant là construit un temple à Minerve, il appella le mont d'Athenæe, du nom de la deesse. Il se trouve en ce tertre là une racine semblable à la ruë: laquelle si une femme mange par mesgarde, elle en devient furieuse. On la nomme *adrastée*, comme

[1] Il est probable que ce passage est tronqué; on n'y trouve point en effet la raison qui fit donner à ce mont le nom de *Coccygius Coucou*. On peut consulter à cet égard mes notes sur Apollodore, L. I, c. 3, note I. c.

[2] Wich seems to be a better reason why the mountain should be call'd Coccygium, then that before given; in regard that coccyx in greck signifies a cuccow. *Ib.*

Plesimachus

Plesimachus [1] l'apprent, Au second livre des retours.

XIX L'ALPHÉE [2].

1. Alphée est un fleuve d'Arcadie auprès de Pise d'Olympie : on l'appelloit premierement *Stymphele* du nom de Stymphele fils de Mars et de Dormothée. Car iceluy après la mort de son fils Philippe Alcmæon, estant oultré de grande tristesse se precipita dans le fleuve Nyctimus, lequel en fut après denommé *Stymphele* : or depuis il fut appellé *Alpheus*, pour la cause que je dirai.

2. Alpheus un de ceulx qui tiroient leur origine du soleil, ayant eu debat et contention pour la vaillance avec son frere Cercaphus, il occist son dit frere : et dechassé par les pasteurs se jetta luy mesme en la riviere de Nyctimus, et le nom d'*Alpheus* luy en demeura.

3. Il croist une herbe en ce fleuve appellée *cenchritis*, qui represente une goffre de ruche, de laquelle les medecins font une decoction pour faire prendre à ceulx qui sont alienez d'esprit, et les delivrent ainsi de folie et manie, comme l'escrit Ctesias, Au premierli vre des fleuves.

4. Le mont qui est adjacent se nomme *Cronie* ou *Saturnien*, pour la raison qui s'en suit. Après la guerre des geants contre les dieux, Saturne evitant les menaces de Jupiter, se retira en la montagne de Crure, laquelle il nomma *Cronie* ou *Sa-*

[1] Rather, Lisimachus. *Ib.*

[2] Now call'd Carbon or Darbon. *Ib.*

turrienne de son nom : et après y avoir esté caché quelque temps, ayant espié l'occasion, il se transporta au mont de Caucase en Scythie.

5. Il provient là une pierre que lon nomme *cylindre* pour l'accident qui luy arriva : car toutes et quantes fois que Jupiter esclaire ou tonne, ceste pierre roule du sommet de peur et tremblement : comme le tesmoigne Dercyllus, Au troisiesme livre des pierres.

XX. L'EUPHRATES[1].

1. Le fleuve d'Euphrates est un fleuve de Parthe auprès de la ville de Babylone; il se nommoit auparavant *Mede* du nom du fils d'Artaxerxes. Car ce Medus ayant forcé Roxane la fille de Cordyus, dès le lendemain il fut recherché par le roy pour en faire la punition : dont estant espouvanté se jetta dans la rivière Zarande, laquelle en fut appellée *Mede*.

2. Enfin ce fleuve fut nommé *Euphrates* pour la cause qui s'en suit. Euphrates fils de Arandacus, ayant trouvé son fils Axurtas reposant avec sa mere : et pensant que ce fust quelqu'un des bourgeois, de jalousie et haine de ce peché, tira son espée et luy en couppa la gorge : duquel forfaict contre son esperance se voyant estre seul autheur, de grand regret se precipita dans le fleuve de Mede, lequel en retint le nom d'*Euphrates*.

3. Il provient là une pierre appellée *astige*, la-

[1] Now Frat. *Ib.*

quelle les sages femmes mettent sur le ventre de celles qui sont en long travail : et tout aussi tost elles accouchent sans douleur.

4. Il croist aussi là mesme une plante nommée *exalla* qui signifie *chaleur :* laquelle quand ceulx qui ont les fiévres quartes ont apposé sur leur poitrine, ils sont incontinent delivrez de l'accez, comme l'asseure Chrysermus le Corinthien, au treiziesme livre des rivieres.

5. La montagne dite *Drymille* est tout attenant : en laquelle s'engendre une pierre fort semblable à une Sardoyne, de laquelle les roys se servent : elle est aussi singuliere pour le mal et foiblesse des yeux quand on la trempe dans l'eau tiede : comme Nicias Mallotes le tesmoigne, En ses livres des pierres.

XXI. CAICE[1].

1. Caice est une riviere de Mysie, qui s'appelloit auparavant *Astræe*, du nom du fils de Neptune : car comme lon celebroit la veille de la feste de Minerve, il viola sa sœur Alcippe par ignorance, et luy osta l'anneau de son doigt, dont le lendemain ayant recogneu le signet de sa sœur germaine, estrangement faſché se rua dans le fleuve Adurus, lequel en fut nommé *Astræe* : et du depuis fut encore nommé *Caice* pour une telle occasion.

2. Caice fils de Mercure, et de la Nymphe Ocyrhée ayant meurtry Timandre un des gentils hommes du pays, et craignant les parents d'iceluy, se

[1] Now Cirmasti, Castri and Chiay. *IL.*

precipita dans la riviere d'Astrée, à laquelle demeura le nom de *Caice*.

3. Il s'engendre en ce fleuve du pavot, lequel au lieu de fruict porte une pierre; on trouve en iceulx des grains noirs ressemblans à des lyres, lesquels ceulx de Mysie jettent en terre labourée, et si l'année doit être stérile, ce que lon a jetté demeure en mesme place, que si elle doit estre fertile, ces grains sautent comme sauterelles ou locustes.

4. Il s'engendre là une plante nommée *eliphar-maque*, laquelle les medecins appliquent aux femmes travaillées des hæmorrhoïdes, pour arrester l'accroissance des veines: comme le recite Timagoras, Au premier livre des rivieres.

5. La montagne de Teuthras est voisine, ainsi appellée du nom du roy de Mysie nommé *Teuthras*, lequel pour le plaisir de la chasse estant monté au mont de Thrasylle, et ayant apperceu un fort grand sanglier, il le poursuivit avec ses satellites, et la beste eut son refuge au temple de Diane Orthosie, comme sa suppliante: et comme tous les chasseurs vouloient entrer de force au dit temple, le sanglier s'escria d'une voix humaine intelligiblement, Pardonne, sire, au nourrisson de la deesse: mais Teuthras s'eslevant superbement, tua cest animal. Or Diane ayant à contrecœur ceste action impie, resuscita le sanglier, et envoya à ce prince autheur du meschef une gratelle lepreuse avec fureur: de sorte que ce prince honteux et desplaisant de ceste affliction, faisoit sa demeure aux couppeaux des

montagnes : partant Lysippe sa mere informée de ces accidents courut à la forest amenant avec soy un sçavant devin Polyidus fils de [1] Cyranus, duquel ayant appris curieusement toute la verité, elle tascha d'appaiser l'indignation de la deesse par sacrifices de bœufs : et ayant par ce moyen recouvert son fils revenu en son bon esprit, elle bastit un autel à Diane Orthosie : et y fit dresser la representation d'un sanglier d'or, qui avoit la face d'homme au lieu de hure. Ceste sculpture jusques aujourd'huy estant poursuivie des chasseurs, entrée dans le temple semble donner un son et voix humaine. Quant à Teuthras ayant recouvert contre son esperance sa forme et majesté ancienne, donna le nom de *Teuthras* à la montagne.

6. Il y croist une pierre nommée *antipathes*, qui signifie repugnante: laquelle est fort souveraine contre les dartres et lepres, quand on broye la ratissure avec du vin, comme Ctesias Cnidien l'escrit, Au deuxieme des montagnes.

XXII. L'ACHELOUS [2].

1. Achelous est un fleuve d'AEtolie [3], lequel on appelloit premierement *Thestius*, pour la cause qui s'ensuit. Thestius fils de Mars et de Pisidice, pour quelques affaires necessaires de sa maison,

[1] Ou plutôt de Cæranus: Voyez Apollodore, L. III, c. 3. c.
[2] Now Astropotamo, Geromlea, and pachiolmo. *Ib.*
[3] Now, il Despotato.

ayant voyagé en Sicyone [1], et s'y estant arresté une bonne espace de temps, retourna en sa terre et possession paternelle: et ayant trouvé son fils Calydon reposant avec sa mere, et soupçonnant que ce fust un adultere, fut meurtrier de son enfant par ignorance: et puis se voyant témoin oculaire d'un acte qu'il n'eust jamais pensé ny esperé, il se jetta en la riviere d'Axene, laquelle changea en celuy de *Thestius*.

2. Finalement elle fut encore appellée *Achelous*, pour la raison que j'alleguray. Achelous fils de l'Ocean et de la nymphe Naida, ayant eu affaire à sa fille Clestoris à son deceu, en conceut une si grande tristesse, qu'il se precipita dans le fleuve Thestius, lequel en retint le nom d'*Achelous* par après.

3. Il y croist une plante nommée *zacle* ressemblant à la laine, laquelle si tu broyes et la jettes dans le vin, elle devient eau, et garde bien l'odeur, mais non pas la force.

4. Il s'y trouve aussi une pierre de couleur de plomb, que lon appelle *linurgus*, à cause de l'evenement et de son effect: d'autant que si on la jette dans un linge, par une conjonction amoureuse, elle en retient la forme et figure de linge, et devient blanche, comme le recite Antisthenes, Au troisieme livre de la Meleagride. Diocles le Rhodien en faict ample mention, Dans ses histoires AEtoliques.

5. On descouvre de là une montagne que lon

[1] Now, Basilier or Vasilica in the Morea. *Ed.*

nomme *Calydon*, ayant retenu ceste appellation de Calydon fils de Mars et Astynome : car iceluy ayant veu par mesgarde Diane se lavant, changea la forme de son corps en pierre, dont la montagne qui s'appelloit *Gyrus* par la providence des dieux fut denommée *Calydon*.

6. Il s'engendre là une plante qui se nomme *myops*, laquelle si quelqu'un jette dans l'eau, et puis qu'il en frotte son visage, il en pert la veuë : mais aussi tost qu'il a appaisé Diane, il recouvre la lumiere : comme le temoigne Dercyllus, Au troisieme livre des histoires AEtoliques.

XXIII. ARAXES[1].

1. Araxes est un fleuve d'Armenie, lequel fut appellé du nom d'*Araxes* fils de Pylus. Car cestui-cy debatant avec Arbelus son ayeul touchant la royauté, il le tua à coups de fleches : et pour ce forfaict epoinçonné et bourrelé par les furies, il se lança dans la riviere de Bactre, laquelle depuis retint le nom d'*Araxes* : comme l'escrit Ctesiphon, Au premier des persiques. Araxes roi des Armeniens ayant guerre contre ses voisins et limitrophes Persans, devant que les deux armées s'entrechoccassent, il receut un oracle, qu'il devoit jouyr de la victoire, pourveu qu'il sacrifiast deux des plus nobles vierges aux dieux repousseurs des maux. Mais luy par une bien-veillance naturelle envers ses enfans, ayant espargné ses propres filles,

[1] Now Aras, Arais, Achlar and Caiacs.

feit mettre sur les autels deux filles de l'un de ses subjects, excellentes en beauté, et les y sacrifia; alors Mnesalces qui estoit le pere de ces vierges ainsi sacrifiées, porta fort à contrecœur ce meschef, et neantmoins dissimula ceste injure quelque temps: et puis prenant l'occasion qui se presentoit, il tua les filles du tyran, après leur avoir dressé des embuches: cela faict il abandonna son pays et sa demeure paternelle, et passa le mont vers la Scythie. Araxes donc estant adverty de cest acte tragicque, et oppressé de tristesse, il se precipita dans la riviere d'Halme, qui changea ce nom en celuy d'*Araxes*.

2. Il croist là une herbe, qui s'appelle *araxa* en langage du pays, et se peut interpreter, haïssant les vierges, car aussi tost que ceste herbe a esté trouvée par les filles, ayant versé une quantité de sang, elle se flestrit.

3. Il s'y produit aussi une pierre nommée *sicyone* de couleur noirastre: laquelle, quand il se rencontre un oracle, qui ordonne de faire sacrifice d'une victime humaine sur les autels des dieux chassemaux, elle y est mise par deux vierges: et lorsque le prestre la touche avec le couteau, il se faict une grande effusion de sang; et au mesme temps les assistans qui se sont employez à ceste superstition se retirent avec des grands cris, ayant rapporté la pierre dans le temple, comme l'escrit Dorothée le Chaldeen, Au deuxieme livre des pierres.

4. Il y a bien près delà une montagne appellée

Diorphe du nom d'un geant, duquel on recite ceste histoire. Mithras desirant d'avoir un fils, et neantmoins hayssant le sexe feminin, il eschauffa de sa semence une pierre [1], laquelle devenuë enceinte après le temps requis, procrea un jeune garçon nommé *Diorphe*: lequel estant venu en la fleur de son aage, et ayant provoqué Mars au combat de la vertu, fut occis: et depuis par la providence des dieux fut transformé en la montagne portant le mesme nom.

5. Il y croist un arbre ressemblant à un grenadier, qui nourrit une grande abondance de fruicts, lesquels ont le goust et la saveur semblable aux raisins: or quant quelqu'un ayant pris de ces fruicts meurs, nomme *Mars*, ledit fruict vient à reverdir, comme l'apprend Ctesiphon, Au treizieme livre des arbres.

XXIV. LE TIGRE [2].

Le Tigre est un fleuve d'Armenie qui descend en la riviere d'Araxes et au Palus Arsacide [3]: il s'appelloit premierement *Sollax*, qui signifie rapide: et fut depuis nommé *Tigris* pour la cause qui s'en suit. Denys ou Bacchus par la providence de Junon estant devenu furieux, faisoit le tour de la terre et de la mer, pour se delivrer de ceste perturbation: donc comme il fut parvenu à la region

[1] *Saxum sarrivit*, according to that of Martial, *quid sarrire si velis saxum.* Ib.

[2] Now, Tegil, Sir, and Ser. *Ibid.*

[3] Now, lac de Vastan, or mer d'Armenie.

d'Armenie, ne pouvant traverser ledit fleuve, invoqua l'ayde de Jupiter. Dieu ayant exaucé ses prieres, luy envoya un tigre, sur lequel estant porté sans aucun danger, en l'honneur et reverence de ce qui estoit arrivé, en denomma le fleuve *Tigris*, selon le narré de Theophile, Au second livre des pierres. En outre Hermesianax Cyprien recite une telle histoire. Bacchus espris de l'amour de la nymphe Alphesibœe, et ne la pouvant ny par present, ny par prieres persuader à mal, changea la forme de son corps en tigre; et ayant persuadé sa bien aymée par crainte, la print sur soy, et après avoir ainsi passé le fleuve, engendra d'icelle un fils nommé *Medus*: lequel estant devenu en aage, en l'honneur de l'evenement, nomma le fleuve *Tigris*, comme l'escrit Aristonymus, Au troisiesme de ses histoires.

2. Il provient là une pierre nommée *myndan*, toute blanche, laquelle si quelqu'un possede, il n'est point offensé des bestes, ainsi que Leon Byzantin le tesmoigne, Au troisiesme des fleuves.

3. La montagne adjacente se nomme *Gauran* du nom [1] du satrape Roxanes, lequel estant devot et religieux envers les dieux, obtint d'eulx une pareille grace, ayant seul de tous les Persans vescu trois cens ans: et mourant sans estre tourmenté d'aucune maladie, il fut honoré d'une riche sepulture au sommet de Gauranus: et par la providence des dieux le mont de Mausorus fut denommé *Gauranus* de son nom.

[1] Ajoutez: *de Gauran, fils...*, c.

4. Il y croist une plante qui ressemble à l'orge sauvage : ceulx du pays l'eschauffant se frottent de son huile : et par ce moyen ils ne tombent jamais malades jusques à la grande necessité de la mort, comme l'escrit Sostratus, Au premier de la collection de l'histoire fabuleuse.

XXV. L'INDE [1].

1. L'Inde est une riviere des Indes qui se verse d'une grande roideur et rapidité dans la terre des Ichthyophages où les habitans ne vivent que de poisson : il se nommoit premierement *Mausole* de Mausole fils du Soleil, et changea depuis de nom pour une telle occasion. Comme les sacrifices de Bacchus se celebroient, et ceulx du lieu estoient tous attentifs à cette superstition, Indus jeune homme d'illustre maison, ayant forcé et corrompu Damasalcide, la fille du roy Oxyalcus, qui portoit la layette, en l'honneur de Bacchus, ledit gentilhomme en estant recherché par le prince pour le chastier, se jetta d'espouvante dans le fleuve Mausole, lequel fut nommé de son nom *Inde*.

2. Il croist là une pierre, laquelle lorsque les vierges la portent, elles ne craignent nullement les ribauds.

3. Il s'y engendre aussi une herbe nommée *carpyce* semblable à la buglosse, qui est fort bonne et souveraine pour ceulx qui ont la jaunisse, quand on la donne en de l'eau tiede à ceulx qui sont travaíl-

[1] Now, Sinde.

lez de ce mal, comme l'asseure Clitophon, Au dixiesme livre de l'histoire des Indes.

4. La montagne prochaine s'appelle *Lilœe* du nom du pasteur Lilæus: car cestui-cy estant superstitieux, et portant seul reverance à la lune, en pleine nuict celebroit les mysteres sacrez de ladicte dame: mais les autres dieux indignez de ce deshonneur qui leur estoit faict, envoyerent deux lions d'estrange grandeur, par lesquels estant dechiré en pieces, finit sa pauvre vie. Or la lune transforma son serviteur et bienfaicteur en une montagne portant son nom.

5. Il s'y trouve une pierre appellée *Clitoris* laquelle est fort noire, laquelle les habitans du lieu portent sur eux pour ornement en la feste de salut, qu'ils appellent *Soteria*, comme Aristote le prouve, Au quatriesme livre des fleuves.

OBSERVATIONS

SUR LE TRAITÉ DE L'AMOUR.

CHAP. XXXII, p. 36. Il y a dans le texte καθάπερ ἐν πίνακι χαλκῷ *qui comme en une table d'airain.* Il paroît qu'Amyot a lu ἐν πίναξι Χαλδαϊκῷ. Les Chaldæens étoient les inventeurs de l'astrologie. Les astrologues employoient des espèces de tablettes dans lesquelles les douze dieux étoient représentés, chacun au dessus d'un des signes du Zodiaque. Je crois en avoir vu un exemple dans l'ouvrage de M. Visconti, intitulé : *Monumenti Gabini.* Le peu de temps que j'ai pour faire ces notes ne me permettant pas de faire beaucoup de recherches, je me contente d'indiquer cette variante dont M. Wyttembach n'a fait aucun usage, et qui mérite d'autant plus de considération, que la leçon reçue n'offre aucun sens. *C.*

SUR LE TRAITÉ DE LA MUSIQUE.

CHAP. V, p. 133. *Première Observation.* Il y avoit parmi les Grecs, ainsi que parmi nous, quelques instrumens sur lesquels un musicien seul pouvoit exécuter une sorte de concert ; tels étoient la double flûte et la lyre.

Le premier de ces instrumens étoit composé de deux flûtes unies de manière qu'elle n'avoient ordinairement qu'une embouchure commune pour les deux tuyaux. Ces flûtes étoient égales ou inégales, soit pour la longueur, soit pour le diamètre. Voyez sur ce que les anciens entendoient par *tibiæ pares*

et impares, tibiæ dextræ et sinistræ, tibiæ sarranæ, phrygiæ, etc. dans les Traités que nous ont donné Meursius et Gaspar Bartolin (*de Tibiis veterum*), et sur-tout dans les notes de madame Dacier sur le titre de l'Andrienne de Térence.

Par le mot de lyre, j'entends en général tout instrument de musique dont les cordes sont tendues à vide. Les anciens avoient plusieurs instrumens de ce genre, qui différoient entr'eux par leur figure, par leur grandeur ou par le nombre de leurs cordes, et auxquels ils donnoient divers noms, quoiqu'ils les aient souvent pris l'un pour l'autre. Les principaux étoient, 1°. La cithare, Κιθάρα, d'où dérive notre terme français, guitarre, qui désigne un instrument tout différent; 2°. la lyre, λύρα, autrement appellée Χέλυς, et en latin *testudo*; 3°. le τρίγωνον, ou l'instrument triangulaire, qui seul a passé jusqu'à nous sous le nom de harpe. Les autres noms, tels que ναῦλα, σαμβύκη, βάρβιτος, μαγαδὶς, employés pour marquer l'un ou l'autre de ces instrumens, ne sont point grecs, suivant Strabon, mais empruntés des Barbares.

La cithare étoit composée de différentes pièces. Les deux côtés qui formoient le corps de l'instrument, et qui par leurs diverses inflexions ou courbures, imitoient les deux cornes d'un bœuf, avoient leurs extrémités supérieures (appellées Κέρατα) recourbées en dehors, et leurs extrémités inférieures (nommées ἀγκῶνες, coudes) recourbées en dedans. Le milieu de chacun de ces côtés, ou la partie comprise entre la courbure supérieure et l'inférieure, recevoit le nom de πῆχυς, bras. Ces deux côtés étoient posés sur une base creuse ou une espèce de coffre appellé ἠχεῖον, et destiné, comme le marque son nom, à fortifier le son

des cordes, et à rendre l'instrument plus harmonieux. Ils étoient joints en haut et en bas par deux traverses nommées κάλαμοι et δοκαὶ, parce que originairement les roseaux en faisoient la matière. La traverse d'en bas (ὑπολύριον ou μαγάδιον) arrêtoit l'extrémité inférieure de chaque corde. La traverse d'en haut, posée justement à l'endroit où ces côtés se recourboient en dehors, et nommée ζυγὸς ou ζύγωμα, étoit percée de plusieurs trous dans lesquels s'engageoient autant de chevilles (κόλλοπες et κόλλαβοι) où les cordes étoient attachées, et qui, étant tournées par une espèce de de clef (nommée κλειδόπιον), servoient à les tendre ou à les relâcher.

La lyre étoit différente de la cithare, 1°. en ce que ses côtés étoient moins écartés l'un de l'autre; 2°. En ce que sa base ressembloit à l'écaille d'une tortue. La rondeur de cette base ne permettoit pas à la lyre de se tenir droite, comme la cithare, et il falloit, pour en jouer, la serrer entre les genoux: on voit par-là qu'elle avoit quelque rapport à un luth posé debout, et dont le manche seroit fort court; et il y a grande apparence que cet instrument lui doit son origine. En couvrant d'une table la base ou le ventre de la lyre, on en a formé le corps du luth, et en joignant par un ais les deux bras ou les deux côtés de la première, on en a fait le manche du second.

L'intrument triangulaire, τρίγωνον venoit originairement des Syriens. Platon et Aristote font mention de cet instrument en plusieurs endroits. Nous ne savons rien de particulier touchant sa figure. La harpe est le seul instrument vulgaire qui puisse nous représenter le trigone des anciens.

La lyre a fort varié pour le nombre des cordes.

Celle d'Olympe et de Terpandre n'en avoit que trois ; en ajoutant une quatrième corde, on rendit le tétracorde complet, et c'étoit la différente manière, dont on accordoit ces quatre cordes, qui constituoit les trois genres, diatonique, chromatique et enharmonique. L'addition d'une cinquième corde produisit le pentacorde, dont Pollux attribue l'invention aux Scythes. L'union de deux tétracordes joints ensemble, de manière que la corde la plus haute du premier devînt la plus basse du second, composa l'heptacorde ou la lyre à sept cordes, la plus en usage et la plus célèbre de toutes. Simonide y mit enfin l'octave en y ajoutant une huitième corde, c'est-à-dire, en laissant un ton entier d'intervalle entre les deux tétracordes. Long-temps après lui, Timothée, Milésien (vers la cent huitième olympiade), multiplia les cordes de la lyre jusqu'au nombre de douze; et alors la lyre contenoit trois tétracordes joints ensemble, ce qui faisoit l'étendue de la douzième ou de la quinte par dessus l'octave.

Il est parlé dans les anciens de quelques instrumens de ce genre, dont le nombre des cordes alloit encore au-delà, tels étoient le magadis qui en avoit une vingtaine, le simicon qui en avoit trente-cinq, et l'épigonion qui en avoit quarante. Il ne faut pas imaginer que les vingt cordes du magadis rendoient vingt sons différens; elles n'en formoient que dix, parce qu'elles étoient deux à deux accordées à l'unisson ou à l'octave, ce qui n'empêchoit pas qu'on pût jouer sur cet instrument les trois modes anciens; parce que ces trois modes n'étant distans l'un de l'autre que d'un ton, il suffisoit d'ajouter aux sept cordes qui composoient la lyre ordinaire, trois autres cordes, dont la plus haute remplissoit l'octave du mode lydien ; et

ces

ces dix cordes étant doublées, faisoient les vingt cordes du magadis. Quant à l'épigonion, les cordes y étoient aussi *magadisées*, c'est-à-dire, mises deux à deux, et accordées à l'unisson ou à l'octave, comme elles le sont au luth, à la guittare, à la harpe double et au clavecin à deux et trois jeux, ce qui ne faisoit en tout que vingt sons différens. C'est la plus grande étendue de modulation que les anciens, soit Grecs, soit Romains, aient connue jusqu'au siècle d'Auguste, comme on le voit par Vitruve qui renferme tout le système de la musique dans l'étendue de cinq tétracordes, lesquels ne contiennent que vingt cordes ou vingt sons différens.

On touchoit de deux manières les cordes de la lyre, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frappant avec l'instrument nommé πλῆκτρον. Ce *plectrum* étoit une espèce de baguette faitte d'ivoire, ou de bois poli plutôt que de métal, pour épargner les cordes, et que le musicien tenoit de la main droitte. On touchoit des deux mains certaines lyres, c'est-à-dire, qu'on en pinçoit les cordes avec les doigts de la main gauche, ce qui s'appelloit *intùs canere*, jouer en dedans, et qu'on frappoit ces mêmes cordes de la main droitte armée du *plectrum*, ce qui s'appelloit *foris canere*, jouer en dehors. Ceux qui jouoient sans *plectrum* pouvoient pincer les cordes avec les doigts des deux mains; cette manière de jouer étoit praticable sur la lyre simple, pourvu qu'elle eût un nombre de cordes suffisant, et encore plus sur la lyre à doubles cordes.

CHAP. V, p. 153. *Seconde Observation.* Ce registre de Sicyone est encore allégué plus bas, (chap.

XIV). Les prêtresses d'Argos, dont il est ici parlé, sont celles de Junon honorée d'un culte particulier dans cette ville. Elles y étoient si respectées, sous le nom d'*Hérésides*, ou de *Phalides*, que l'on y comptoit les années par celles de leur sacerdoce, d'où l'on datoit les événemens mémorables. L'histoire nous a transmis les noms de sept de ces prêtresses, dont la première fut Callithye, fille de Piranthe. On inscrivoit ces noms sur certaines tables publiques, où l'on mettoit aussi ceux des poëtes et des musiciens, qui avoient remporté le prix aux jeux Néméens et aux autres célébrés dans l'Argolide. Ce sont ces tables ou registres publics que cite ici Héraclides. Mais pourquoi ces registres étoient-ils conservés à Sicyone? Comme cette ville avoit été de la dépendance d'Argos, dont elle étoit voisine, elle pouvoit en cette qualité avoir gardé quelques-uns de ces vieux titres: outre qu'on y célébroit aussi des jeux Pythiques en l'honneur d'Apollon, lesquels y avoient été d'abord institués par Adraste, roi d'Argos, et qui depuis y furent rétablis par Clisthène, tyran de Sicyone, selon Pindare. (Nem. Od. 9, v. 2 et 20.

Chap. VII, p. 155. *Première Observation.* Quand Plutarque dit ici, d'après Héraclide, que le style de tous les poëmes allégués plus haut étoit semblable à celui de Stésichore, il fait assez entendre que ces poëmes étoient écrits dans le genre lyrique, qui admettoit, comme on sait, plusieurs sortes de vers. Cela n'empêche pas que les autres genres, tels que l'épique, l'élégiaque, etc. ne fournissent aussi des poésies chantantes, lesquelles étant accompagnées

aussi du son de la lyre, pouvoient à cet égard être mises au nombre des poésies lyriques.

Quant à Stésichore, dont il est ici parlé, il tient un rang honorable parmi les poëtes de cette espèce. Né dans la trente-septième olympiade avant le poëte Simonide, il doit passer pour l'un des plus anciens. Il naquit à Himère, ville de Sicile, et selon le calcul de Dodwel, il pouvoit avoir douze ans lorsqu'Homère mourut. On l'appelloit d'abord *Tisias*. Mais le changement qu'il introduisit dans les chœurs de musique et de danse, lui valut le surnom de *Stésichore*. Avant lui ces chœurs, en dansant et en chantant, tournoient autour de l'autel et de la statue du dieu, prenant leur marche par la droite (ce qui s'appelloit *strophe*), et revenant par la gauche à l'endroit d'où ils étoient partis (ce qu'on nommoit *antistrophe*), pour en repartir sur le champ sans s'y arrêter, et pour commencer un second tour. Mais Stésichore termina chacune de ces révolutions par une pause assez longue, pendant laquelle le chœur, tourné vers la statue du dieu, chantoit un troisième couplet du cantique ou de l'ode, appellé *épode*; ce qu'il faisoit quelquefois debout, quelquefois assis, n'employant dans l'épode ni anapeste ni trochée; et c'est précisément cette pause, ou station du chœur, que désigne le mot STÉSICHORE. Ce poëte fit usage du rhythme dactylique, et on lui attribue quelque innovation dans l'art rhythmique. Il mourut à Catane dans la cinquante-sixième olympiade. Les Himériens lui érigèrent dans sa vieillesse une statue, où il paroissoit courbé, un livre à la main. Cicéron parle de cette statue comme d'un chef-d'œuvre de l'art. On voit, dans Gronovius, le portrait de Stésichore, gravé d'après l'antique, et

il y est représenté dans sa jeunesse. On disoit qu'à son tombeau tout étoit au nombre de huit; sçavoir, huit colonnes, huit degrés, etc. De-là vient qu'au jeu des osselets, la face marquée de ce nombre s'appelloit STÉSICHORE.

A l'égard de ses poésies écrites dans le dialecte dorique, et sur le caractère desquelles on peut consulter Quintilien (*Institut*, *X*, 1), elles composoient vingt-six livres, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

Après avoir composé ses vers, Stésichore, comme les autres poëtes, y ajustoit la musique. Cette liaison intime de la poésie et de la musique, chez les anciens Grecs, étoit due principalement au rhythme ou à la cadence, qui étoit commune à l'une et à l'autre; c'est-à-dire, que la poésie seulement prononcée faisoit sentir précisément la même cadence que lorsqu'on la chantoit après l'avoir mise en musique. Celle-ci ne faisoit donc qu'ajouter à celle-là des sons convenables à l'expression des vers; et comme le poëte connoissoit mieux que tout autre quelle étoit la force de cette expression, sur-tout dans une poésie dont il étoit l'auteur, personne n'étoit plus capable que lui d'y joindre les sons les plus propres et les plus énergiques. De-là vient qu'alors toute poésie n'étoit faite que pour être chantée; ce qui doit s'entendre, non seulement de la poésie lyrique, mais encore de l'épique, de l'élégiaque, etc. Ainsi, tout poëte étoit nécessairement musicien, c'est-à-dire, compositeur de musique; mais il ne s'ensuit nullement de-là que tout musicien habile pour l'exécution, fut poëte.

Il n'en est pas de même parmi nous. Toute poésie ne comporte pas la musique. La versification qui

paroît la plus lyrique n'obéit pas toujours à la mélodie. La cadence musicale estropie souvent celle des vers, laquelle ne consiste plus que dans une prononciation régulière des mots, qui fasse sentir les brèves et les longues où elles se rencontrent fortuitement; la structure du vers ne mettant dans ses syllabes aucun arrangement uniforme, comme l'y mettoient les anciens. En un mot, ces deux talens, qui font le poëte et le musicien, se trouvent aujourd'hui si rarement réunis, que dans ces magnifiques spectacles, à la perfection desquels ces deux arts semblent concourir à l'envi, mais souvent avec très-peu de succès, le poëte accuse de cette disgrace la mauvaise musique, et le musicien s'en prend à la mauvaise poésie.

CHAP. VII, p. 156. *Seconde Observation.* Ce terme νόμος qui dans le propre signifie *une loi*, se prend dans le figuré pour ce que nous appellons en français *un air* à chanter ou à jouer sur les instrumens. Il y avoit de ces nomes ou airs pour la cithare, il y en avoit pour la flûte. Voyez la raison de cette dénomination dans ce Traité (Chap. XI, p. 161 et 162).

Ces nomes étoient des cantiques en l'honneur des dieux; et Pollux (*lib. IV, cap.* 9, *sect.* 65), les met au nombre des différentes musiques destinées au culte divin. Ils empruntoient leurs dénominations particulières de plusieurs circonstances (voyez le ch. VIII de ce Dialogue); et ils devoient avoir une étendue considérable, puisque le même Pollux leur donne jusqu'à sept parties, qui avoient chacune leur nom indiqué par cet auteur, et qui devoient, selon lui,

leur premier établissement à Terpandre. Voici ces noms : ἐπαρχία, μέταρχα, κατάτρατα, μετακατάτρατα, ὀμφαλός, ῥῆξις, ἐπίλογος. Il y en a huit dans Pollux, mais il faut corriger le texte, et lire : Les parties du nome ou cantique pour la cithare, suivant la distribution que Terpandre en a faite, sont au nombre de sept; sçavoir, 1°. le commencement, les prémices ou le prélude; 2°. la suite du commencement; 3°. la marche; 4°. la suite de la marche; 5°. la fin du cantique; 6°. le sceau ou cachet; 7°. l'épilogue. Ces noms, comme l'on voit, ne donnent qu'une idée très-obscure de ce qu'ils pouvoient signifier dans la musique des Grecs. Mais l'antiquité ne fournit là dessus aucun éclaircissement.

On trouve ce terme *nomos* employé par quelques auteurs Latins dans la signification de Cantique. Suétone s'en est servi en parlant de Néron dans ce passage : *ac ne concusso quidem repentè motu terræ theatro ante cantare destitit, quàm inchoatum absolveret nomon.* (*In Neron. cap.* 20).

CHAP. VII, p. 156. *Troisième Observation.* Il y avoit chez les Grecs un assez grand nombre de jeux, où l'on proposoit des prix de poésie et de musique, l'une n'allant guère sans l'autre. 1°. Les jeux Olympiques. Néron y disputa le prix de musique et de poésie, et fut déclaré vainqueur. Cléomène le Rhapsode y avoit chanté auparavant un poëme entier 'Empédocle. Pausanias nous apprend même qu'il y avoit près d'Olympie un gymnase appellé *Laticmion*, ouvert à tous ceux qui vouloient s'exercer à l'envi dans les combats d'esprit de toute espèce, et d'où apparemment ceux de la poésie musicale n'étoient point

exclus. Xénoclès et Euripide disputèrent le prix de la poésie dramatique dans ces mêmes jeux, dès la quatre-vingt-unième olympiade. Dans la quatre-vingt-seizième, il y eut à Olympie un prix proposé pour les joueurs de trompette: Timée l'Eléen le gagna. 2°. Les jeux Pythiques: autant les combats de musique semblent avoir été rares aux premiers, autant étoient-ils ordinaires à ceux-ci: on prétend même que ces derniers n'avoient été institués, dans leur origine, que pour y chanter les louanges d'Apollon, et y distribuer des prix aux poëtes-musiciens qui se signaleroient en ce genre. 3°. Les jeux Isthmiques dans lesquels les combats de musique et de poésie trouverent aussi leur place. 4°. Les jeux Néméens où ces mêmes combats avoient lieu.

On proposoit des prix de poésie et de musique non-seulement pour les quatre grands jeux de la Grèce, mais encore pour ceux qu'on célébroit dans plusieurs villes de ce même pays: dans celle d'Argos; à Sicyone; à Thèbes; à Lacédémone, dans les jeux Carniens; à Athènes, pendant la fête des Pressoirs (Ληναῖα), et celle des Panathénées; à Epidaure, dans les jeux établis pour la fête d'Esculape; à Ithome, dans la Messénie, pour la fête de Jupiter; à Délos, dans les jeux célébrés dès le temps d'Homère; à Samos, dans les jeux qu'on y donnoit en l'honneur de Junon et du Lacédémonien Lysandre; à Dion, en Macédoine, dans ceux qu'institua le roi Archélaüs; pour Jupiter et pour les Muses; à Patras, à Naples, etc.

Chap. VIII, p. 157. *Première Observation.* A l'occasion des airs sur la flûte inventés par Clonas,

nous allons parler de tous ceux qui se jouoient sur cet instrument, du temps de ces anciens musiciens. Ces airs étoient, l'apothétos, les élégiaques, le comarchios, le schoenion, le cépionien, le déien et le triméles. Philips a compris que tous ces noms avoient besoin d'explication, et il a cru devoir en ajouter une à sa traduction. Cette explication est précise, et peut donner quelque jour de plus à celle de M. Burette, que je présente ici en moins de mots qu'il m'est possible.

L'apothétos, à s'en tenir à la force du terme grec (ἀποθετος), pouvoit être un air de distinction, qu'on ne prodiguoit pas en toute rencontre, et qu'on mettoit en réserve pour les grandes fêtes et les cérémonies d'éclat.

The apothetus (dit Philips) seems to be explained by that wich follows; both the one and the other being the graver sort of musick, made use of upon solemn occasions.

Les élégiaques s'entendent assez; et Philips les joint avec raison à l'apothétos.

Le comarchios semble être un air de flûte que l'on jouoit dans les festins, dans les assemblées de débauche, auxquels présidoit, comme l'on sçait, le dieu Comus.

The comarchian seems to be that sort of dancing and singing, by Athenæus (XIV, 2) called by the name of comos, wich was only in use at festivals and jovials revels.

Le schoenion étoit un air de flûte, lâche, mol (à la manière du jonc χόινου), efféminé.

The schoinion was another sort of dance mentionned by Athenæus (*Ibid*), deriving his appellation

from the motion and nimbleness of the dancers, bowing and bending their bodies like à bulrush.

Le cépionien empruntoit son nom de son autheur, élève de Terpandre.

Le traducteur Anglais étend davantage son explication : la voici en entier. Cepion may be supposed to be some shrill sort of musick, appropriated to bucolics, and the mirth of shepherds, from Kepos, a garden or other delightful shady places: unless it should be otherwise deriv'd from Kopto; and then we find a short of dance call'd Polycopos, that imitated the gestures of such as bewail'd themselves, and mere full of sorrow : or rather it was a sort of measure so called from Cepion, a scholar of Terpanders.

Le nome déien, par l'analogie de ce mot avec δέος, crainte, frayeur, signifieroit nome craintif ou qui jette la frayeur.

Deius may be thought to signifie some sort of musick that struck terror into the ennemy, and encourag'd that us'd it : and thus the Lacedemonians are said to make use of flutes, to excite their valour before they engaged in battle.

Le trimérès ou plutôt trimélès est un air partagé en trois strophes ou couplets. La première strophe se chantoit sur le mode dorien ; la seconde sur le phrygien ; la troisieme sur le lydien : et c'est de ces trois changemens de modes que cet air tiroit le nom *trimélès*, comme qui diroit air à trois mélodies. C'est à quoi répondroit précisément, dans notre musique, un air à trois couplets, dont le premier en C-Sol-Ut, le deuxième en D-La-Ré, le troisieme en E-Si-Mi.

CHAP. VIII, p. 157. *Seconde Observation.* Notre

auteur, comme l'on voit, compte ici sept sortes de nomes ou d'air pour la cithare, nommés par Terpandre. Suidas (au mot νόμος) en compte tout autant. Mais comme au nombre de ces sept, dont il n'en nomme que trois, il met l'orthios omis par Plutarque, les deux dénombremens ne pourroient être uniformes. Pollux en spécifie jusqu'à huit, en joignant l'orthios aux sept de Plutarque; en quoi il se trouve d'accord avec Suidas. L'orthios au contraire, chez Plutarque est un air de flûte, et non pas un air de cithare. Pollux non-seulement passe en revue ces huit nomes, mais de plus il rend raison des noms qu'ils portoient. Leurs noms venoient donc ou des peuples chez qui ils avoient cours, et tels étoient le Béotien et l'Eolien; ou du genre du rhythme, de cadence, qui s'y faisoit sentir, comme l'orthios et le trochaïque; ou de la nature du mode, sur lequel ils étoient composés, comme l'aigu et le tétracordios; ou de leurs auteurs, comme le Cépionien et le Terpandrien.

L'air trochaïque étoit fait exprès pour accompagner une poésie chantante, dans laquelle le pied dominant étoit le trochée, et il donnoit la cadence et le mouvement à une danse courante et légère. Cette cadence ou ce rhythme, composé d'une longue et d'une brève ou de trois temps, deux pour le frappé et un pour le levé, s'appelloit *trochaïque*: et le nome en empruntoit sa dénomination.

Voici la note de Philips sur cet air: which as Zarlin relates, was a sign that the ancient souldiers gave with their voices, and the sound of trumpets. *Era la trochæa*, says he, *un segno che davano gli antichi soldati col canto e'l suona de la tromba.*

The trochæan measure seems to be the times of our country dances, one short down, and shorter up.

Le nome ou l'air tétraœdios, ou à quatre chants, étoit probablement de la nature du trimélès, à trois mélodies : c'est-à-dire, que comme celui-ci étoit composé de trois strophes ou couplets qui se chantoient sur trois modes différens, de même le tétraœdios avoit quatre couplets qui se jouoient sur autant de modes, que je n'ai garde de déterminer, faute d'autorités et de garans suffisans.

Chap. VIII, p. 158, *Troisième Observation.* Archiloque naquit à Paros, l'une des Cyclades. Il étoit fils de Télésicle, et d'une esclave nommée *Enipo*. Hérodote le fait contemporain de Candaule et de Gygès, rois de Lydie. Il suivit une nouvelle peuplade dans l'île de Thasos, nommée *Æërie* auparavant. Le changement de pays n'en fit aucun dans son caractère, où régnoit souverainement la médisance la plus effrenée. Il n'épargnoit ni amis, ni ennemis; ce qui le faisoit haïr presque universellement. Il rechercha en mariage Néobule, l'une des trois filles de Lycambe. Il étoit aussi poltron à la guerre, qu'il étoit redoutable par ses poësies mordantes, qui, outre cela, étoient d'une obscénité choquante.

Il cultiva la poësie lyrique avec tant de succès, qu'on doit l'en regarder comme un des plus grand maîtres, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur. Il le fut, dit-on, du vers ïambe trimètre et du vers scazon. Voyez Fabricius, dans sa Bibliothèque grecque, quant aux divers genres de poésies cultivés par Archiloque. Voyons tout ce que Plutarque met sur le compte de ce poëte, quant à la musique.

Cela peut se réduire à treize différents chefs, sçavoir, 1°. le rhythme des trimètres: 2°. le passage d'un rhythme dans un autre d'un genre différent : 3°. la paracataloge : 4°. la manière d'accommoder à tout cela le jeu des instrumens à cordes : 5°. les épodes : 6°. les tétramètres : 7°. le procritique : 8°. le prosodiaque : 9°. l'augmentation du premier : 10°. l'élégie : 11°. l'extension de l'ïambique jusqu'au péon épibate : 12°. celle de l'héroïque jusqu'au prosodiaque et au crétique : 13°. l'exécution musicale des vers ïambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent :

1°. Le rhythme des trimètres : Τῶν τεμέτρων ῥυθμοποιΐαν. C'étoit la cadence ou la mesure, suivant laquelle on chantoit les vers ïambes trimètres ou de six pieds. Ce rhythme ou cette cadence varioit selon la nature des pieds qui entroient dans la composition de ces vers. Lorsque ces pieds n'étoient que des ïambes, le rhythme étoit uniforme et toujours double, c'est-à-dire, que la mesure se battoit à deux temps inégaux. Lorsque ces pieds étoient en partie des ïambes, et en partie des spondées ou des pieds équivalents, le rhythme étoit tantôt double ou inégal, ou tantôt égal dans l'étendue d'un seul vers ; c'est-à-dire, que la mesure se battoit tantôt à deux temps inégaux, tantôt à deux temps égaux. Voyez l'observation sur les rhythmes, ch. XXXI.

2°. Le passage d'un rhythme dans un autre d'un genre différent ἢ εἰς ποὺς οὐχ ὁμογενεῖς ῥυθμοὺς ἔνοδασις. Il faut lire dans le grec non ἔνσασις, mais ἔνπασις, comme il se lit cinq lignes plus bas, et dans les trois manuscrits que j'ai consultés. ἔνπασις et πάσις qui est à

peu près la même chose, doit se prendre ici pour le chant de la voix, ou le jeu des instrumens, pour l'intonation en terme de musique, d'ἐντείνειν, entonner, faire entendre le ton ou le son. Ainsi l'expression grecque signifie le chant ou le jeu qui se fait en divers rhythmes, c'est-à-dire, en passant d'un rhythme dans un autre. Or ce passage pouvoit se faire, ou dans un même vers, par exemple, dans un ïambe trimètre non pur, comme je viens de le dire; ou d'un vers à l'autre, comme d'un héxamètre à un ïambe pur, de quelque nombre de pieds qu'il fut composé: parce que le rhythme du premier étoit égal ou double. Ainsi dans cette épode d'Horace composée d'un hexamètre et d'un ïambe pur trimètre,

Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
Suis et ipsa Roma viribus ruit.

Ce passage d'un rhythme à un autre est très sensible. Mais dans cette épode d'Archiloque composée de deux vers ïambes, l'un trimètre et de six pieds, l'autre dimètre ou de quatre, tous deux non purs.

Πάτερ Λυκαμβα τοῖον ἐφράσω τόδε;
Τίς σὰς παρήειρε φρένας;

Le changement de rhythme n'arrive point en passant d'un vers à l'autre, il se fait dans chaque vers.

3°. Le paracataloge, παρακαταλογή. Ce terme de musique ne se trouve qu'ici et dans les problêmes d'Aristote (sect. XIX. Probl. 6.) où ce mot est ainsi expliqué: Διὰ τί ἡ παρακαταλογὴ ἐν ταῖς ᾠδαῖς τραχεῖα; ἢ διὰ τὴν ἀνωμαλίαν; παθητικὸν γὰρ τὸ ἀνομαλὲς καὶ ἐν μεγέθει τύχης ἢ λύπης· τὸ δ' ὁμαλὲς ἐλαττόν γε ὠδῆς. D'où il paroît que καταλογὴ en terme de musique, signifioit la suite

naturelle, simple et unie des tons ou des sons dans la manière de moduler un chant, aussi bien que dans sa cadence; et que παρεκβασις, au contraire, désignoit un désordre dans l'arrangement de ces sons et dans le rhythme, d'où résultoit une modulation inégale, scabreuse, hétéroclite, par-là d'autant plus propre au tragique, au pathétique, comme le dit Aristote; et elle ne l'étoit pas moins, lorsqu'il s'agissoit d'invectiver contre quelqu'un, de l'accuser avec véhémence, et de le diffamer, ce qui étoit le genre d'Archiloque.

4°. La manière d'ajuster à tout cela le jeu des instrumens à cordes : και την περι τους χορους. Amyot a omis cet article dans sa version. Il ne suffisoit pas, dans l'ancienne musique, d'apporter un chant convenable à telle, ou telle sorte de poésie: il falloit de plus y accommoder de telle façon le jeu de la cithare, de la lyre et des autres instrumens, et qu'il suivît exactement la musique vocale.

5°. Les épodes : επωδοι. Le mot épode se prend en plus d'une signification. 1°. On appelloit ainsi chez les Grecs un rassemblage de vers lyriques ou une stance, qui dans les odes se chantoit immédiatement après deux autres stances nommées *strophe* ou *antistrophe*. Ces trois sortes de stances se répétoient ordinairement plusieurs fois suivant ce même ordre, dans le cours d'une seule ode; et le nombre de ces répétitions remplissoit l'étendue de ce poème. La strophe et l'antistrophe contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, et pouvoient par conséquent se chanter sur le même air. L'épode tantôt plus longue, tantôt plus courte, leur étoit rarement égale. Elle devoit donc pour l'ordinaire se chanter sur un air

différent. Elle terminoit le chant de ce que les Grecs nommèrent *période*, et de ce que nous pourrions appeller un couplet de trois stances; et elle en faisoit comme la clôture (*clausulam*). C'est aussi de cette circonstance que lui venoit son nom, dérivé du verbe ἐπᾴδειν, chanter par dessus, chanter pour finir. Après avoir chanté le premier couplet de l'ode, composé de ces trois stances, on chantoit le second, puis le troisième, et ainsi des autres. Presque toutes les épodes de Pindare fournissent des preuves de ce que je viens d'avancer. 2°. On donnoit le nom d'épode à un petit poëme lyrique composé de plusieurs distiques, dont les premiers vers étoient autant d'iambes trimètres ou de six pieds, et les derniers étoient plus courts, et seulement des iambes dimètres ou de quatre pieds. De ce genre étoient les épodes d'Archiloque, telles que celle qui commence par ces vers Πάτερ Λυκάμβα, etc, et celles d'Horace qui se lisent dans le Vme. livre de ses odes. 3°. On a étendu la signification du mot épode, jusqu'à désigner par-là tout petit vers mis à la suite d'un ou de plusieurs grands.

6°. Les tétramètres : τετράμετρα. On peut y rapporter 1°. les vers iambes de huit pieds : 2°. les iambes purs de huit pieds, défectueux d'une syllabe : 3°. les heptamètres Archiloquiens, qui ont les quatre premiers pieds d'un hexamètre, suivis de trois trochées.

7°. Le procritique : προκριτικόν. Il n'est pas douteux que dans le passage de Plutarque, au lieu de προκριτικόν, il faut lire κριτικόν; ce qui est confirmé quatre lignes plus bas, où il s'agit du rhythme *héroïque augmenté jusqu'au prosodiaque et au crétique*, εἴς τε τὸν προσοδιακὸν καὶ τὸν κριτικόν. Aristide-Quintilien met ce

rhythme Crétois ou Crétique au nombre des rhythmes mixtes, le compose de deux trochées, l'un pour le frappé, l'autre pour le levé, et assure que le nom de *Crétique* lui venoit du pays où il étoit originairement en usage. Aristophane en parle. (Ἐκκλησιαζ. v 1157) ὑπορχεῖσθαι Κρητικὸν τὸν τρόπον, remuer les pieds, danser suivant le rhythme Crétique. Ce même poëte à la fin de sa comédie des Harangueuses (v. 1161), nous offre un échantillon de ce rhythme. C'est une tirade de quinze vers, où se trouve un mot burlesquement formé de 77 syllabes, et qui remplit six de ces vers.

8°. Le prosodiaque. Il y en a trois espèces. La première est composée de trois pieds, le pyrrhique, l'iambe et le trochée : la deuxième, de quatre, du pyrrhique, de l'iambe, du trochée et d'un autre iambe de surcroît : la troisième, d'un bacchique ou choriambe et d'un grand ionien. Ce rhythme s'appelloit *prosodiaque*, parce qu'il entroit dans les cantiques nommés *prosodies*, et en régloit la cadence.

9°. L'augmentation du premier : καὶ ἡ τοῦ πρώτου αὔξησις ; c'est-à-dire, l'augmentation du rhythme Crétique. Le rhythme ou le vers Crétique, ainsi nommé du pied qui entroit dans sa composition, se confondoit avec le rhythme ou le vers péonique, parce que le pied crétique ou amphimacre formé d'une brève entre deux longues, et le péon composé d'une longue et de trois brèves, étoient équivalens : ce vers s'appelloit aussi *bacchique*, à cause du pied de ce nom, formé d'une brève et de deux longues, lequel y prenoit quelquefois la place du crétique et du péon. Parmi ces sortes de vers, il y en avoit de dimètres ou de

de deux pieds, et de trimètre, ou de trois. Aristide-Quintilien assure qu'on augmentoit ce vers jusqu'au tétramètre et au pentamètre, ou jusqu'à quatre et cinq pieds. C'est d'une de ces augmentations du vers ou du rhythme Crétique, que Plutarque fait ici Archiloque auteur.

10°. L'élégie : Ὑπ' ἐνίων δ' καὶ τὸ ἐλεγεῖον. Le poëme élégiaque est suffisamment connu, quant à son sujet et au genre de vers employé dans cette poésie. Mais on est peu d'accord sur le nom de son inventeur. Les uns veulent que ce soit Terpandre ; les autres que ce soit Théoclès de Naxe ou d'Erétrie. Quelques auteurs, comme l'assure ici Plutarque, en attribuoient l'invention au poëte Archiloque. Mais on convient que Callinus d'Ephèse, et Mimnerme de Colophon, furent les premiers qui excellèrent dans la composition de l'élégie, et qu'après eux Callimaque de Cyrène et Philètas de Cos s'y firent un grand nom. Il faut consulter sur ce point Gerard-Jean Vossius, (*Institut. Poëtic. III*, 11).

11°. L'extension de l'iambique jusqu'au péon-épibate : Ἢ τὸ τοῦ ἰαμβείου πρὸς τὸν ἐπίβατον παίωνα ἔντασις. Ce n'est ici qu'une spécification de ce que Plutarque a dit plus haut en général (art. 2. de cette observation) touchant le passage d'un rhythme dans un autre d'un genre différent. Il s'agit donc ici, et dans l'article suivant, de deux cas particuliers de ce passage. Ici c'est le passage des rhythmes iambiques ou doubles au rhythme péonique ou sesquialtère, c'est-à-dire de trois à deux. Quant a ce rhythme péonique qui étoit de deux espèces, voyez Aristide-Quintilien, (lib. 1. p. 38. Edit. Meibom).

12°. L'extension de l'héroïque augmenté jusqu'au prosodiaque et au crétique: Καὶ ἡ τῶ ηὐξημένου ἡρώου εἰς τε τὸν προσοδιακὸν καὶ τὸν κρητικόν. Il s'agit ici du passage du rhythme égal, tel qu'étoit le dactylique ou l'héroïque, dans le rhythme double, tels qu'étoient le prosodiaque et le crétique, expliqués plus haut, (articles sept et huit). Par l'héroïque augmenté, il faut entendre le rhythme ou le vers dactylique ou héroïque, poussé jusqu'à sa plus longue mesure, qui est celle de l'hexamètre ou de six pieds.

13°. L'exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent. Ce passage nous apprend que dans la poésie iambique il y avoit des iambes qui n'étoient que déclamatoires, qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer, et qu'il y en avoit d'autres qui se chantoient. Mais ce que ce passage offre, peut-être de moins connu, c'est que ces iambes déclamatoires étoient accompagnés des sons de la cithare, et des autres instrumens à percussion ou à cordes (Παρὰ τὴν κροῦσιν). Il reste à sçavoir de quelle manière s'exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne se contentoit pas de donner au poëte ou à l'acteur le ton général de sa déclamation, et de l'y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais comme le ton du déclamateur varioit suivant les divers accens qui modifioient la prononciation de chaque mot, ensorte que cette déclamation pouvoit se noter, il falloit que l'instrument de musique fît sortir toutes ces modifications, et marquât exactement le rhythme ou la cadence de la poésie qui lui servoit de guide, et qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non-

chantée, en devenoit beaucoup plus expressive et plus affectueuse. A l'égard de la poésie chantante, l'instrument qui l'accompagnoit, s'y conformoit servilement (Προσῳδεῖν) et ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnés par la voix du poëte-musicien.

Il faut bien remarquer, à ce propos, ce que Plutarque observe ici, que les poëtes tragiques et les dithyrambiques adoptèrent pour leurs pièces cette sorte d'exécution musicale, à laquelle (dit-on) Archiloque le premier avoit donné cours.

Il est encore question dans le chapitre XVI d'un rhythme maronien qui n'est connu que par ce seul endroit de Plutarque.

Chap. IX, p. 158. Il y a eu deux personnages de ce nom. Le plus ancien, dont il est ici question, vivoit avant la guerre de Troye. Il étoit Mysien d'origine, et fils de Méon; et l'on prétend qu'il donna son nom à l'Olympe. Il fut disciple de Marsyas. Il joignit au mérite de la musique celui de la poésie. Platon, (*in Minoe*, page 46, B. edit. Lugd. Leimar. *in Jone*, p. 144, *G. de legib.* Lib. III, p. 185 E.) et Aristote, (Politic. VIII, 5) rendent le plus brillant témoignage à l'habileté d'Olympe. Le second Olympe étoit Phrygien, et florissoit du tems de Midas.

Chap. XI, p. 162. *En effet les musiciens avoient grand soin de conserver à chacun de ces anciens airs, le ton qui lui étoit propre.* Il faut traduire: *Pour chacun de ces airs, l'accord qui lui étoit propre.* Le mot *τάσις* qui est dans le texte, signifie: *tension.* La lyre n'ayant que sept cordes, il falloit qu'elle fut accordée différemment suivant les modes ou tons dans lesquels on vouloit jouer. On l'accordoit

en tendant plus ou moins les cordes; c'est sans doute ce que Plutarque entend par le mot ἴασις. *C.*

CHAP. XII, p. 163. Hipponax, fils de Pithéas et de Protès, étoit né à Ephèse. Mais il en fut chassé par les tyrans Athénagore et Comas, et fut obligé d'aller s'établir à Clazomène; ce qui l'a fait passer pour Clazoménien chez quelques auteurs. Il étoit d'une extrême laideur, d'une taille des plus petites et des plus minces. Son extérieur, fluet en apparence, ne l'empêchoit pas d'avoir les jointures très-fortes.

Cette laideur d'Hipponax fournit à deux sculpteurs qui ne l'aimoient pas, l'occasion de s'égayer à ses dépens. Ils représentèrent sa ridicule figure, en chargèrent tellement tous les traits qu'ils en firent un objet des plus grotesques, et l'exposèrent en spectacle. Malgré toutes les invectives du poëte, ils mirent tous les rieurs de leurs côtés.

Il étoit si médisant qu'il n'épargna pas même son père et sa mère. Cependant son penchant à la médisance, ne l'empêcha pas de rendre justice à la vertu de Bias de Priène: et l'éloge le plus flatteur qu'il faisoit d'un avocat ardent à défendre le bon droit, étoit de le mettre au-dessus de Bias. Néantmoins, *præconium Hipponacteum*, dans Cicéron, (*epist. ad famil. VII*, 24), n'est autre chose qu'une satyre, ou un libelle diffamatoire.

Les vers iambes furent le genre de poésie qu'il cultiva par préférence, et il fit sur-tout grand usage de l'espèce d'iambe surnommé *scazon* ou *boiteux*, etc.

Il ne nous reste que quelques fragmens de ses poésies, qu'on peut voir dans les recueils de cette espèce.

CHAP. XIII, p. 163. *Première Observation.* Τοὺς τόνους τοὺς ἁρμονικοὺς ἐξενέγκαι εἰς τὴν Ἑλλάδα. L'adjectif ἁρμονικὸς s'applique en général à l'harmonie, à la musique. Mais il se prend en particulier, comme ici, pour ce qui a rapport au genre de musique appellé *enharmonique*, et désigné par le mot grec ἁρμονία, qui a le plus souvent la signification générale d'harmonie.

On appelloit *genre* dans la musique des Grecs, la manière de partager le tétracorde ou l'étendue de la quarte; c'est-à-dire, la manière d'accorder les quatre cordes qui la composoient. Or, comme en général cet accord pouvoit se diversifier de trois façons, cela constituoit trois principaux genres qui étoient, le diatonique, le chromatique et l'enharmonique. Dans le diatonique, la modulation procédoit par un demi-ton, un ton et un autre ton; Mi, fa, sol, la: et comme les tons y dominoient, de-là lui venoit son nom. Dans le chromatique, la modulation procédoit par un demi-ton, un autre demi-ton et une tierce mineure, ou un ton et demi; Mi, fa, fa dièse, la; et comme cette modulation tenoit le milieu entre celle du diatonique et celle de l'enharmonique, y faisant, pour ainsi dire, sentir diverses nuances de sons, de même qu'entre le blanc et le noir sont comprises diverses nuances de couleurs, de-là vient qu'on l'appelloit *chromatique* ou *coloré*. Dans l'enharmonique, la modulation procédoit par un quart de ton, un autre quart de ton, et une tierce majeure ou deux tons; Mi, mi dièse, fa, la: et comme elle se tenoit d'abord très serrée, ne parcourant que de très-petits intervalles qui rendoient ce progrès presqu'insensible, de-là vient qu'on la nommoit *enharmonique*, comme

qui diroit, bien jointe, bien liée, bien assemblée, *probè cõagmentata*. Parmi ces trois genres, les deux premiers formoient différentes espèces; le diatonique deux, et le chromatique trois.

Outre ces genres suffisamment connus, il y en avoit plusieurs autres qui résultoient des divers partages du tétracorde, ou des façons de l'accorder, différentes de celles que je viens de spécifier: et ces genres, totalement omis par tous les autres musiciens de l'antiquité, nous ont été conservés par le seul Aristide-Quintilien, qui en compte six, qu'il donne pour très-anciens; sçavoir, le lydien, le dorien, le phrygien, l'ionien, le mixolydien, et le syntonolydien. De ces six genres, les uns remplissoient exactement l'étendue de l'octacorde ou de l'octave, les autres l'excédoient. Il y en avoit qui ne la remplissoient pas.

Plutarque assure ici qu'Olympe fut le premier qui porta de l'Asie, dans la Grèce Européenne, les nomes ou cantiques des dieux, composés dans le genre enharmonique. D'où il s'ensuivoit qu'avant lui, les nomes chez les Grecs ne se chantoient que dans les genres diatonique ou chromatique, plus anciens que l'enharmonique, selon Plutarque.

Chap. XIII, p. 164. *Seconde Observation.* Pratinas, poëte tragique, fils de Pyrrhonide ou d'Encomius, étoit de Phliunte, ville du Péloponnèse, voisine de Sicyone. Il florissoit vers la LXXe Olympiade. Il étoit contemporain d'Eschyle et de Chérile, qui écrivoient dans le même genre, et dont il fut le concurrent. Il composa, le premier, de ces pièces de théâtre, connues des Grecs sous le nom de *satyres*,

et qui étoient des espèces de farces. Pendant la représentation d'une de ces pièces à Athènes, les échaffauds, qui portoient les spectateurs, se rompirent; ce qui détermina les Athéniens à faire construire un théâtre dans les formes. Pratinas composa jusqu'à cinquante poëmes dramatiques, parmi lesquels étoient comprises trente-deux satyres.

Athénée parle de Pratinas en plusieurs endroits. Il observe, en premier lieu, qu'on appelloit *danseurs*, les anciens poëtes, tels que Thespis, Pratinas, Cratinus et Phrynique, non-seulement parce qu'ils avoient soin d'accommoder leurs pièces dramatiques aux danses du chœur; mais encore parce que, sans rapport à ces danses théâtrales, ils devenoient maîtres à danser de quiconque vouloit se perfectionner dans cet art. Il remarque, en second lieu, que Pratinas, dans une de ses pièces nommée, *les Lacédémoniennes* ou *les Caryatides*, qualifie la caille d'oiseau à voix mélodieuse (εὐφωνον). Il rapporte outre cela un assez long fragment d'un hyporchème de Pratinas, par lequel il paroît que ce poëte souffroit impatiemment que les spectateurs se plaignissent de ce que, dans les pièces de théâtres, les chœurs chantoient sans être accompagnés de flûtes comme ils l'étoient autrefois, et qu'au contraire les flûtes ne pouvoient jouer seules, et sans être accompagnées des voix du chœur.

Chap. XIII, pag. 164. *Troisième Observation.* Χρυσάμπυξ τῷ ἁρματίῳ νόμῳ καὶ τῷ κατὰ δάκτυλον εἴδει. Τὸ εἶδος κατὰ δάκτυλον est une espèce de rhythme employée par les joueurs de flûtes, suivant le scholiaste d'Aristophane sur la comédie des Nuées, v. 650. Ce

vers d'Aristophane en effet paroît fait exprès pour expliquer le passage en question. Ce rhythme dactylique étoit le rhythme égal ou qui se battoit à deux temps égaux. On le nommoit *dactylique*, à cause que cette égalité se rencontre dans le dactyle, pied composé d'une longue, et de deux brèves équivalentes à une longue; ce qui forme la mesure à quatre temps ou à quatre brèves, qu'on peut battre à deux temps égaux. Mais cette sorte de rhythme ou de mesure dactylique n'appartenoit pas à la seule poésie composée de dactyles. Elle s'appliquoit de même à l'anapeste, au pyrrhique, au procéleusmatique, au simple et au double spondée, parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux temps égaux, comme celle du dactyle. Voyez la dissertation sur le rhythme dans l'observation du ch. XXXI.

CHAP. XIV, p. 165. Mimnerme étoit antérieur à Hipponax, puisque celui-ci parle de Mimnerme; et il paroît certain (*Diogen. Laërt. lib. I, sec.* 60, *p.* 38, *edit. Amst.*) que Mimnerme vivoit du temps de Solon.

Ce Mimnerme étoit joueur de flûte, comme on le voit par le passage que j'explique. Il fut l'inventeur du vers pentamètre, suivant le poëte Hermésianax, cité par Athénée. Suivant ce même poëte, Mimnerme dans sa vieillesse devint amoureux d'une jolie fille nommée *Nanno*: et jouissant d'un doux loisir, il se livra aux plaisirs de la table.

Il se distingua sur-tout par l'élégance de ses élégies, dont il ne nous reste que quelques fragmens: et en ce genre Horace le met au-dessus de Callimaque. Properce dit qu'en matière d'amour les vers de Mimnerme

valoient mieux que la poësie d'Homère. Au reste voici un fragment qui peut nous mettre à même de juger de la manière dont ce Mimnerme s'exprimoit au sujet de cette passion : Stobée l'a conservé, et Grotius l'a rendu en beaux vers latins que je rapporte, avec une traduction française d'un ami de M. Burette.

Τίς δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης ;
Τεθναίην, ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι,
Κρυπταδίη φιλότης, καὶ μείλιχα δῶρα, καὶ εὐνή.
Ἄνθεα τῆς ἥβης γίγνεται ἁρπαλέα
Ἀνδράσιν ἠδὲ γυναιξίν. Ἐπὴν δ' ὀδυνηρὸν ἐπέλθῃ
Γῆρας, ὅ, τ' αἰσχρὸν ὁμῶς καὶ κακὸν ἄνδρα τιθεῖ,
Αἰεὶ μὲν φρένας ἀμφὶ κακαὶ τείρουσι μέριμναι,
Οὐδ' αὐγὰς προσορῶν τέρπεται ἠελίου.
Ἀλλ' ἐχθρὸς μὲν παισὶν, ἀτίμαστος δὲ γυναιξὶν.
Οὕτως ἀργαλέον γῆρας ἔθηκε θεός.

Vita quid est, quid dulce, nisi juvet aurea Cypris
Tum peream, Veneris cum mihi cura perit.
Flos celer ætatis sexu donatus utrique,
Lectus, amatorum munera, tectus amor,
Omnia diffugiunt mox cum venit atra senectus,
Quæ facit et pulchros turpibus esse pares.
Torpida sollicitæ lacerant præcordia curæ :
Lumina nec solis, nec juvat alma dies,
Invisum pueris, inhonoratumque puellis.
Tam dedit, heu, senio tristia fata deus.

Que seroit, sans l'amour, le plaisir et la vie !
Puisse-t-elle m'être ravie,
Quand je perdrai le goût d'un mystère amoureux,
Des faveurs, des lieux faits pour les amans heureux.
Cueillons la fleur de l'âge, elle est bientôt passée :
Le sexe n'y fait rien, la vieillesse glacée

Vient avec la laideur confondre la beauté.
L'homme alors est en proie aux soins, à la tristesse;
Hai des jeunes gens, des belles maltraité,
Du soleil à regret il souffre la clarté.
Voilà le sort de la vieillesse.

CHAP. XV, page 167, *Première Observation.* Γυμνοπαιδίας. La gymnopédie étoit une danse célèbre chez les Lacédémoniens, et qui devoit son institution à Lycurgue, selon Suidas. Mais il paroît par ce Dialogue, que Thalêtas, contemporain de ce législateur, et quelques autres musiciens dont il vient d'être question, eurent part à cet établissement. Cette danse faisoit partie d'une danse célébrée à Lacédémone en mémoire de la victoire remportée à Thyrée par les Spartiates sur les Argiens, au sujet de cette ville du Péloponnèse. Deux troupes de danseurs nuds, la première de jeunes garçons, la seconde d'hommes faits, composoient cette gymnopédie, et lui donnoient son nom. Celui qui menoit chaque troupe, portoit une couronne faite d'une branche de palmier, et nommée *thyréatique* à cause du sujet de la fête. Tous, en dansant, chantoient les poésies lyriques de Thalêtas et d'Alcman, et les péans de Dionysodote.

Ces danses se faisoient, non dans le temple d'Amycles, mais dans la place publique; et la partie de cette place destinée à ces danseurs s'appelloit le *chœur* (χόρος) ou la danse. Cette fête étoit consacrée à Apollon, quant à la poésie, et à Bacchus, quant à la danse. Celle-ci ressembloit à une ancienne danse, connue sous le nom d'ἀνάπαλιν, où les danseurs, par les démarches entrecoupées et cadencées de leurs pieds, et par les mouvemens figurés de leurs mains, présentoient aux yeux une image, quoique fort adoucie,

de la lutte et du pancrace. Voyez sur la gymnopédie, Meursius, dans un traité intitulé *Orchestra*.

Chap. XV, *ibid. Seconde Observation.* Ἀποδείξεις, les danses démonstratives. On ne trouve rien sur ces danses, pas même dans Meursius. Cependant Pollux (IV, cap. 13, *Sec.* 96, 97, 98, *edit. Amst.*) dans son Onomastique, fournit plusieurs termes consacrés à la danse, et qui ont rapport à cette dénomination; mais faute d'explication de la part du grammairien, on ne peut en tirer parti, pour déterminer la juste signification du mot *ἀποδείξις*.

Mais Plutarque lui-même met assez sur la voie de trouver la signification de ce mot. Il prétend, Dans ses propos de Tables, (L. IX, 15) que la Δεῖξις est une des trois parties qui composent la danse, et il la définit ainsi. Δεῖξις, « La démonstration montre proprement les choses, comme la terre, le ciel, les « assistants, ce qu'estant fait par ordre, nombre et « mesure, ressemble à ce que les poëtes usent aucune« fois des propres noms coulans uniement avec quel« que ornement ». (Traduction d'Amyot, T. XVIII, p. 472). Ainsi l'on peut inférer de cette acception du mot Δεῖξις dans Plutarque, que les danses nommées *ἀποδείξεις* se distinguoient des autres, en offrant aux yeux des spectateurs grand nombre de ces sortes de démonstrations exécutées par différens gestes. Ces danses étoient sur-tout en usage parmi les Arcadiens.

Chap. XV, *ibid. Troisième Observation.* Τὰ ἐνδυμάτα καλούμενα, les endymaties. On ne trouve encore presque rien sur cette danse dans les auteurs. On ignore si elle entroit dans le culte religieux, si

elle étoit militaire, ou si elle n'avoit lieu que dans les divertissemens, soit publics, soit particuliers. Quoiqu'il en soit de sa destination, il paroît que les danseurs y étoient vêtus. Du reste, il est moins question ici de toutes ces danses, que des airs ou des nomes composés pour la flûte, et au son desquels on les dansoit.

CHAP. XV, *ib. Quatrième Observation.* Παιᾶνες. Les péans étoient originairement des cantiques en l'honneur d'Apollon et de Diane, qui renouvelloient le souvenir de la victoire remportée sur Python par ce dieu, dont παιὰν étoit aussi l'un des surnoms emprunté de la force de ses rayons ou de ses traits, exprimée par le verbe παίειν frapper. Ces cantiques étoient caractérisés par cette exclamation ἰὴ παιὰν, qui en étoit comme le refrain, et qui signifie proprement, *Décoche tes flèches, Apollon.* On les chantoit pour se le rendre favorable dans les maladies contagieuses, que l'on regardoit comme des effets de sa colère.

Dans la suite, on fit de ces péans ou cantiques pour le dieu Mars, et on les chantoit au son de la flûte en marchant au combat. Il y en a divers exemples dans Thucydide et dans Xénophon : sur quoi le Scholiaste du premier observe qu'au commencement d'une action, l'on invoquoit dans ces péans le dieu Mars; au lieu qu'après la victoire, Apollon devenoit le seul objet du cantique. Neptune aussi, et d'autres divinités furent par la suite l'objet de ces mêmes cantiques.

On en fit même pour illustrer les grands hommes; on en fit en l'honneur de Lysandre Lacédémonien, et

de Cratère Macédonien. Aristote honora d'un pareil cantique l'eunuque Hermias son ami; et il fut, dit-on, mis en justice, pour avoir prodigué à un mortel un tel honneur, qu'on ne croyoit dû qu'aux dieux. Athénée qui nous a conservé ce péan, ne croit pas que ce soit un véritable péan, parce qu'on n'y trouve nulle part l'exclamation ἴη παιάν: au lieu qu'elle ne manque point, ajoute-t-il, dans les péans composés en l'honneur d'Agémon, Corinthien, de Ptolomée, fils de Lagus, roi d'Egypte, d'Antigone et de Démétrius Poliorcète. Le poëte Ariphron de Sicyone a aussi adressé un péan à Hygiée, déesse de la santé.

Ch. XV, p. 167. *Cinquième Observation.* ὑπόρχημα. On appelloit *hyporchême* chez les Grecs, une sorte de poésie faite non-seulement pour être chantée et jouée sur la flûte et la cithare, mais encore pour être dansée au son des voix et des instrumens. C'est un chant accompagné de danse; et cette danse étoit une imitation ou une représentation des choses mêmes, exprimées par les paroles que l'on chantoit. Lucien semble indiquer que ces hyporchêmes se dansoient le plus ordinairement au son de la lyre ou de la cithare. Aussi étoit-ce, comme l'assure Athénée, une des trois espèces de poésie lyrique, sur le chant desquelles on dansoit; et cette danse hyporchématique, continue-t-il, avoit beaucoup de rapport avec la danse comique appellée *cordax*, l'une et l'autre étant enjouée et badine.

Selon l'auteur du grand Etymologique, la danse hyporchématique se faisoit autour de l'autel de la divinité, pendant que le feu consumoit la victime. Sur quoi il faut remarquer, d'après Athénée, qu'ancien-

nement les poëtes eux-mêmes enseignoient ces danses à ceux qui devoient les exécuter, leur prescrivoient les gestes convenables à l'expression de la poésie, et ne leur permettoient pas de s'écarter du caractère noble et mâle qui devoit régner dans ces sortes de danses.

Nous devons, au reste, nous en rapporter à Plutarque lui-même, sur la différence qu'il établit entre les péans et les hyporchêmes, d'après Pindare, dont il ne nous reste rien ni en l'un ni en l'autre genre.

CHAP. XVI, page 167. *Première Observation.* Μελοποιΐα. On appelle en grec *mélopée* la composition d'un chant, et par conséquent celle d'une poésie chantante; car l'une n'alloit guères sans l'autre. Cet air orthien, dont il est ici question, se jouoit ordinairement sur la flûte et sans servir d'accompagnement à la voix. Mais Polymneste y joignit après coup une poésie conforme au rhythme ou à la cadence naturelle de l'air, et qui se chantoit à l'unisson ou à l'octave de l'instrument. Nous en faisons autant pour nos airs de violon, de flûte, etc. au chant desquels nous accommodons après coup des paroles; mais qui, pour suivre scrupuleusement la cadence du chant, se trouvent estropiées dans la prononciation. Sur quoi les Grecs et les Latins, beaucoup plus délicats que nous ne le sommes à cet égard, n'étoient pas facile à contenter, et se permettoient beaucoup moins de licence.

C'est ici le lieu de développer la mélopée de l'ancienne musique.

Les Grecs appelloient *mélopée* cette partie de l'ancienne musique, qui enseignoit l'art de composer un chant (μέλος) dont l'exécution recevoit le nom de *mélodie*.

Un chant n'est que l'assemblage de plusieurs sons harmonieux, qui se succèdent les uns aux autres, suivant certaines règles, et qui forment une modulation plus ou moins agréable, plus ou moins touchante.

Pour se former une idée de l'ancienne mélopée, il faut considérer la théorie et la pratique de cet art.

I. La théorie de la mélopée supposoit une parfaite connoissance de tout ce qui concernoit les sons, les intervalles, les genres, les systêmes ou accords, les tons ou modes, et les nuances ou changemens.

1°. L'ancienne musique avoit jusqu'à treize sons différens dans l'étendue de son grand systême composé de deux octaves. Ces treize sons répondoient à ceux-ci : Si, si-dièse, ut, ut-dièse, ré, mi, mi-dièse, fa, fa-dièse, sol, la, la-dièse, si-bé-mol : où il faut observer que les trois sons que je nomme Si-dièse, mi-dièse et la-dièse, n'étoient distans du Si, du mi et du la, que d'un quart de ton chacun.

2°. Ces treize sons étoient séparés par douze intervalles. Les deux premiers étoient chacun d'un dièse ou quart de ton ; car c'est en cette signification que les anciens prenoient le mot dièse. Les deux suivans étoient chacun d'un demi-ton. Le cinquième intervalle étoit d'un ton : le sixième et septième chacun d'un quart de ton : les deux suivans chacun demi-ton : le dixième d'un ton, et les deux derniers chacun d'un quart de ton.

3°. Ces sons n'étoient pas communs aux trois genres qu'avoit l'ancienne musique, qui étoient les genres enharmonique, chromatique et diatonique. Le Si, l'ut, le mi, le la, le si-bé-mol et le ré se rencontroient dans tous ces trois genres : mais le Si-dièse, le mi-

dièse et le la-dièse n'entroient que dans l'enharmonique : l'Ut-dièse et le fa-dièse dans le chromatique ; le Sol, dans le diatonique. Ainsi ce dernier ne rouloit que sur huit sons ; le chromatique en parcouroit neuf, et l'enharmonique dix. De plus, les intervalles qui distinguoient ces sons étoient différens dans les trois genres. Dans le genre enharmonique, la modulation procédoit trois fois de suite par deux quarts de ton consécutifs, puis une tierce majeure ou deux tons en cet ordre ; Si, dièse, ut, mi, mi-dièse, fa, la, la-dièse, si-bé-mol, ré : dans le chromatique l'intonation se conduisoit aussi trois fois de suite par deux demi-tons consécutifs, puis une tierce mineure ou un ton et demi ; Si, ut, ut-dièse, mi, fa, fa-dièse, la ; si-bé-mol, si, ré : enfin, dans le diatonique, la voix montoit encore trois fois de suite d'un demi-ton, puis de deux tons l'un après l'autre ; Si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si-bé-mol, ut, ré.

Il faut observer ici que, pour l'arrangement de ces sons dans les trois genres, je suppose que les trois premiers tétracordes du grand système soient conjoints entr'eux, c'est-à-dire, unis l'un à l'autre par un son commun qui soit le plus aigu du tétracorde le plus grave, et qui soit en même-temps le son le plus grave du tétracorde qui suit en montant. J'observerai de plus, que le genre diatonique est le seul qui soit en usage aujourd'hui, avec cette circonstance néanmoins, que nous y avons mêlé quelque chose du chromatique, en y introduisant entre les deux demi-tons de celui-ci (ut-dièse et fa-dièse) deux autres demi-tons inconnus aux anciens, sçavoir, Sol-dièse et mi-bémol.

4°.

4°. Les divers sons dont j'ai parlé, comparés l'un avec l'autre, formoient ce que les anciens appelloient *systêmes*, et ce que nous nommons *accords*. Ces accords étoient *consonnans* ou *dissonnans*. L'ancienne musique n'admettoit que six consonnances, comprises dans l'étendue de deux octaves : et c'étoit le plus grand systême d'harmonie qu'elle mettoit ordinairement en usage. Ces consonnances étoient la quarte, la quinte, l'octave, la quarte par dessus l'octave ou la onzième, la quinte, par dessus l'octave ou la douzième, la double octave ou la quinzième. Tous les accords, différens de ceux que je viens de spécifier, passoient chez les anciens pour autant de dissonances, sans en excepter ni la tierce, ni la sexte, soit majeures, soit mineures, ni leurs répliques. Celles de ces dissonances qui étoient reçues dans le chant, s'appelloient en grec (ainsi que les consonnances mêmes) ἐμμελείαι *concinnitates*.

Le grand systême de l'ancienne musique, qui résultoit des systêmes ou accords particuliers, embrassoit ordinairement seize sons renfermés dans l'étendue de quatre tétracordes, (trois conjoints et un disjoint), et d'un ton de plus; ou, si l'on veut, dans l'étendue de deux octaves. A la rigueur il n'en renfermoit que quinze : mais comme la disjonction du tétracorde se faisoit, tantôt au milieu du systême, et tantôt entre le troisième et le quatrième; il arrivoit de-là que dans le premier cas se trouvoit le Si naturel, et dans le second le Si-bé-mol.

Ces seize sons étoient désignés par dix-huit noms différens, qui exprimoient la situation de chacune des dix-huit cordes de l'instrument destiné à représenter le systême entier de l'harmonie. Le nombre des dé-

nominations surpassoit de deux celui des sons ; parce que dans le premier des deux cas dont je viens de parler, l'Ut et le Ré étant les deux derniers sons du tétracorde, et n'en étant que les deux sons moyens dans le second cas, on leur donnoit à chacun deux noms qui marquoient ces diverses circonstances.

5°. Des neuf premiers sons du grand système diatonique, (à compter de bas en haut) chacun pouvoit être considéré comme le son le plus grave d'un nouveau système de pareille étendue; et à cet égard chacun de ces neuf sons recevoit le nom de ton ou de mode, Τρόπος.

Le nombre de ces modes s'est accru à proportion du progrès qu'a fait le système de l'harmonie en se perfectionnant. La musique ancienne ne reconnoissoit d'abord que trois modes, qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le dorien; le plus aigu étoit le lydien; le phrygien tenoit le milieu : ensorte que le mode dorien et le lydien comprenoient entr'eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place aux autres modes, l'ionien et l'éolien, dont le premier fut inséré entre le dorien et le phrygien, et le second entre le phrygien et le lydien.

Dans la suite le système harmonique ayant fait de nouvelles acquisitions en haut et en bas, les musiciens établirent de part et d'autre de nouveaux modes, qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers en y joignant la proposition ὑπέρ, sur, pour ceux d'en haut, et la préposition ὑπό, sous, pour ceux d'en bas. On trouve dans Alypius le dénombrement des tons qui résultoient de cet arrangement. Aristo-

nène, au rapport d'Euclide, n'admettoit que treize de ces modes, supprimant les deux plus élevés, l'hyperéolien et l'hyperlydien.

Enfin, Ptolomée les réduisoit à sept, l'hypodorien, l'hypophrygien, l'hypolydien, le dorien, le phrygien, le lydien et le mixolydien ou l'hyperdorien. M. Burette développe les raisons qu'avoit Ptolomée de n'admettre que ces sept tons. Ce sont ces sept modes, qui, en y joignant l'hypermixolydien, font aujourd'hui les huit tons de notre plein-chant.

6°. Les nuances (μεταβολαὶ), c'est-à-dire, les changemens qui pouvoient arrêter dans la suite d'un chant ou d'une modulation. Ces changemens étoient de quatre sortes; dans le genre, dans le système, dans le ton ou mode, et dans la mélopée. M. Burette développe la nature de chacune de ces nuances d'après Euclide (*Introduc. harm. p.* 20 *et* 21, *edit. Meibom.*)

7°. Tous ces préceptes généraux touchant les six premières parties de l'ancienne musique, conduisoient naturellement à la dernière ou à la mélopée, pour laquelle ils étoient uniquement établis. Cette mélopée avoit ses règles particulières, qui consistoient à déterminer le choix du genre, du mode, de la suite ou de l'ordre des sons, la modulation par degrés disjoints, etc.

On distinguoit trois espèces de mélopée, qui empruntoient leurs noms, hypatoïde, mésoïde et nétoïde, de ceux des trois cordes du grand système harmonique.

Le même Aristide-Quintilien qui distingue ces trois espèces de mélopée, reconnoît encore trois modes dans la mélopée. Le dithyrambique ou bacchique, le

nomique consacré à Apollon, et le tragique. Ces modes en avoient d'autres qui leur étoient en quelque sorte subordonnés, tels que l'érotique, le comique et l'encomiastique.

Tous ces modes ne pouvoient manquer d'influer sur les mœurs : d'où la mélopée se partageoit en trois genres, sçavoir, 1°. Le systaltique, ou celui qui inspiroit les passions tendres et capables de serrer le cœur, (c'est la force du terme grec) : 2°. Le diastaltique, ou celui qui étoit propre à l'épanouir, en excitant la joie, le courage, etc. 3°. L'hésuchastique, celui qui tenoit le milieu entre les deux autres.

Les sons de l'ancienne musique avoient leurs notes ou leurs caractères, dont l'arrangement formoit une espèce de tablature fort différente de la nôtre. Les notes des anciens, rangées toutes sur une même file, n'exprimoient que la nature ou la qualité des sons. Ces notes étoient les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, entières ou mutilées, simples, doubles ou alongées, et dans ces divers états, tournées tantôt à droite (suivant leur situation naturelle), tantôt à gauche; renversées le haut en bas, couchées horizontalement, ensorte que leurs pointes ou branches fussent tournées vers le haut; enfin barrées ou accentuées, sans compter l'accent grave et l'accent aigu, qui figuroient aussi parmi ces notes.

Ces diverses modifications faisoient en tout cent vingt-cinq caractères différens, mais dont le nombre se multiplioit considérablement dans la pratique. En effet, chacun de ces caractères indiquoit plusieurs sons, suivant qu'on l'employoit dans la tablature des voix ou dans celle des instrumens; suivant qu'il entroit dans celle de l'un ou de l'autre des quinze modes

de musique, variés chacun selon les trois genres, et composés chacun de seize sons, exprimés par dix-huit cordes : d'où il arrivoit que ces cent vingt-cinq caractères produisoient seize cents vingt notes. On peut consulter sur la figure et la valeur de ces notes, les savans Commentaires qu'a publié sur les musiciens Grecs, et particulièrement sur Alypius, Henri Meibom.

Cette multitude de notes rendoit très certainement l'ancienne musique d'une étude très longue et très pénible, quoique, au fond, cet art fut alors d'une assez grande simplicité. Ainsi je ne suis pas surpris que Platon, qui ne jugeoit pas à propos que les jeunes gens demeurassent trop de temps à l'étude de la musique, leur permît néanmoins d'y sacrifier trois années, (*de Legib. Lib. VII.*) seulement pour en apprendre les premiers élémens, et crut par-là réduire cette étude à un terme fort court. A peine, au bout de ce temps là, pouvoit-on être capable de chanter ou de solfier seulement un air sur tous les tons et dans tous les genres, en l'accompagnant des sons de la lyre; bien loin d'être en état d'y joindre le rhythme, l'expression, les ornemens, ou d'en composer quelqu'un sur des paroles faites exprès. Il étoit beaucoup plus mal-aisé de chanter sur la tablature, que de chanter d'après une voix ou un instrument, de même qu'il est bien plus difficile de lire le Chinois que de le parler, à cause de la multitude des caractères.

II. Tout ce qui regarde la pratique de l'ancienne mélopée est fort borné. On ne peut en parler, et on ne pourroit en juger qu'autant que quelques anciens manuscrits nous offriroient quelques recueils des plus beaux airs des Grecs ou des Latins. Mais les monu-

mens de ce genre sont très rares. Il ne nous en reste que quatre bien authentiques. Ce sont trois hymnes adressées, la première à Calliope, la seconde à Apollon, la troisième à Némésis. Le quatrième monument renferme les huit premiers vers de la première ode pythique de Pindare. Ces divers morceaux sont accompagnés des notes de l'ancienne musique, sur lesquels on les chantoit. Les trois premiers se sont trouvés dans un manuscrit précieux, trouvé en Irlande parmi les papiers du fameux Usserius: après la mort de ce savant, ce manuscrit passa entre les mains de Bernard, professeur du collège de Saint Jean-Baptiste, qui le communiqua à un éditeur d'Aratus, avec des remarques et des éclaircissemens d'Edmond Chilmead, chapelain de l'église de Christ: et c'est à la fin d'une édition toute Grecque des poésies d'Aratus et de leurs scholies, (Oxford, 1672, in-8°.), que parut ce précieux monument de la musique ancienne. Il paroît par les notes de musique que le chant de ces hymnes a été composé sur le mode lydien et dans le genre diatonique. Cette édition d'Oxford est entièrement conforme, quant à ces trois hymnes, à celle que Vincentio Galilei, dans son Dialogue *della Musica antica et della moderna*, a donnée de ces mêmes hymnes avec leurs notes grecques, Florence, 1581, *in-folio*. Galilei y assure qu'il les tient d'un gentilhomme Florentin, qui les avoit copiées très-exactement d'après un ancien manuscrit conservé dans la Bibliothèque du cardinal de Saint-Ange, et qui contenoit les Traités de musique d'Aristide-Quintilien et de Bryenne.

Enfin, ces trois hymnes se trouvent à la fin d'un manuscrit grec de la Bibliothèque du Roi, cotté 3221,

où sont les Traités de musique d'Aristide-Quintilien et du vieux Bacchius. Mais, quoique les vers en soient brouillés et confondus les uns avec les autres, elles y paroissent beaucoup plus amples que par-tout ailleurs. Il n'y a dans ce manuscrit que les vers de l'hymne à Calliope, et les six premiers de celle à Apollon, qui portent leurs notes de musique.

M. Burette nous donne à la fin de sa dissertation sur la Mélopée ces trois hymnes, telles qu'on les lit dans le manuscrit de la Bibliothèque: il y a joint une traduction française et des notes très-intéressantes. Il y examine à qui l'on peut attribuer ces trois productions qu'il remarque être *marquées à un coin* qui ne permet pas de douter que ces hymnes n'aient été composées dans un temps où la poésie Grecque étoit encore florissante. Celle à Némésis est citée par Synesius, dans sa xov^e^. lettre. M. Burette a fait graver en outre les paroles et la musique; et elles se trouvent réunies dans quatre planches à la fin de la même Dissertation.

Le quatrième monument de musique ancienne est dû aux savantes recherches de l'infatigable Kircher. Ce morceau de l'antiquité se trouve à la page 541 du premier Tome de la Musurgie de ce célèbre jésuite, imprimée à Rome en 1650, *in-folio* : il assure l'avoir trouvé lui-même dans la plus fameuse Bibliothèque de Sicile, qui est celle du monastère Saint-Sauveur, voisin du port de Messine. M. Burette a également fait imprimer le texte avec une version française, et a fait graver la musique Grecque avec soin.

Chap. XVI, p. 168. *Seconde Observation.* Le dithyrambe étoit chez les Grecs une sorte de poésie,

consacrée à Bacchus, et dont il est bien plus facile de définir le caractère que d'en assigner la véritable étymologie. Ceux qui la cherchent dans la langue Grecque sont peu d'accord entr'eux: et on n'est pas moins partagé sur le premier auteur de la poésie dithyrambique. Il y a beaucoup d'apparence que cette poésie doit son origine à des assemblées rustiques de buveurs, chez qui le vin échauffant le génie, développoit cet enthousiasme ou cette fureur poétique, qui faisoit, pour ainsi dire, l'ame du dithyrambe.

De-là, comme d'une source féconde, partoient six principales qualités ou propriétés, qui caractérisent cette espèce de poésie: savoir, 1°. la composition trop licencieuse de plusieurs noms joints ensemble, et d'où naissoient des expressions nouvelles, empoullées et propres à surprendre l'oreille; 2°. Des métaphores tirées de trop loin, trop dures, trop hardies, trop compliquées: 3°. Des renversemens de construction trop fréquens et trop embarrassés: 4°. Le désordre apparent dans la disposition ou l'arrangement des pensées, quelquefois vraiment sublimes, souvent alambiquées ou guindées, et qui étourdissoient l'auditeur, sans qu'il conçût bien distinctement ce qu'il venoit d'entendre: d'où vient le proverbe: «Cela s'entend moins qu'un dithyrambe». 5°. Une versification trop libre et affranchie de la plupart des règles. 6°. L'harmonie ou la modulation phrygienne sur laquelle on chantoit cette poésie mise en musique, l'accompagnant du son des flûtes.

Ces caractères des dithyrambes se font sentir à ceux qui lisent attentivement les odes de Pindare, ainsi que les chœurs des tragédies et des comédies Grecques, quoiqu'on ne doive regarder ni les uns ni les

autres comme des poëmes dithyrambiques. Il nous reste cependant (sans compter la Cassandre de Lycophron) quelques morceaux de ce dernier genre, sur lesquels on pourra s'en former une idée plus complette. Il faut consulter sur ce point Gérard-Jean Vossius (*Institut. poët., III*, 16.) et la Dissertation d'Erasme Schmid, *de Dithyrambis*, imprimée à la fin de son Pindare.

J'ajouterai ici très-peu de choses à ce que dit M. Burette sur les dithyrambes. Il est bon de connoître le sort de ce genre de poésie depuis les Grecs.

Les Latins ne se sont pas exercés dans cette espèce de poésie. Il est cependant bon de remarquer que les vers galliambiques, chantés en l'honneur de Cybèle, approchoient beaucoup du dithyrambe. Horace a fait le plus grand éloge des dithyrambes de Pindare, et nous peint en plusieurs endroits le caractère de cette poésie. On peut même regarder comme dithyrambe son ode qui commence par ces mots :

Quo me Bacche rapis, etc.

(Liv. II, ode 20, d'après la nouvelle distribution du père Sanadon, dans les poésies d'Horace, *in-4°*. Paris, Chaubert, 1728), et cette autre (Liv. I, ode 12), où il débute ainsi !

Bacchum in notis carmina rupibus
Vidi docentem (credite posteri)
Nymphasque discentes et aures
Capripedum satyrorum acutas,
Evoe! recenti mens trepidat metu,
. . . . . .

Le P. Sanadon distingue en effet deux sortes de dithyrambes, l'un régulier et l'autre irrégulier. Ces

deux-ci sont réguliers, parce qu'ils sont formés par un certain nombre de strophes, où les mêmes vers reviennent toujours dans le même ordre. « Les dithy-« rambes irréguliers, (ajoute le P. Sanadon) qu'on « appelle autrement polymètres ou pammètres dithy-« rambiques, sont composés de vers de différentes « formes, placés sans ordre et sans distinction de « strophes. *Dithyrambus*, selon la remarque de Sa-« muel Bochart, est un mot formé du Syriaque *di-« thore abhan*, c'est-à-dire, qui est né deux fois; « et ce nom fut donné à Bacchus, parce qu'en sortant « des flancs de Sémelé, il passa dans la cuisse de Ju-« piter, d'où il fut mis au jour pour la seconde fois. « C'est delà que les Latins l'ont appellé *Bimater* ».

Parmi les modernes, les Italiens paroissent ceux qui ont cultivé le dithyrambe avec le plus de succès. Le fameux Rédi, et Pégolotti nous en ont laissé chacun un de leur façon, qui passent pour des modèles.

M. de Gersterberg, chez les Allemands, a fait des poésies dithyrambiques. Mais personne, parmi les modernes, n'a pris la lyre avec plus de talens déterminés pour ce genre, qu'un anonyme de la même nation, auquel on pourroit même reprocher d'être quelquefois un peu trop dithyrambique.

M. de Fontenelle nous donne, dans son Histoire du Théatre Français, à-peu-près l'époque de la naissance du dithyrambe parmi nous. Mais ce genre y a très-peu de prosélytes. Ce qui le fit naître en France, fut l'enthousiasme qu'excita la Cléopâtre captive, de Jodelle, représentée en 1552 à l'hôtel de Rheims à Paris, en présence du roi Henri II: tous les poëtes, ses contemporains, s'empressèrent de le

féliciter. Ils menoient en grande pompe un bouc couronné de lierre, et chantoient à l'envi leurs vers dithyrambiques.

CHAP. XVII, p. 168. *Première Observation.* Aristoxène naquit à Tarente, ville d'Italie. Il étoit fils du musicien Mnésias, autrement appellé *Spinthare.* Il fut en premier lieu disciple de son père et de Lamprus d'Erythrée, puis du Pythagoricien Xénophile; enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. Aristoxène vivoit, comme l'on voit, sous Alexandre le Grand et ses premiers successeurs, et il fut contemporain du Messénien Dicéarque, historien très-fameux.

De tous les ouvrages d'Aristoxène, il ne nous reste aujourd'hui que ces trois Livres des élémens harmoniques; et c'est le plus ancien Traité de musique qui soit venu jusqu'à nous. La meilleure édition que nous en ayons est de Marc Meibom, qui l'a fait imprimer à la tête de la belle édition qu'il nous a donnée des Musiciens Grecs, à Amsterdam, 1652, *in*-4°., deux volumes.

Nous n'avons plus l'ouvrage d'Aristoxène sur la musique en général, dont il est question dans la citation de Plutarque, laquelle fait le sujet de cette observation; et de tous les musiciens dogmatiques Grecs que le temps nous a conservés, Aristoxène est le seul dont Plutarque fasse mention.

CHAP. XVII, pag. 169. *Seconde Observation.* Voyons de quelle manière Plutarque prétend qu'Olympe est parvenu à découvrir en partie un genre de musique si bizarre et si peu naturel que l'en-

harmonique. Cet endroit est l'un des plus épineux de ce Dialogue.

Il n'est ici question que du double tétracorde ou de l'heptacorde, formé de deux tétracordes conjoints ou de sept cordes, dont celle du milieu devenoit commune à ces deux tétracordes; c'est-à-dire, qu'elle étoit en même temps la plus haute ou la plus aiguë du tétracorde le plus grave, et la plus basse ou la plus grave du tétracorde le plus aigu, comme il paroît dans cette suite de sons, Si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la. Si, ut, ré, mi, forment le tétracorde le plus bas ou le plus grave: Mi, fa, sol, la, forment le plus haut ou le plus aigu. Le son Mi, comme on voit, est commun à l'un et à l'autre, et en fait la jonction, étant le son le plus aigu du premier et le plus grave du second. Ces sept sons ou cordes avoient chacune leur nom. La première, ou la plus basse et la plus grave (si) s'appelloit *hypate* (ὑπάτη), comme qui diroit la suprême, la principale, 1°. parce que, dans le rapport que les anciens supposoient entre ces sept cordes et les sept planètes, ils comparoient l'hypate à Saturne la plus élevée; 2°. parce que, dans l'échelle où ils rangeoient les sept cordes ou sons, ils mettoient toujours l'hypate à la tête, se prescrivant en cela un ordre tout différent de celui que nous suivons aujourd'hui. Sur quoi il est à propos d'observer, que depuis que ce nouvel arrangement eût prévalu, les musiciens Latins, pour désigner l'hypate, subtituèrent le mot *principalis* au mot *suprema*, dont ils ne se sont plus servis. La seconde corde (ut) en montant vers l'aigu, se nommoit *parhypate* (voisine de l'hypate).

La troisième corde (ou le ré) avoit trois noms. On l'appelloit, 1°. *paranète*, voisine de la nète; 2°. *li-*

chanos, (indicatrice), tant parce qu'on la touchoit du doigt (λιχανὸς) que parce que le son de cette corde indique si le genre de musique dont il s'agit, tend vers l'aigu ou vers le grave, et de combien. 3°. On la nommoit *hypermèse*, parce que dans l'échelle ancienne, elle étoit, quoique plus grave, placée au-dessus de la mèse.

Celle-ci (qui répondoit à notre mi) étoit la quatrième corde, ainsi appellée, parce qu'elle tenoit le milieu entre les deux tétracordes, et servoit à les unir. Mais, lorsque l'on ne considéroit que le tétracorde simple, cette corde s'appelloit *nète* (νήτη) comme qui diroit (νεάτη) la dernière, la plus basse. Cette quatrième corde, dans l'heptacorde, quittoit le nom de nète, et prenoit celui d'*hypate*, parce qu'elle devenoit la première corde du second tétracorde conjoint.

La cinquième corde de l'heptacorde (ou le fa) s'appelloit *parhypate*, paramèse ou voisine de la mèse, et trite, parce qu'elle est la troisième corde en comptant depuis la nète ou la dernière de l'heptacorde. La sixième corde (ou le sol) étoit nommée *paranète*, (voisine de la nète) qui étoit la septième et dernière (ou le la).

Tel étoit donc l'arrangement des sons dans l'heptacorde de la cithare à sept cordes, et sur la flûte dont se servoit Olympe (car il jouoit de ces deux instrumens), sur lesquels il fit la découverte, dont Plutarque nous rend compte ici. Suivons pied à pied ce qu'il nous apprend, et tâchons de le rendre intelligible.

Olympe parcouroit souvent les sons, soit de la flûte, soit de la cithare, du haut en bas, c'est-à-dire,

de l'aigu au grave, dans le genre diatonique, et conduisoit sa modulation jusqu'à la parhypate ou au deuxième son (ut) du premier tétracorde; tantôt en partant de la paramèse ou du cinquième son (fa), ce qui faisoit l'intervalle de la quarte (fa-ut); tantôt en partant de la mèse ou du quatrième son (mi), ce qui faisoit l'intervalle de deux tons ou de la tierce majeure (mi-ut). Telle étoit donc cette modulation, Fa-ut, mi-ut, fa-mi-ut; où l'on voit qu'elle passe toujours par-dessus le lichanos diatonique ou le troisième son (ré) qui par-là s'éclipsoit en quelque manière, et devenoit comme nul. Or Plutarque appelle ici le lichanos, *diatonique*, pour le distinguer des lichanos de deux autres genres, c'est-à-dire, du lichanos chromatique (ou de l'ut-dièse), et du lichanos enharmonique (ou du si demi-dièse ou du quart de ton), duquel il n'étoit point encore question du temps d'Olympe. Quoique Plutarque ne parle ici que de la modulation conduite de l'aigu au grave, il ne faut pas douter qu'Olympe ne la conduisît aussi du grave à l'aigu en cette manière; Si-ut-mi, si-ut-mi-fa, si-ut-fa, en supprimant toujours le lichanos (ré).

Chap. XVII, p. 169. *Troisième Observation.* Mais en quoi pouvoit donc consister cette beauté, ce merveilleux, qui touchoit si vivement Olympe? Ce ne pouvoit être que dans la nouveauté d'une harmonie, que faisoit appercevoir ce nouveau genre; et qui flattoit agréablement l'oreille. Cette harmonie étoit l'intervalle ou l'accord de la tierce majeure, qui ne se faisoit point sentir dans les deux autres genres; la modulation du diatonique procédant par un demi-ton, puis deux tons (si, ut, ré, mi,) et celle du

chromatique par deux demi-tons et une tierce mineure (si, ut, ut dièse, mi). La tierce, soit majeure, soit mineure, passoit, comme on sait, pour accord dissonant (διάφωνον), quoique mélodieux (ἐμμελές) dans le système de l'ancienne musique, où l'on admettoit pour vraies et parfaites consonnances (συμφωνίας) que la quarte, la quinte, l'octave et leurs répliques. Ainsi ces trois intervalles et ceux du demi-ton et du ton étoient le plus ordinairement employés dans le chant, et ceux auxquels l'oreille étoit le plus accoutumée. Mais le nouvel établissement du genre chromatique fit sentir tout l'agrément de la tierce mineure, et en rendit l'usage plus fréquent dans la mélopée où la composition du chant; après quoi Olympe y porta la tierce majeure, et fit connoître le mérite de cet accord jusqu'alors négligé. Du reste cette admiration d'Olympe pour une sorte d'harmonie si connue et si commune parmi nous, fait foi de l'extrême sensibilité des anciens Grecs pour la musique la plus simple et la plus unie, telle qu'on la pratiquoit de leur temps, et dans laquelle les changemens ou les innovations les plus légères faisoient sur eux de si vives impressions.

CHAP. XVII, p. 170. *Quatrième Observation.* Amyot n'a pas traduit ces derniers mots (ἀλλὰ δὴ καὶ τῆς ἁρμονίας). Au reste il y a faute dans le texte, et l'on doit y lire, au lieu de ἀλλὰ δὴ ni même, ἀλλὰ δὲ mais déjà, et traduire : « mais en y mettant déjà quelque chose de l'enharmonique », c'est-à-dire, le passage immédiat qui se faisoit de la parhypate à la mèse par la suppression du lichanos diatonique, ainsi qu'on vient de le voir. Mais il restoit encore, pour

perfectionner cette découverte, à partager en deux dièses ou quarts de ton, le demi-ton situé entre l'hypate et la parhypate (entre le si et l'ut). C'est donc sur ce qui manquoit encore à ce genre enharmonique pour être dans toute sa perfection, que sont fondées, l'expression ἀλλὰ νῦν, mais déjà, et la phrase suivante, εἶναι δ' αὐτῷ τὰ πρῶτα τῶν ἐναρμονίων πιαῦτα.

CHAP. XVIII, p. 170. *Première Observation.* Ces divisions du tétracorde ou de la flûte (car l'un revient à l'autre) étoient au nombre de cinq avant la découverte du genre enharmonique. Il y avoit, I. le genre diatonique mol ou foible (μαλακὸν), dont les trois intervalles étoient, 1°. un demi-ton; 2°. trois quarts de ton; 3°. cinq quarts de ton. II. Le diatonique fort (σύντονον), dont les trois intervalles étoient, 1°. un demi-ton; 2°. un ton; 3°. un autre ton; (si, ut, ré, mi). III. Le chromatique mol ou foible (μαλακὸν), dont les trois intervalles étoient, 1°. un tiers de ton; 2°. un autre tiers de ton; 5°. un ton et demi et un tiers. IV. Le chromatique sesquialtère (ἡμιόλιον), dont les trois intervalles étoient, 1°. un dièse ou quart de ton et demi; 2°. un dièse et demi; 3°. sept dièses ou quarts de ton. V. Le chromatique fort ou tonique (τονιαῖον) dont les trois intervalles étoient, 1°. un demi-ton; 2°. un autre demi-ton; 3°. un ton et demi: (si, ut, ut dièse, mi). Or, nulle de ces cinq divisions du tétracorde ou de la flûte n'est celle qui convient à la modulation du nome spondée, laquelle, par conséquent, n'étoit dans aucun de ces genres; mais elle étoit dans un sixième ou dans l'enharmonique.

CHAP. XVIII, *Ibid. Seconde Observation.* Le spondiasme

spondiasme trop fort (*συντονώτερος*) est une tension plus forte de la corde haussée jusqu'à $\frac{1}{4}$ de ton ou jusqu'à un ton entier. Or dans le genre phrygien, le spondiasme plus fort se fait sentir, 1°. du Si à l'ut dièse, dans le premier tétracorde; 2°. du Fa dièse au sol dièse; 3°. du La au si dans le second: et comme dans le genre diatonique, soit mol ou foible, soit fort ou aigu (*σύντονον*), règnent les trois espèces de spondiasme, dans l'un et l'autre tétracorde, c'est-à-dire, dans le premier, de la parhypate au lichanos trois quarts de ton ou un ton, du lichanos à la mèse cinq quarts de ton ou un ton: dans le second tétracorde, de la paramèse ou trite à la paranète, trois quarts de ton ou un ton; de la paranète à la nète, cinq quarts de ton ou un ton: il ne faut pas être surpris de l'imagination de ceux qui, sans approfondir davantage la nature de l'une et l'autre modulation, auroient pu se figurer que le genre phrygien, enharmonique s'il en fut jamais, se pouvoit confondre avec le diatonique.

CHAP. XVIII, p. 170. *Troisième Observation.* Je suppose, comme on vient de le voir, que le nome spondée dont il s'agit, étoit dans le genre phrygien. Ce genre, tel que nous l'a décrit Aristide, avoit sa modulation comprise dans l'étendue de neuf cordes, qui formoient huit intervalles ou le système entier d'une octave. Tels étoient donc les intervalles qui la composoient. 1°. Un ton; 2°. et 3°. deux quarts de ton; 4°. un diton ou une tierce majeure; 5°. un ton; 6°. et 7°. deux quarts de ton. 8°. un ton. Voici quelle étoit l'intonation de ces intervalles compris dans les neuf cordes; Si, ut dièse, ut dièse $\frac{1}{4}$, ré, fa dièse,

sol dièse, sol-dièse ♯, la, si. Le nome spondée étoit sans doute ou de la composition d'Olympe, inventeur du genre enharmonique, ou de quelques-uns de ses premiers disciples; et ce genre devoit s'y faire sentir d'un bout à l'autre; or c'est ce qu'on apperçoit sans peine dans la modulation de ce genre phrygien. D'ailleurs le nome spondée étant principalement destiné aux sacrifices et aux libations religieuses, devoit être d'un caractère grave et majestueux; et tel est celui de la modulation du genre phrygien, laquelle ressemble tout-à-fait à notre modulation mineure ou par bémol.

CHAP. XVIII, p. 171. *Quatrième Observation.* Plutarque a raison de conclure que si l'on met de suite deux ditons ou deux tierces majeures, l'intervalle sera ἔμμελὲς. Car entre la première corde et la cinquième se trouvent quatre sons qui excèdent la consonance de la quinte, laquelle n'est que de trois tons ½; et entre la première et la quatrième sont compris trois tons qui surpassent la consonnance de la quarte, laquelle n'est que de deux tons et demi. Par conséquent l'un et l'autre intervalle sont ἔμμελῆ, le premier faisant la quinte superflue (ut, sol dièse), et le second, la quarte superflue ou le triton (ut, fa dièse).

A l'égard du diton incomposé (ἀσύνθετον) et du composé (σύνθετον), Aristoxène explique ainsi ce que c'est. On appelle diton incomposé en chaque genre un intervalle mélodieux, que la voix qui l'entonne ne peut partager en d'autres intervalles plus petits. Tel est le diton enharmonique Ut, mi, compris entre le lichanos et la mèse. Mais le diton diatonique compris

entre la parhypate et la mèse, est composé, parce qu'il est partagé en deux tons par le lichanos placé entre la parhypate et la mèse, Ut, ré, mi. Cette impossibilité, pour la voix qui entonne un diton enharmonique, de le partager en deux tons, n'étoit réelle que pour les instrumens de musique, parce qu'à la cithare montée selon le genre enharmonique, et à la flûte percée suivant le même genre, manquoient la corde et le trou nécessaires pour exprimer le son qui partageoit en deux le diton (aujourd'hui tierce majeure), c'est-à-dire, que le Ré manquoit entre l'Ut et le Mi; c'est ce qui faisoit que cette intervalle étoit composé (actuellement indivisible) sur les instrumens. Il n'en étoit pas de même des voix; l'impossibilité de partager le diton n'étoit à leur égard qu'une impossibilité involontaire et de coutume, fondée sur la nécessité de se conformer à la manière dont les instrumens étoient montés ou percés.

Voyons maintenant comment il arrivoit qu'en confondant le genre chromatique tonique avec le genre phrygien du nome spondée, deux dièses se trouvassent placés de suite, l'un incomposé, l'autre composé; et comparons ensemble à certains égards l'octacorde du premier genre avec l'enneacorde du second, en supprimant les dièses enharmoniques, à cause de la difficulté de l'intonation. Supposé donc qu'au lieu de chanter suivant le phrygien, Si, ut dièse, ré, fa dièse, on entonne selon le chromatique, Si, ut, ut dièse, ré, fa dièse; voilà un diton incomposé entre le Ré et le Fa dièse; qu'ensuite passant dans le second tétracorde, au lieu de chanter suivant le phrygien Fa dièse, sol dièse, la, si, on entonne chromatiquement Fa dièse, sol dièse, la, la dièse, si; voilà un

second diton, mais composé, 1°. du ton situé entre le Fa dièse et le Sol dièse; 2°. du demi-ton placé entre le Sol dièse et le La; 3°. enfin du demi-ton qui se trouve entre le La et le La dièse. Plutarque a donc raison d'avancer que, si quelqu'un s'avisoit de mettre le caractère propre au spondiasme trop fort dans le genre chromatique tonique, il arriveroit de-là que deux ditons se trouveroient placés de suite, l'un incomposé, l'autre composé.

On pourroit objecter que la première corde au grave de ce système, laquelle je prends pour une hypate, seroit plutôt une proslambanomène (ou corde sur-ajoutée pour remplir l'octave), puisque cette corde est d'un ton plus bas que la suivante en montant; au lieu que la distance de l'hypate à la parhypate, qui la suit immédiatement à l'aigu, n'est au plus que d'un demi-ton. En ce cas, il faudroit changer la dénomination moderne de toutes les cordes de ce système, et les appeller La, si, si dièse, ut, mi, fa dièse, sol bémol, sol, la. Mais d'un autre côté ce système phrygien et les cinq autres qui l'accompagnent dans Aristide, sont de la plus haute antiquité; et alors on n'employoit pas encore de proslambanomène pour rendre complette l'octave, qui n'étoit remplie que par l'addition du ton que plaça Pythagore entre les deux tétracordes, dont l'heptacorde étoit composé. De plus, à l'exception du genre phrygien et du dorien porté jusqu'à l'étendue de huit tons, la première corde de tous ces autres systèmes ou genres anciens, est certainement une hypate ou un La. Mais, quoiqu'il en soit de la dénomination de cette plus basse corde, cela ne change rien dans

l'arrangement des sons ni des intervalles du système phrygien, et par conséquent ne peut s'opposer à l'usage que j'en fais.

CHAP. XVIII, p. 172. *Cinquième Observation.* On appelloit enharmonique dense ou serré (πυκνὸν) les deux quarts de ton qui, dans le genre enharmonique, partageoient le demi-ton compris entre l'hypate ou le Si, et la parhypate ou l'Ut; entre la mèse ou le Mi, et la paramèse ou le Fa,

On doit en général appeller dense, serré ou pressé, un intervalle composé de deux autres, qui, joints ensemble, comprendront un intervalle plus petit que l'intervalle restant dans le tétracorde ou la quarte. Ainsi dans le genre enharmonique, on appelle πυκνὸν (dense) l'intervalle compris entre l'hypate (si) et le lichanos (ut); parce que les deux dièses ou quarts de ton qui partagent cet intervalle, pris ensemble, ne font qu'un demi-ton, qui est plus petit que l'intervalle qui reste, ou celui du double ton compris dans le lichanos (ut) et la mèse (mi). De même dans le genre chromatique, l'intervalle compris entre l'hypate (si) et le lichanos (ut dièse), et qui est composé de deux demi-tons, est censé πυκνὸν (dense) parce qu'il est moindre que l'intervalle restant dans le tétracorde, ou que les trois demi-tons compris entre le lichanos (ut dièse) et la mèse (mi). Mais dans le genre diatonique il n'y a nulle densité, parce que deux intervalles quelconques pris ensemble, sont plus grands que le troisième.

Il est certain qu'on employoit l'enharmonique dense sur les mèses et sur l'hypate du premier ou plus bas tétracorde, c'est-à-dire, entre l'hypate (si) et la parhypate (si dièse) entre celle-ci et le lichanos (ut),

Il faut donc lire dans le texte, et peut-être Plutarque l'avoit-il écrit ainsi ἡ γὰρ ἐν ταῖς ὑπάταις καὶ μέσαις ἐναρμόνιον συνεστὼς.

CHAP. XVIII, p. 169. *Sixième Observation.* Au lieu de, ἐν ταῖς μέσαις, j'ai lu, ἐν ταῖς ὑπάταις καὶ μέσαις.

Le demi-ton incomposé, ἀσύνθετον ἡμιτόνιον, est le demi-ton non partagé en deux quarts de ton enharmoniques. Il s'ensuit delà, que dans les flûtes et les cithares percées ou montées enharmoniquement, il n'y avoit alors pour chaque tétracorde que trois sons; savoir, pour le premier, l'hypate (si), la parhypate (ut) et la mèse (mi): pour le second conjoint, la mèse (mi), la paramèse (fa) et la nète (la): pour le second disjoint, la paramèse (fa dièse), la trite (sol) et la nète (si): ensorte que dans le premier manquoit le lichanos (ré), et dans le second conjoint la paranète (sol); s'il étoit disjoint, la paranète (la). Le genre enharmonique ne consistoit donc alors que dans le diton incomposé compris entre la parhypate (ut) et la mèse (mi); entre la paramèse (fa) et la nète (la), ou entre la trite (sol) et la nète (si).

CHAP. XVIII, *ibid. Septième Observation.* Moyennant ce partage le genre enharmonique se trouva fourni de toutes ses cordes, ayant recouvré le lichanos (ré), la paranète (sol), ou la paranète (la).

Plutarque, en parlant des modes où se fit ce partage du demi-ton, ne fait mention que du lydien, ou du phrygien, sans parler du dorien. Olympe ayant composé dans le genre enharmonique sur le mode dorien,

comme l'a dit Plutarque (ch. XVII), il est clair que le lecteur doit se tenir pour dit, que ce partage du demi-ton s'étoit fait dans ce dernier mode comme dans les deux autres.

CHAP. XXII, p. 175. Alcée étoit de Mitylène, capitaine de l'île de Lesbos. Il florissoit, selon la chronique d'Eusèbe, dans la quarante-quatrième olympiade, vers l'an 604 avant J. C. Il étoit compatriote et contemporain de la fameuse Sapho, dont on prétend qu'il devint amoureux. Aristote nous a conservé un vers par lequel ce poëte déclaroit sa passion à cette femme, et la réponse qu'elle y fit. Voici l'un et l'autre,

ΑΛΚ.

Θέλω τί τ' εἰπῆν, ἀλλά με κωλύει αἰδώς.

ΣΑΠ.

Αἰσ' ἦσθ' ἐς ἐσθλῶν ἦμεν ἢ καλῶν,
Καὶ μήτ' εἰπῆν γλῶσσ' ἐκύρα κεκπὸν,
Αἰδὼς κέν σε οὐκ εἶχεν ὄμματ',
Ἀλλ' ἔλεγες περὶ τῶ δικαίω.

C'est-à-dire, d'après la traduction libre de Cassandre.

ALC.

Je voudrois bien, Sapho, vous dire quelque chose;
Mais un respect honteux à mon desir s'oppose.

SAPH.

C'est trop me dire, Alcée; un si honteux respect
Accuse ton desir, et me le rend suspect:
Si ce desir étoit un desir légitime,
Si ta langue trop prompte à se charger d'un crime
N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,
Tu n'abbaisserois pas honteusement les yeux,
Et tu serois hardi dans une cause juste.

Cet Alcée eut de grands démêlés avec le sage **Pittacus**, par qui il fut humilié au point qu'il se livra aux dernières injures contre ce sage de la Grèce : il l'appelle dans les pièces qu'il fit contre lui, *παίφατον* ou *παράπεδα* (*pied-plat, tratne-savatte*); *χειροπόδην*, *pied crévassé*; *γανεῖκα*, *bouffi-d'orgueuil*; *φύσκωνα* et *γάστρωνα*, *ventru* et *gros-crevé*; *ζοφοδορπίδαν*, *soupe-aveuglettes*; *ἀγάυρον*, *crasseux*. Voilà un échantillon de la manière dont les Grecs s'injurioient du temps d'Alcée. Quant à ses poésies écrites en dialecte éolien, et où régnoit principalement le vers appellé *alcaïque*, du nom de son inventeur, quoiqu'elles fussent en grand nombre et de plus d'une espèce, il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragmens, parmi lesquels ne paroît point celui où il disoit que toutes les danses et tous les sacrifices qui formoient le culte d'Apollon, se faisoient au son des flûtes. Quintilien le loue d'ailleurs sur ses termes châtiés, concis, magnifiques, sentencieux et fort approchans du style d'Homère; de sorte que l'on peut dire qu'il excelloit dans le genre qui lui a valu les éloges de ce rhéteur, et que ce poëte méritoit bien cet archet d'or (*aureum plectrum*), que lui donne Horace. A l'égard des poésies bacchiques, il y réussissoit d'autant mieux, que la nature ne lui avoit pas donné moins de goût pour le vin que pour la galanterie. Il ne versifioit jamais plus heureusement que lorsque Bacchus lui avoit échauffé la verve, ce qu'il avoit de commun avec Aristophane. Il étoit persuadé que se mettre en pointe de vin étoit un plaisir de toutes les saisons; et Athénée nous a conservé plusieurs morceaux de ce poëte, qui font foi de son penchant pour l'usage même excessif de cette agréable liqueur.

CHAP. XXV, pag. 180. *Première Observation.* Lamprocle est ici regardé seulement comme le réformateur de l'harmonie mixolydienne; et cette réforme consistoit à déterminer le véritable système de cette harmonie ou de ce mode, quant à sa disjonction ou à l'arrangement des divers tétracordes qui composoient ce système. En le réduisant à l'étendue de l'octave ou de l'octacorde, c'est-à-dire, du double tétracorde disjoint; le lieu de cette disjonction est unique, et ne peut être équivoque, comme on le voit dans la progression de ce système, que voici: Mi, fa, sol, la; si, ut, ré, mi. Il ne s'agit donc point ici du double tétracorde disjoint. Mais l'hendécacorde, ou le triple tétracorde disjoint, (c'est-à-dire, la onzième), pouvoit être le système dont parle ici Plutarque. En effet, ce système offre un choix pour la disjonction, qui peut être placée, ou entre le premier et le second tétracorde, ainsi: Mi, fa, sol, la: si ut, ré, mi: mi, fa, sol, la: ou entre le second et le troisième, de cette manière: Mi, fa, sol, la: la, si bémol, ut, ré: mi, fa, sol, la: et en ce cas, Lamprocle aura pu mettre la disjonction du mode mixolydien entre ces deux derniers tétracordes à l'aigu (ἐπὶ τὰ ὀξέα): au lieu que la plupart des musiciens croyoient devoir la mettre entre les deux premiers tétracordes au grave. Supposé qu'il soit ici question du système complet de l'ancienne musique, composé de quatre tétracordes et de la proslambanomène, ce qui remplit la double octave, on y trouvera la même alternative. C'est-à-dire, que la disjonction peut s'y placer, ou entre le second et le troisième tétracorde, ainsi: La: si, ut, ré mi: mi, fa, sol, la: si, ut, ré mi: mi, fa, sol, la: ou entre le troisième et le qua-

trième ; La : si, ut, ré, mi : mi, fa, sol, la : la si bémol, ut, ré : mi, fa, sol, la.

Voici maintenant la cause de la méprise de presque tous les musiciens sur ce point. Les premiers musiciens Grecs qui empruntèrent le mode lydien et le mixolydien des peuples Asiatiques de même nom, comprirent bien que le système entier du second étoit d'un demi-ton plus haut que celui du premier, mais ils ne firent pas assez d'attention à l'endroit où les Lydiens plaçoient la disjonction dans le mixolydien ; et ils la mirent, sans y regarder de plus près, entre les deux tétracordes au grave, comme peut-être ils en usoient dans le mode lydien. Lamprocle ayant dans la suite, reconnu par la manière dont les Lydiens montoient leurs instrumens à cordes, et perçoient leurs flûtes pour le mode mixolydien, qu'ils mettoient la disjonction entre les deux tétracordes à l'aigu ; il réforma la figure ou l'échelle de ce mode parmi les Grecs, et la rendit conforme à celle des Lydiens.

Chap. XXV, p. 180. *Seconde Observation.* Ceci confirme qu'il s'agit ici de l'hendécacorde ou du triple tétracorde disjoint. L'on sait que deux tétracordes c'est-à-dire, le système de deux quartes, étoient censés conjoints, lorsque le son le plus aigu du premier ou du bas devenoit le son le plus grave du second ou du plus haut, comme dans cette progression de sons : Si, ut, ré, mi : mi, fa, sol, la : et que ces deux tétracordes étoient censés disjoints, lorsqu'ils étoient séparés l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton entier, placé entre le son le plus aigu du plus bas et le plus grave du plus haut, en cette manière : Mi, fa, sol,

la : si, ut, ré, mi : ensorte que le système des deux tétracordes conjoints ne composoit qu'un septième de Si au La ; et que celui des deux tétracordes disjoints remplissoit l'octave du Mi au Mi. L'hendécacorde étoit formé de trois tétracordes, deux conjoints et le troisième disjoint, ou deux disjoints et le troisième conjoint.

Les anciens appelloient, dans l'hendécacorde, dont il est ici question, paramèse le huitième son, en montant du grave à l'aigu. Ainsi dans la progression des sons de l'hendécacorde, où la disjonction se fait entre le second et le troisième tétracorde à l'aigu, la paramèse répond au second Mi, et la mèse au Ré. A l'égard de l'hypate des hypates, c'étoit le premier ou le plus grave des sons de l'hendécacorde. L'hypate étoit à la tête de l'échelle des sons disposés de manière dans la musique ancienne, que leur progression du grave à l'aigu alloit de haut en bas ; ensorte que le son le plus grave étoit au haut de l'échelle, et le plus aigu au bas sous le nom de nète : et quoique dans la disposition actuelle l'aigu soit au haut et le grave au bas, ces deux extrémités ont conservé leurs anciennes dénominations. Pour désigner le premier ou le plus grave son de l'hendécacorde, on joignit au terme ὑπάτη celui d'ὑπατῶν (l'hypate des hypates) ; parce que le premier ou le plus grave des trois tétracordes renfermés dans ce système, s'appelloit le tétracorde des hypates ou des sons les plus graves ; d'où le premier ou le plus grave de ces mêmes sons empruntoit sa dénomination d'hypate des hypates, comme qui diroit, Le plus grave son des plus graves.

Voici maintenant le sens du passage de Plutarque : Lamprocle ayant reconnu que dans l'hendécacorde

monté sur le ton ou sur le mode mixolydien, la disjonction devoit être placée entre le second et le troisième tétracorde à l'aigu, il en dressa la figure ou l'échelle, de façon qu'en s'étendant de la paramèse à l'hypate des hypates, c'est-à-dire, depuis le Mi à l'aigu, jusqu'au Mi le plus bas, elle comprenoit les deux tétracordes conjoints les plus graves, et de plus le ton qui opéroit la disjonction du troisième tétracorde; ton situé entre la mèse et la paramèse, c'est-à-dire, entre le Ré et le Mi à l'aigu.

Chap. XXV, page 180. *Troisième Observation.* Grec: Ἁρμονία ἐπανειμένη Λυδιστί, l'harmonie lydienne relâchée; qui n'est autre chose ici que le mode hypolydien, de trois tons plus grave que le mixolydien. Cette distance entre ces deux modes suffisoit pour faire envisager le premier opposé au dernier. Xilander fait dire ici à Plutarque tout le contraire de ce que porte le texte.

Le même Plutarque a raison d'ajouter que ce mode hypolydien approche fort de l'ionien. En effet ils ne sont séparés l'un de l'autre que par le dorien, et par conséquent, ne sont qu'à un ton d'intervalle; l'ionien répondant au Mi bé mol, et l'hypolydien à l'Ut dièse au grave du dorien, que je suppose répondre au Ré.

Chap. XXVI, p. 181. L'harmonie plaintive étoit la lydienne et la mixolydienne. La première étoit plus aigue que le ton dorien de deux tons; la seconde de deux tons et demi, elles étoient par conséquent très-propres à exprimer des plaintes, des cris, des gémissemens, qui se font ordinairement sur un ton

de cette nature. L'harmonie molle et efféminée étoit l'ionienne et sa voisine l'hypolydienne. Mais il est assez difficile de comprendre comment il étoit possible que la seule différence d'élévation d'un demi-ton de plus ou de moins dans le système de l'harmonie ionienne et de l'hypolydienne, par rapport à la dorienne, dont la gravité inspiroit le courage et la tempérance, communiquât aux deux premiers un caractère tout opposé, c'est-à-dire, la mollesse et quelque chose d'efféminé.

Il est vrai que dans le système de la musique moderne, ce changement de caractère peut arriver, ce système conservant toujours le même degré d'élévation. Mais c'est à la faveur de la modulation majeure et de la mineure, qui varient chacun de nos modes. Or cette variation du majeur au mineur étoit inconnue dans l'ancienne musique, et tous ses modes étoient essentiellement mineurs, procédant par la tierce mineure en montant, et jamais par la majeure. Ainsi le mode dorien répondant à notre D-la-ré tierce mineure, l'ionien d'un demi-ton plus haut, répondroit à notre E-si-mi bémol aussi tierce mineure, et l'hypolydien d'un demi-ton plus grave que le dorien, à notre C-sol-ut dièse encore tierce mineure. Il est visible que de si petits intervalles, soit au grave, soit à l'aigu, ne suffisoient point pour donner aux deux modes extrêmes (c'est-à-dire, à l'ionien et à l'hypolydien) un caractère tout semblable, mais fort différent de celui qu'avoit le mode moyen (le dorien). Il falloit donc nécessairement, comme je l'ai déjà observé, qu'à cette diversité d'élévation du mode, il se joignît quelques autres modifications capables de le caractériser plus efficacement.

CHAP. XXX, page 188. *Première Observation.* Συριγξ est un chalumeau, un instrument à vent, analogue à ce que nous appellons l'anche d'un haut-bois, d'un tuyau d'orgue; etc. Αυλος est ici une flûte à bec. Si l'on retranche le bec à une flûte, et qu'en la place on y adapte une anche, on en fera un haut-bois, dont le son moins doux que celui de la flûte, ressemble à celui du chalumeau. Plutarque veut donc dire que Téléphane avoit tellement pris en aversion les chalumeaux, qu'il ne permît jamais que les facteurs de flûtes en appliquassent à celles qu'ils fabriquoient pour son usage, et fissent de celle-ci des haut-bois, c'est-à-dire, qu'il ne voulût jamais jouer que de la flûte douce, et qu'il s'abstînt de paroître aux jeux Pythiques, où sans doute les flûtes transformées en haut-bois, avoient prévalu. Les flûtes employées dans ces jeux, s'appelloient (selon Pollux) αὐλοὶ τέλειοι, *flûtes parfaites*, parce qu'apparemment elles étoient plus travaillées, plus composées que les autres.

CHAP. XXX, p. 189. *Seconde Observation.* Antigénide étoit de Thèbes en Béotie. Suidas le fait fils d'un Satyrus. Etant originaire d'une ville où le jeu de flûte étoit si fort en honneur, et fils d'un père qui s'y distinguoit, il ne pouvoit manquer de briller à son tour dans cet art. Il s'y perfectionna infiniment, par les leçons que lui donna Philoxène, fameux poëte-musicien, dont il devint le joueur de flûte ordinaire, αὐλητὴς; c'est-à-dire, qu'il accompagnoit sur cet instrument les airs de musique composés par Philoxène sur ses propres poésies. Instruit sous un tel maître, il mérita d'avoir des disciples du premier ordre, et de contribuer aux plaisirs des plus grands

princes. Périclès chargé de l'éducation d'Alcibiade son neveu, le mit entre les mains d'Antigénide pour la flûte. Voyez dans Aulugelle (XV, 17) le succès de cette éducation.

Voyez l'effet du jeu d'Antigénide sur Alexandre dans le Tome XVII, p. 182. Mais quelque bien établie que fut dans le public la réputation d'Antigénide, il ne se croyoit pas à couvert des mauvais succès, connoissant, comme il faisoit, l'inconstance et les travers de la multitude, dont il savoit apprécier au juste les suffrages : et il étoit si persuadé du mauvais goût de la multitude, qu'un jour se trouvant à un spectacle, et entendant de loin le brouhaha du peuple, qui applaudissoit à un joueur de flûte : « Il faut, dit-« il, que ce soit quelque chose de bien mauvais ; au-« trement le peuple seroit moins prodigue de ses ap-« plaudissemens ».

Antigénide introduisit dans le jeu de flûte plusieurs nouveautés. Il en multiplia les trous, et par conséquent les divers sons, ce qui en rendit le jeu plus varié, plus flexible, plus délicat, et beaucoup plus susceptible d'agrémens et de fleurtis, désignés par les mots grecs πλάσις, πλάσματα, μανιώσματα, κάμπαι : au lieu qu'un jeu simple et uni s'appelloit en grec ἁπλαῖος ; et c'est une des qualifications que Plutarque donne à la voix de Cicéron, laquelle étoit dure et peu flexible. C'est Théophraste (*Hist. plant.* IV, 12) qui rend témoignage de ces innovations par rapport au jeu de la flûte, et qui les met sur le compte d'Antigénide, en disant qu'avant ce musicien, on coupoit vers le mois de septembre les rozeaux ou cannes destinées à fabriquer des flûtes, parce qu'alors on en jouoit tout simplement (ἁπλάως) : au lieu que du temps de

Théophraste même, on coupoit ces roseaux beaucoup plutôt, c'est-à-dire, un peu avant le solstice d'été : parce qu'alors ils se trouvoient plus propres à former des flûtes, sur lesquelles ou pût exécuter la nouvelle musique. Voyez les mêmes détails dans Pline, (XVII 66, nouvelle édit. chez Barbou, 1779). Ce musicien avoit grand besoin de flûtes qui pussent obéir aisément aux différentes réflexions des sons, puisqu'i, jouoit de cet instrument sur tous les modes, selon Apulée.

Les innovations d'Antigénide ne se bornèrent pas au jeu de la flûte : elles s'étendirent aux ajustemens du joueur; il fut le premier qui parut dans les spectacles publics avec la chaussure Milésienne; et qui, dans la comédie de Philoxène, intitulée, *Comastés*, se couvrit du manteau appellé *crocoton* (κροκωτὸν). Voyez dans les Apophthegmes un bon mot d'Epaminondas, au sujet de cet excellent musicien. Tome XV, page 347.

CHAP. XXX, p. 190. *Troisième Observation.* Il y a dans le grec : καὶ εἰς τὰ πολυείδου πεπήματα. Mais le mot Καπήματα employé dans cette même phrase, pourroit donner lieu à cette conjecture : Que l'on auroit fait un nom propre de πολυείδου, tandis que ce n'est que l'adjectif de πεπήματα, et qu'il faut lire πολυείδη, et non pas πολυείδου; πολυείδη πεπήματα, seront des compositions bigarrées, pleines de variété et de pièces de rapport.

J'observerai à cette occasion, que dès le temps d'Aristote (*Poët. cap. XVIII*), les poëtes dramatiques s'étoient mis dans l'usage commode de ne plus composer des chœurs exprès pour leurs pièces, mais de

de prendre çà et là divers morceaux de poésies, et de les insérer dans leurs entr'actes comme autant d'intermèdes, qui par conséquent n'avoient pas plus de rapport et de liaison avec la pièce de théâtre que l'on jouoit, qu'avec toute autre.

Ce fut Agathon, selon Aristote, qui le premier introduisit ce mauvais usage, et l'on pouvoit accuser Euripide d'une pareille négligence dans quelques-unes de ses tragédies : ces sortes de chœurs méritoient fort la qualification de *καπύματα*, rapsodies, et de *πολυειδῆ ποιήματα*, poésies bigarrées.

CHAP. XXXI, p. 191. La savante dissertation de M. Burette sur le rhythme de l'ancienne musique, mérite d'être présentée avec développement.

La durée du mouvement, considéré dans tous les êtres qui en sont capables, est susceptible de quelque sorte de mesure. Cette mesure y fait distinguer plusieurs parties, qui gardent quelque proportion entr'elles, ou qui n'en gardent aucune. Le mot Ῥυθμὸς, *rhythme*, désigne cette proportion chez les Grecs. Ils désignoient aussi avec ce mot l'espèce de cadence qui se trouve dans le vol d'un oiseau, dans la progression des animaux, dans les gestes, les figures et les pas d'un danseur, dans le battement du pouls et dans le mouvement de la respiration. Dans les ouvrages de peinture et de sculpture, ils ont même appellé rhythme la juste proportion qui règne entre toutes leurs parties. Mais l'usage le plus ordinaire qu'ils ont fait de ce terme, a été par rapport à la durée de plusieurs sons qui se font entendre successivement ; soit que ces sons ne forment entr'eux aucune harmonie musicale, soit que ces mêmes sons deviennent véritablement mélodieux.

Cette dernière espèce de rhythme faisoit le point capital de la musique des anciens τὸ πᾶν παρὰ μουσικῇ ὁ ῥυθμὸς, disent les Grecs; et s'il est vrai qu'elle eût sur la nôtre quelque supériorité, c'étoit principalement par la perfection du rhythme, auquel elle étoit assujettie, ainsi qu'Isaac Vossius s'est forcé de le prouver dans la dissertation, *de Poematum cantu, et viribus rhythmi*, où il ne laisse pas que d'y avoir beaucoup d'erreurs qui demanderoient à être relevées.

Le rhythme est l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines proportions.

La musique dont il s'agit ici, se chantoit toujours sur les paroles de quelques vers dont toutes les syllabes étoient brèves ou longues: on prononçoit la syllabe brève une fois plus vîte que la longue; ainsi la première étoit censée ne faire qu'un temps, au lieu que la seconde en faisoit deux: par conséquent le son qui répondoit à celle-ci devoit durer deux fois autant que le son qui répondoit à celle-là, ou avoir deux temps, pendant que l'autre n'en avoit qu'un. Les vers qu'on chantoit étoient composés d'un certain nombre de pieds que formoient ces syllabes longues ou brèves, différemment combinées, et le rhythme du chant suivoit régulièrement la marche de ces pieds. Comme ceux-ci se divisoient toujours en deux parties égales ou inégales, dont la première s'appelloit ἄρσις, élévation, et la seconde θέσις, abaissement ou position: de même le rhythme du chant qui répondoit à chacun de ces pieds, se partageoit en deux également ou inégalement, par ce que nous nommons *un frappé* et *un levé*. Ces deux parties d'un rhythme en étoient les

deux temps, distingués des temps syllabiques, en ce que ceux-là comprenoient plusieurs exemples de ceux-ci dans tous les pieds, dont le nombre des syllabes excédoit celui de deux brèves.

C'est par rapport à la durée de ces deux temps rhythmiques et à la proportion qu'ils gardoient entr'eux, que les anciens établissoient trois genres principaux de rhythmes, savoir, l'égal, le double, le sesquialtère, ou de 2 à 3, et l'épitrite, ou de 3 à 4. Le rhythme égal étoit composé de deux temps égaux, la durée de chacun desquels pouvoit augmenter depuis celle d'un temps syllabique ou d'une brève jusqu'à celle de huit. Le rhythme double avoit deux temps, la durée de l'un desquels étoit double de celle de l'autre, et pouvoit croître depuis celle de deux temps syllabiques ou deux brèves, jusqu'à celle de douze. Dans le rhythme sesquialtère, la durée de l'un des temps étoit à celle de l'autre, comme 3 à 2, et pouvoit augmenter depuis celle de trois temps syllabiques, ou de trois brèves, jusqu'à celle de quinze. Enfin dans le rhythme épitrite, la durée du plus long des temps étoit à celle de l'autre, comme 4 à 3, et pouvoit croître depuis celle de quatre temps syllabiques, ou de quatre brèves, jusqu'à celle de huit; mais l'usage de ce rhythme étoit rare. On voit par-là que le mouvement dont on battoit chacun de ces rhythmes, pouvoit être plus vîte ou plus lent, sans que ce rhythme changeât de genre ou de nature, puisqu'il suffisoit pour cette uniformité, que les deux temps rhythmiques, c'est-à-dire, le frappé et le levé, soit qu'ils fussent plus prompts ou plus lents, conservassent entr'eux la même proportion.

Le rhythme, par rapport aux pieds qui entroient

dans la poésie que l'on mettoit en musique, se partageoit en trois autres genres; le simple, le composé et le mixte. Le premier n'admettoit qu'une sorte de pieds: le composé, deux ou plusieurs espèces: le mixte pouvoit se réduire ou en deux temps rhythmiques, soit égaux, soit inégaux, ou en plusieurs autres rhythmes.

C'étoit aussi par rapport aux pieds poétiques, et à leurs différentes proportions, que les anciens avoient imaginé les trois genres de rhythmes appellés *dactylique*, *iambique* et *péonique*. Le premier comprenoit non-seulement le dactyle, mais encore l'anapeste, le pyrrhique, le procéleusmaque, le simple et le double spondée; parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux temps égaux, comme celle du dactyle. Le rhythme iambique, outre l'iambe, renfermoit le trochée et les autres pieds, dont la mesure se battoit à deux temps inégaux, suivant la proportion double. Enfin, l'on rapportoit au rhythme péonique, non-seulement les quatre péons, mais aussi tous les autres pieds, dont la mesure se battoit en deux temps inégaux, suivant la proportion de 3 à 2, ou de 2 à 3. Du divers mélange de ces trois genres, en naissoient plusieurs autres, tels que ceux que les Grecs nommoient *Dochmiaques*, *Prosodiaques*, etc.

Le mouvement ou la marche du rhythme, suivant lequel on chantoit un ou plusieurs vers, ce qui s'appelloit en grec ῥυθμικὴ ἀγωγή, pouvoit recevoir plus ou moins de vitesse sans changer de nature; c'est-à-dire, en conservant toujours les mêmes proportions qui devoient se rencontrer entre divers temps. Le musicien consultoit, pour cette accélération ou ce rallentissement, le goût que lui donnoit le grand usage de

son art, l'intention du poëte, l'expression des paroles, et le caractère de la passion qu'il vouloit exciter.

Dans le chant des vers appellés *catalectiques*, qui demeuroient court, faute d'une syllabe ou brève ou longue, on y suppléoit par un temps rhythmique équivalent (appellé chez nous *pause* ou *soupir*), pendant lequel la voix du musicien ne se faisoit point entendre.

Le rhythme qui mesuroit le chant d'un seul vers, ou d'une pièce de poésie, étoit uniforme ou diversifié. L'uniformité s'y pouvoit trouver de deux manières, ou lorsque le rhythme se battoit toujours à deux temps égaux, ou lorsqu'il se battoit perpétuellement à deux temps inégaux, soit en proportion double, soit en proportion sesquialtère. La variété ou l'inégalité du rhythme dépendoit de la diverse combinaison des pieds inégaux qui entroient dans la composition des vers. Il étoit moins difficile, en battant la mesure, de passer d'un rhythme uniforme à un autre rhythme encore uniforme, quoique d'espèce difrente, par exemple, du dactylique à l'iambique, et réciproquement, que de marquer avec justesse les inégalités du rhythme diversifié, c'est-à-dire, de passer brusquement dans l'étendue d'un seul vers, du dactylique à l'iambique, de celui-ci au dactylique, ou au péonique, etc.

Voyons maintenant quel étoit le rhythme de la musique instrumentale des anciens. On a tout lieu de présumer qu'il étoit presqu'entièrement conforme au premier. Du moins la chose n'est-elle pas douteuse par rapport à la musique instrumentale, destinée à l'accompagnement de la voix. En effet, dans cet ac-

compagnement, les instrumens rendoient soit pour soit la même mélodie qui étoit chantée, soit qu'ils jouassent à l'unisson, ou à la tierce, soit qu'ils fussent montés à l'octave, ou à la double octave; ils devoient, par conséquent, suivre le même genre de rhythme. La seule différence qu'on y pourroit imaginer, seroit l'usage du *rhythme pointé*, absolument inconnu dans l'ancienne musique vocale, quoique fort ordinaire dans la nôtre.

Les anciens plaçoient à la tête de chaque pièce de poésie qu'il falloit chanter, le canon ou le modèle du rhythme propre à chaque pièce. Ce canon n'étoit autre chose que les chiffres 1 et 2, ou l'alpha et le bêta. L'alpha ou l'unité marquoit une brève, parce qu'elle n'a qu'un seul temps. Le bêta ou le binaire marquoit une longue, parce qu'elle a deux temps. On trouve quelques-uns de ces canons poétiques ou rhythmiques dans le Manuel d'Héphestion.

Le rhythme s'appelloit en latin *numerus*, et ce terme se prenoit aussi pour le chant même assujetti à certain nombre ou rhythme. Les signes du rhythme chez les Romains s'appelloient non-seulement *numeri*, mais encore *ara*, et par la suite on se servit de ce dernier mot pour désigner le chant même: et Saumaise est persuadé que d'*ara* pris en cette signification, est venu le mot français *air*, et par conséquent l'Italien *aria*, employés l'un et l'autre pour marquer une pièce de musique renfermée dans les bornes d'une certaine mesure rhythmique et cadencée.

Les anciens battoient la mesure rhythmique de plusieurs façons. C'étoit communément la fonction du maître de musique, appellé χοροδιδάσκαλος et κορυφαῖος.

Ces batteurs de mesure se nommoient en grec : ποδόκτυποι et ποδοψόφοι, à cause du bruit de leurs pieds; συμπαίκται, à cause de l'uniformité du rhythme : ils s'appelloient en latin *pedarii, podarii, pedicularii.* Pour rendre la percussion rhythmique plus éclatante, ils armoient leurs pieds de sandales de bois ou de fer, en grec κρουπέζια, κρούπαλα, κρούπεζα, en latin, *pedicula, scabella* ou *scabilla.* Ils battoient aussi la mesure avec la main droite, en latin *manu-ductor;* et avec des écailles d'huître et des ossemens d'animaux ou castagnettes. C'est ce que les Grecs appelloient κρεμβαλιάζειν : κρεμβαλιάζειν, dit Hésychius, κρότους καὶ ὄστα ἅμα συγκροτοῦντας, ἐρρύθμου τινὰ ἦχον ἀπεπλεῖν τοῖς ὀρχουμένοις.

On employoit au même usage divers autres instrumens bruyans, tels que le tambour, la cymbale, le sistre, etc.

J'ai dit que la mesure se battoit ordinairement à deux temps égaux ou inégaux, ce qui, à la rigueur, ne doit s'entendre que du rhythme général d'une pièce de musique marqué par le bruit des sandales, ou par le claquement des mains. Mais les autres instrumens rhythmiques dont je viens de parler, et qui servoient principalement à exciter et animer le danseur, marquoient la cadence d'une autre manière; c'est-à-dire, que le nombre de leurs percussions égaloit, ou même surpassoit quelquefois celui des divers sons, qui composoient l'air que l'on chantoit ou que l'on jouoit: ce qui arrive aussi dans notre musique, lorsque les tambours, les timbales, les tambours de basque, ou les castagnettes accompagnent les voix ou les instrumens.

Le rhythme avoit différentes propriétés. M. Bu-

rette en expose quelques-unes, et renvoie pour le reste à Aristide-Quintilien. (*Lib.* 2, *p.* 97. *edit. Meibom*).

Nous ne connoissons plus le rhythme sous son ancien nom, qui en changeant de genre, et avec quelques adoucissemens dans la prononciation, s'employe uniquement pour désigner la cadence finale de nos vers, c'est-à-dire, cette sorte de consonnance qui se trouve entre les dernières syllabes de deux ou d'un plus grand nombre de ces mêmes vers; car c'est ce que nous appellons aujourd'hui la *rime*: au lieu que la proportion qui règne entre les diverses parties d'un chant, se nomme *mesure*, *cadence*, *mouvement*.

M. Burette examine avec quelque détail ces diverses espèces de proportions, et discute le sentiment de Vossius, qui paroît, à cet égard, peu entendre la matière dont il traite.

La mesure que nous suivons dans notre musique purement instrumentale, n'est presque en rien différente de celle qui sert d'accompagnement à la vocale, si ce n'est qu'on donne à la première ordinairement plus de vivacité dans sa marche. Mais elle a cela de particulier, que non-seulement elle est capable de réveiller différentes passions dans l'ame des auditeurs; mais que, par la volubilité et la cadence de ses mouvemens, elle vient à bout de peindre à l'imagination des auteurs des phénomènes physiques et même certaines actions humaines. Quelque bonne opinion que j'aie du rhythme des anciens, je doute fort qu'ils l'aient porté jusqu'à ce degré d'expression dans leur musique instrumentale. Mais je suis persuadé en même temps, que pour leur musique vocale, l'attention scrupuleuse qu'ils avoient à la quantité des

syllabes, en rendoit le rhythme plus parfait et plus régulier que le nôtre, qui néanmoins, à cet égard, atteindroit bientôt à la perfection si vantée dans le rhythme de l'ancienne musique, si nos musiciens prenoient le soin d'étudier exactement la prononciation de leur propre langue.

CHAP. XXXIII, p. 192. Plutarque, dans le chapitre précédent, donne, d'après Platon, l'échelle de gradation de l'ame du monde, qui peut être représentée par les nombres 1, 2, 3, 4, 9, 8, 27, qui forment ces progressions géométriques doubles et triples ∺ 1. 2. 4. 8. et ∺ 1. 3. 9. 27. Maintenant Plutarque va développer ce système quant à la partie mathématique, pour prouver combien Platon étoit versé dans cette science.

Les trois milieux ou moyens dont parle ici Plutarque, sont ceux des trois proportions connues des mathématiciens. Je ne m'arrêterai pas à expliquer la nature et les propriétés de ces proportions qui sont très-certainement familières à tous ceux qui auront pu suivre Plutarque jusqu'à cet endroit de son Traité.

J'observerai seulement qu'on appelle *monocorde* un instrument fait pour éprouver la variété et la proportion des sons de musique. En effet par le moyen d'une seule corde tendue par ses deux extrémités sur un plan, et divisée en différentes proportions par un chevalet mobile, on fera entendre l'octave, si elle est partagée par la moitié, ou en raison double de 2 à 1: la quinte, si elle est divisée en raison sesquialtere ou de 3 à 2: et la quarte, si elle l'est en raison sesquitierce, ou de 4 à 3. Cette progression a cela de singulier, qu'elle peut diminuer à l'infini, mais non pas

augmenter. Car, observe le P. Pardies, comme l'angle rectiligne sert à trouver entre deux lignes données autant de moyennes que l'on voudra en raison arithmétique, et que la courbe logarithmique sert à trouver entre deux données autant de moyennes que l'on voudra en raison géométrique, de même l'hyperbole sert à trouver entre deux données autant de moyennes que l'on voudra en raison harmonique.

Chap. XXXIV, p. 193. *Première Observation.* La raison sesquitierce (ἐπίτριτος) est celle de 4 à 3, ainsi nommée, parce que le plus grand nombre contient le moindre une fois, plus un tiers de ce moindre nombre. De même 8 est à 6 en raison sesquitierce, parce que 8 contient 6 une fois, plus le tiers de 6, qui est 2. La raison sesquialtere (ἡμιόλιος) est celle de 3 à 2, ainsi appellée, parce que le plus grand nombre contient le moindre une fois, plus une moitié de ce moindre nombre. De même 9 est à 6 en raison sesquialtère, parce que 9 contient 6 une fois, plus une moitié de 6, qui est 3.

Chap. XXXIV, *Ibid. Seconde Observation.* L'intervalle de l'octave est composé de celui de la quarte, qui s'étend de l'hypate des moyennes jusqu'à la mèse; c'est-à-dire, depuis le Mi jusqu'au La, et de celui de la quinte, qui s'étend depuis la mèse jusqu'à la nète du tétracorde disjoint; c'est-à-dire, depuis le La jusqu'au Mi à l'aigu : ou si l'on veut, ce même intervalle de l'octave résulte de la quinte et de la quarte, en prenant d'abord depuis l'hypate jusqu'à la paramèse, puis de la paramèse à la nète du tétracorde disjoint, c'est-à-dire, du Mi au Si, puis du Si au Mi à

l'aigu : où l'on voit que la mèse répond au nombre 8, puisqu'elle est à la quarte de l'hypate, qui vaut 6, la quarte étant avec celle-ci en raison sesquitierce ; et la paramèse répond au nombre 9, puisqu'elle est à la quinte de l'hypate équivalente à 6, la quinte étant avec celle-ci en raison sesquialtère.

CHAP. XXXV, p. 194. Aristote considère ici l'harmonie seulement dans l'étendue du double tétracorde ou de l'octave, qu'il partage entre quatre intervalles, dont le premier s'étend du Mi au La (ou de l'hypate à la mèse) et forme la quarte ; le second du La au Si (ou de la mèse à la paramèse), ce qui fait le ton : le troisième va du Mi au Si (ou de l'hypate à la paramèse), et forme la quinte : le quatrième du Mi au Mi à l'aigu (ou de l'hypate à la nète), ce qui forme l'octave. Celle-ci, dont les deux extrêmes sont représentés par 6 et 12, a deux milieux ; l'un arithmétique, ou la quinte, représentée par 9, car ces trois termes 6, 9, 12 sont en proportion arithmétique : l'autre harmonique, ou la quarte, désignée par 8, car ces trois termes 6, 8, 12, sont en proportion harmonique.

CHAP. XXXVI, p. 195 *Première Observation.* L'octave a la nète de douze unités (c'est-à-dire, le mi d'en haut) ; l'hypate, de six, ou le Mi d'en bas ; la paramèse ou le Si (qui avec l'hypate, fait la quinte) de neuf unités : la mèse ou le La de huit unités, qui est la quarte de l'hypate. Le ton dont parle ici Plutarque d'après Aristote, et qu'il dit être en raison sesquioctave, est celui que nous appellons *ton majeur*, qui est comme 9 à 8, c'est-à-dire, que de deux cordes tendues à un ton de différence, pincées en même-

temps et d'une égale force, la plus grave ne fera que huit vibrations, pendant que la plus aiguë en fera neuf.

CHAP. XXXVI, *Ibid. Seconde Observation.* Les différentes parties de l'harmonie, dont il s'agit en cet endroit, sont la nète et l'hypate pour l'octave, la paramèse et l'hypate pour la quinte, la mèse et l'hypate pour la quarte, la paramèse et la mèse pour le ton. Or, les nombres qui expriment les rapports de ces différentes parties, ont toujours entr'eux la même différence; car la nète étant à l'hypate en raison de 2 à 1. la paramèse à l'hypate en raison de 3 à 2. la mèse à l'hypate en raison de 4 à 3. et la paramèse à la mèse en raison de 9 à 8 : on voit que, dans tous ces rapports, les nombres qui les expriment, 2 et 1, 3 et 2, 4 et 3, 9 et 8, ont toujours entr'eux la même différence, qui est l'unité.

CHAP. XVII, p. 195. *Première Observation.* Il faut toujours se ressouvenir que l'hypate (ou le mi d'en bas) équivaut au nombre 6 : la nète (ou le mi d'en haut) à 12 : la mèse (ou le la) à 8 : et la paramèse (ou le si) à 9. Sur ce pied-là, Aristote a raison d'assurer, 1°. que la nète surpasse la mèse d'une troisième partie; car c'est ainsi que 12 surpasse 8 : 2°. que l'hypate est aussi surpassée d'une troisième partie par la paramèse ; c'est ainsi que 6 est surpassé par 9.

CHAP. XVI, p. 196. *Seconde Observation.* Développons le reste de ce Chapitre. Les extrêmes de la mèse et de la paramèse sont la nète et l'hypate. Or la nète (12) est à la paramèse (9), comme 4 à 3, ou en

raison sesquitierce ; et la mèse (8) est aussi à l'hypate (6), comme 4 à 3. De même la nète (12) est à la mèse (8), comme 3 à 2, ou en raison sesquialtère; et la paramèse (9) est aussi à l'hypate (6), comme 3 à 2. Il est donc constant que la raison sesquitierce et la raison sesquialtère expriment toujours les rapports qui sont entre ces milieux de l'harmonie et leurs extrêmes.

De plus, l'excès de la nète (12) sur l'hypate (6), étant 6; sur la mèse (8), étant 4; sur la paramèse (9), étant 3 : celui de la paramèse (9) sur l'hypate (6) valant 3 ; celui de la mèse (8) sur l'hypate (6) valant 2 ; celui de la paramèse (9) sur la mèse (8) valant 1, il sera vrai de dire que l'excès 6 de la nète sur l'hypate, l'excès 3 de la même sur la paramèse, ou de la paramèse sur l'hypate, et l'excès 2 de la mèse sur l'hypate, sont en proportion harmonique; et que l'excès 1 de la paramèse sur la mèse, l'excès 2 de la mèse sur l'hypate, l'excès 3 de la paramèse sur l'hypate, ou de la nète sur la paramèse, et l'excès 4 de la nète sur la mèse, sont en proportion ou progression arithmétique.

Chap. XLII, p. 200. *Première Observation.* La cithare de Terpandre n'avoit que sept cordes, ou, ce qui revient au même, étoit composée de deux tétracordes conjoints. Ces sept cordes étoient, 1°. l'hypate (mi); 2°. la parhypate (fa); 3°. le lichanos (sol); 4°. la mèse (la); 5°. la trite (si-bémol); 6°. la paranète (ut); 7°. la nète (ré). Des trois modes usités alors, savoir, le dorien, le phrygien et le lydien, le premier étoit le plus grave, et sa plus basse note étoit l'hypate. Les musiciens n'en poussoient point la modulation jusqu'à la nète ou au Ré avant Terpandre;

ensorte que le mode dorien étoit chez eux renfermé dans les six premiers sons de l'heptacorde, ou dans l'étendue de la sixte. Mais Terpandre mit en œuvre la septième corde, ou la nète pour ce mode; et par-là, il en égaya un peu la gravité.

CHAP. XLII, p. 200. *Seconde Observation.* Les trois modes les plus anciens, le dorien, le phrygien et le lydien, étoient distans l'un de l'autre d'un ton à l'aigu; ensorte que si le dorien répondoit à notre Mi, le phrygien répondoit à notre Fa-dièse, et le lydien à notre Sol-dièse. Dans la suite on partagea en deux demi-tons chacun des deux tons, que comprenoient ces trois premiers modes; ce qui donna place à deux modes nouveaux; à l'ionien, entre le dorien et le phrygien; et à l'éolien, entre le phrygien et le lydien: d'où il paroît que l'ionien répondoit à notre Fa, et l'éolien à notre Sol. Enfin on y joignit le mixo-lydien (autrement dit l'hyperdorien) que l'on plaça un demi-ton plus haut que le lydien, (c'est-à-dire, sur notre La: et lorsqu'on jouoit sur ce mode mixo-lydien, la cithare heptacorde devoit être montée de deux tons et demi plus haut que celle sur laquelle on jouoit dans le mode dorien.

CHAP. XLII, *Ibid. Troisième Observation.* La mélodie orthienne est ici la même chose que le nome ou le cantique orthien. Ce nome, selon Pollux, tiroit son nom du rhythme orthien, composé de douze temps ou de six longues; deux pour le levé, et quatre pour le frappé. Il y avoit un second rhythme qui étoit le contraire de l'orthien, étant formé de six longues, comme celui-là, mais dont les quatre premières étoient

pour le frappé, et les deux autres pour le levé. On l'appelloit *προχαῖος σημαντὴς*. Aristide-Quintilien en fait mention, et dit qu'on l'avoit surnommé *σημαντὴς*, parce qu'ayant beaucoup de lenteur dans les temps, les artistes employoient au commencement de l'air certains signes ou certaines marques (*σημασίας*) pour indiquer la mesure ou la marche de ce rhythme, qui doubloit tous les frappés.

CHAP. XLIII, p. 201. Par ce changement, ce poëte-musicien donna plus d'étendue au grave à l'ancien système des modes, ainsi que lui en avoient déjà donné à l'aigu les inventeurs du mode mixolydien. Ainsi, en mettant sur notre Mi le ton ou mode dorien, le plus grave des cinq les plus anciens, leur système entier alloit en montant du Mi au Sol-dièse; ce qui faisoit l'étendue de la tierce majeure, ou de deux tons. On y joignit dans la suite à l'aigu le mixolydien, d'un demi-ton plus haut que le lydien, ou qui répondoit à notre La; ce qui, avec le Mi, du dorien, formoit l'étendue de la quarte. Polymneste, depuis y ajouta au grave un nouveau mode, qu'il nomma *hypolydien*. d'un demi-ton plus bas que le dorien (mi), et qui répondoit, comme l'on voit, à notre Mi-bémol: comprenant avec le La du mixolydien l'étendue des trois tons ou du triton. Ainsi pour jouer de la cithare heptacorde sur le mode hypolydien, il falloit baisser d'un ton le système entier de l'instrument.

Quant à l'ἔκλυσις et à l'ἐκβολὴ, relâchement et tension des sons ou des cordes, ils n'avoient lieu que dans le genre enharmonique. L'ἔκλυσις est le relâchement de trois dièses enharmoniques, ou de trois quarts de ton, qui se fait d'une corde ou d'un son à un autre, comme

il arrive en passant de la trite du double tétracorde disjoint, marquée par ces notes (ΕΠ) à la paranète du double tétracorde conjoint, désignée par celle-ci (Η ⊢); c'est-à-dire, en descendant du Si-dièse enharmonique au Si-bémol, ce qui fait l'intervalle de trois quarts de ton: et l'on nomme ἐμβολὴ la tension ou l'élévation de cinq dièses ou quarts de ton, qui se fait d'une corde ou d'un son à un autre, comme il arrive en passant de la trite du double tétracorde disjoint, à la nète du double tétracorde conjoint, désignée par cette note (ΠΖ), c'est-à-dire, en montant du Si-dièse enharmonique au Ré.

Pour faire concevoir maintenant en quoi pouvoit consister l'augmentation introduite par Polymneste dans l'ἔκλυσις et dans l'ἐκβολὴ, je conjecture qu'il accordoit de manière son double tétracorde conjoint, que sa paranète, au lieu de répondre au Fa, répondoit au Mi-dièse enharmonique, d'un quart de ton plus bas que le Fa; et en conséquence, que sa mèse, au lieu de répondre au Mi, répondoit au Mi-bémol dièse enharmonique d'un quart de ton plus que le Mi. Au contraire, la nète de son double tétracorde disjoint, au lieu de répondre au La, répondoit au La-dièse enharmonique d'un quart de ton plus haut que le La. D'où il suit que l'ἔκλυσις, le relâchement ou l'abaissement de l'harmonie, en ce cas-là, étoit de quatre dièses enharmoniques, ou d'un ton, en comptant depuis la trite ou le Fa-dièse enharmonique du double tétracorde disjoint jusqu'à la paranète ou au Mi du conjoint; et que d'un autre côté l'ἐκβολὴ ou l'élévation de l'harmonie étoit de six dièses enharmoniques, ou d'un ton et demi, en comptant depuis la trite du double tétracorde disjoint jusqu'à la nète ou au La-dièse enharmonique

enharmonique du conjoint. Cette manière d'accorder le double tétracorde conjoint, devoit produire une musique assez fausse, et qui le deviendroit encore davantage, si l'on supposoit l'ἔκλυσις et l'ἐκβολὴ augmentées encore chacune d'un quart de ton, l'un au grave et l'autre à l'aigu, comme le texte de Plutarque sembleroit y déterminer, en disant que Polymneste avoit fait l'une et l'autre beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire (πολὺ μείζω.).

Quoi qu'il en soit, il y a grande apparence que cette musique discordante, loin de blesser l'oreille des Grecs, la flattoit. Du reste (remarque Aristide-Quintilien) l'ἔκλυσις, l'ἐκβολὴ et le spondiasme s'appelloient *passions* ou *accidens des intervalles*, parce que l'usage en étoit rare. A l'égard du rapport que j'établis dans cette remarque, entre les divers sons du double tétracorde et les nôtres, en supposant que l'hypate répond à notre Si, au lieu que dans d'autres endroits je la fais répondre à notre Mi, cela n'est d'aucune importance dans le cas dont il s'agit; et il est fort indifférent auquel de ces deux sons on la compare, pourvu qu'on observe toujours le même ordre et la même proportion dans l'arrangement de ceux qui suivent ces deux premiers.

CHAP. XLIV, p. 204. Il étoit fils d'Evagore. Plutarque (sur la gloire des Athéniens) le traite de poëte dithyrambique. Jamais personne n'a plus été que Cinésias le jouet de la risée du public, et des lazzis des poëtes comiques. Il est vrai que la nature ne lui avoit pas été favorable, et l'avoit produit maléficié de corps et d'esprit. Il étoit boîteux, d'une taille si haute, mais si foible, si mince et si exténuée, que pour la son-

tenir et l'empêcher de plier et de rompre, il portoit une espèce de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lames; ce qui lui avoit attiré le sobriquet de *poëte Philyrin*, de φιλύρα, nom de cet arbre. On jugeoit ce poëte si léger à sa figure, qu'un acteur dit dans Aristophane, qu'il suffira d'attacher au dos de Cléocrite, homme très-pesant, le poëte Cinésias; que celui-ci lui servira d'ailes, et que le vent les emportera tous deux dans la mer. Le même Aristophane le fait apostropher par Pisthétaire sous le nom de *Léotrophide*, qui, pour son excessive maigreur, avoit passé en proverbe, ainsi que Thoumantis.

Il passoit aussi pour un impie, pour un homme sans religion, sans probité. C'est ainsi que l'orateur Lysias le traita dans deux harangues qu'il composa contre lui.

Chap. L, p. 209. *Première Observation.* Le commencement du cantique de Minerve etoit composé dans le genre enharmonique, lequel, du temps d'Olympe, qui en fut l'inventeur, ne faisoit entendre que cinq sons différens dans l'heptacorde, savoir Mi, fa, la; la, Si-bémol, ré; car ce ne fut que dans la suite qu'on y ajouta les deux dièses enharmoniques entre le Mi et le Fa, et entre le La et le Si-bémol. Ce commencement de cantique se chantoit sur le mode phrygien, d'un ton plus haut que le dorien, et d'un ton plus bas que le lydien: c'est-à-dire, qu'en mettant le dorien sur le Mi, le phrygien répondoit à notre Fa-dièse, et le lydien à notre Sol-dièse. Ainsi l'heptacorde qui donnoit le ton à la voix, étoit monté sur le Fa-dièse, et la flûte étoit percée en conformité. Olympe avoit choisi pour le rhythme ou la mesure de

ce nome, le péon-épibate - | - | - - | - | . De l'union de ces trois circonstances, 1°. du genre enharmonique, 2°. du mode phrygien, qui appartiennent l'un et l'autre à la science harmonique, 3°. et du péon-épibate, emprunté de la science rhythmique, résultoit donc le caractère propre au commencement du cantique de Minerve.

CHAP. L, p. 210. *Seconde Observation.* L'usage qu'Olympe fit de la mélopée dans la composition de ce nome, consistoit en une modulation ou un tour de chant convenable aux paroles de la poësie nomique, mais toujours renfermé dans l'étendue de l'heptacorde, et dans les cinq sons qu'en pouvoit tirer le genre enharmonique, c'est-à-dire, dans les cinq cordes Mi, fa, la, si-bémol, ré. L'emploi qu'il fit de l'art rhythmique pour cette même pièce, se réduisoit à mettre d'abord en œuvre le rhythme péonien-épibate - | - | - - | - pour passer ensuite à propos au rhythme trochaïque - v. Or, il y avoit deux sortes de rhythmes qui portoient ce nom; le trochaïque simple, composé d'une longue pour le frappé, et d'une brève pour le levé, et le trochaïque Semantus, composé de quatre longues pour le frappé, et de deux longues pour le levé - - - - | - - | . Mais je crois que le trochaïque dont il s'agit ici, est ce dernier, comme ayant plus de rapport et d'analogie au péon-épibate, dont il prenoit la place. Du reste, ces deux rhythmes étoient d'un genre tout différent; le premier du genre double, l'autre du sesquialtère, de 3 à 2. Au surplus ce changement de rhythme n'en apportoit aucun au genre enharmonique, lequel régnoit dans toute l'étendue de ce nome.

CHAP. LI, p. 219. Peut-être l'harmonique ne traitoit-elle que de la mélopée en général, sans descendre dans le détail de ce qui en caractérisoit chaque espèce; et suivant cette supposition, toutes les espèces de mélopées auroient eu le même sort que la dorienne, que Plutarque donne ici pour exemple : ensorte que la connoissance détaillée de chacune auroit appartenu à une faculté particulière; qu'on auroit pu nommer mélopoëtique dorienne, phrygienne, lydienne, etc. Car il y avoit grande différence entre les tons ou modes, et les harmonies, mélopées ou modulations.

Les modes, tels que le dorien, le phrygien, le lydien, etc. n'étoient que les différens degrés d'élévation de divers systêmes harmoniques; de l'octave, par exemple, du triple tétracorde, de la double octave, etc. et cette connoissance appartenoit tellement à l'harmonique, que parmi les musiciens de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous, il ne s'en trouve aucun qui ait oublié l'article des tons ou modes. Il n'en est pas de même des diverses harmonies, mélopées ou modulations, de la dorienne, de la phrygienne, de la lydienne, etc. qui consistoient non-seulement à être chacune sur le ton ou mode dont elles recevoient la dénomination, mais encore dans le tour du chant propre à chacune, soit par rapport aux sons employés préférablement dans ce chant, soit relativement à ceux par lesquels il commençoit, marquoit ses différentes chûtes ou cadences, et finissoit. Ces divers tours de chant, de mélopée ou de modulation, qui portoient chacun le caractère propre de la nation d'où ils tenoient leur origine, n'étoient plus du ressort de l'harmonique; (les auteurs aussi n'en disent-ils rien,

ou n'en parlent-ils que très-superficiellement); et la connoissance n'en étoit due qu'à une sorte de tradition ou d'usage transmis parmi les musiciens qui en faisoient une profession particulière. Nous sommes témoins de ces variations et de ces singularités dans la musique des différens peuples de l'Europe. Ils emploient tous les mêmes sons, les mêmes modes, les mêmes accords ou systêmes en général. Cependant quelle différence ne remarque-t-on pas dans la modulation ou le tour de chant entre une pièce de musique française et une de musique italienne, entre un air espagnol et un air anglais, etc.?

Chap. LII, p. 211. *Première Observation.* Ce que dit ici Plutarque, au sujet de l'égalité des trois genres de musique, pèche un peu contre l'exactitude scrupuleuse. Cette égalité se rencontre, par rapport à l'étendue des systêmes, à l'étendue et au nombre des tétracordes; mais elle ne se trouve, par rapport à la puissance des sons, que dans ceux qui sont stables et invariables pour les trois genres, et non dans ceux qui caractérisent chaque genre, le diatonique, le chromatique et l'enharmonique. Ces sons stables (ἑστῶτες) étoient au nombre de huit dans le systême de la double octave: savoir, 1°. le proslambanomène (la); 2°. l'hypate des hypates (si); 3°. l'hypate des mèses (mi); 4°. la mèse (la); 5°. la paramèse (si); 6°. la nète des conjointes (ré); 7°. la nète des disjointes (mi); 8°. la nète des excellentes (la): ce qui forme ces différens intervalles ou accords, La, si mi, la; si, ré, mi, la, du grave à l'aigu.

Chap. LII, *ibid. Seconde Observation.* Voici

comme on peut concilier ceci avec ce que dit Plutarque au commencement du chap. XVII. Les genres diatonique et chromatique sont les plus anciens, quant à la pratique, c'est-à-dire, que les premiers chants, les premiers airs, ont été composés dans l'un ou l'autre de ces deux genres: ce qui n'empêche pas que les anciens maîtres n'aient par préférence cultivé l'enharmonique, relativement à la théorie musicale; l'octacorde monté enharmoniquement faisant entendre les plus petits intervalles et toutes les consonnances, savoir, le quart de ton, le demi-ton, le ton, la quarte, la quinte et l'octave, et cela suivant la proportion la plus juste et la mieux démontrée. Ils ne trouvoient pas dans les deux autres genres le même avantage, pour démontrer arithmétiquement la nature de chaque consonnance et sa proportion avec les autres, parce que, comme Plutarque le dit plus bas, ils n'étoient point d'accord entr'eux sur ce qui constituoit le genre diatonique et le chromatique, dont ils faisoient différentes espèces; au lieu qu'ils convenoient unanimement qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique. Voilà pourquoi ils en faisoient beaucoup plus de compte que des autres, et le regardoient comme le principal fondement de leur théorie harmonique et musicale. Ce que dit ici Plutarque est conforme aux témoignages d'Aristoxène. (*Lib.* I, *p.* 2. *edit. Meibom.*)

CHAP. LII, p. 212. *Troisième Observatin.* Χρόα n'est point ici le genre chromatique. Χρόα n'est autre chose que la division d'un genre musical en ses différentes espèces: χρόα δέ ἐστι γένους εἰδικὴ διαίρεσις, selon Euclide; (*p.* 10, *Lin.* 17. *edit. Meibom*). Il

seroit donc plus exact de traduire le passage en ces termes: Car ils disputoient entr'eux sur la division des autres genres, etc. Il y avoit en effet trois espèces de chromatique, savoir, le mol (μαλακὸν), le sesquialtère (ἡμιόλιον) et le tonique (τονιαῖον). Dans le chromatique mol ou foible, les intervalles étoient, 1°. de l'hypate à la parhypate, un tiers de ton ou un dièse chromatique; 2°. de la parhypate au lichanos, un autre tiers de ton; 3°. du lichanos à la nète, un ton et demi et un tiers, par indivis ou non divisé. Dans le chromatique sesquialtère, les intervalles étoient, 1°. de l'hypate à la parhypate, un tiers et demi de ton, ou un dièse et demi chromatique; 2°. de la parhypate au lichanos, encore un tiers et demi de ton; 3°, du lichanos à la nète, sept dièses enharmoniques ou quarts de ton, ou un ton et demi et un quart par indivis. Dans le chromatique tonique ou dur, les intervalles étoient, 1°. de l'hypate á la parhypate, un demi-ton; 2°. de la parhypate au lichanos, encore un demi-ton; 3°. du lichanos à la nète, un ton et demi par indivis, c'est-à-dire, Mi, fa, fa-dièse, la. A l'égard du genre diatonique, on en faisoit deux espèces, le mol et le dur. Dans le diatonique mol, la modulation ou l'intonation procédoit, 1°. par un demi-ton de l'hypate à la parhypate; 2°. trois dièses enharmoniques ou quarts de ton par indivis, de la parhypate au lichanos; 3°. cinq dièses ou quarts de ton par indivis, du lichanos à la nète. Dans le diatonique dur ou ordinaire, la progression, comme on sait, est, 1°. d'un demi-ton de l'hypate à la parhypate; 2°. d'un ton de la parhypate au lichanos; 3°. d'un autre ton du lichanos à la nète, c'est-à-dire, Mi, fa, sol, la. Telle est la doctrine d'Aristoxène, d'Eu-

clide, de Gaudentius, de Ptolomée. Ils reconnoissent tous trois genres ; mais ils admettent en même-temps six couleurs (χρόαι) ou six espèces comprises sous ces genres.

CHAP. LV, p. 213. Ἐπειδὴ μίξις τις ἐστὶ τῶν κατὰ τὴν χρῆσιν ἀσυνθέτων μερῶν : Amyot a pris cette dernière phrase à contre-sens, en la traduisant ainsi : D'autant que c'est une mixtion de parties qui ne peuvent être conjointes en usage. Le mot ἀσύνθετος signifie en général *incomposé*, exempt de composition, *et par* conséquent indivisible, inséparable, soit qu'il qualifie quelque substantif ou quelque sujet qui soit *tel effectivement* et de sa nature, soit que ce substantif ou ce sujet ne soit tel qu'à certains égards, et *seulement* par rapport à l'usage qu'on en fait actuellement. Ainsi le double ton (*ditonon*) qui, dans le genre *enharmonique*, fait l'intervalle du lichanos à la nète, est regardé comme incomposé (ἀσύνθετον) et comme *indivisible* par rapport à l'usage qu'on en fait dans ce genre, quoique réellement et de sa nature il *puisse* en tout autre cas être partagé en deux tons, en quatre demi-tons, en huit dièses ou quarts de ton. De même ici, où il s'agit de l'exécution d'un air, l'union ou le mêlange du chant, de la mesure et des paroles, est regardé comme un tout incomposé, (ἀσύνθετον) *indivisible*, *inséparable*, par l'usage qu'on en fait alors, et qui ne permet pas qu'on sépare ces trois choses, pour les considérer chacune en particulier, quoiqu'elles puissent naturellement subsister indépendamment l'une de l'autre, puisqu'on peut chanter un air sans dire les paroles, réciter les paroles sans

les chanter, et battre telle ou telle mesure sans chanter ni réciter.

CHAP. LVI, p. 214. Il y a dans ce passage huit articles à examiner, et qui tous ensemble composent le corps de doctrine pour la musique des anciens. Il faut tâcher de les faire entendre par comparaison avec la nôtre,

1°. La pratique des instrumens (ἡ τῶν ὀργάνων ἐμπειρία). Plutarque parle d'abord de la pratique des instrumens avant que de parler de la théorie. Nos musiciens en usent de même : ils commencent par apprendre à leurs écoliers, qui n'ont souvent nulle teinture de musique, à jouer de quelque instrument que ce soit, par une sorte d'habitude ou de routine (ἐμπειρία) ; ce qu'on appelle en français montrer à jouer des instrumens à la main. On voit tous les jours des sujets qui, sans aucune théorie musicale, exécutent parfaitement toutes sortes de pièces qu'ils ont ainsi apprises.

2°. La pratique du chant (ἡ ἐμπειρία περὶ τὴν ᾠδήν). Un musicien instruit de la même manière ses élèves pour le chant, en les faisant chanter d'après lui et avec lui.

3°. et 4°. L'exercice qui donne la finesse du sentiment (ἡ περὶ τὴν αἴσθησιν συγγυμναστία). Il s'agit ici de la finesse de l'ouïe, acquise par l'habitude et l'exercice. Cette finesse regarde la justesse, et de l'intonation des sons, et de l'accord des cordes ou tuyaux dans les instrumens, et cette même justesse dans la mesure ou la cadence : ce qui peut s'entendre relativement, soit à la simple exécution, soit à la mélopée, où il faut observer la juste modulation (ἁρμοσμένον), et le rhythme ou la mesure convenable.

5°. et 6°. La science rhythmique et l'harmonique. (ῥυθμικὴ καὶ ἁρμονικὴ πραγματεία). Plutarque, après avoir parcouru, dans les quatre articles précédens, ce qui concerne proprement la pratique musicale, passe à la théorie dans les quatre derniers. Voyez au sujet de la science rhythmique, l'observation, p. 481. Voyez aussi au sujet de l'harmonique, l'observation sur la mélopée, p. 446.

7°. La théorie concernant le jeu des instrumens. (ἡ περὶ τὴν κροῦσιν θεωρία). Cette théorie ne pouvoit rouler que sur la connoissance des notes pour exécuter, à livre ouvert, toutes sortes de musique sur les divers instrumens, lesquels n'avoient tous qu'une tablature uniforme, mais différente de la tablature pour les voix. Voyez l'observation sur la mélopée, p. 446.

8°. La théorie concernant la diction, (ἡ περὶ τὴν λέξιν, θεωρία). Cette théorie regardoit le chant des paroles, lesquelles étoient écrites sous les notes musicales; comme elles le sont dans notre musique. Cette théorie comprenoit deux connoissances: 1°. celle de la juste intonation de chaque note; 2°. celle de la prononciation correcte de chaque syllabe qui répondoit à chaque note. Les anciens, pour solfier, se servoient de nouvelles dénominations en places des noms de leurs notes ordinaires. C'étoient ces quatre voyelles, ε, α, η, ω, précédées chacune de la consonne τ: ce qui faisoit ces quatre syllabes τε, τα, τη, τω, lesquelles répondoient aux quatre sons du premier tétracordes; τε, à l'hypate, ou au premier son; τα, à la parhypate, ou au second; τη, au lichanos, ou au troisième; τω, à la nète, ou au quatrième; et ainsi des autres tétracordes à l'aigu. On sait que

ces quatre sons étoient équivalens à nos quatre Si, ut, ré, mi.

CHAP. LIX, page 217. J'entends par symphonie l'union de plusieurs sons harmonieux qui s'accordent tous ensemble, pour former ce qu'on appelle vulgairement un concert.

On désigne encore en français ce même assemblage par le mot *harmonie*, quoique ce terme dans la langue grecque ne se prenne presque jamais en cette signification. Tous les gens du métier, c'est-à-dire, tous les auteurs Grecs qui ont traité expressément de la musique, n'entendent par harmonie que l'arrangement de plusieurs sons qui se succèdent les uns aux autres, et jamais le mêlange de ses sons qui frappent l'oreille en même-temps.

On peut compter trois sortes de symphonies, la vocale, l'instrumentale, et celle que forme l'union des voix et des instrumens.

Les anciens ont connu ces trois sortes de symphonies ou de concerts, mais cela se doit entendre avec de grandes restrictions dans les trois espèces.

Lorsque plusieurs voix concertoient ensemble, elles chantoient ou à l'unisson, ce qui s'appelloit *homophonie*, ou à l'octave et même à la double octave, et cela se nommoit *antiphonie*. L'homophonie n'est ignorée de personne : mais par antiphonie, il faut entendre avec Aristote, la consonnance de l'octave, « qui résulte du mêlange de la voix des jeunes enfans « avec celle des hommes faits, lesquelles voix sont « entr'elles à même distance pour le ton, que la corde « la plus haute du double tétracorde ou de l'octacorde, « l'est par rapport à la plus basse. L'antiphonie, sui-

« vant le même Aristote, est plus agréable que l'ho-
« mophonie ou l'unisson, parce que dans celle-là les
« voix se font entendre plus distinctement, au lieu
« que lorsqu'elles chantent à l'unisson, il arrive né-
« cessairement qu'elles se confondent ensemble, de
« manière que l'une efface l'autre ».

On chantoit, comme on peut le conclure d'après Aristote, en concert chez les anciens, non-seulement à l'octave, mais encore à la double octave. Il paroît, par le témoignage du même philosophe, que le concert de deux voix qui chantoient à l'octave, s'exprimoit par le verbe grec μαγαδίζειν, emprunté de l'instrument de musique appellé μάγαδις ou μάγαδος.

Outre ces deux manières dont plusieurs voix pouvoient concerter en chantant à l'unisson ou à l'octave, on a lieu de conjecturer qu'il y en avoit une troisième en usage parmi les anciens, et qui consistoit à chanter à la tierce. Le savant Claude Perrault a cru pouvoir l'inférer d'un passage d'Athénée. (*Deipn. XIV*, 4, *p.* 663. *B. edit. Lugd.*) Mais le premier a tort de traduire dans ce passage διὰ τὸ δύο γενῶν, par, selon deux modes. Il n'est en effet ici question que de deux genres : et la différence entre les genres et les modes est très grande. Car deux voix ou deux instrumens ne pouvoient concerter ensemble suivant deux genres, au lieu qu'ils le pouvoient faire sur deux modes. Les divers genres, savoir, le diatonique, le chromatique et l'enharmonique, ne pouvoient jamais s'allier dans le concert ; mais les différens modes, tels que le dorien, le phrygien, le lydien, etc. pouvoient quelquefois s'accorder.

Mais on peut fort bien, avec le même Perrault, le recueillir d'un passage d'Horace, où ce poëte met au

nombre des agrémens d'un repas le concert de la lyre et de quelques flûtes : (Epod. IX, 5).

Sonante mistum tibiis carmen lyrâ,
Hac dorium, illis barbarum;

où l'on voit que la lyre étoit montée sur le mode dorien, et que les flûtes jouoient sur le mode barbare. Pour déterminer quel étoit ce mode barbare, si c'étoit le lydien ou le phrygien, il faut observer que les trois tons ou modes, qui seuls étoient en usage dans l'ancienne mélodie, savoir, le dorien, le phrygien et le lydien, étoient à un ton de distance l'un de l'autre, comme l'assure formellement Ptolomée (*Harmon.* II, 6.), ainsi que plusieurs autres musiciens de l'antiquité; c'est-à-dire, que si le mode dorien répondoit à la voix que nos modernes appellent Ut, le mode phrygien répondoit au Ré, et le mode lydien au Mi; ce qui fait en tout l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure entre les deux modes extrêmes, entre le dorien et le lydien.

Cela posé, il est manifeste à quiconque aura la moindre teinture des principes de l'harmonie, ou qui prendra simplement avis de son oreille, que le mode phrygien ne peut jamais s'accorder en concert, ni avec le dorien, ni avec le lydien, puisque le seul accord qu'il forme avec l'un et l'autre de ces deux derniers modes, est la deuxième; dissonance insupportable, et qui n'a lieu, dans le contre-point, qu'à la faveur des accords qui l'amènent ou qui la préparent, et de ceux qui la suivent ou qui la sauvent, comme parlent les musiciens. Il est donc absolument impossible que les flûtes qu'Horace fait concerter avec la lyre, jouassent sur le mode phrygien, pendant

que celle-ci étoit montée sur le mode dorien, ainsi que prétendent les interprètes; mais, comme le mode lydien étoit à la tierce du dorien, ou deux tons plus haut, et que la tierce, de même que l'octave et la sixte, a le privilège de se faire entendre plusieurs fois de suite dans le concert ou dans le contrepoint, sans blesser l'oreille, à cause qu'étant majeure ou mineure, elle est susceptible d'une variété qui en rend l'harmonie d'autant plus agréable; l'union d'une lyre montée sur le ton dorien, avec des flûtes qui jouoient sur le mode lydien ou à la tierce de la lyre, composoit une symphonie des plus gracieuses.

Il est donc prouvé, par le passage d'Horace, qu'outre le concert à l'unisson et le concert à l'octave ou à la double octave, les anciens connoissoient encore le concert à la tierce, du moins sur les instrumens de musique, desquels il est fort naturel de penser que les voix avoient pu emprunter cette espèce de symphonie. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Grecs ne s'étoient point encore avisés de pratiquer ce concert à la tierce, même au temps d'Aristote, puisque ce philosophe dit expressément qu'il n'y avoit que l'octave seule qui se magadizât, c'est-à-dire, qui se jouât en concert, et que nulle autre consonnance ne se magadizoit; d'où l'on doit conclure qu'on n'admettoit point alors, du moins dans la symphonie, le mêlange du mode dorien et du mode lydien.

La symphonie instrumentale, chez les anciens, recevoit les mêmes différences que la vocale, c'est-à-dire, que plusieurs instrumens pouvoient concerter ensemble à l'unisson, à l'octave et à la tierce. Voyez la première observation sur le chapitre V.

La flûte étoit souvent composée. Quand elle étoit

composée de deux flûtes égales, elle rendoit un même son : les deux flûtes inégales rendoient des sons différens, l'un grave, l'autre aigu. La symphonie qui résultoit de l'union de deux flûtes égales, étoit où à l'unisson, lorsque les deux mains du joueur touchoient en même-temps les mêmes trous sur chaque flûte, ou à la tierce, lorsque les deux mains touchoient différens trous. La diversité des sons produite par l'inégalité des flûtes, ne pouvoit être que de deux espèces, suivant que ces flûtes étoient à l'octave ou seulement à la tierce ; et dans l'un et l'autre cas les mains du joueur touchoient en même-temps les mêmes trous sur chaque flûte, et formoient en conséquence un concert ou à l'octave ou à la tierce.

Le tétracorde donnoit les trois genres de musique.

Le pentacorde donnoit la consonnance de la quinte, outre celle de la tierce et de la quarte, que donnoit déjà le tétracorde.

Plutarque dit du musicien Phrynis que de sa lyre à cinq cordes il tiroit douze sortes d'harmonies : ἐν πέντε χορδαῖς δώδεκα ἁρμονίας ἔχων. Ce qui ne peut s'entendre que de douze chants ou modulations différentes, et nullement de douze accords, puisqu'il est manifeste que cinq cordes n'en peuvent former que quatre, la deuxième, la tierce, la quarte et la quinte ; d'où l'on peut conclure assez clairement que ce mot *harmonie* se prend presque toujours, parmi les Grecs, pour la simple modulation, le simple chant.

L'heptacorde avoit bien les sept voix de la musique, mais l'octave y manquoit. Simonide l'y mit enfin, en y ajoutant une huitième corde. Long-temps après lui, vers la cent huitième olympiade, Timothée multiplia les cordes de la lyre jusqu'au nombre de douze, et

alors la lyre contenoit trois tétracordes, ce qui faisoit l'étendue de la douzième ou de la quinte par-dessus l'octave. Voyez sur les sons qu'on tiroit de ces instrumens à plusieurs cordes, page 417.

D'après tout ce que je viens de dire, il est évident que la lyre à trois ou quatre cordes n'étoit susceptible d'aucune symphonie. On pouvoit sur le pentacorde jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre. Plus le nombre des cordes se multiplioit sur la lyre, plus on trouvoit de facilité à composer sur cet instrument des airs qui fissent entendre en même-temps différentes parties. Mais il n'y a nulle apparence que les anciens aient profité de cet avantage.

Tout le système de leur octave, pour le genre diatonique, ne contenoit que huit sons différens, parmi lesquels il y en avoit trois consonnans et quatre dissonnans. Les consonnans étoient la quarte, la quinte et l'octave; les dissonnans, la deuxième, la tierce, la sixte et la septième. Ces derniers, à l'exception de la tierce magadizée, étoient absolument bannis de la symphonie, comme le marque assez leur nom ἀσύμφωνα ou διάφωνα. On ne les admettoit que dans la mélodie ou le chant simple, et de-là vient que Plutarque les appelle [1] μελῳδούμενα et μελῳδητὰ, c'est-à-dire, qu'en chantant on pouvoit parcourir ces divers intervalles; mais les sons qui les terminoient, ne se faisoient jamais ouïr ensemble. A l'égard des trois consonnances, la quarte ni la quinte ne se jouoient ni ne se chantoient en concert, selon le témoignage positif d'Aristote. (Probl. 19, 17.). Il ne restoit donc que la seule octave qui eût ce privilége. (*Ibid.* 19, 13. D'où il

[1] *De ei Delp. p.* 693. *Edit. Steph. Græc.*

suit

suit que la symphonie de la lyre, ainsi que celle des voix, se réduisoit à jouer à l'unisson ou à l'octave. Il est vrai qu'on peut recueillir du passage de Plutarque cité ci-dessus que de son temps, fort postérieur à celui d'Aristote, la symphonie avoit fait quelques progrès, puisqu'il témoigne que la quarte et la quinte se jouoient et se chantoient, d'où il les appelle *σύμφωνα*. Mais cela mérite à peine le nom de *concert* pour tout homme versé dans ce qu'on appelle *composition* ou *contrepoint*.

D'ailleurs, quand même on supposeroit gratuitement que les anciens ont fait usage de leurs quatre dissonances pour le concert, ainsi que de leurs trois consonnances, il faudroit leur attribuer en même-temps l'art de combiner ces divers accords, de préparer et de sauver les dissonances, et cela suivant certaines règles fondées sur la nature des accords, et sur les effets qu'ils produisent dans l'organe de l'ouïe. Or, on doit convenir que l'assemblage de toutes ces règles forme dans la théorie de la musique une partie aussi essentielle par rapport à la symphonie, que les autres parties de cet art le sont par rapport à la mélodie ou au simple chant. Cependant on ne trouve dans tout ce qui nous reste des Traités les plus complets sur l'ancienne musique, aucun précepte qui regarde la composition à plusieurs parties. Les auteurs de ces Traités, après nous avoir annoncé dès l'entrée qu'ils vont parler de tout ce qui concerne la musique, font le partage de leur matière, qu'ils divisent tous en sept articles, traitant des sons dans le premier, des intervalles dans le second, des systèmes dans le troisième, des genres dans le quatrième, des tons dans le cinquième, des nuances dans le sixième, et du chant ou

de la mélopée dans le septième. C'est à quoi se réduisent chez eux tous les préceptes de l'art, et c'est à quoi certainement se bornoit toute leur musique; car il est hors de toute vraisemblance qu'ils en eussent omis dans leurs ouvrages didactiques la partie la plus considérable, ou le contrepoint, s'ils en avoient eu connoissance.

Chap. LXI, p. 218. Dans le grand système de l'ancienne musique, ou celui de la double octave, il y avoit deux lichanos; celui du premier tétracorde ou du tétracorde des hypates (ré), et celui du second tétracorde ou du tétracorde des moyennes (sol): trois paranètes, savoir, (ut) celle des conjointes; (ré) celle des disjointes; (sol) celle des excellentes; et trois trites; (si bémol celle des conjointes; (ut) celle des disjointes; et (fa) celle des excellentes. Des dix-huit cordes ou sons du grand système, ces huit, avec les deux parhypates (ut et fa), étoient regardées comme variables, mobiles (κινηταὶ); parce qu'ils se trouvoient différens dans les divers genres, pouvant changer le degré de leur intonation (τόνον). Les dix autres étoient censés fixes, immobiles et invariables (ἀκίνητοι), par la raison contraire. Les musiciens, qui relâchoient ainsi ces huit cordes, établissoient par-là certaines quartes et certaines quintes du grand système: certaines quartes, savoir, 1°. la quarte du lichanos hypaton, au proslambanomène (du ré au la); 2°. celle de la trite des conjointes à la parhypate des moyennes, (du si bémol au fa); 3°. celle de la paranète des disjointes à la mèse, (du ré au la, seconde octave): certaines quintes, savoir, 1°. la quinte du lichanos des moyennes à la parhypate des hypates, (du sol à l'ut);

2°. celle de la paranète des conjointes à la parhypate des moyennes, (de l'ut au fa); 3°. celle de la trite des disjointes à la parhypate des moyennes, (de l'ut au fa). Nos musiciens, en accordant les cordes de leur grand système, de quatre octaves, ont coutume d'affoiblir toutes les quintes, pour rendre tous les accords plus consonnans et plus agréables à l'oreille.

CHAP. LXIV, p. 220. On s'attend bien qu'en parlant des merveilleux effets de la musique des anciens, je ne mettrai point au nombre des merveilles de cette musique celles qui n'ont d'autre réalité que les expressions hyperboliques de la poésie. Ceux qui sont purement historiques peuvent se distribuer en deux classes, suivant qu'ils nous informent des effets de cette musique sur les hommes ou sur les animaux.

I. Les premiers étoient de trois espèces, c'est-à-dire, que l'ancienne musique, 1°. adoucissoit les mœurs, et par conséquent humanisoit des peuples naturellement sauvages et barbares: 2°. qu'elle excitoit ou réprimoit les passions: 3°. qu'elle guérissoit plusieurs maladies.

1°. Parmi les effets de la première espèce, on peut dire que l'un des plus singuliers et des plus capables de frapper est celui qui regarde les Arcadiens. Polybe, historien sage, exact, et qui mérite toute créance, l'a jugé digne de ses réflexions, et le raconte avec étendue dans le quatrième livre de son Histoire.

Mais, quoique Polybe, dans ce passage, semble attribuer à la seule musique l'heureux changement arrivé dans les mœurs des Arcadiens; il paroît cependant qu'elle n'en doit pas avoir tout l'honneur. Elle doit, sans doute, le partager avec la poésie, à la-

quelle on l'associoit; et qui étant grave, sententieuse, pleine de mouvemens, de respect et d'admiration pour les dieux et les héros, dont elle célébroit les grandes actions et les bienfaits, ne pouvoit manquer d'influer beaucoup dans l'éducation qu'on donnoit aux jeunes gens, et dont ces deux arts faisoient une partie considérable [1].

Mais quelque extraordinaires que paroissent à certaines gens les effets de l'ancienne musique, on n'en peut rien conclure pour sa perfection. La raison en est, que cet art a commencé d'opérer ces prétendues merveilles dans un temps où il n'étoit encore, pour ainsi parler, qu'au berceau, c'est-à-dire, avant le siége de Troye, et sous les premiers législateurs d'Arcadie, ou peu après. Or l'on sait, par le témoignage unanime des historiens, combien étoit imparfaite, chez

[1] Les anciens avoient bien raison de réunir les charmes de la poésie, et l'agrément du chant pour inculquer aux jeunes gens les leçons utiles de l'histoire et de la morale. Car, comme le remarque très-judicieusement M. l'abbé Dubois, dans la préface d'un ouvrage manuscrit de sa composition: « Indépendamment de l'avantage que le chant procure, pour « apprendre plus facilement et retenir plus long-temps ces « leçons précieuses, c'est qu'il double, si l'on peut se servir « de cette expression, le plaisir qu'on peut prendre à lire de « bons vers; et qu'il ôte beaucoup aux mauvais de ce qu'ils « peuvent avoir de trop dur ou de trop prosaïque, et qu'en- « fin il est plus propre qu'une recitation monotone à tenir une « jeunesse en gaieté, à quoi doit tendre sans cesse tout édu- « cateur ». Feu M. le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, avoit saisi cette excellente idée, et se proposoit de la réaliser, ainsi que plusieurs autres non moins utiles, en désignant M. l'abbé Dubois pour être Directeur des études de l'Ecole Royale Militaire.

les Grecs, la musique vocale renfermée dans l'étendue de sept ou huit sons au plus, et la musique instrumentale, puisque la lyre des plus anciens qui se soient signalés sur cet instrument, n'étoit montée que de trois ou quatre cordes tendues à vuide. Ce n'étoit donc que par l'expression pathétique et par le rhythme, c'est-à-dire, par le mouvement et la cadence qu'elle pouvoit, en quelque sorte, réparer ce qui lui manquoit du côté des sons. D'où il suit que la musique des Grecs, quoiqu'elle fût encore très-simple, très-bornée, et par conséquent très-éloignée de la perfection, produisoit les merveilleux effets que Polybe et Homère (Odyss. III, 266.) nous en racontent.

Il ne reste plus qu'à examiner si ces effets doivent passer pour aussi surprenans qu'on se le persuade. On rabattra beaucoup de cette idée, pour peu que l'on considère qu'ils résultent de la nature même de la musique. Tous les animaux sont sensibles à l'harmonie et à la cadence, et l'homme certainement l'est beaucoup plus que tous les autres: en le rendant attentif, elles calment ou suspendent les mouvemens inquiets qui l'agitent; elles lui font goûter une sorte de plaisir, que ne troublent ni les remords ni la jalousie, et auquel chacun peut se livrer tout entier, sans faire obstacle à son voisin. Il semble au contraire que cette espèce de volupté nous touche plus vivement, lorsque les autres la partagent avec nous. En un mot, c'est un moyen presque infaillible de lier et d'entretenir d'agréables sociétés, et par une suite nécessaire, c'en est un d'inspirer l'humanité et la politesse aux nations les plus sauvages. Aussi l'expérience nous a-t-elle appris que, parmi les peuples de

l'Europe, les plus polis et les plus civilisés sont précisément ceux qui ont cultivé la musique les premiers et avec plus d'assiduité. On voit bien que je veux parler des Italiens et des Français. Les soins qu'ils ont pris d'instruire dans cet art la jeunesse de l'un et l'autre sexe, de nourrir la piété et la vertu dans les communautés les plus régulières, en y introduisant l'usage d'y chanter des cantiques spirituels et moraux ; d'établir des compagnies de musiciens, non-seulement pour divertir le public dans les spectacles et les autres assemblées, mais encore pour rendre le culte de la divinité plus majestueux et plus fervent; ces soins, dis-je, ont eu de nos jours le même succès qu'ils eurent autrefois chez les Arcadiens [1].

[1] Je dois rapporter, à l'appui de cette observation de M. Burette, ce que le P. de Charlevoix nous raconte, dans son histoire du Paraguay (Tome I, *in*-4°. Liv. VII, p. 351.) d'après son confrère le P. Noel Berthold, missionnaire au Paraguay. Celui-ci écrivoit (vers l'an 1628), « que l'on remarquoit une grande différence entre les Indiens des Réductions « et les autres; que ceux-ci lui parurent des bêtes plutôt que « des hommes, et que ceux-là n'avoient absolument plus rien « de barbare, pas même dans les manières : il ajoute que ces « Indiens exécutoient des ballets avec une musique à deux « chœurs dans le bon goût de France; que c'étoit un Frère « Jésuite, Français de nation, qui avoit été leur premier maître, et que comme une des choses qui avoient le plus contribué à réunir et à fixer ces Indiens, étoit le chant et la « musique; on disoit que ce bon frère, avec son violon, avoit « rendu à cette église autant de service que bien des missionnaires; que ces nouveaux chrétiens couroient après lui comme « après leur Orphée; enfin, que les infidèles, qui entendoient « ces nouveaux chrétiens chanter et jouer des instrumens, et « qui les voyoient peindre, demeuroient des quatre heures immobiles et comme en extase ».

2°. L'empire que l'ancienne musique exerçoit sur les passions humaines, est la seconde espèce de merveilleux qu'on lui attribue. Elle savoit, dit-on, les porter jusqu'au dernier excès, et les calmer lorsqu'elles étoient dans leur plus grande fougue. L'histoire ancienne nous fournit divers exemples de l'un et de l'autre. Mais il faut observer que la plupart de ces musiciens étoient d'excellens poëtes, et que leur lyre n'eut pas toujours la meilleure part dans les révolutions qu'ils opérèrent sur les esprits. D'ailleurs ne voit-on pas tous les jours qu'il ne faut que le son aigu et la cadence animée d'un mauvais haut-bois, soutenu d'un tambour de basque, pour achever de rendre furieux des gens ivres, qui commencent à se harceler. Mais, lorsque leur premier feu est passé, pour peu que le haut-bois joue sur un ton plus grave et ralentisse la mesure, on les verra bientôt tomber insensiblement dans le sommeil, auquel les vapeurs du vin ne les ont que trop disposés.

Mais que dira-t-on d'un joueur de harpe qui vivoit sous Eric II, roi de Dannemarck, et qui conduisoit ses auditeurs par degrés jusqu'à la fureur. Il s'agit là d'un siècle d'ignorance et de barbarie, où la musique avoit extrêmement dégénérée. Le Giraldi témoigne avoir vu souvent la même chose à la cour du pape Leon X.

3°. Nous voici enfin à la troisième sorte de merveilleux dont on fait honneur à l'ancienne musique, et qui consiste dans la guérison de certaines maladies. De ce nombre étoient la fièvre, la peste, la syncope, l'épilepsie, la folie, la surdité, la sciatique, la morsure de vipères. Bien entendu que ce remède emprunté de la musique n'étoit pas infaillible pour toutes ces

maladies, ne les guérissoit qu'en certaines circonstances, et dans certains sujets Nous avons pour garans de ces cures opérées par la musique, divers auteurs tant Grecs que Latins.

Mais, pour peu que l'on soit initié dans les mystères de la saine physique, on comprendra aisément que la guérison de certaines maladies, par la musique, n'a rien que de fort naturel. Les secousses réitérées que donnent aux fibres et aux liquides de notre corps les différentes vibrations de l'air subtil, dans lesquelles consistent les divers sons, peuvent souvent remettre les ressorts détraqués de notre machine, dans cette espèce d'équilibre qui constitue la santé.

De-là il s'ensuit que la musique la plus simple, la plus informe et la plus barbare, comme la plus composée, la plus régulière et la mieux concertée, peut opérer ces sortes de guérison. C'est ainsi que les sauvages du Canada guérissent chez eux plusieurs maux par certaines symphonies, ou plutôt par certains charivaris dignes de la grossièreté de ces peuples. C'est ainsi que parmi les airs employés dans la Pouille, à la guérison de ceux qui ont été piqués de la tarentule, et qui ne guérissent que par-là, il y en a tels qui ne roulent que sur trois ou quatre sons, et que par conséquent, le fameux Terpandre auroit exécutés divinement sur la lyre à trois ou quatre cordes.

Cette sorte de cure peut fort bien figurer avec celle de la morsure des vipères, que quelques anciens font du ressort de la musique. Il est vrai que ces chants ne doivent pas être regardés comme remède immédiat dans cette cure de la tarentule, puisqu'ils n'agissent que par l'entremise de la danse, à laquelle ils excitent

les malades si efficacement, qu'il n'y a que l'extrême fatigue qui puisse leur faire interrompre cet exercice. Ils retournent le plutôt qu'il leur est possible, et la continuent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris, c'est-à-dire, pendant trois jours consécutifs à diverses reprises. C'est proprement la sueur que cause une agitation si violente, qui en faisant transpirer le venin, leur procure la guérison; mais c'est toujours le son des instrumens qui leur donne le premier branle, en les tirant de la profonde léthargie où ils languissent, et qui paroit peu différente de l'apoplexie. La piqûre du scorpion produit dans ce pays-là presque les mêmes symptômes, et se guérit par le même remède.

Mais il faudroit avoir bien de la crédulité pour se persuader que, par le moyen de l'harmonie, l'on pût chasser la peste. Thalétas, dit-on, l'a fait chez les Lacédémoniens. Mais cette merveille est plutôt l'effet des expiations, des purifications qu'il ordonna, de la confiance qu'il inspira, se disant envoyé par l'oracle. D'ailleurs la peste avoit déjà fait ses plus grands ravages quand Thalétas parut à Lacédémone.

Quant à la guérison de la sciatique, il ne s'agit, pour y réussir, que de deux choses; ou de flatter agréablement l'oreille du malade, et par-là de causer une suspension ou une diversion dans le cours des esprits animaux, ou de rencontrer par hazard, en parcourant différentes modulations, l'unisson des fibres, dont la tension excessive fait et entretient la douleur; d'où il arrive dans ces fibres divers trémoussemens, ou si l'on veut, diverses vibrations ou oscillations, qui redonnent du mouvement aux liqueurs arrêtées dans la tissure de la partie douloureuse, et

par conséquent la soulagent : ce qui s'accorde avec ce que dit le médecin Cælius-Aurelianus, en parlant de cette sorte de cure ; *quæ cum saltum sumerent palpitando, discusso dolore mitescerent.*

A l'égard de la fièvre, il n'est pas merveilleux qu'en certaines occasions l'harmonie devienne un bon fébrifuge.

Quant à la surdité, si elle a cédé quelquefois au bruit des trompettes, on peut dire qu'il auroit un succès tout contraire dans mille occasions.

II. Après avoir examiné jusqu'ici les effets de l'ancienne musique sur l'homme, il me resteroit maintenant à rendre compte de ceux qu'elle produisoit sur les animaux de toute espèce, et qui forment la seconde classe de ces sortes de faits historiques, suivant la division que j'en ai donnée d'abord. Mais tous les exemples de l'extrême sensibilité des animaux pour l'ancienne musique, ne prouvent point qu'elle fut redevable du pouvoir qu'elle avoit sur eux, à une grande perfection qu'elle eut dès-lors acquise. Nous voyons tous les jours parmi nous, que l'harmonie la plus simple et la plus commune agit sur eux avec la même force. C'est ce qu'il seroit aisé de prouver par une foule d'histoires de cette nature qui sont répandues dans le public, et dont quelques-unes des plus singulières se trouvent dans une compilation très informe, publiée en 1715, sous le titre, d'*Histoire de la Musique.*

Voilà précisément à quoi se réduisent tous ces effets surprenans attribués à la musique des anciens, et qui ont si fort prévenus certaines gens en sa faveur.

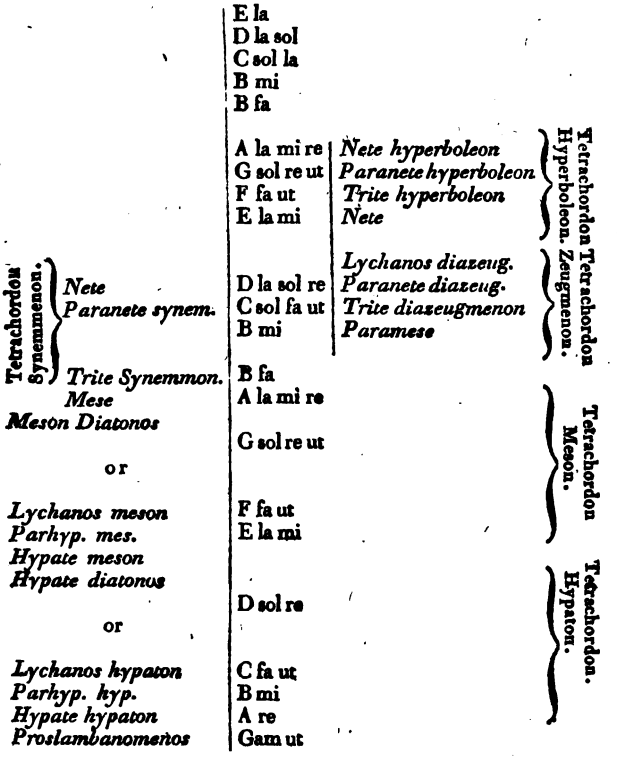
Ces réflexions de M. Burette sur les merveilleux

effets de la musique des anciens seroient susceptible de quelque discussion qui pourroit tourner un peu à l'avantage de l'ancienne musique. Je crois que, pour en juger sainement, l'illustre académicien ne devoit pas se borner à considérer la nature des instrumens autrefois employés et les sons qu'on pouvoit en tirer: il falloit, en outre, tacher d'apprécier au juste la sensibilité de ceux qui jouoient et de ceux qui aimoient entendre jouer de ces instrumens, et le genre de perfection et de fini qu'ils mettoient dans ce jeu. Car on remarque tous les jours que l'instrument le plus simple fait souvent sur des cœurs sensibles une impression plus vive que ne le feroit un concert composé de plusieurs instrumens. D'ailleurs les instrumens des anciens étoient plus étendus que M. Burette ne nous les présente. Mais j'aurai occasion de revenir sur cette matière, et de procurer au public les richesses que j'ai recueillies en m'occupant du Dialogue de Plutarque. Je n'eus pas pu les joindre aux notes et observations de M. Burette sans entrer dans des détails qui m'eussent mené beaucoup au-delà des bornes de cette édition, et qui m'eussent écarté de mon plan. Car je ne me suis proposé que de donner la version la plus correcte, la mieux soignée et la mieux expliquée d'un des Traités les plus difficiles et les plus savans de Plutarque. Je crois avoir atteint mon but par le soin que j'ai eu d'extraire tout ce que M. Burette nous a donné sur cette matière: personne ne l'a mieux entendue que ce savant, et personne ne l'a traitée avec plus d'étendue et de clarté. Il n'a rien omis de tout ce qui pouvoit donner l'intelligence de son auteur; et on ne pourroit lui reprocher qu'un peu trop de prolixité. Il ne s'agissoit ici que d'expliquer Plutarque et de le

rendre intelligible; je m'en suis donc tenu à cette tâche, aidé des lumières d'un homme autant versé dans la connoissance des anciens auteurs, qu'habile dans la musique, et qui, dès l'âge le plus tendre, fit à la cour les preuves les plus brillantes de son habileté dans cet art.

On pourroit desirer à la fin de ces observations une comparaison étendue de la musique des anciens et de la moderne. Mais l'objet d'un éditeur ne peut être de renfermer tout ce qu'il y a d'analogue à la matière qu'il traite. C'est son auteur qu'il doit expliquer, et rien de plus. Il doit lui suffire d'indiquer les sources où l'on trouve les détails qu'on ne peut se permettre. D'ailleurs cette comparaison ne sera d'aucune difficulté pour quiconque, un peu au fait de la musique moderne, aura lu cet ouvrage avec suite et attention. Au reste, M. Burette est venu au secours des lecteurs qui se refusent au plaisir de réfléchir, et qui veulent que les connoissances se classent chez eux sans se donner la peine d'y contribuer. Cette comparaison fait la matière d'une très longue Dissertation servant d'épilogue et de conclusion aux remarques sur le Traité de Plutarque touchant la musique, dans laquelle on compare la théorie de l'ancienne musique avec celle de la musique moderne, par M. Burette; elle se trouve dans le XVIIe Tome des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, p. 61 et suiv.

Je me bornerai à mettre ici sous les yeux des lecteurs l'échelle moderne comparée avec celle des anciens, telle qu'elle se trouve à la fin du dialogue de la musique traduit en anglais.



DES ORACLES RENDUS EN VERS.

Chap. VI, pag. 315. Il s'agit ici des statues de Lysandre et des chefs des alliés des Lacédémoniens, qui remportèrent avec lui à AEgos Potamos, cette célèbre victoire qui ôta aux Athéniens l'empire de la mer, et les mit à deux doigts de leur perte. On peut voir l'énumération de ces statues dans Pausanias, L. X,

ch. 9. Au reste, le texte de Plutarque est altéré ici, comme l'a fort bien vu M. Wyttembach, qui propose de corriger comme Amyot paroît avoir lu : ὡσὲ ἐπλοῆσθ αμαρὸς τοὺς ναυάρχους.

CHAPITRE XII, page 320. Malgré tous les raisonnemens de Brotier le neveu, qui a beaucoup plus consulté la traduction anglaise que le texte grec, il faut donc corriger ce passage ainsi : εἶπε, ἔφη, ταῦτα τὰ ἔπη τοῦ θεοῦ πιστεύοντες εἶναι, πολμῶμεν αὖ πάλιν ὡς λείπεται καλλει τῶν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου λέγειν, οὐδὲ χρησόμεθα πύπις, κ. τ. λ. comme l'ont vu Reiske et M. Wyttembach, et il faut traduire : « Cependant, dit-il, « quoique nous croyons que ces vers soient du dieu, « nous osons dire qu'ils sont bien inférieurs à ceux « d'Homère et d'Hésiode, et nous ne chercherons « pas à rectifier d'après eux, en les regardant comme « beaux et bien faits, notre jugement gâté d'avance « par une habitude vicieuse ». On verra par ce que dit Serapion un peu plus bas (ch. 14), qu'il prétendoit que ces vers étoient bien faits; et que c'étoit le goût des hommes qui en se dépravant, les empêchoit de les trouver beaux. Il ne s'agit point ici de l'opinion de Plutarque, mais il s'agit de celle qu'il prête à Sérapion. *C.*

CHAP. LVI, p. 355. Quoiqu'en dise Brotier, l'interprétation de Xylander est la véritable, en changeant comme le proposent Reiske et Wyttembach : προσδόται en Ἡρόδοτοι. Onomacrite étoit connu pour forger des Oracles, ce qui l'avoit fait chasser d'Athène par Pisistrate. Quant à Hérodote, comme Plutarque ne laisse échapper aucune occasion de l'at-

taquer, il peut bien l'accuser aussi d'en avoir forgés. Cinéson nous est inconnu, mais ce mot ne peut se prendre pour un adjectif. Plutarque dit donc, qu'ils avoient fait beaucoup de tort aux Oracles en en forgeant eux-mêmes. *C.*

Fin des Observations.

P 249
P 351
P 369

EXPLICATION des Médaillons et Monumens antiques de ce Volume.

1 CUPIDON ou L'AMOUR, jouant avec Vénus sa mère, représenté sous la figure d'un Enfant nud et ailé, d'après la description qu'en a donnée le P. Monfaucon, tome I de ses Antiquités, pl. CX'. p. 179. *Plut. T. XXII, p. 7.*

2. SAPHO, Lesbienne; ses talens pour la poésie lyrique lui méritèrent l'honneur d'avoir sa statue auprès de celle d'Anacréon, à Athène, et la firent placer au rang des Muses de la Grèce. L'image de cette femme célèbre, entourée de deux branches de laurier artistement travaillées, sur une Cornaline de couleur rougeâtre, nous est conservée dans *le Gemme Antiche di L. Agostini,* n°. 75. *Plut. T. XXII, p. 57.*

3. APOLLON, parmi les Antiquaires, passe pour être le Dieu et l'Inventeur de la Musique; ce Dieu, dans ce Monument déjà placé tome XVII, p. 335, a une main appuyée sur la Cithare, l'un de ses attributs, l'autre sur sa tête, est copié d'après une Médaille décrite dans l'ouvrage intitulé : *Pierres gravées du duc d' Orléans, in-folio. Plut. T. XXII, p. 94.*

4. LE CISTRE, instrument de Musique connu chez les anciens Egyptiens, que l'on voit entre les mains d'Isis, l'une de leurs principales divinités; les quatre Baguettes de cet instrument, signifient les quatre Elémens, sa forme ovale, la Lune, la fleur du Lotus qui est au sommet, dénote la vertu du Soleil commune à la génération. Ce monument est vraisemblablement copié d'après celui en bronze qui existoit autrefois dans le cabinet du chevalier *Gualdi*, décrit dans *le Gemme Antiche figurate di L. Agostini* n°. 214. *Plut. T. XXII, p. 159.*

Fin du Tome vingt-deuxième.

71722402